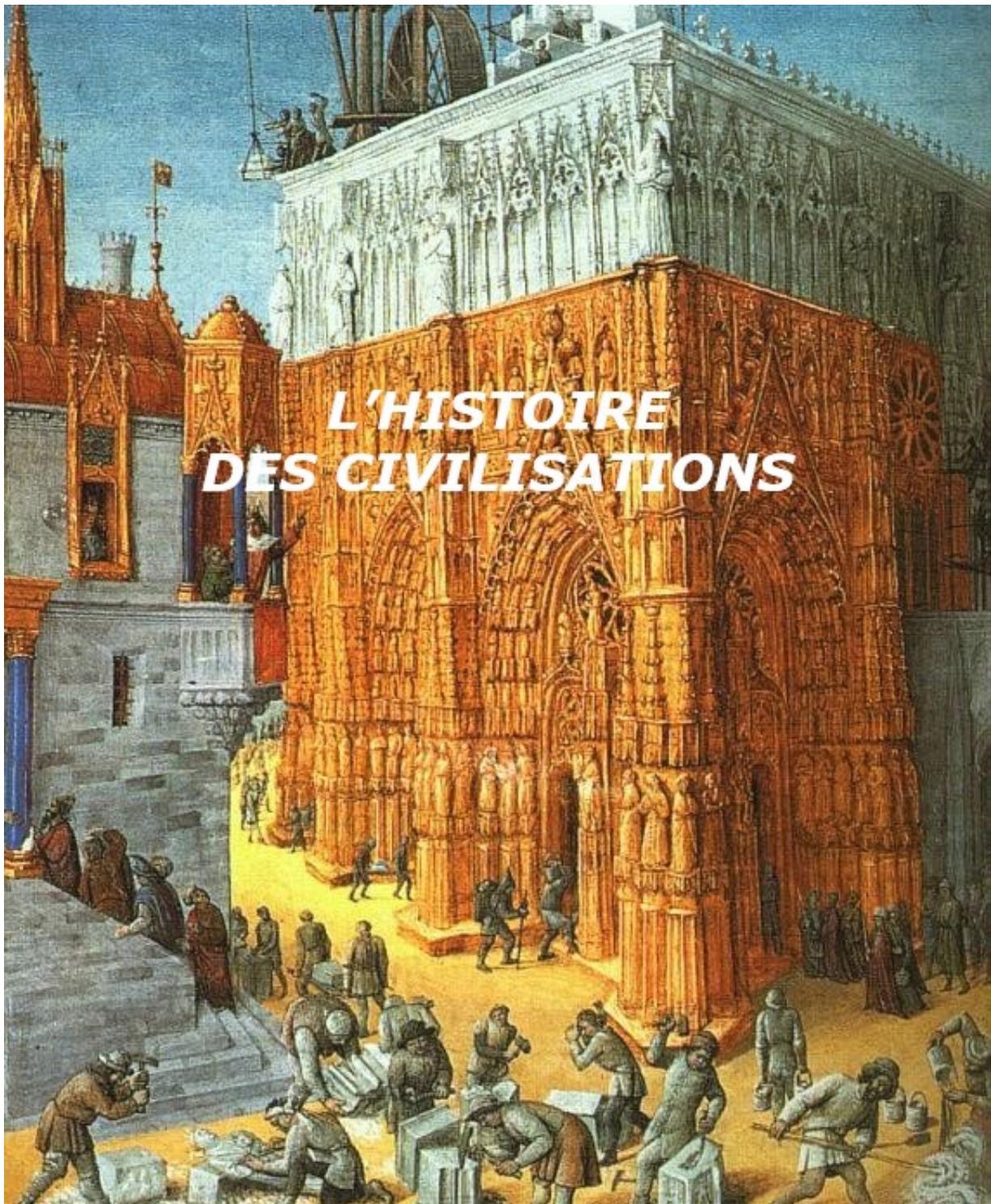


Cours préparatoire-universitaire 1936

Colégio Universitário

Attaché à l'École de Droit de l'Université de São Paulo



L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS

Version française des textes sténographiques du cours d'Histoire de la civilisation donné par le Pr Plinio Corrêa de Oliveira. Les ajouts ou omissions sont de la responsabilité de M. Carlos M. de Vasconcellos, qui a dactylographié les originaux portugais, pour l'utilisation des étudiants.

« En juillet 1934, à la fin de son activité législative, Plinio Corrêa de Oliveira, tout en conservant ses activités d'avocat et de journaliste, occupe la chaire d'histoire de la civilisation au Collège universitaire rattaché à la Faculté de droit de l'Université de São Paulo. Il est ensuite devenu professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté de philosophie, sciences et lettres de São Bento et à la Faculté Sedes Sapientiae, plus tard intégré à l'Université catholique pontificale de São Paulo » (cf. [Um homem, uma obra, uma gesta - Homenagem das TFPs a Plinio Corrêa de Oliveira](#), 1989, thème « Plinio Corrêa de Oliveira - fé, coerência, liderança e valentia », p. 29).

Pour un récit détaillé de cette même période, voir « [Minha Vida Pública - Compilação de Relatos Autobiográficos de Plinio Corrêa de Oliveira](#) » [*Ma vie publique — Compilation des récits biographiques de Plinio Corrêa de Oliveira*], ArtPress, São Paulo, 2015, Partie III, Chapitre I, pp. 133-147.

Pour approfondir ce sujet, il convient de consulter l'ouvrage de Lílian Miranda Bezerra « **O Arquivo do Colégio Universitário da USP: um Instrumento de Pesquisa** » (Les archives du Collège universitaire de l'USP : un outil de recherche), mémoire présenté au programme de troisième cycle en histoire sociale de l'École de philosophie, lettres et sciences humaines de l'Université de São Paulo en vue de l'obtention d'un master en histoire (2020).



Première partie

MÉTHODOLOGIE HISTORIQUE

La méthodologie historique est un ensemble de méthodes sur lesquelles les historiens fondent leur travail.

Définition de l'histoire

L'histoire est la narration et l'explication d'événements vérifiés, passés et mémorables. Cette définition incomplète constitue une notion préliminaire à l'étude de la méthodologie historique.

Dans le langage courant, l'histoire est une série de récits d'événements fictifs ou douteux défigurés par l'imagination populaire. Cependant, en tant que science, l'histoire ne traite que des événements sur lesquels il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Uniquement les événements passés. L'histoire fait abstraction du présent et ne prend en compte que les événements passés.

En règle générale, les historiens ne peuvent connaître les événements passés qu'après quelques années. La difficulté d'obtenir une documentation précise et abondante sur les événements récents les rend généralement très difficiles à connaître pour un historien. C'est le cas, par exemple, des causes de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne.

C'est pourquoi l'histoire ne doit pas enregistrer tous les événements passés, mais seulement ceux qui se sont produits il y a longtemps, afin que l'on puisse les connaître avec précision et les juger avec sérénité.

Des faits qui méritent d'être rappelés. L'histoire ne tient pas compte des événements de moindre importance et d'intérêt purement individuel. Cela ne l'empêche pas d'enregistrer certains faits mineurs en raison de leur signification particulière.

C'est le cas, par exemple, lorsque Louis XVI a dormi profondément toute la nuit précédant sa décapitation. Le cours de l'histoire n'aurait pas changé si le sommeil du roi avait été agité plutôt que serein. Pourtant, l'histoire a jugé bon de rapporter cette circonstance parce qu'elle contribue à définir le caractère du monarque et à expliquer certaines de ses attitudes antérieures.

L'histoire enregistre également des actions qui ne sont pas précisément d'un grand intérêt politique, mais qui sont très intéressantes en raison de leur signification pour l'étude de l'âme humaine. C'est le cas, par exemple, de nombreux actes extraordinaires par leur noblesse ou leur bassesse, qui n'ont pas eu d'influence notable sur les événements, mais qui sont d'un grand intérêt pour les personnes qui aiment observer l'humanité.

Les événements dignes de mémoire ne sont pas seulement ceux qui ont une importance politique, économique, scientifique ou artistique, mais tous les faits qui méritent d'être rappelés parce qu'ils suscitent l'intérêt d'érudits d'autres points de vue.

L'histoire est un récit d'événements passés, mais elle ne se contente pas de les raconter. Elle cherche à découvrir les relations entre ces événements et la manière dont ils se sont causés ou influencés les uns les autres.

Les sources historiques sont toutes les traces matérielles d'un fait et, plus encore, les souvenirs qu'il a laissés dans les récits oraux des populations.

En ce sens, la tradition orale devrait être reconnue comme une source de connaissance précise des événements passés. La tradition orale est un récit verbal d'événements passés conservés avec précision dans la mémoire des gens. Cette tradition se distingue de la légende, qui est la narration des mêmes faits dans un sens poétique, généralement altérés par l'imagination de plusieurs générations successives. La grande longévité des anciens permettait souvent à l'auteur d'un fait de le raconter directement à ses arrière-arrière-petits-enfants ou à ses arrière-arrière-petits-enfants. La connaissance de l'événement était ainsi beaucoup plus directe.

D'autre part, les peuples qui n'utilisaient pas l'écriture prenaient grand soin de conserver leurs récits oraux à l'abri des déformations introduites par l'imagination. Les cas de traditions orales dont la véracité peut être rigoureusement vérifiée sont fréquents.

Un **document archéologique** se distingue d'un document historique parce qu'il s'agit d'un monument ou d'un objet laissé par le passé, que l'histoire utilise. Même dépourvus de signes écrits, les documents archéologiques présentent un intérêt évident pour l'étude de l'histoire.

L'heuristique est une science auxiliaire de l'histoire qui étudie la recherche des sources. Pour que le travail de l'heuristique soit possible, il faut que les documents historiques soient conservés, centralisés, classés et mis à la disposition des personnes qui souhaitent les examiner.

Les circonstances les plus diverses peuvent conduire à la destruction de documents historiques. Tout d'abord, la volonté de l'homme. Les gens détruisent

les documents anciens parce qu'ils nuisent à leurs intérêts, à leurs vanités ou à leur confort.

Outre l'homme, mille autres facteurs contribuent à la perte des documents, des mites à l'humidité en passant par les incendies. C'est pourquoi presque tous les États contemporains disposent d'archives officielles qui préservent les documents publics contre les agents de destruction.

Les conditions de conservation des documents historiques varient beaucoup, par exemple en fonction de leur matériau. Certains parchemins anciens, en raison de la durabilité du parchemin et de l'étonnante indélébilité de son encre, se conservent plus facilement que les documents modernes, écrits sur des papiers de qualité souvent inférieure, avec des encres qui s'effacent rapidement.

Il est très difficile, voire impossible, de conserver des archives de documents contemporains pour la postérité. Par exemple, l'acte d'abdication d'Édouard VIII, qui, contrairement à tous les actes importants de la vie royale anglaise, a été dactylographié et signé avec de l'encre ordinaire, au lieu d'être écrit sur du parchemin et signé avec de l'encre spéciale.

La centralisation. L'habitude prise par les administrations publiques contemporaines de créer de grandes archives publiques a grandement facilité la recherche historique. Cela facilite non seulement la conservation de documents précieux, mais les centralise en un seul endroit, ce qui facilite grandement le travail des historiens. Ils peuvent en effet rechercher des documents provenant de diverses sources sans quitter le bâtiment des archives (de l'État, de la municipalité, de la curie métropolitaine, etc).

Pour faciliter la recherche, certains États reprennent les archives de documents anciens et intéressants que des particuliers ne veulent plus conserver et achètent même des documents anciens et précieux à des particuliers.

La classification. Le classement des documents historiques dans les archives importantes est une tâche importante. Compte tenu de l'immense volume de documents dans les archives anciennes, tout travail historique devient inutile sans classement, car il serait impossible pour un chercheur de parcourir personnellement des milliers et des milliers de documents pour trouver ce qu'il cherche.

La méthode de classement varie, généralement à l'aide de fichiers et de catalogues. La dernière exigence est de mettre les archives à la disposition des personnes intéressées.

Dans le passé, il n'était pas facile de consulter les archives officielles. Aujourd'hui, toutes les archives officielles sont généralement ouvertes au public en ce qui concerne les documents les moins récents. Les documents plus récents sont généralement tenus secrets. En France, par exemple, les archives diplomatiques, politiques et militaires à partir de 1870 ne sont pas ouvertes au public.

Documents imprimés. En ce qui concerne les documents imprimés déjà publiés, leur utilisation dans le cadre d'un travail heuristique est beaucoup plus simple. D'importantes bibliothèques officielles et privées sont chargées de conserver, de centraliser et de mettre leurs ouvrages à la disposition des personnes intéressées. En outre, des revues bibliographiques recensent périodiquement tous les ouvrages publiés dans les différentes branches de la science. Enfin, les bibliothèques les plus importantes publient généralement des catalogues de leurs livres admirablement bien classés.

Les sciences auxiliaires de l'histoire. À proprement parler, toutes les sciences peuvent être d'un certain secours, voire d'un secours précieux, pour l'histoire, même les sciences naturelles, qui semblent à première vue les plus éloignées de l'étude de l'histoire. C'est le cas, par exemple, de la physique et de la chimie, dont la connaissance peut être d'un grand intérêt pour l'élucidation des faits historiques de l'Antiquité.

Dans le langage courant, les sciences auxiliaires de l'histoire sont des disciplines qui lui apportent une aide plus immédiate :

La paléographie a pour but de déchiffrer et d'étudier les caractères des documents anciens, faute de quoi les historiens ne peuvent les utiliser.

L'analyse des caractères graphiques est d'une importance capitale dans les études historiques. La paléographie peut révéler la date et la provenance d'un document, car les différentes régions avaient leur propre écriture. Lorsque l'on connaît l'écriture d'une région, il est facile de vérifier si un document provient de cette région. De telles différences peuvent exister d'un peuple à l'autre ou d'une région à l'autre. La date du document peut également être déterminée à partir des caractères, car les gens écrivent différemment à certaines époques.

Enfin, les caractères utilisés pour rédiger un diplôme sont rarement les mêmes que ceux utilisés pour rédiger une lettre privée. Les livres de commerce sont généralement écrits avec des caractères différents de ceux des livres de comptes ordinaires.

L'épigraphe offre à l'histoire les mêmes services que la paléographie lorsqu'il s'agit d'écrire sur du métal.

La sigillographie offre à l'histoire les mêmes services que les timbres ou les sceaux. Outre la sigillographie, il existe l'héraldique, qui étudie les armoiries, et la numismatique, qui explore les monnaies et médailles anciennes. L'archéologie, mentionnée plus haut, fait souvent partie des disciplines auxiliaires de l'histoire.

La philologie est l'une des disciplines les plus essentielles de l'histoire. Les langues parlées par les peuples évoluent. Par exemple, le latin classique s'est progressivement transformé en latin barbare à la suite de diverses circonstances et a donné naissance à d'autres langues, qui sont parvenues jusqu'à nos jours avec des variations.

L'authenticité du contrôle externe vise à déterminer si un document est un original, une copie ou un faux.

L'importance de ce travail critique est évidente. Alors qu'un document original peut avoir une grande valeur, un faux ne peut présenter un intérêt historique que dans des cas particuliers.

Il est également très intéressant pour les historiens de savoir s'il s'agit d'un original ou d'une copie. L'original, écrit par un auteur, est absolument fidèle. En revanche, une copie peut présenter des différences significatives par rapport à l'original. Ces différences résultent de la négligence, de l'incompétence ou de la mauvaise foi du copiste.

Il ne faut pas oublier que, parfois, la plus grande perplexité de l'historien ne concerne pas l'authenticité d'un document entier, mais un passage particulier dont il craint qu'il ait été introduit ou supprimé par un tiers. L'authenticité des interpolations est un problème délicat pour la critique externe.

Afin d'élucider ces questions, la critique externe cherche à vérifier :

- 1 — qui a rédigé le document ;
- 2 — la date de rédaction ;
- 3 — le lieu où il a été écrit ;
- 4 — sous quelle forme il a été rédigé ;
- 5 — comment il a été transféré.

Lors de la vérification de la paternité d'un document, l'historien peut être confronté à une grande variété de cas concrets. Parfois, la signature est incomplète et insuffisante pour déterminer le véritable auteur du document. D'autres fois, bien qu'autographié, le document ne porte même pas de signature. D'autres fois encore, le document n'est pas autographié et ne porte que la signature présumée de l'auteur. Enfin, certains documents officiels sont parfois rédigés au nom de souverains qui les ignorent. Ces différentes hypothèses sont primordiales pour vérifier l'authenticité d'un document.

Un même document a souvent été rédigé par plusieurs auteurs successifs, qui ont cependant omis de marquer leur participation. Il faut également déterminer la date à laquelle le document a été écrit. Une date exacte ne peut pas toujours être déterminée, mais une date approximative est souvent trouvée. Cette vérification peut se faire par différents moyens, tels que l'examen du matériel, de l'écriture ou de la langue.

Il est également très important de vérifier l'endroit où un document a été écrit. L'examen du matériel, de la langue et de l'écriture peut également s'avérer très utile.

Il faut aussi analyser comment le document nous est parvenu, car cette analyse conduit, sinon à la certitude, du moins à des hypothèses précieuses. Par exemple, il est peu probable que l'on trouve encore aujourd'hui dans les archives européennes des œuvres inconnues de certains auteurs latins, dont on ne trouve des références que dans des œuvres connues de ces mêmes auteurs. La raison en est qu'on a fait tant de recherches ratées dans toutes les archives pour trouver de telles œuvres qu'on ne peut admettre leur existence. L'historien doit donc vérifier rigoureusement comment elles ont été conservées jusqu'à aujourd'hui avant de les accepter comme authentiques.

Enfin, la forme d'un document peut également indiquer son authenticité. Certains documents officiels, comme les diplômes ou les documents accordant des titres honorifiques, présentent toujours des formalités particulières qui doivent être analysées par la diplomatique, l'une des disciplines auxiliaires de l'histoire.¹

En ce qui concerne les copies, il peut y avoir différents cas de figure : soit il n'y a qu'une seule copie, à travers laquelle on cherche à connaître le texte original perdu, soit il y a plus d'une copie pour la même finalité. Dans le premier cas, le travail est extrêmement difficile. Dans le second cas, la comparaison de plusieurs copies peut permettre de reconstituer le texte. Cette critique est appelée reconstitution.

Un contrôle de crédibilité ou une critique interne consiste à vérifier la crédibilité d'un document historique. Il ne faut pas croire un document simplement parce qu'il est authentique. Un contrôle de crédibilité est nécessaire pour que l'historien puisse croire ce qu'il dit. Dans la méthodologie historique, cet examen est connu sous le nom de critique interne.

Pour qu'un document historique contienne un récit véridique, il faut que son auteur ait observé les faits avec précision et les ait bien racontés. La critique interne peut vérifier cette double opération en contrôlant les éléments suivants :

1. l'interprétation exacte de ce que l'auteur a dit ;
2. la qualité de ses résultats ;
3. la compétence du narrateur pour observer le fait ;
4. le degré de précision de la narration ;
5. la sincérité de l'auteur.

La critique de l'interprétation doit révéler :

¹ La diplomatique est une science qui s'est développée en France au XVIIe siècle dans le but d'établir la provenance et l'authenticité des documents attestant des droits patrimoniaux. Elle est ensuite devenue une discipline juridique, historique et philologique, utilisée par les juristes pour résoudre les litiges.

1. ce que l'auteur du document a dit ;
2. ce que l'auteur du document a voulu dire.

Parfois, l'auteur utilise des termes dont la signification nous échappe à première vue. Certains mots disparaissent de notre vocabulaire et sont oubliés. D'autres fois, ils ne disparaissent pas, mais changent de sens. C'est le cas du mot « industrie », qu'on a commencé à utiliser dans son sens actuel une centaine d'années avant la Révolution française, mais qui jadis signifiait activité. Par exemple, pour bien comprendre un document du XVII^e siècle, il faut interpréter le mot « industrie » dans ce sens.

Il arrive que les mots d'un document soient correctement interprétés, mais pas son sens. Il ne s'agit pas seulement de savoir ce que l'auteur a voulu dire. La plupart des formules de politesse ont une signification simple, mais cela ne vous indique pas nécessairement ce que l'auteur voulait dire lorsqu'il les a utilisées.

La qualité d'une constatation. Plus une observation historique est directe, plus elle est fiable. Lorsque l'observation devient indirecte, elle devient imprécise, précaire et moins digne de confiance.

Degré d'exactitude. L'exactitude d'un récit historique peut être primordiale pour un historien, qui doit généralement attacher une grande importance à des détails spécifiques souvent absents des descriptions inexactes. D'un autre côté, un excès de détails peut être une raison pour un historien de soulever un doute général sur l'ensemble de ces détails.

Certains auteurs font preuve d'un vice narratif généralisé en cherchant à rehausser la couleur de leurs récits par des formes littéraires très raffinées. Ils ont tendance à modifier légèrement la narration lorsqu'ils ne parviennent pas à le faire avec des ressources littéraires licites.

Il est également impératif, dans ce travail critique, de vérifier si l'historien a fait son récit immédiatement après les faits.

Il est également nécessaire de savoir comment il l'a fait en consultant autant que possible les récits du même auteur pour vérifier s'il est habituellement prudent, exact et judicieux lorsqu'il raconte, s'il a utilisé des notes prises pendant les événements, etc.

La critique de la sincérité de l'auteur d'un document historique est de la plus haute importance. Tous les récits ne sont pas dignes d'intérêt, et tous ceux qui le sont ne sont pas crédibles dans les moindres détails. C'est pourquoi, en général, il faut se méfier des récits dans lesquels l'auteur relate des faits qui flattent sa vanité ou favorisent ses intérêts. Souvent, un récit ne se réfère pas directement à son auteur, mais à un parti politique, un club, une classe ou le pays auxquels il appartient, et au profit duquel on peut supposer qu'il a déformé la réalité.

À l'inverse, il faut considérer comme crédibles les témoignages de l'auteur contraires à ces intérêts, car c'est un principe de bon sens qu'une personne doit d'être crue lorsqu'elle raconte des faits qui vont à l'encontre de sa vanité ou de ses convenances. Même dans ce cas, il faut vérifier si le fait raconté à l'époque où il s'est produit était vraiment considéré comme déshonorant par les contemporains.

Critique comparative des témoignages. En recourant avec diligence à des procédés heuristiques, l'historien obtient plus d'un témoignage sur le même fait historique. Si les témoignages coïncident, ils doivent être considérés comme vrais, surtout si l'on peut prouver que les auteurs respectifs n'étaient pas d'accord sur le sujet au préalable et représentaient des intérêts opposés.

Si les témoignages se contredisent, la bonne critique historique doit en privilégier un. Par le procédé de la comparaison, on cherchera à déterminer quel témoignage répond le mieux aux exigences de la critique interne dans certaines circonstances et l'on attribuera à ce témoignage une plus grande valeur. Ainsi, entre deux récits, on préférera le témoignage direct au témoignage indirect : celui du plus compétent à celui du moins qualifié, celui de la personne ayant plus de raisons d'être sincère à celui de la personne qui en avait moins, etc.

Aperçu historique. Ayant recherché la documentation à l'aide de l'heuristique, vérifié son authenticité par la critique externe et sa véracité par la critique interne, l'historien a achevé la tâche préliminaire de son travail.

Grâce à la documentation qu'il a dûment examinée, il a appris des faits précis du passé qui lui sera utile pour le travail qu'il a en vue. Il doit maintenant rédiger ce travail, pour lequel il doit effectuer les opérations suivantes, qui constituent la synthèse historique : 1) ordonner les événements ; 2) les interpréter et les insérer dans l'histoire ; 3) et enfin, les expliquer.

Ordonner les événements c'est les disposer en fonction de l'objectif de l'historien lorsqu'il recueille de la documentation. Ce premier travail de synthèse historique exige donc de l'historien qu'il ait clairement à l'esprit l'objet de son travail, qu'il exclue les faits qui ne se rapportent pas au sujet sur lequel il entend travailler et qu'il compare les faits pertinents pour ne retenir que les plus significatifs et dignes de mémoire.

Un historien doit évidemment connaître le sujet sur lequel il écrit, et la taille d'un excellent travail historique doit varier en fonction de la nature du sujet. Parmi les nombreux documents historiques qu'il consulte, l'historien n'en utilise que très peu, et encore moins dans leur intégralité, car il a l'habitude d'utiliser certaines informations et d'ignorer les autres.

Enfin, un ouvrage historique peut porter sur les sujets les plus variés. Puisque l'action humaine est l'objet de l'histoire, tous les secteurs de l'activité humaine peuvent faire l'objet d'un travail historique. C'est pourquoi il existe des histoires sur les manifestations les plus transcendantes de l'activité humaine, comme

l'histoire des religions, de la philosophie, des institutions politiques, de l'art, de la coiffure ou de la cuisine.

L'histoire peut porter sur un seul ou plusieurs sujets. Elle peut se référer à une période de la vie de l'humanité, à cette vie dans son ensemble ou à une combinaison des deux.

L'histoire divisée en périodes. L'histoire universelle traite de l'histoire de tous les peuples à toutes les époques. Pour faciliter l'exposé, l'histoire est généralement divisée en plusieurs périodes :

1. L'Antiquité, qui a duré jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident ;
2. Le Moyen Âge, qui, selon certains historiens, a duré jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Orient, selon d'autres, jusqu'à la Renaissance, ou selon d'autres encore, jusqu'au protestantisme et à la Pseudo-Réforme ;
3. Les temps modernes, qui ont duré jusqu'à la Révolution française ;
4. La période contemporaine s'étend de la Révolution française à nos jours.

Le souci de diviser l'histoire en âges a influencé cette classification. Il serait plus logique de diviser l'histoire humaine en deux époques, qui correspondent à la façon dont nous comptons les années : avant et après le Christ.

Souvent, pour réaliser une étude plus détaillée, les historiens spécialisent leur travail en se concentrant sur l'histoire d'un continent ou d'un seul pays, d'une province, d'une municipalité, d'une famille, d'un individu, ou d'une seule période de la vie d'un individu, plutôt que sur l'humanité dans son ensemble. Enfin, il existe des études spécialisées sur un seul épisode historique ou même une seule circonstance d'un seul épisode historique.

Les monographies sont des études historiques hautement spécialisées sur un sujet donné. Les biographies sont des études sur la vie d'un individu.

Parfois, on choisit le critère local d'ordonnement des événements pour mieux délimiter le sujet. Exemple : L'histoire de la famille Bourbon dans le royaume de Sicile. Parfois, on ajoute une norme temporelle de délimitation en plus du critère de délimitation du sujet. Exemple : L'histoire de la famille Bourbon dans le [Royaume des] Deux Sicile au XVIIIe siècle.

L'ordonnement implique la collaboration de deux disciplines réputées, appelées « les deux yeux de l'histoire » : la chronologie et la géographie.

Après son travail préparatoire, l'historien doit développer son récit historique avec les données dont il dispose. Ces données peuvent être : 1. certaines ; 2. probables ; 3. possibles.

La méthodologie historique permet de se forger une conviction inébranlable sur certains faits historiques. Parfois, un document ne nous donne pas une

connaissance directe du fait, mais son interprétation et son analyse nous permettent de déduire avec certitude l'existence passée de ce fait.

Par exemple, un document du XVI^e siècle peut ne pas mentionner le mode de transport utilisé par un fugitif donné. Mais s'il indique le nombre de jours qu'il a mis pour atteindre la frontière, et que ce temps est trop court pour parcourir cette distance à pied, et si le document précise que les routes étaient impropres à la traction animale, on en déduira en toute certitude un fait que le document ne mentionne pas : le fugitif a utilisé un cheval.

À côté des déductions faites avec une certitude absolue, il y a aussi le processus des hypothèses basées sur l'analogie. Supposons qu'un historien ne dispose pas de suffisamment d'informations pour expliquer complètement un fait historique. Dans ce cas, il examine des faits similaires survenus dans d'autres lieux ou à d'autres époques, car il est probable que le fait étudié présente des analogies avec d'autres événements de même nature.

Par exemple, lors de recherches archéologiques en Chaldée, un historien apprend que le roi d'un pays donné a été vaincu, arrêté, emmené dans la capitale des vainqueurs et exécuté. S'il veut savoir comment la peine de mort était appliquée, il se penche sur des événements similaires dans l'histoire de la Chaldée pour voir quelles procédures d'exécution ont été adoptées pour les rois vaincus.

Les historiens tirent souvent des conclusions basées sur l'argument du silence, c'est-à-dire que lorsqu'un récit historique ne relate pas un fait particulier, on en conclut qu'il n'a pas eu lieu. Bien entendu, il faut faire preuve de beaucoup de bon sens pour ne pas tirer des conclusions ridicules.

L'histoire comme science. Pour compléter adéquatement la définition de l'histoire donnée au début, on peut la définir comme la narration d'événements passés, certains et dignes de mémoire, ainsi que l'explication de ces événements par leurs causes.

Le caractère scientifique des études historiques tient à deux raisons :

1. La science est l'étude des choses par leurs causes. En ce sens, lorsque l'histoire étudie les causes des événements, elle fait œuvre scientifique ;
2. La méthode historique est véritablement scientifique et confère à l'étude de l'histoire un caractère scientifique.

Progrès des études historiques du 19^e siècle à nos jours. Le XIX^e siècle marque le début d'un véritable âge d'or pour les études historiques, même si les ouvrages d'histoire sont déjà loin d'être de simples récits ou chroniques. Au XIX^e siècle, les études historiques ont connu un développement extraordinaire. L'un des facteurs les plus significatifs de cette évolution est la facilité croissante des communications, qui a normalisé les contacts commerciaux, politiques et culturels entre tous les continents.

Par exemple, les communications plus accessibles avec l'Extrême-Orient ont permis aux historiens occidentaux d'entrer en contact avec des civilisations encore vivantes, comme celles du Japon, de la Chine, de l'Indochine et de l'Inde. Cela a permis de connaître le passé de ces pays par la préservation directe de leurs institutions millénaires encore vivantes ou par la connaissance de leurs langues, de leurs documents et de leurs légendes.

L'amélioration des communications a également permis aux Européens d'entrer en contact avec des civilisations disparues. Au cours du XIXe siècle, l'Europe a étendu son hégémonie politique de par le monde, assurant aux archéologues partis dans des régions lointaines un environnement de tranquillité et de confort relatif souvent imposé par la force aux peuples sur les territoires desquels se déroulaient les recherches. Avec plus ou moins d'honnêteté, cette hégémonie politique a permis aux puissances européennes d'emporter en Europe des richesses archéologiques inestimables et de créer des musées où les scientifiques ne pouvant se rendre en Orient pouvaient étudier sans gêne l'histoire des civilisations anciennes et des autres continents.

Une autre conséquence du développement des voies de communication au XIXe siècle a été un contact plus fréquent avec les populations primitives d'Amérique, d'Océanie et surtout d'Afrique et d'Asie, ce qui a permis, par analogie, une étude beaucoup plus parfaite de la préhistoire.

Enfin, les fouilles effectuées en divers endroits ont grandement facilité les études préhistoriques, permettant d'acquérir une connaissance assez étendue de la préhistoire grâce à la coopération de la géologie et d'autres disciplines.

Les grands historiens. Dans l'Antiquité, la narration historique était très sommaire, puisqu'elle se limitait à des catalogues contenant les noms des souverains et des fêtes nationales. Plus tard, ces catalogues ont inclus de brèves informations sur les tremblements de terre, les éclipses et d'autres phénomènes naturels importants, ainsi que des références rapides à des personnages notables. Ces ouvrages sont appelés annales ou décades, selon qu'ils couvrent une période de 1 ou 10 ans. Ils n'étaient qu'une ébauche d'histoire et ne méritent pas encore le nom d'histoire.

Les **chroniques** sont des brefs comptes rendus chronologiques d'événements essentiels, généralement rédigés par des particuliers — ont été les premières à être qualifiées d'histoire. Les **éphémérides** sont des journaux qui recensent les événements dignes d'être mentionnés. Les **mémoires** étaient des descriptions ou des portraits de personnalités plus ou moins importantes. Les anciens appelaient « **histoires** » les récits d'événements contemporains du narrateur auxquels il avait généralement participé.

Ces genres ont existé au Moyen Âge, à l'époque moderne, et existent encore aujourd'hui. De nos jours, les gens attachent une grande valeur aux monographies, des ouvrages historiques explicitement écrits sur un sujet historique. Elles sont essentielles parce qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour un historien de connaître un ensemble de faits historiques et d'en faire une grande

synthèse que de consulter quelques monographies bien faites sur chacun des aspects ou des événements qu'il cherche à étudier.

Tous les peuples n'étaient pas très attachés à la narration des événements passés. Les Égyptiens étaient très traditionalistes et attachés à l'histoire, que les Aryens du Nord cultivaient également. Les rois perses ont pris soin de constituer des archives et de promouvoir la production de biographies qui permettent aux historiens de connaître l'époque à laquelle ils ont vécu.

Chez les Assyriens et les Babyloniens, l'histoire semble n'avoir jamais dépassé le stade du récit pompeux des hauts faits de leurs rois, soucieux avant tout de raconter des événements glorieux et de cacher ou de déformer des faits peu flatteurs pour l'orgueil national. Les Chinois ont beaucoup cultivé l'histoire. Le plus grand intellectuel chinois, Confucius, avait une approche unique des études historiques.

Cependant, les Grecs et les Romains ont eu plus d'auteurs de valeur que n'importe quel autre pays de l'Antiquité, à l'exception de la Bible. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe et Plutarque figurent parmi les principaux historiens grecs. Denys d'Halicarnasse, Déodore de Sicile et Diogène de Laertius étaient également des historiens grecs de grande valeur.

À Rome, ce n'est qu'au dernier siècle de la république que les principaux érudits ont commencé à cultiver l'historiographie. Outre les historiens les plus remarquables de Rome — César, Salustius et Cornelius Nepos — nous pouvons citer Pompeius Trogus, Florus, Pline, Valerius Maximus, Valerius Paterculus et Eutropius. Paul Orosius et Saint Augustin étaient des historiens chrétiens notables.

Au Moyen Âge, l'historiographie a connu un déclin pour des raisons que nous évoquerons lors de l'étude de cette période. Einhard a écrit une excellente biographie de Charlemagne. Bède le Vénérable était un historien digne d'estime. Othon de Freising a écrit une histoire mondiale d'une certaine valeur. Froissart et Joinville étaient également des historiens réputés dont la narration laissait beaucoup à désirer d'un point de vue littéraire. Cependant, leur sincérité et leur intelligence se manifestent dans le traitement hautement qualifié des sujets historiques. En Espagne, toujours au Moyen Âge, nous avons Ayala, Peres del Pulgar et Don Pedro d'Aragon.

Avec la Renaissance et l'humanisme, les études historiques ont acquis une nouvelle valeur du point de vue de la recherche historique. La forme littéraire dans laquelle les historiens de la Renaissance ont écrit leurs œuvres est plus estimable que celle des historiens médiévaux. À cette époque, ils publient des recueils de livres historiques avec le souci de toujours se référer à des documents pour étayer leurs affirmations. Parmi les historiens de l'humanisme, Machiavel — peut-être l'un des penseurs les plus profonds de l'histoire — a eu une valeur extraordinaire. Au XVII^e siècle, le cardinal Baronius, Muratori et Vico sont également dignes d'intérêt.

Les études historiques se sont beaucoup développées au XVIII^e siècle, Voltaire en France, Gibbon et Hume en Angleterre ayant considérablement développé les

méthodes historiques, de même que leur contemporaine, la fameuse Society for Historical Studies, fondée à Londres.

Les ouvrages historiques de cette période se caractérisent par leur recours à l'histoire pour débattre des grandes thèses philosophiques et religieuses. Voltaire utilise l'histoire comme un moyen de critiquer les institutions politiques et les idées religieuses en vigueur à son époque. Si l'histoire y trouve son compte du point de vue des grands concepts qui y sont introduits, il est vrai aussi qu'elle perd à cette époque une grande partie de son impartialité. D'un point de vue historique, l'œuvre la plus remarquable de Voltaire est l'histoire de Charles XII.

Bossuet est un remarquable philosophe de l'histoire. Il rédigea le célèbre *Traité de la philosophie de l'histoire* à l'usage du Dauphin. Un autre de ses ouvrages, *Essai sur l'esprit et les mœurs des peuples*, n'est pas du même niveau. Les bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur se sont distingués par leurs immenses travaux sur la chronologie, l'archéologie, la linguistique et la diplomatie. On peut citer à cet égard Mabillon et Dom Bouquet.

Melanchthon et Helvétius ont traité de l'histoire. Dans la transition entre le XVIIIe et le XIXe siècle, Goerres, le grand historien allemand, réagit avec Lessing contre l'esprit partisan des œuvres de Voltaire, qui transforme très souvent l'histoire en une collection d'affirmations gratuites et infondées pour justifier ses idées athées et anarchiques.

Le XIXe siècle a vu une réaction contre cet esprit anti-scientifique, que les encyclopédistes et leurs disciples ont introduit dans le domaine de l'histoire. Carlyle, Grote et McAulay en Angleterre, Prescott et Washington Irving aux États-Unis, Herculano et Oliveira Martins au Portugal, Taine, Thierry, Guizot, Mignet, Lamartine et Michelet en France sont des historiens notables de cette période. En Italie, c'est Cesare Cantu qui s'est le plus distingué.

Résumé du test

La tâche de l'historien. Avant de déterminer si l'histoire est une science, il convient d'examiner la tâche de l'historien, puis de vérifier si ce travail est scientifique ou non.

Les mots grecs « histas » et « histeron », qui signifient passé et antérieur, ont donné naissance au mot grec « histoire », qui est passé dans la langue latine, puis dans notre langue [le portugais]. Il désigne le récit d'événements passés, réels ou imaginaires. C'est ainsi que nous avons les contes de fées, les histoires de Napoléon. Les contes de fées sont le fruit de l'imagination. L'histoire de Napoléon est peut-être vraie.

Plus rigoureusement, il faut examiner l'histoire si elle est le récit d'événements vérifiés. L'histoire en tant qu'histoire est une science, c'est-à-dire la narration exacte d'événements passés dignes de mémoire. Chaque terme de cette définition a sa propre signification. Les événements doivent être véritablement racontés, sinon ils ne sont pas de l'histoire. Ils doivent également être dignes de mémoire, sinon ils ne méritent pas l'intérêt de l'historien.

Le travail de l'historien c'est de : 1. raconter les événements de manière véridique, c'est-à-dire ne raconter que ce qui s'est passé ;

2. l'analyse, l'interprétation et la mise en relation de ces événements ;

3. l'enregistrement des cas qui ne méritent pas d'être mémorisés.

Le premier travail de l'historien consiste à examiner les sources disponibles pour découvrir le passé et à rassembler soigneusement les documents relatifs à l'activité humaine afin de raconter l'histoire dans son intégralité. Pour ce faire, il doit rechercher des documents dans les archives, les bibliothèques, les musées, etc., et tenir compte de l'historiographie, des témoignages, de la tradition, etc.

Avant de fonder son récit sur ces sources, l'historien doit en contrôler l'authenticité, c'est-à-dire vérifier que les sources (documents, etc.) ont bien été écrites par les personnes à qui elles sont attribuées.

Ce travail exige une grande acuité d'esprit et une formation technique poussée. Les documents anciens doivent être examinés afin de déterminer le matériau qui les compose, celui avec lequel ils sont écrits, ainsi que le lieu et la date d'où ils proviennent. Le style du document doit permettre de déterminer s'il est réellement attribuable à son auteur.

Il faut examiner l'ensemble du document pour s'assurer qu'aucune contradiction dans le récit ne met en doute son authenticité et pour vérifier que différentes personnes ne l'ont pas interpolé intentionnellement ou accidentellement.

Une fois que le travail nécessaire pour garantir l'authenticité du document a été effectué, il faut vérifier l'intégrité de son récit. Il ne suffit pas qu'un document soit authentique pour que l'historien puisse s'y référer. Il faut aussi qu'il soit véridique, c'est-à-dire qu'il relate les faits tels qu'ils se sont déroulés. Cette deuxième tâche est peut-être encore plus délicate que la précédente.

Pour accepter l'écriture d'un événement passé comme véridique, l'historien doit être sûr que l'auteur du document voulait dire la vérité, qu'il pouvait dire la vérité et qu'il savait comment dire la vérité.

Certains documents sont trop suspects pour être acceptés comme preuve de la véracité d'un fait. Par exemple, une lettre de la marquise de Santos contenant de sévères reproches à l'égard de l'impératrice Léopoldine. Étant donné le caractère de la marquise de Santos, dont la vie indisciplinée est bien connue, et l'animadversion naturelle que l'on peut supposer qu'elle avait contre l'impératrice, il est tout à fait légitime de douter de la sincérité de la marquise lorsqu'elle a formulé ces accusations. Un historien ne peut jamais accepter un tel document

comme une preuve suffisante pour prouver toute déclaration préjudiciable à l'impératrice Léopoldine.

Deuxièmement, l'auteur du document historique doit avoir été capable de dire la vérité. Souvent, une personne est témoin d'un acte, mais ne peut pas dire la vérité parce qu'elle en a été physiquement empêchée, qu'elle n'était pas dans les circonstances nécessaires ou qu'elle n'avait pas les ressources intellectuelles pour voir la situation de manière appropriée. Par exemple, un soldat qui raconte une bataille ne peut être accepté comme témoin historique crédible que s'il a écrit à l'abri de la surveillance de ses supérieurs et si les circonstances lui ont permis d'observer le combat avec précision.

Enfin, l'auteur du document doit avoir été en mesure de dire la vérité. Les faits concrets sont si complexes que, pour être crédibles, ils doivent être relatés par un observateur capable de pénétrer les détails les plus subtils de l'événement auquel il a assisté.

Sans ces circonstances, le document ne peut constituer une base fiable pour un travail historique.

Mais cela ne suffit pas. Il faut également examiner le document pour voir s'il contredit pas les informations contenues dans d'autres sources historiques ou s'il ne se contredit pas lui-même. L'une de ces deux failles peut gravement nuire à la crédibilité du document, en partie ou dans son ensemble. Ce que je viens de dire à propos des documents écrits s'applique également à la critique des déclarations verbales d'un historien témoignant d'un fait historique.

Après cette évaluation, l'historien entre dans une autre phase du travail historique. Après avoir dûment reconnu dans les documents tous les éléments nécessaires pour connaître au mieux l'événement, il va mettre en relation cet événement avec d'autres qui ont eu lieu simultanément, qui ont précédé ou qui ont succédé à celui qu'il étudie.

Ainsi, en juxtaposant ces différents faits à celui qu'il étudie, il peut mettre en lumière des événements qui lui permettront de comprendre encore plus parfaitement l'épisode qui l'intéresse. Il manque souvent des détails essentiels sur un événement particulier. Parfois, l'absence de ces informations empêche d'inclure l'événement dans l'histoire. Par exemple, on peut évaluer le lieu où l'événement s'est produit ; il est encore plus important de connaître l'heure à laquelle il s'est produit. L'historien doit rapporter ce fait à un autre pour voir s'il peut éclaircir ces circonstances.

L'étude comparative d'un fait historique avec d'autres est également cruciale, car la ressemblance partagée par des événements de même nature à des époques différentes permet d'élucider les parties obscures d'un fait historique.

Enfin, l'étude conjointe de plusieurs faits historiques est nécessaire à l'historien pour reconstituer le fonctionnement des institutions, l'environnement des sociétés passées, les habitudes de certaines collectivités (cours, armées, etc.), non pas dans des faits isolés, mais dans toute une vie sociale, dans l'ensemble des épisodes qui la composent.

Une fois ce travail effectué, l'historien s'interroge naturellement sur les causes du fait historique qu'il étudie et sur les conséquences qu'il produit. Ce travail exige la plus grande rigueur scientifique, sous peine de voir la fantaisie lui ôter toute valeur. L'historien doit distinguer rigoureusement les causes qu'il sait certaines de celles qu'il peut imaginer probables ou simplement possibles. Pour étudier ces causes ou ces conséquences, il doit se doter des moyens les plus variés que la technique spécialisée des différentes sciences peut lui offrir.

Lorsqu'il raconte la bataille, il doit examiner les causes de la victoire, en utilisant les ressources fournies par l'art militaire. Lorsqu'il écrit l'histoire d'un empoisonnement, il doit explorer les causes de la mort avec toute l'aide que peuvent lui apporter la médecine et la chimie. Lorsqu'il écrit l'histoire d'une institution sociale, il doit utiliser tous les moyens que la sociologie moderne met à sa disposition. Le champ intellectuel de l'historien est donc immense. Pour faire un travail consciencieux, l'historien doit avoir recours à toutes les sciences sans exception.

Les controverses sont essentielles, surtout à ce stade du travail de l'historien. Les causes et les conséquences des phénomènes historiques sont perçues par les libres arbitres, les déterministes ou les matérialistes à partir de prismes totalement différents. L'historien doit donc établir ses convictions philosophiques avant d'entreprendre tout travail historique.

Après avoir étudié un événement, vérifié ses causes et établi ses conséquences, on l'examine en relation avec d'autres faits historiques pour reconstituer le tableau d'ensemble de l'histoire. L'historien doit encore regrouper les événements selon un critère précis pour faciliter leur compréhension par le lecteur.

Les critères utilisés pour établir le regroupement des faits historiques sont très variés. Il y a d'abord les grandes divisions de l'histoire : L'Antiquité, le Moyen Âge, l'époque moderne et l'époque contemporaine. D'autres divisions chronologiques sont l'histoire d'un siècle, d'une génération, etc. Cependant, on peut parfois regrouper les faits historiques en fonction de leur nature. Il y a les histoires militaires, qui ne relatent que les événements militaires ; les histoires diplomatiques, qui ne relatent que les faits de la vie diplomatique ; l'histoire intérieure d'un pays, qui ne relate que les événements de politique intérieure, les institutions, les coutumes, etc.

Une fois cette phase terminée, l'historien est confronté à un autre problème : la narration. Une narration peut être plus ou moins littéraire selon le caractère de l'historien. Dans les narrations littéraires, l'historien se préoccupe de faire une narration brillante.

Certains historiens, cependant, trouvent que les préoccupations littéraires nuisent à l'objectivité de la narration historique ou n'ont pas de talent littéraire. Ils essaient donc de faire une narration concise pour souligner l'objectivité de leur travail et la perfection de ses éléments informatifs, en négligeant presque entièrement ses aspects littéraires.

Les historiens classiques de tous les pays étaient à la fois de grands historiens et de grands stylistes. C'est le cas d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Polybe et de Plutarque en Grèce et de Tacite, Tite-Live et Salustius à Rome.

Cela dit, la question de savoir si l'histoire est une science n'est pas facile à trancher pour ceux qui, comme vous, n'ont pas étudié la philosophie, car la notion de science varie selon les écoles philosophiques. Des désaccords sur cette question peuvent survenir même entre philosophes d'une même école.

Faute de temps, je ne peux vous rendre compte de l'immense controverse sur le véritable concept de science. De nombreux philosophes modernes soutiennent cette définition claire et commune : la science est la connaissance sûre et systématique des choses par leurs causes. Si l'on accepte cette conception, on peut dire que l'histoire est une science parce qu'elle étudie les faits pour les connaître, en rechercher les causes et en décrire les effets.

Cette question de la reconnaissance de l'histoire comme science est assez récente, car les anciens considéraient l'histoire comme une recherche d'informations sur des événements passés. Ils n'envisageaient pas la possibilité que l'histoire explique systématiquement les événements qu'elle raconte. Cette conception a perduré jusqu'à très récemment. L'histoire a été rejetée comme science au motif que la connaissance est qualifiée d'historique, de philosophique ou de poétique si elle est fondée respectivement sur la mémoire, la raison ou l'imagination. L'histoire n'ayant pas de place pour la raison, elle n'est pas une science.

Cependant, aujourd'hui, on tend de plus en plus à reconnaître l'histoire comme une science. Le développement croissant des études sociologiques, étroitement liées à l'histoire, a conduit à une confusion fréquente entre les deux. Ces études ayant un caractère scientifique, on a tendance à attribuer ce caractère à l'histoire.

Sources historiques. Une source historique est tout ce qui aide un historien à connaître un événement passé digne de mémoire. Outre les documents écrits, les déclarations verbales et les témoignages, la tradition peut constituer une source historique essentielle. Dans ses études, l'historien doit également analyser les objets laissés par les générations précédentes, qui peuvent être d'un grand intérêt pour la compréhension du passé.

La critique externe d'une source historique se produit lorsque l'historien tente d'analyser l'authenticité d'un document. J'ai déjà évoqué cette partie du travail historique en parlant de l'examen de la matière dont est composé le document, etc.

La critique interne d'un document historique a lieu lors de l'analyse de son contenu. J'ai également souligné cette phase dans ma présentation du travail de l'historien en évoquant les enquêtes nécessaires pour établir la vérité des faits historiques.

Les sciences auxiliaires de l'histoire. Ce terme désigne l'ensemble des sciences qu'utilise l'historien pour mener à bien son travail historique. En règle générale, toutes les sciences sont auxiliaires de l'histoire, car toutes les sciences intéressent l'historien. L'homme étant l'objet principal de l'étude des historiens, ce qui intéresse l'homme intéresse l'historien.

Plus précisément, les sciences auxiliaires de l'histoire facilitent le travail des historiens sur les sources historiques. Ces sciences comprennent l'archéologie, qui est l'étude des monuments anciens ; l'abigraphie, qui établit l'ensemble des règles nécessaires pour déchiffrer, traduire et examiner les inscriptions du passé, en en déduisant tous les enseignements philologiques et historiques ; la paléographie, qui est la connaissance de l'écriture des temps passés et des éléments nécessaires à la lecture et à l'interprétation des textes anciens.

La diplomatique est l'étude et la critique des documents, des lettres, des codes, et surtout des documents autoauthentiques et de tous les actes historiques. Il ne faut pas confondre cette science avec ce que l'on appelle communément la diplomatie, qui n'y a rien à voir.

La **sigillographie** est la science auxiliaire de l'histoire qui traite de la description et de l'étude des sceaux, en particulier des sceaux médiévaux.

L'heuristique est l'art d'indiquer le matériel que l'historien doit utiliser dans son travail.

La géographie et la **chronologie** constituent des éléments essentiels pour l'historien, car la géographie permet de connaître les faits et le lieu où ils se sont produits, tandis que la chronologie permet de connaître le moment où ils se sont produits. Sans elles, il est impossible d'insérer un épisode dans l'histoire.

La généalogie est également importante pour l'histoire.

L'anthropogéographie étudie la relation entre l'homme et l'environnement physique, y compris la géographie politique, l'économie, etc.

L'anthropologie est l'histoire naturelle de l'homme.

L'ethnographie est l'étude et la description des différentes nations du point de vue des manifestations matérielles de leurs activités.

L'ethnologie est la science qui traite de la formation et des caractéristiques physiques des races humaines.

La psychologie, la sociologie, la philosophie et la linguistique sont indispensables à une connaissance précise de l'histoire.

La philologie vise à comprendre et à interpréter les différentes langues de manière critique, grammaticale ou rhétorique. Naturellement, la langue est l'un des indicateurs les plus sûrs de la mentalité d'un peuple, de ses traditions, de ses valeurs intellectuelles, etc. La philologie offre à l'historien un tel éventail de ressources qu'il serait impossible de les énumérer toutes. Pour donner une idée de la valeur de la philologie pour les études historiques, il suffit de noter en

passant la possibilité d'établir la parenté raciale entre des peuples disparus depuis de nombreux siècles par l'affinité des langues qu'ils parlaient.

La synthèse historique reconstruit le passé en comparant des faits historiques déjà connus.

Deuxième partie

Préhistoire

Définition

Certains auteurs affirment que la préhistoire est une science distincte de l'histoire. Elle devrait être appelée proto-histoire plutôt que préhistoire.

Origine de la vie

Le problème de l'origine de la race humaine a été largement débattu au cours du XIXe siècle et consiste à savoir comment l'homme est apparu. Supposons que l'on refuse que l'homme soit issu de l'évolution d'êtres inférieurs. Dans ce cas, il sera difficile, voire impossible, de rejeter la version biblique selon laquelle Dieu l'a créé.

L'origine de la race humaine est liée à l'origine de la vie et de manière plus lointaine, à celle des êtres inanimés. La doctrine de la génération spontanée, selon laquelle la vie pourrait naître de la matière inerte, est née pour combattre les arguments démontrant l'existence de Dieu. Cette hypothèse a été complètement discréditée lorsque la théorie de la génération spontanée a échoué à la suite des expériences de Pasteur.

Certains scientifiques ont alors prétendu que la génération spontanée s'était produite dans les temps anciens, lorsque toutes les conditions étaient différentes sur le globe. Cependant, avec la perfection typique des expériences de laboratoire modernes, les scientifiques ont reproduit les températures, les pressions, etc., les plus variées sans que la matière inerte n'acquière la vie.

De plus, calculer le temps nécessaire pour que la première cellule vivante évolue en plante, par exemple, nécessiterait de nombreux siècles, et la vie dans l'univers aurait positivement été impossible à ce moment-là, compte tenu des conditions existantes. Sentant que cette hypothèse était irréalisable, certains évolutionnistes ont eu recours à la théorie de la pluie microbienne provenant d'une autre planète très proche de notre globe.

L'hypothèse évolutionniste de Darwin

L'origine de la race humaine a également fait l'objet de vives discussions au XIXe siècle pour les mêmes raisons philosophiques et religieuses que celles évoquées dans le débat sur le problème précédent. Darwin est l'auteur d'une hypothèse scientifique selon laquelle l'homme n'est rien d'autre qu'un animal évolué. Sa doctrine peut être rapportée à trois principes :

1. Dans la lutte pour la vie, les espèces animales adaptées suppriment les autres par le biais d'une compétition vitale ;
2. par sélection naturelle, la concurrence vitale produit la survie de l'espèce la plus apte ;
3. la fonction sexuelle permet la procréation des types les plus avantageux pour une espèce.

Le « Pithécanthrope » toujours introuvable

Acceptant avec ferveur l'hypothèse de Darwin, Haeckel affirme que les singes sont les ancêtres de l'homme. En 1873, le Congrès français pour l'avancement des sciences entend le rapport de deux scientifiques qui, pour la première fois, émettent l'hypothèse de l'existence d'un être intermédiaire entre l'homme et le singe, qu'ils nomment Pithécanthrope, c'est-à-dire homme-singe, le soi distant être intermédiaire.

Dix-sept ans plus tard, ils ont trouvé la trace d'un premier à être identifié comme intermédiaire entre l'homme et le singe. Un médecin militaire hollandais participant à une expédition hollandaise sur l'île de Java fouilla un site appelé Trinil et obtint de nombreux ossements d'éléphants, de rhinocéros, etc. Il a également trouvé trois ossements de singe. Le premier, acquis en septembre 1891, est une dent ; un autre est trouvé en octobre de la même année, à un mètre du même endroit. Enfin, en 1892, un fémur est trouvé à 13 mètres de l'endroit où se trouvait la dent.

En étudiant ces vestiges, Dubois a reconstitué « l'arrière-grand-père » de l'homme. Servi par une imagination fertile, il n'a pas hésité à réaliser une reproduction du Pithécanthrope, exposée avec grand succès à la célèbre Exposition universelle de Paris, tant la curiosité était grande. Malgré le peu de matériel obtenu, Dubois reconstitue un Pithécanthrope dans les moindres détails. Cependant, des objections commencent à se faire jour.

En 1906, une riche veuve allemande, en mémoire de son mari, ordonne de nouvelles recherches sur le site où Dubois a trouvé les ossements ci-dessus. Elle espère trouver d'autres ossements du même être pour reconstituer l'homme-singe en toute objectivité. Mais ses recherches aboutissent à des résultats contradictoires. On a retourné dix mille mètres cubes de terre autour du petit monument érigé en l'honneur de Dubois sur le site où ont été trouvés les restes du supposé Pithécanthrope sans trouver aucun os que l'on puisse attribuer de près ou de loin à un Pithécanthrope malgré le grand nombre d'ossements différents qui y ont été trouvés.

La perplexité suscitée par cette découverte s'est accentuée lorsque de nombreux scientifiques, également enclins à l'évolutionnisme, ont attiré l'attention générale sur le fait que les ossements trouvés par Dubois n'étaient pas intermédiaires entre l'homme et le singe : alors que le crâne et les dents sont typiquement ceux d'un singe, le fémur est celui d'un homme. Pour considérer le Pithécanthrope comme

un intermédiaire, il faut trouver simultanément les deux caractéristiques dans un même os.

Enfin, les auteurs favorables à l'évolutionnisme ont souligné que le crâne était la partie qui avait fait les progrès les plus remarquables dans l'évolution du singe à l'homme. Or, le crâne du Pithécanthrope était si imparfait qu'un cerveau humain doué d'intelligence ne pouvait s'y loger.

L'unanimité des scientifiques contre le Pithécanthrope était telle qu'en 1924, Dubois lui-même, s'exprimant devant l'Académie royale d'Amsterdam, reconnaissait que le soi-disant Pithécanthrope n'était rien d'autre qu'un singe à un niveau d'évolution plus élevé que les autres singes et que, sans avoir rien d'humain, il aurait pu être, parmi les différentes espèces de singes, celui dont l'homme est issu.

Plus tard, ils ont cru trouver des traces de l'homme-singe dans divers ossements, prélevés successivement sur un site préhistorique, mais personne ne sait si ces ossements appartenaient vraiment à un homme-singe.

L'homme primitif

Dans le court laps de temps de notre année scolaire, nous ne pouvons pas analyser entièrement l'homme primitif d'un point de vue matériel ou intellectuel. Cependant, l'intelligence est la caractéristique qui distingue l'homme des autres êtres et lui confère une royauté sur chacun d'entre eux.

L'apparition de certains vestiges humains préhistoriques et les conditions extrêmement rudimentaires dans lesquelles vivaient les hommes primitifs nous donnent l'impression que leur intelligence était très dépourvue de ressources et ne leur permettait pas de progresser et de produire plus que les ustensiles très rudimentaires qu'ils ont laissés.

Une première vérification détruira cette fausse impression. Pour prouver que l'intelligence de l'homme primitif était du même niveau que celle de l'homme civilisé, il suffit de constater que, lorsqu'ils reçoivent l'éducation couramment dispensée aux enfants d'aujourd'hui, les enfants des tribus sauvages en contact avec la civilisation révèlent une étonnante aptitude à tout apprendre et s'élèvent constamment au niveau culturel de n'importe quel civilisé ordinaire. De plus, il existe aujourd'hui des tribus sauvages aussi primitives que les populations préhistoriques les plus éloignées.

Un deuxième argument vient corroborer cette dernière réflexion. Personne ne mesure le talent d'un peuple, à un moment donné, exclusivement au degré de développement où il se trouve, mais à l'effort qu'il est capable de faire pour progresser.

Par exemple, les remarquables réalisations scientifiques d'Euclide ont été mises à la disposition des éducateurs. Cependant, personne n'a conclu qu'Euclide avait la même intelligence que les étudiants en mathématiques d'aujourd'hui. Tous les mathématiciens considèrent toujours Euclide comme un génie immortel, mais ses

connaissances ont été dépassées depuis longtemps. Par conséquent, l'intelligence d'Euclide est mesurée à l'aune de ses réalisations originales.

Si nous mesurons l'intelligence de l'homme primitif à l'aune de ce critère, nous concluons qu'elle était puissante. De nombreux auteurs ont affirmé qu'elle était plus puissante que celle de l'homme contemporain. Vu le nombre d'inventions réalisées à l'époque, ils ont appelé l'homme primitif « *homo faber* » (homme ingénieur).

Courses

Les auteurs ne sont pas unanimes sur les critères à adopter pour classer les races humaines. La classification actuelle basée sur les différences de couleur ne permet pas de classer tous les peuples dans des catégories claires et repose sur une caractéristique relativement secondaire.

Parfois, la grande variété des caractéristiques essentielles au sein d'une même race révèle la fragilité de cette classification. Ces différences signifient souvent que des personnes de races différentes ont des types plus ou moins similaires, ce qui n'est pas le cas pour d'autres types de la même race.

De nombreux historiens ont tenté de classer les races actuelles selon le critère de l'évolution, en cherchant d'abord à établir une hiérarchie des valeurs entre les races contemporaines pour en déduire celles qui sont les plus anciennes.

Partant d'une série d'affirmations aprioristiques très discutables, ils ont conclu que toutes les caractéristiques de supériorité coïncident dans la race blanche, depuis la première — intellectuelle — jusqu'à la perfection de la vigueur et de la beauté physiques. Ainsi, la race la plus différente de celle-ci serait nécessairement la moins parfaite et, par conséquent, inférieure.

Cette affirmation, qui ne repose sur aucune base scientifique positive, a conduit certains évolutionnistes à prétendre que la plus ancienne des races est la race noire, dont les autres races, y compris la race blanche, descendent directement. Et [selon eux] au sein de la race blanche, la race aryenne, étant la plus parfaite, serait nécessairement la plus jeune.

Cependant, il est aujourd'hui prouvé que la race noire est beaucoup plus récente que les autres. Les études préhistoriques démontrent l'existence de races préhistoriques profondément différentes les unes des autres, selon les différentes périodes. La diversité entre ces races est confirmée par la différence remarquable des caractéristiques des divers restes humains, et nombreux sont ceux qui affirment que les différences raciales dans la préhistoire sont au moins aussi importantes qu'à l'époque historique.

Civilisations paléolithiques et néolithiques

Paléolithique inférieur

Les différentes périodes de la préhistoire sont caractérisées par les noms des lieux des premières fouilles. Ainsi, la période la plus ancienne du paléolithique est souvent appelée Chelléen en raison de Chelles, en France, où ont eu lieu les premières fouilles relatives à cette période.

En revanche, chacune de ces périodes a vu l'existence d'une race différente, généralement désignée par le nom de la localité où les ossements humains de cette période ont été trouvés pour la première fois.

La race humaine qui vivait à l'époque chelléenne est la plus ancienne des races connues, elle est appelée race Mauère. À cette époque, le climat est uniforme et tempéré. L'homme vivait de préférence sur les plateaux et au bord des rivières, dans de petites habitations très faciles à construire. À cette époque, les animaux étaient principalement des hyènes, des hippopotames, des lions, des ours, etc. L'outil le plus utilisé était une pierre à amande, en forme d'amygdale, qui servait principalement à couper la viande, la fourrure des petits animaux et les copeaux de bois. Les hommes de cette époque connaissaient déjà l'usage du feu.

Piltdown était l'espèce humaine existant à la période suivante, appelée chélonien. Durant cette période, la température baisse de plus en plus, ce qui explique l'apparition du mammoth. Cependant, l'homme continue à vivre à l'extérieur. Ses objets témoignent d'une plus grande perfection dans l'industrie préhistorique, tant au niveau de leur finition que de leur plus grande variété.

Vient ensuite la période moustérienne, au cours de laquelle vit la race néandertalienne. Le climat déjà glacial oblige l'homme à s'installer dans des grottes, dont certaines sont très spacieuses. L'étude du sol de ces grottes montre que l'homme préhistorique était indifférent à la propreté et au décorum de son habitat. Des restes de nourriture, des traces de feu et des morceaux d'ustensiles cassés sont retrouvés un peu partout.

Les habitants des grottes, y compris les femmes et les enfants, partaient à la chasse pendant l'été, qui était toujours très court. Les hyènes pénétraient alors dans les habitations abandonnées, se nourrissaient des déchets et les salissaient copieusement. Il a été prouvé que les familles ne nettoyaient pas les lieux à leur retour. En général, on n'a trouvé que des os de crânes et de membres d'animaux, ce qui laisse supposer qu'ils dépeçaient les proies chassées et n'utilisaient que les parties mentionnées pour la nourriture.

L'industrie moustérienne a souvent produit des instruments mal finis, même si certains détails témoignent d'une grande habileté de la part des artisans. Cela s'explique par le fait que ces hommes fabriquaient habituellement de grandes quantités de ces instruments, dont des milliers ont été retrouvés dans une seule grotte.

La fréquence relative des migrations ne leur permettait pas de transporter constamment ces instruments, qui étaient donc fabriqués dans chaque lieu.

L'industrie moustérienne se distingue par la perfection, la variété et la spécialisation de ses outils.

L'époque moustérienne est la première où l'on peut constater avec certitude le culte des morts. Les traces laissées par les périodes précédentes ne permettent pas de juger de quoi que ce soit à cet égard.

Paléolithique supérieur

Sa première période est appelée l'Aurignacien en raison de la région d'Aurignac. Les habitants de cette période sont de la race des Grimaldi. Cette période marque l'apparition de l'art. Les hommes de cette période ont notamment fait preuve d'un sens esthétique tout à fait remarquable dans leurs manifestations artistiques — les plus anciennes statuettes connues datent de cette période. En plus de la sculpture, ils commencent à pratiquer la peinture et la gravure.

L'utilisation de l'os, de l'ivoire et de la corne pour la fabrication d'objets personnels a commencé. Les hommes se peignaient avec de l'ocre et une grande variété de minéraux tinctoriaux et fabriquaient généralement des ornements à partir de coquillages ou de dents d'animaux. L'os a permis pour la première fois de fabriquer des pots pour transporter de la peinture, des flûtes, des sifflets et des statues.

Le climat extrêmement froid ne leur permettait de chasser que deux ou trois mois par an, et ils consommaient généralement de la viande de cheval ou de renne.

Cette période est aussi celle du culte des morts, avec des cadavres colorés enterrés avec un grand nombre d'objets, à la manière des sauvages d'Amérique.

Cro-Magnon est la deuxième phase de cette période. La température reste froide. Alors que certains animaux comme les mamouths, les rhinocéros et les chevaux diminuent considérablement en nombre, les rennes se multiplient énormément.

L'industrie de cette époque produisait des objets beaucoup plus légers, délicats et artistiques qu'aux époques précédentes. L'objet communément appelé feuille de laurier, œuvre d'une extraordinaire habileté, est caractéristique de cette industrie. Certaines de ces feuilles, en cristal, semblent avoir servi de bijoux. En revanche, la peinture, la sculpture et la gravure ne semblent pas avoir progressé durant cette période.

Au cours de la période suivante, appelée Magdalénien, avec la race du Chancelier, la faune et la flore sont restées caractéristiques des régions polaires en raison des températures constamment plus froides et plus sèches. Les rennes sont encore nombreux. L'utilisation généralisée de l'os a entraîné le déclin de l'industrie du silex. C'est de cette époque que datent les premières lampes en calcaire, les flèches, les harpons de chasse et de pêche, les hameçons, etc.

À première vue, la période azilienne est tellement inférieure aux périodes précédentes que de nombreuses personnes ont supposé que les races paléolithiques avaient émigré d'Europe pendant la période azilienne et avaient été remplacées par une race moins avancée, nous laissant des traces des caractéristiques de cette période. Cette hypothèse ne semble pas fondée, car, à

bien des égards, la période azilienne présente des progrès significatifs ainsi que des reculs.

L'agriculture fait son apparition, ainsi que les premiers signes de caractères graphiques sur des pierres polies par l'action des courants fluviaux et décorés de lettres issues des alphabets latin, grec et phénicien, et même de l'île de Chypre.

Néolithique

La période néolithique se divise en deux phases : ancienne et récente. Dans la phase ancienne, une grande humidité persiste et la faune est presque la même qu'aujourd'hui. Les outils sont en pierre polie et très variés.

Les vestiges les plus importants de cette période ont été découverts dans les Kjoekkoumedding (« restes de cuisine ») du Danemark. À cette époque, les gens étaient déjà habitués à utiliser des animaux domestiques, notamment des chiens, des bœufs, des moutons et des porcs.

Le Néolithique récent a vu apparaître des haches en pierres polies de grande valeur, comme le jade, qui étaient de véritables objets de luxe. De magnifiques vases en pierre provenant d'Égypte datent de cette période. La fabrication des poignards et des pointes de lance a atteint une perfection remarquable. Ils extrayaient le silex à de grandes profondeurs, avec des excavations allant jusqu'à 12 mètres de profondeur.

Les gens fabriquaient des tissus et le commerce prenait des proportions considérables, tant par terre que par mer, avec de nombreuses routes commerciales. Les habitations étaient des camps fortifiés entourés d'un fossé ou de célèbres habitations lacustres.

Les monuments **mégalithiques** sont des monuments en pierre datant de la période néolithique. « Méga » signifie grand et « lithos » signifie pierre. Parmi ces monuments, on peut citer le Dolmen, petite chambre funéraire faite de gros rochers juxtaposés et contenant un trou pour introduire la nourriture des repas funéraires, et les *menhirs*, grosses pierres isolées ou disposées en rangées, dont la signification est inconnue.

Civilisations orientales

Les civilisations orientales comprennent l'Égypte, la Phénicie, les Hébreux, la Chaldée, la Perse, l'Inde, la Chine et le Japon, sans oublier d'autres civilisations très intéressantes, mais encore moins étudiées qui se sont épanouies en Asie Mineure, en Indochine, etc.

L'étude de l'histoire et de la préhistoire a fait des progrès significatifs grâce aux connaissances récemment acquises, au soutien des puissances occidentales et à la tolérance plus ou moins spontanée des peuples d'Orient.

Formes de gouvernement

Presque toutes les civilisations orientales étaient gouvernées par une monarchie. Le souverain, généralement héréditaire, était presque toujours considéré comme un descendant des dieux et donc doté d'une nature quasi divine. Entouré de splendeurs, il vivait généralement comme les anciens empereurs russes (au moins jusqu'à Pierre le Grand) enfermés dans ses palais, dont les immenses cours intérieures abritaient de nombreux bâtiments et constituaient de petites cités fortifiées qui accumulaient des merveilles de richesses et d'art.

La Chine a longtemps connu une monarchie élective. En Égypte, la monarchie était héréditaire, mais le pharaon ne pouvait monter sur le trône qu'après avoir subi un examen devant un conseil de prêtres pour vérifier sa capacité à gouverner.

L'Égypte est le seul pays qui semble avoir connu une séparation claire des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Les prêtres égyptiens exerçaient le pouvoir législatif et les pharaons le pouvoir exécutif. Un tribunal populaire exerçait le pouvoir judiciaire dans chaque municipalité. Les personnes en désaccord avec la décision du tribunal pouvaient faire appel auprès de la Cour suprême des prêtres, dont la décision était sans appel.

La monarchie chaldéenne, tel qu'elle existait à Assur, Ninive ou Babylone, était le type classique de monarchie absolue dans laquelle l'autorité du roi était illimitée.

Classes sociales

Dans la plupart des pays, l'autorité royale était limitée par de puissantes aristocraties. L'Égypte et le Japon avaient des régimes féodaux très semblables à ceux de l'Europe médiévale.

Dans l'Antiquité, les classes sociales se distinguaient clairement par l'inégalité des droits politiques et des tranches d'imposition, ainsi que du point de vue de l'honneur. Chaque classe sociale avait souvent le droit de porter ses propres vêtements et de recevoir une grande révérence, des salutations profondes et d'autres expressions de respect de la part des classes inférieures.

S'il existait une certaine différence entre les classes sociales en Chaldée et en Chine, elle était, comme aujourd'hui, essentiellement économique et culturelle. D'un point de vue politique, tous étaient égaux devant l'État, incarné par le roi.

Critères de différenciation des classes sociales

Chez la plupart des peuples anciens, les classes sociales se formaient comme suit :

1. un peuple envahissant pénètre dans une région et réduit ses habitants à la servitude ;

2. sur ce territoire, il y aura ensuite deux classes : a) celle des conquérants et de leurs descendants, jouissant de la plénitude des droits civils et politiques ; b) celle du peuple conquis, réduit à l'esclavage ou à une situation d'infériorité juridique considérable ;

3. Après la conquête, les deux peuples restent séparés et la distinction entre les classes perdure pour toujours.

Les premiers habitants du Japon, de l'Inde, de l'Égypte et de la Phénicie ont été soumis par des envahisseurs. Autrement dit, les peuples que nous appelons aujourd'hui Japonais, Indiens, Égyptiens, Phéniciens, etc., occupaient la couche sociale la plus élevée. En revanche, les autres peuples, que l'on devrait appeler Japonais, Indiens, Égyptiens, Phéniciens, etc., ont été placés dans les couches les plus basses de la société et réduits en esclavage.

Cette façon de diviser les classes était souvent très complexe. Par exemple, les Perses dominaient les Mèdes et formaient une classe supérieure. Les Mèdes et les Perses dominent ensuite les Bactriens, qui deviennent une troisième classe, les Mèdes restant une classe intermédiaire. C'est ainsi que l'Empire perse a incorporé successivement des peuples différents, le dernier formant une classe inférieure à l'avant-dernière. Enfin, il y avait ce que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de l'empire : la classe sociale des peuples ennemis mortels des Perses, conquis par la force sans avoir déposé les armes.

L'organisation des classes en Phénicie, comme à Sparte, obéit à ce même critère. À Sparte, outre la classe sociale des Spartiates, descendants d'aristocraties envahissantes et dominatrices qui détenaient la plénitude des pouvoirs, il y avait les Périèques, une seconde classe composée de petits paysans libres qui habitaient la périphérie de l'État spartiate, et les Iliotes, une classe misérable privée de tout droit et dont les membres étaient traqués et tués dans les rues de la ville comme des animaux, à certains jours de l'année. Les Iliotes et les Périèques étaient les descendants de deux peuples différents dominés par les Spartiates. L'inégalité de traitement des deux peuples découle des conditions inégales dans lesquelles ils se sont rendus.

Les mêmes critères prévalaient dans toutes les municipalités de Grèce et de Rome jusqu'à ce que les révolutions sociales changent la situation. La noblesse romaine descendait des tribus qui avaient envahi la région et fondé la ville. La plèbe descendait d'aventuriers ou de criminels évadés qui rejoignaient peu à peu le municipes. Quelle que soit la distance qui les sépare, les personnes d'origine étrangère sont toujours traitées comme des étrangers. Les lois n'existaient pas pour eux et ne protégeaient que les descendants de la noblesse. Cette absence totale de droits pour la plèbe et les transformations qu'elle a entraînées dans la société ont conduit aux révolutions sociales que nous étudierons en Grèce et à Rome.

Ainsi, les classes sociales ne s'imposaient pas par leur valeur morale ou intellectuelle ou par une éducation raffinée, mais par la force. La division des classes sociales se caractérise par deux notes :

1. l'énorme disproportion des droits entre les différentes classes, tous les avantages étant concentrés au profit d'un petit nombre de personnes ;
2. le fait que les différences sociales proviennent uniquement de la force.

Les esclaves

L'esclavage est l'expression la plus caractéristique de la domination par la force. À l'exception de la Chine pendant une période spécifique, tous les peuples anciens ont connu l'esclavage. L'esclave était généralement un prisonnier de guerre et transmettait indéfiniment la condition de servitude à tous ses descendants.

À l'apogée du droit romain, l'esclave était considéré comme un objet inanimé dont le maître pouvait disposer à sa guise. Un peuple victorieux ne pouvait s'abstenir de réduire en esclavage tous les membres du peuple vaincu. L'esclave n'avait droit ni à la vie, ni à la propriété, ni même à une famille.

Les Assyriens aveuglaient leurs esclaves en grand nombre et les employaient ensuite à des travaux publics. Les Phéniciens employaient souvent leurs esclaves dans les galères, où ils ramaient toute leur vie, soumis à des traitements inhumains.

D'une manière générale, les esclaves ont construit tous les grands monuments de l'Antiquité.

Les marchés d'esclaves étaient un type de commerce très développé où les acheteurs évaluaient des familles entières. Ils achetaient le père pour qu'il construise un monument en Chaldée et la mère pour qu'elle devienne la parfumeuse d'une aristocrate à Rome. L'un des enfants partait à Carthage, l'autre en Égypte, et la famille se dispersait pour ne plus jamais se revoir. Les coups (qui provoquaient souvent des effusions de sang et même la mort), les mauvais traitements, la faim, les insultes et le travail écrasant seront leur lot.

Il est impossible de comprendre le fonctionnement de la démocratie à Athènes et à Rome, mais surtout à Athènes, sans connaître le rôle des esclaves dans les sociétés humaines avant Jésus-Christ. Un petit nombre d'hommes libres débattaient presque quotidiennement sur la place publique des droits du peuple et s'offraient le luxe d'écouter les meilleurs orateurs de l'Antiquité. Dans le même temps, une population d'esclaves deux ou trois fois plus nombreuse travaillait dans la ville et les champs environnants.

La vie économique

La répartition des richesses dans la société antique était un indice expressif de ce que je viens de dire. Dans la plupart des cas, à mesure que le commerce et l'industrie augmentaient la richesse des gens, les coutumes perdaient leur simplicité patriarcale. Le luxe s'est développé et s'est accentué dans les classes aisées.

L'opposition entre les classes sociales s'est généralement précisée au bout d'un certain temps. D'un côté, une classe très riche vivant dans l'exubérance de tous les biens matériels ; de l'autre, une multitude paupérisée vivant d'un travail épuisant et subsistant avec des ressources insignifiantes.

Religions païennes

Malgré l'immense variété des cultes pratiqués par les peuples avant Jésus-Christ, tous ont des points communs. Chaque pays avait sa propre religion et les dieux qu'adoraient ses ressortissants. Cependant, ces religions ne se considéraient généralement pas comme fausses les unes les autres, comme c'est le cas aujourd'hui. En effet, un Romain pouvait croire, par exemple, à l'existence de dieux tutélaires égyptiens en plus des siens, tout comme un Égyptien pouvait croire aux dieux romains. Mais les dieux de chaque pays étaient propres à leur peuple.

Les Romains pensaient que pendant que deux pays s'affrontaient, leurs dieux s'affrontaient également. Toujours habiles politiciens, ils essayaient d'obtenir la trahison des dieux des autres peuples et promettaient que si les Romains gagnaient, ils transféreraient ces dieux à Rome, un prix qu'ils pensaient enviable même pour des dieux. C'est pourquoi de nombreuses personnes, craignant d'être trahies, se tournaient vers les dieux avant le combat et menaçaient de les lapider si la ville n'était pas victorieuse. Dans ce cas, ils attachaient ces dieux avec des cordes solides.

Quant à la morale, certaines religions anciennes ont sans doute prescrit des règles de conduite très élevées, tandis que d'autres ont promu des règles franchement immorales. Même les premières ont accepté de grandes immoralités et dicté des règles infâmes. Par exemple, elles ont toutes autorisé l'esclavage, qui comporte toutes les immoralités possibles, et se sont donc rendues complices de cet odieux crime social.

En outre, une série de pratiques enfantines se sont mêlées à la religion, même dans les civilisations les plus avancées. Au Japon, on chassait les esprits avec des flèches sifflantes. Selon la religion perse, cracher dans l'eau ou enterrer ses morts était un péché. Et le remède ultime pour une personne gravement malade était d'approcher un chien, dont le regard chassait les mauvais esprits à l'origine de la maladie. Tuer des fourmis était un grand acte de vertu.

Une autre caractéristique de l'abaissement auquel les religions anciennes réduisaient l'homme était l'adoration d'êtres inférieurs à lui. Ainsi, les Égyptiens adoraient les bœufs, les oiseaux et les crocodiles. En Inde, ils adoraient même les chats, les éléphants et les puces. L'adoration d'êtres inanimés était encore pire. Certaines religions exerçaient même une influence néfaste en raison de l'immoralité intrinsèque de leurs doctrines. Si les dieux de l'Olympe grec avaient existé, ils auraient été arrêtés par la police, vu le nombre d'incestes, d'infanticides, de parricides et de vols dont ils étaient accusés.

La religion phénicienne exigeait des sacrifices humains. Elle considérait que l'homme devait offrir à la divinité ce qu'il avait de plus précieux, c'est pourquoi les

hommes sacrifiaient leur virilité aux dieux. Ils entraient dans le temple à heure fixe, au son d'une musique forte aux rythmes répétés. Près de l'autel, certains individus liés à la religion suivaient la musique en tournant autour d'un point fixe, comme des toupies. Le rythme de la musique hallucinait et infectait la foule. Les hommes de l'assistance prêts à se sacrifier s'approchaient de l'autel, affolé par la danse collective, s'amputaient la virilité d'un coup d'épée et s'enfuyaient dans la ville trempés de sang. On leur offrait des vêtements de femme dans la première maison où ils entraient et ils s'installaient près du temple. Ils exécutaient leur danse circulaire et se flagellaient quotidiennement jusqu'à ce qu'ils dégoulinent de sang.

Les femmes offraient aux dieux leur virginité et leurs promesses. Cette offrande consistait à se mettre dans le temple à la disposition de n'importe qui. Ensuite, elles descendaient dans la plus infâme des professions et parcouraient le pays, pratiquant leur métier abominable en holocauste à la divinité.

La religion gréco-romaine n'était pas moins cruelle et dépravée. Selon l'ancien culte des ancêtres, professé par les Grecs et les Romains, lorsqu'un chef de famille mourait, des esclaves étaient étranglés sur sa tombe ainsi que des chevaux afin qu'il soit servi dans l'au-delà.

Les jeux de gladiateurs, qui prenaient des proportions terribles à Rome, étaient aussi des solennités religieuses. L'ancienne religion romaine considérait qu'il convenait, en plus de sacrifier des esclaves, de sacrifier des vies supplémentaires pour apaiser les morts. C'est pourquoi on organisait des combats de gladiateurs au cours desquels on immolait le combattant vaincu au profit de l'âme d'un défunt. Plus tard, les combats sont devenus des divertissements publics sans jamais perdre leur caractère religieux. Ainsi, dans de nombreux combats, la solennité commençait par la mise à mort d'une victime innocente au pied d'un autel dans l'arène.

Un grand historien a dit que les Grecs et les Romains, si admirables pour nombre de leurs vertus, avaient complètement perdu leur moralité en matière religieuse. La Grèce possédait d'innombrables temples dédiés à Vénus, la déesse de l'amour impur. Mais ils ne consacraient aucun temple à l'amour conjugal.

La religion était si étroitement liée à l'immoralité que lorsqu'Athènes fut en grand danger d'être conquise par son adversaire, son gouvernement recommanda son sort à Vénus. Une fois la menace écartée, la ville fit peindre sur le temple un défilé de ses femmes les plus infâmes, debout dans une attitude de prière, avec cette inscription : « Elles ont sauvé Athènes par leurs prières » .

Les esprits les plus éminents de Grèce et de Rome n'ont pas tardé à s'élever contre cette religion, la jugeant absurde et certains qu'il n'existe qu'un seul Dieu et que les dieux païens sont faux. Socrate fut condamné à mort pour avoir prêché secrètement de telles doctrines, et le grand Platon ne partagea la même conviction que dans le plus grand secret, de peur de subir le même sort.

Troisième partie

La civilisation égyptienne

Nous avons déjà vu la différence entre la sociologie et l'histoire. Passons maintenant à l'étude des civilisations orientales. Bien entendu, en raison de la brièveté avec laquelle je suis obligé de présenter ce sujet, je passerai sur les parties couramment mentionnées dans les recueils d'histoire des civilisations.

Jetons un coup d'œil à la plus ancienne civilisation, l'Égypte. Je ne vais pas parler de tout ce que contiennent les manuels d'histoire universelle sur ce sujet, car vous avez déjà été testé à ce sujet lors de l'examen d'entrée.

Vous savez à quel point le peuple égyptien était isolé des autres peuples de l'Antiquité, ce qui lui conférait divers avantages. D'une part, l'Égypte est reliée à l'Asie par l'isthme de Suez et séparée d'elle par la mer Rouge. Elle a la Méditerranée au nord et le désert de l'autre côté, ce qui laisse peu de chances aux envahisseurs. Les terres situées au sud abritaient un peuple mystérieux et pacifique : les Éthiopiens.

Toutes ces circonstances ont permis au peuple égyptien de jouir d'un calme relatif et de construire sa grandeur dans la paix, grâce à des victoires pacifiques obtenues par le travail et l'intelligence, et non par des guerres de conquête. Le peuple était civilisé par ses propres ressources. C'était un grand empire qui savait tirer de lui-même tout ce qu'il pouvait donner. Les Égyptiens n'étaient pas des conquérants, mais ils défendaient leurs richesses.

En ce qui concerne les études scientifiques, c'était l'un des pays les plus cultivés de l'Antiquité. Un historien a dit que l'Égypte était « la plus haute école de l'Antiquité, où les autres peuples allaient étudier ». Pour les Grecs, elle était comme un phare brillant.

Curieusement, le peuple égyptien a une histoire très ancienne. Il est difficile d'évaluer sa valeur quelle que soit la profondeur de son histoire, et nous le trouvons toujours à un haut niveau de civilisation quelle que soit la profondeur de ses origines.

Il y avait deux éléments raciaux distincts en Égypte :

1. Avant d'être envahi par les peuples qui ont fait sa grandeur, il semble qu'une race au teint foncé l'habitait ;
2. des envahisseurs blancs ont vaincu cette race, et les deux races se sont mélangées, donnant aux habitants de l'Égypte une couleur qui s'est progressivement éclaircie dans les hautes sphères de la société, à tel point que les personnalités dirigeantes de l'empire étaient presque blanches et ne bronzées que par le soleil.

L'Égypte a dû sa prospérité à la fertilité des terres baignées par le Nil, qui transformait les sols sablonneux en terres très fertiles. Une phrase des anciens Égyptiens résume bien la situation : « L'Égypte avait trois aspects au cours de l'année. D'abord, elle était un peu de sable, puis elle devenait une mer d'eau et, enfin, elle devenait une mer de fleurs ». Cela est facile à expliquer. C'était une mer de sable pendant les périodes de sécheresse avant la crue du Nil, une mer d'eau pendant cette crue et une mer de fleurs après la décrue du Nil, ce qui signifie que, grâce à la fertilité de sa terre, l'Égypte était remplie de fleurs qui, plus tard, devenaient des fruits.

Voici les principaux aspects à étudier dans la civilisation égyptienne : 1. la culture et la religion ; 2. l'organisation politique, économique et sociale ; 3. l'architecture et les arts.

La religion

Les hommes primitifs ont créé des religions et érigé des idoles à adorer, un phénomène qui a atteint des proportions considérables chez les Égyptiens. Les Égyptiens sont essentiellement superstitieux et la justification de leur croyance a toujours été la première préoccupation nationale. Extraordinairement superstitieux, les Égyptiens prenaient tous les phénomènes qu'ils ne comprenaient pas pour des manifestations de divinités cachées. C'est ainsi que l'on retrouve la panique dans de nombreux passages de l'histoire égyptienne, ce qui explique la multiplicité des dieux.

Caractéristiques de la religion égyptienne

La douceur est sa principale caractéristique, car elle ne connaît pas les sacrifices humains que l'on trouve dans d'autres religions. Certains prétendent que les roux étaient jetés au feu parce qu'ils avaient la couleur de « Seth », mais ce fait est contesté et a entièrement disparu dans la religion de la Moyenne et de la Nouvelle Égypte. La religion égyptienne se préoccupait de la morale de son peuple, et on en trouve de nombreuses preuves, comme le *Livre des morts*.

Les cultes

Ils pratiquaient deux cultes en Égypte : le culte des initiés et le culte populaire. Le culte des initiés, pratiqué par les prêtres et le peuple à un niveau intellectuel plus élevé, constituait une religion dont la philosophie dépassait largement l'ordinaire. Les cultes populaires, pratiqués par la population en général, comportaient une série de cérémonies et d'actes apparemment sans explication, mais témoignent d'un esprit religieux et satisfaisant leurs superstitions. Parmi les cultes populaires, on distingue les cultes locaux et les cultes nationaux.

Cultes locaux

Les villes égyptiennes étant plus ou moins séparées, beaucoup d'entre elles avaient leurs propres cultes. Par exemple, Memphis vénérait Apis le bœuf, et de nombreuses villes vénéraient les fameuses triades dont Osiris, Isis et Horus étaient les plus importantes. Parfois, une ville dominait l'Égypte et faisait respecter ses dieux dans tout le pays, en les faisant des dieux nationaux. Nombre d'entre eux ont pris différents aspects et leurs noms ont tellement changé qu'aujourd'hui, ils pourraient être considérés comme des divinités différentes.

Cultes nationaux

Osiris était le dieu national, mais il apparaissait sous de nombreux noms, tel qu'Amon, Ma et Phas. Parmi les dieux nationaux, les plus connus étaient Osiris et les compagnons de sa triade, Horus et Isis.

Dans le culte populaire, Osiris représentait le soleil couchant, Horus, le soleil levant et Isis la lune. Le mythe d'Osiris est lié à ces triades. Selon une explication populaire, Osiris, le père de tous, a été tué par son frère Seth, dieu du désert et des ténèbres. Il réduisit Osiris en morceaux et les jeta dans le Nil. Isis chercha les morceaux de son mari dans le fleuve, les rassembla et créa un nouveau dieu, Horus. C'est ainsi que la légende cherche à expliquer le jour et la nuit.

Les divinations les plus extravagantes apparaissent dans les cultes populaires. Des animaux étaient vénérés, comme le bœuf de Memphis, le chat était considéré comme sacré, des crocodiles, comme le célèbre Lebok, des scorpions, des faucons, des oies, des scarabées et des ibis. À l'époque moderne, il semble toutefois que le culte ne s'adressait pas directement aux animaux, qui n'étaient que des manifestations des dieux.

Le culte des initiés

Le culte des animaux est resté longtemps méconnu et peu étudié. Il apparaît aujourd'hui comme une nouvelle manifestation de la culture égyptienne. Bien qu'encore assez rudimentaires pour l'époque, ses conceptions sont remarquables. Les Égyptiens croyaient qu'un être suprême était responsable de la création et de la transformation de la matière. Osiris contenait le principe de la transformation de la matière, de l'esprit, de l'espace et du temps, tous réunis pour former l'être suprême. Il s'agit d'un concept abstrait, que les classes inférieures ne comprenaient donc pas.

Le culte des morts

Ils avaient un culte particulier dédié aux morts et acceptaient la métempsycose [transmigration], le passage et le retour de l'âme dans le corps. Ils admettaient l'existence du kã, partie spirituelle de l'homme qui ne disparaissait pas avec le corps. Elle restait avec le corps tant que celui-ci vivait, et parfois même longtemps après la mort, puis partait subir le jugement d'Osiris. Mais un jour, elle revenait dans le corps abandonné, d'où la nécessité de le préserver par la momification. Les kã ayant besoin de nourriture, ils plaçaient de la nourriture et des boissons dans les tombes.

Personne ne pouvait se soustraire au jugement d'Osiris. On dit que même les pharaons se soumettaient, mais en fait, seuls les pharaons usurpateurs le

faisaient. Comme l'âme devait se soumettre au jugement, on plaçait *le Livre des morts* dans la tombe pour que la personne n'oublie rien de sa vie. Le livre contenait tout ce qu'il devait dire à Osiris. Son cœur, incapable de mentir, pouvait être appelé à témoigner de ce que l'âme disait. Cette croyance aux morts est une source précieuse pour l'étude de la morale égyptienne.

L'embaumement pour préserver le corps était la chose la plus importante. Ils soumettaient les cadavres à une série d'opérations et plaçaient même des images du défunt à côté de son corps, apparemment pour que les Kã puissent s'en servir si la momie était endommagée.

Les anciens Égyptiens étaient le peuple le plus religieux de l'Antiquité. Un auteur a dit que tout en Égypte était un dieu, à l'exception de Dieu lui-même, parce qu'ils adoraient tout. Ils avaient peu d'animaux, mais les adoraient tous.

Les Égyptiens considéraient les serpents comme des emblèmes de la dignité royale. Ils étaient sacrés, et le traitement qui leur était réservé témoignait de l'estime qu'ils inspiraient. Lorsqu'on les attrapait, on leur arrachait leurs crocs venimeux, mais on les traitait avec affection en leur donnant des gâteaux à manger. On allait même jusqu'à leur faire écouter de la musique.

Outre les serpents, les Égyptiens vénéraient également l'échassier ibis, comme vous le savez peut-être. Les crocodiles étaient gardés dans des lacs entourés de marbre, avec des hommes pour les surveiller. Les pèlerins s'arrêtaient pour vénérer ces animaux lorsqu'ils passaient près de leur étang. Chiens, chats, le fameux Apis le bœuf, tous les animaux étaient sacrés pour les anciens Égyptiens. Selon la situation plus ou moins difficile d'un croyant, il se faisait raser plus ou moins les cheveux.

Selon certains historiens, ce type de croyance serait dû à l'influence des habitants noirs du pays, qui accédaient aux classes sociales les plus élevées. La même chose s'est produite au Brésil, lorsque le fétichisme des esclaves noirs amenés d'Afrique est passé des quartiers d'esclaves aux grandes maisons des propriétaires de plantations. En d'autres termes, il est passé des classes inférieures aux classes supérieures.

Outre les croyances que nous avons décrites, il existait également un culte élevé entretenu par des prêtres. Les prêtres de l'Égypte ancienne étaient jaloux de leur savoir. Ils gardaient leur grand culte bien secret, surtout les prêtres d'Héliopolis, qui doutaient de la véracité des cultes populaires et concevaient même l'idée d'un dieu unique.

Pour eux, dieu était une force suprême d'où jaillissaient toutes les choses existantes. Les âmes des individus se réincarnaient successivement sous la forme d'animaux ou d'hommes jusqu'à ce qu'elles retournent à dieu, ou plutôt jusqu'à ce qu'elles fassent partie intégrante de dieu. Tout est né d'un souffle divin, c'est pourquoi les Égyptiens accrochaient symboliquement un œuf à la porte de leurs temples. Selon cette croyance, l'homme devait expier un crime commis à l'aube de l'humanité.

Après la mort, les gens devaient passer par deux jugements : le jugement terrestre et le jugement divin. Le jugement terrestre était passionnant et se

déroulait comme suit : lorsqu'une personne d'une certaine position sociale mourait, son corps devait traverser le Nil dans un bateau funéraire unique. Il était accueilli sur l'autre rive du fleuve par des personnages importants disposés en demi-cercle. Ces personnages entendaient les plaintes de tous ceux qui en avaient contre le défunt, mais ils devaient prouver leurs allégations. S'ils concluait que le défunt avait été bon, ils enterraient son corps ; dans le cas contraire, ils ne l'enterraient pas.

Ce jugement était si impartial que même un pharaon se voyait refuser une tombe. D'autre part, une telle cérémonie est restée profondément gravée dans l'esprit du public. Elle était donc très instructive, car elle donnait aux gens une idée précise de la moralité hautement cultivée par les Égyptiens. Un célèbre document égyptien, le papyrus Turini, contient 42 préceptes de moralité.

La morale du peuple égyptien différait sensiblement de celle des autres peuples de l'Antiquité. Elle recommandait la bonté et la pratique de l'amour du prochain. Les caractéristiques de la morale égyptienne étaient la bonté, la douceur, le respect des parents, le respect mutuel entre mari et femme, le respect du supérieur hiérarchique, etc. Ce n'était pas le cas d'autres peuples contemporains des Égyptiens, comme les Assyriens et les Babyloniens, dont les rois pensaient qu'ils ne devaient se faire qu'une réputation de méchants guerriers dont la devise était « dent pour dent, œil pour œil ». Sur les inscriptions des ruines de Ninive et de Babylone, on peut voir les caractéristiques du peuple ou de la race qui habitait ces villes. Ces inscriptions montrent que les rois assyriens et babyloniens se vantaient de leur cruauté et de leur dépravation.

Classes sociales

L'Égypte comptait trois classes sociales : 1. la classe sacerdotale ; 2. la classe guerrière ou aristocratique ; 3. la classe populaire. Il existait un autre groupe qui n'était pas considéré comme une classe sociale, à savoir les esclaves.

Classe sacerdotale

Cette classe était héréditaire, c'est-à-dire que le fils d'un prêtre devenait prêtre, et ainsi de suite. Ils possédaient un tiers des terres égyptiennes et d'immenses biens. Ils jouissaient de ressources politiques et exerçaient le pouvoir législatif. Les prêtres étaient entendus par le pharaon, qu'ils pouvaient examiner avant son accession au trône. Ils avaient le droit de lui interdire d'exercer ses fonctions royales s'ils le jugeaient incompetent et exerçaient également un pouvoir judiciaire en tant que tribunal de seconde instance.

Classes de guerriers ou d'aristocrates

Comme la première, cette classe possédait 1/3 du territoire égyptien, réparti entre ses membres sous forme de fiefs. Dans son fief, le guerrier avait l'autorité politique, le droit de battre monnaie et était le chef militaire. L'organisation féodale égyptienne était semblable à celle que l'Angleterre a connue plus tard, mais elle était conçue de telle sorte que les guerriers n'étaient jamais plus puissants que le pharaon. Le pouvoir du pharaon était quelque peu limité, car s'il avait besoin de

forces militaires et ne voulait pas du soutien des guerriers, il devait payer des mercenaires, ce qui provoquait toujours un grand mécontentement au sein de la classe aristocratique.

Classe populaire

La troisième classe était composée de personnes à la peau foncée qui étaient libres, c'est-à-dire qu'elles pouvaient posséder une maison, changer de travail, se marier, etc. Cependant, elles ne pouvaient pas posséder de biens, car un tiers appartenait au pharaon, un autre aux prêtres et un autre aux guerriers. Elles étaient mal payées pour leurs services, vivaient misérablement et se voyaient confier les tâches et les corvées les plus humbles.

Pour donner une idée de la façon dont on traitait cette classe, il suffit de dire que lorsqu'un Égyptien d'un certain statut touchait un porc, il était obligé de se baigner dans le Nil même s'il avait touché l'animal avec le bout de son manteau, on pensait que le contact avec un porc apportait une impureté essentielle parce qu'il affectait l'âme de l'homme. Cette impureté ne pouvait être éliminée qu'en se baignant dans le Nil. Ils recrutaient donc des hommes issus des classes inférieures pour s'occuper des porcs.

Le groupe pas considéré comme une classe sociale est composé d'esclaves vivant dans une situation pire que celle des animaux. Ils n'ont aucun droit, pas même le droit à la vie. Un esclave pouvait être tué par la volonté de son propriétaire, même sans raison. Il pouvait être maltraité à volonté par ses maîtres, séparé de sa famille et envoyé aux travaux les plus pénibles.

Il est un peu difficile de comprendre comment un pays aussi civilisé que l'Égypte a pu en arriver là. Certes, l'existence de l'esclavage est propre à toutes les sociétés anciennes, même à la Chine. Seul l'avènement du christianisme a mis fin à ce régime dégradant de soumission absolue et absurde d'un homme à un autre. Avec notre seigneur Jésus-Christ, l'idée que tous les hommes sont égaux devant le Très-Haut est née et a rendu la vie relativement bonne pour tous. Ce n'est qu'ensuite qu'est apparue l'idée de répandre des conditions de vie convenables pour que tous les hommes puissent vivre dignement. Avant l'avènement du christianisme, dans une inégalité choquante, certains vivaient dans un confort matériel luxueux tandis que d'autres étaient complètement piétinés par l'arrogance des premiers.

Le pharaon dans l'Égypte ancienne

Nous savons déjà que le pharaon était le chef du pays dans l'Égypte ancien. Il était respecté comme un dieu, car on lui supposait une ascendance divine. Sur une inscription hiéroglyphique, un prêtre se vante de porter une sandale de pharaon. J'ai lu une lettre de l'agent commercial d'un pharaon dans laquelle il avouait qu'il n'était pas digne de baiser les pieds du pharaon.

Le pharaon exerçait le pouvoir exécutif et judiciaire en tant que tribunal de première instance. Les prêtres exerçaient un pouvoir de seconde instance, c'est-à-dire qu'ils étaient au-dessus du pharaon.

Il faut établir la différence entre les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire : le législatif crée les lois, l'exécutif les applique et le judiciaire traite les doutes qui peuvent surgir quant à l'exécution des lois.

Par exemple, le pouvoir législatif élabore une loi pour prévenir le vol ; le pouvoir exécutif veille à l'application de la législation (l'exécute), car il ne suffit pas de promulguer une loi. Le pouvoir judiciaire s'occupe d'affaires telles que deux personnes se disputant un bien et rend une décision sur la propriété de ce bien.

Les prêtres détenaient donc le pouvoir législatif. Ils détenaient également le pouvoir judiciaire en tant que tribunal de seconde instance. Le pharaon détient les deuxième et troisième pouvoirs, et la noblesse les fiefs.

La culture

Des éléments propres à l'Égypte, tels que ses grands monuments, montrent que sa culture était bien plus importante que nous ne l'imaginons. Les prêtres étaient jaloux de leur culture, la gardaient cachée et ne la révélaient que partiellement aux étrangers.

Un livre de Moreau aborde la question de la science mystérieuse des pharaons : les pyramides ont-elles été construites pour servir de monuments funéraires ? Si un archéologue travaillant en Europe dans 500 ans fouillait les décombres d'une de ses nombreuses cathédrales, il y trouverait des tombes d'évêques, de princes, etc., tout comme nous avons les restes du chef indien Tibiriçá dans notre cathédrale ici à São Paulo. L'archéologue pourrait en conclure que ces cathédrales ont été construites pour servir de tombeaux alors que nous savons que le culte est leur fonction première. Moreau affirme que la fonction première des pyramides était de servir de réservoir pour la science, et que leur rôle secondaire était d'être des monuments funéraires.

Prenons l'exemple de la Grande Pyramide. Elle se dresse à un endroit tel que si l'on trace une ligne à partir de son sommet, elle divise le delta du Nil en deux parties égales. Le delta du Nil tire son nom de la lettre de l'alphabet grec à laquelle il ressemble. On peut le comparer à un triangle irrégulier. La ligne de la grande pyramide se trouve au sommet de ce triangle. Les scientifiques qui ont étudié l'emplacement de la grande pyramide ont découvert qu'elle se trouve sur le plus long méridien terrestre du monde, qui traverse la plus grande étendue de terre et la plus courte étendue de mer. Il divise également les parties habitables du globe en deux parties égales, une situation géographique unique.

Ces découvertes sont devenues encore plus étranges lorsqu'ils ont déterminé l'emplacement des portes de la Grande Pyramide. À leur grande surprise, les scientifiques ont découvert que l'entrée de la Grande Pyramide est située à l'endroit où le rayon polaire tombait à l'époque, lors de la naissance de l'étoile Polaire. Ils ont ensuite constaté que l'étoile Polaire est apparue lors de la construction de la Grande Pyramide. Le rayon de cette étoile pointait vers la porte de la Grande Pyramide. De nombreuses connaissances attestent que les pyramides sont de véritables dépositaires de la science.

Bien d'autres découvertes scientifiques ont été liées aux pyramides, mais je ne m'y attarderai pas, car elles sont trop longues et techniques. Il ne fait aucun doute

que l'étude des pyramides a révélé que ces monuments ont une signification hautement scientifique, ce qui nous amène à penser qu'ils n'ont pas été construits au hasard, mais qu'ils ont une signification profonde.

Pour vous donner une idée de ces monuments, je vais vous raconter ce que dit un historien sur les cimetières de l'Égypte ancienne. Après le jugement du défunt, on transportait son cadavre dans une grande nécropole avec d'énormes fosses, dont l'une avait une base de 20 000 pieds carrés. Près du lac Meris, le labyrinthe était le lieu de sépulture de familles et de peuples entiers. Ce labyrinthe était une enceinte colossale composée d'immenses couloirs disposés de manière à déconcerter les étrangers qui s'y aventuraient. Il est curieux de constater que le sol du labyrinthe reproduit la disposition des astres célestes.

Les murs intérieurs des monuments égyptiens sont généralement ornés de fresques représentant le jugement des morts, des scènes familiales, etc. Les peintures murales égyptiennes montrent la vie des gens sous tous ses aspects.

Les sciences se sont développées de manière extraordinaire chez les Égyptiens, et nous sommes donc confrontés à ce problème : la culture grecque était-elle originale ou a-t-elle été assimilée des Égyptiens ? Nous avons tous l'habitude de considérer la Grèce comme notre mère spirituelle, mais si nous montrons que dans l'Antiquité, l'Égypte était le pays qui cultivait le plus les arts, les sciences, etc., il deviendra clair que les Grecs n'ont pas joué le rôle qu'on leur attribue.

Lorsque d'autres peuples, comme les Romains, parlaient des Grecs, ils le faisaient avec sévérité. Plutarque affirme que les Grecs ont assimilé toute leur culture à l'Égypte. En effet, la musique grecque est née à l'étranger. Pythagore a étudié en Égypte. Les grands astronomes grecs sont nés ou ont étudié à Alexandrie, et la culture des Égyptiens influença la culture de tous les grands talents grecs ou presque.

En Égypte, les monuments sont omniprésents. Il y avait des temples très curieux, comme le labyrinthe mentionné ci-dessus. Les sages de l'Égypte ancienne utilisaient ces monuments, comme les grandes pyramides, pour consolider leurs connaissances.

Le temple était aménagé comme suit : une première enceinte, avec les quartiers des prêtres, puis une place plus intérieure, le temple proprement dit, avec les *colosses*, statues monumentales comme les colosses de Memnon. Les temples égyptiens possédaient également une cour intérieure où se déroulaient les apparitions. Au fond se trouvait une grande salle où le public était admis certains jours. C'était la salle des colonnes, ou hypostyle, composée de trois nefs différentes. Celle du milieu, plus haute que les deux autres, menait à la salle des apparitions, où l'on exhibait le dieu les jours de grande fête. Enfin, il y avait la salle des mystères, où reposait la statue du dieu.

Une route bordée de sphinx permettait d'accéder au temple. Devant le temple se trouvaient deux obélisques, les colosses, l'entrée dite du pylône, etc.

Les sciences ont donc connu un développement extraordinaire dans l'Égypte ancienne. La philosophie, qui est la science des sciences, a dû s'y développer grandement. Cependant, nous ne pouvons rien dire à ce sujet, car les prêtres,

jaloux de leur savoir, ne nous ont pas transmis leurs productions intellectuelles. Nous ne pouvons donc pas évaluer l'étendue de leur culture. Non seulement ils étaient très savants, mais leur savoir est apparu alors que la plupart des autres peuples de l'histoire étaient encore dans des conditions intellectuelles médiocres.

En étudiant l'histoire des Égyptiens, nous constatons qu'ils ont décliné et se sont liquéfiés de façon étonnante après avoir traversé une période de grandeur. Nous verrons plus loin les lois du progrès humain. Or, s'il est vrai que l'homme passe d'un progrès à un autre sous l'impulsion d'une force motrice puissante, comment expliquer la disparition d'un progrès aussi grand que celui de la civilisation égyptienne, qui a semblé soudain se fondre ? On pourrait dire que toute la vie qui l'animait s'est arrêtée, et que l'Égypte a pratiquement disparu. De plus, les descendants des anciens Égyptiens sont devenus des étrangers dans leur propre patrie. Champollion se rend en Égypte pour déchiffrer le passé, car les descendants des pharaons ne parviennent pas à lire l'écriture hiéroglyphique utilisée par leurs ancêtres.

On ne peut pas dire que tous les peuples aient connu une évolution aveugle. La prospérité d'un peuple est précaire, et on peut la comparer à la fortune passagère des hommes. On a vu des multimillionnaires devenir mendiants d'un moment à l'autre.

Examinons maintenant l'écriture des anciens Égyptiens, l'un des éléments les plus importants de leur histoire. Ils écrivaient à l'aide de hiéroglyphes (hyero=sacré, et graphos=gravure). Ces hiéroglyphes étaient de petits dessins, ou plutôt de petits traits avec des signes conventionnels. Il était possible d'y reconnaître les lettres et d'interpréter les textes.

Les lois de lecture des hiéroglyphes ont été découvertes en 1822 par le savant français Champollion, qui a comparé des textes contenant des noms divers comme Cléopâtre, Alexandre, etc., écrits en hiéroglyphes, en grec, etc. Il décompose le nom de Ptolémée et déchiffre d'autres termes à l'aide des lettres initiales jusqu'à obtenir un alphabet rudimentaire.

Les prêtres égyptiens étaient puissants. Mais en temps de guerre, comme je l'ai déjà dit, les pouvoirs du roi augmentaient. Dans l'Égypte ancienne, le pharaon était entouré d'un énorme protocole et vénéré par tous ses sujets. Un auteur ancien dit qu'un Égyptien s'intéressait plus au roi qu'à sa famille.

De quels pouvoirs effectifs le roi jouit-il aujourd'hui en Angleterre ? Tout chef de parti est plus puissant que le roi dans ce domaine. Le roi n'a que le droit de donner son avis à ses ministres. Malgré tout, l'Empire britannique traverse une crise nerveuse à cause de ce qui est arrivé à son ancien roi Édouard, aujourd'hui duc de Windsor.

Ici, vous pouvez voir quelque chose d'intéressant : l'homme est toujours l'homme, et la politique est toujours la politique. Peu importe que les choses changent, il y a toujours les mêmes dispositifs politiques pour résoudre les mêmes problèmes. L'histoire a une grande valeur pour l'homme moderne parce qu'elle nous renseigne sur les expériences des anciens, dans des cas qui se répètent encore, et c'est la meilleure chose que l'on puisse tirer de l'histoire.

Un épisode intéressant montre que l'histoire se répète. Les fils des souverains vaincus ont été éduqués dans les cours des pharaons, beaucoup plus magnifiques les uns que les autres. Ainsi, ces princes sans couronne ont assimilé l'esprit égyptien et ne se sont plus rebellés contre l'Égypte. L'Angleterre fait aujourd'hui avec l'Inde ce que faisaient les anciens Égyptiens avec les pays vaincus.

À la naissance de Ramsès II, son père l'éduque comme 1 700 garçons nés le même jour. D'une part, il ne veut pas que l'esprit du futur pharaon soit entaché de flatterie ; d'autre part, il veut créer un noyau de dévouement autour du prince. Les cours européennes l'ont également fait.

En ce qui concerne la politique étrangère de l'Égypte, il convient d'examiner les traités conclus avec les puissances voisines.

En ce qui concerne sa politique intérieure, nous savons que l'Égypte comprenait la Basse et la Haute-Égypte, comme si deux couronnes fusionnées formaient l'empire. Il s'agissait d'une monarchie plus ou moins centralisée. À une certaine époque, il y avait 12 couronnes, qui ont fini par fusionner.

La gouvernance des pharaons était très douce dans un sens et très despotique dans un autre. Aujourd'hui, le problème est de savoir si un homme a le droit de ne pas travailler. Un individu a-t-il le droit de ne pas travailler ? Un pharaon se préoccupait de ce problème. Beaucoup de choses que nous qualifions d'ultramodernes existaient déjà il y a plusieurs siècles.

L'administration politique ou la gouvernance égyptienne était très peu respectueuse des conditions individuelles. Ils ont même laissé un pharaon sans sépulture et ont forcé les hommes à travailler à la construction des grands monuments sans leur demander s'ils voulaient ou non le faire. Le peuple détestait ce travail.

Le droit pénal

Les lois pénales égyptiennes étaient très sévères, mais certaines étaient tout à fait raisonnables.

Le parjure est puni de mort, ce qui témoigne du respect de la parole donnée. Un parricide est torturé et brûlé vif ; une mère infanticide doit passer trois jours et trois nuits à étreindre le cadavre de son enfant.

La peine d'un meurtrier était à peu près identique, puisqu'il devait passer trois jours blotti contre le cadavre de sa victime. C'était un châtiment terrible, qui valait toutes les tortures du monde. Les hommes libres et les esclaves étaient punis pour un meurtre de la même manière.

La loi protège aussi bien la vie d'un esclave que celle d'un homme libre. Les vols étaient fréquents, et il y avait même des bandes semblables à celles des « gangsters » d'aujourd'hui. Une police spéciale, considérée comme l'une des meilleures de l'Antiquité, est mise en place pour y faire face.

Les riches étaient autorisés à pratiquer la polygamie, mais pas les prêtres. Les Égyptiens punissaient la partie du corps de la personne qui avait commis un crime, de sorte que les faussaires et les escrocs avaient les mains coupées.

La législation commerciale a empêché que les bénéfices soient deux fois plus élevés que le capital.

Les artisans vivaient dans les villes et les humbles travailleurs dans les campagnes. Il était d'usage que les enfants d'artisans reprennent la profession de leurs parents, comme ce fut le cas plus tard au Moyen Âge.

L'art

Les caractéristiques matérielles de l'art égyptien sont de grandes proportions et d'une grande résistance, présentant de belles combinaisons. Les Égyptiens ont admirablement combiné le beau avec le grand et le fort. Leurs temples et leurs tombes sont toujours massifs et magnifiques, construits pour l'éternité. D'un point de vue objectif, l'art égyptien n'est que funéraire et religieux. Les Égyptiens ne construisaient que pour Dieu et les morts. Leur art premier était l'architecture, la sculpture et la peinture jouant un rôle décoratif.

La peinture

La peinture égyptienne est assez imparfaite, car les Égyptiens ne connaissaient pas la théorie de la perspective et de l'ombre ni la manière de mélanger les couleurs et n'utilisaient que des couleurs pures. Ils ne savaient pas non plus comment diluer les couleurs, si bien que les peintures étaient toujours criardes, avec une préférence pour le noir et le rouge. Dans l'Égypte ancienne, les peintures étaient basées sur des scènes rurales et pastorales. Les images représentant des paysans cultivant le blé, des scènes de crue du Nil, etc., sont familières. Mais après une certaine période, mal définie, on ne peint plus que des scènes religieuses et funéraires : la préparation d'une momie, un enterrement, le pèlerinage de Kã, etc. Nous ne connaissons pas le nom des peintures, entrecoupées de bas-reliefs.

La sculpture

La sculpture comprend les statues, les sphinx et les bas-reliefs. Les statues avaient deux fonctions : décorative et funéraire. Elles servaient à orner les temples et à remplacer les souvenirs. Les premières figures étaient sculptées sans règles fixes et donc avec une liberté artistique, mais les suivantes respectaient toujours des principes religieux. Une statue debout avait toujours les bras croisés sur la poitrine, les membres serrés et le regard fixé sur un point. Assise, une statue avait les bras maintenus sur les cuisses. Parmi les statues les plus célèbres, on peut citer le Scribe, le Colosse, Ramsès à Karnak, etc.

Le sphinx est une sculpture unique symbolisant apparemment des dieux protecteurs. C'est un mélange d'animaux et d'hommes : une tête d'homme sur un corps de lion. Il semble que le sphinx représentait également l'intelligence et la force. Le plus célèbre est le sphinx de Gizeh, très grand et taillé dans la roche.

L'architecture était l'art premier des Égyptiens. Ils connaissaient la colonne et ornaient le chapiteau de diverses sculptures, les plus courantes étant celles représentant les plantes du Nil. Ils connaissaient et utilisaient judicieusement l'arc et la plate-forme. L'architecture funéraire et religieuse était de grande taille, car l'Égypte s'intéressait au gigantisme. Les édifices étaient généralement en pierre.

Principaux monuments architecturaux

Les plus importantes sont les tombes, qui peuvent être en surface ou souterraines, et les temples. Le *massabos* est une catégorie primitive de tombes, en forme de rectangle à l'extérieur. À l'intérieur, il était divisé en une salle supérieure avec une statue du défunt et une salle inférieure avec sa momie. Les pyramides sont les tombes les plus importantes. Elles avaient et ont toujours une base rectangulaire et une face triangulaire. Construites par les pharaons, elles comptent parmi les monuments égyptiens les plus remarquables.

Comme les tombes, les temples peuvent être à la fois souterrains et en surface. À l'entrée du temple, il y avait toujours une rangée de sphinx. Les principaux temples sont Karnak et le célèbre temple d'Ipsambul.

On trouve encore des bijoux et des céramiques chez les Égyptiens, ainsi que des bijoux et des vases exquis dans leurs tombes.

Quatrième partie

Civilisations chaldéenne et assyrienne

Mésopotamie

Nous allons maintenant étudier la civilisation des peuples qui habitaient la Mésopotamie, puisque je vous ai déjà donné tout ce que vous devez savoir sur les Égyptiens.

Du grec « mesos » et « potamos », comme le mot l'indique, la Mésopotamie est une région située entre deux fleuves. En hébreu, c'est « Aram Naraim » (Syrie des deux fleuves), et en turc, « Gesireh », ce qui signifie île.

Ces deux fleuves sont le Tigre et l'Euphrate, qui prennent leur source dans les montagnes d'Assyrie, coulent en direction convergente, puis confondent leurs eaux et se déversent dans le golfe Persique. Ces fleuves apportent constamment des eaux de crue, remplissant lentement, mais progressivement avec du sable leur embouchure dans le golfe Persique, qui était auparavant beaucoup plus profond.

Le sol de la Mésopotamie proprement dite couvre une superficie de 270 000 km² et est étonnamment fertile. Le blé est originaire de cette région et peut être récolté trois fois par an. Il n'y a pas lieu de se plaindre en Mésopotamie, car « si vous le plantez, vous l'obtiendrez ». Les terres de Mésopotamie sont donc idéales pour l'agriculture.

Cependant, s'il est vrai que ce sol fertile produit même sans être planté, cela ne se ferait pas sans irrigation, car cette région manque de précipitations abondantes. Les Égyptiens en ont fait de même avec les eaux du Nil.

Les habitants de la Mésopotamie ont construit des canaux en tuiles pour profiter des sols qui produisaient lorsqu'ils étaient irrigués. Ils ont ainsi acheminé l'eau vers les régions les plus reculées à l'aide de grands canaux dont l'utilisation a permis à ces populations de bénéficier de deux avantages : 1) fertiliser certaines étendues de terre ; 2) y naviguer.

La situation géographique de la Mésopotamie lui a permis de connaître un développement commercial extraordinaire, car elle était un passage obligé pour toutes les caravanes en provenance d'Asie. D'autre part, les peuples qui habitaient la Mésopotamie avaient une grande propension au commerce, qui a atteint un niveau de développement élevé.

Dans l'histoire de la Mésopotamie, certaines villes ont atteint un très haut niveau de culture. Elles ont joui d'une certaine renommée et sont devenues souveraines.

Au fil du temps, l'une de ces cités a développé son commerce et accru sa puissance militaire. Elle devient « ipso facto » plus puissante et prend la suprématie. On peut donc diviser l'histoire interne de la Mésopotamie en cinq périodes :

1. Période chaldéenne inférieure ;
2. Période babylonienne ;
3. Période d'Assu ;
4. Période de Ninive ;
5. Période de Babylone la Grande.

Les quatre derniers correspondent aux noms des capitales qui se sont succédé au pouvoir dans l'histoire des peuples qui ont habité les rives du Tigre et de l'Euphrate.

Politique étrangère

Quant à la politique étrangère, on peut dire qu'elle s'est limitée à des guerres contre les peuples qui ne faisaient pas partie de l'empire et aussi contre les provinces plus éloignées, qui se rebellaient sans cesse contre le joug grossièrement imposé par les rois assyriens et babyloniens.

L'architecture

En Mésopotamie, la pierre manquait cruellement. Les Chaldéens se sont donc tournés vers un autre mode de construction : Des briques recouvertes de tuiles très artistiques, ce qui était presque une nouveauté à l'époque. Ils ont utilisé ces briques pour construire des palais, des murs, des temples, etc. Les grands édifices et monuments chaldéens ont toujours été construits en briques.

L'assyriologie est l'archéologie des antiquités assyriennes et babyloniennes. Cette science était compliquée parce que les palais et les monuments chaldéens étaient faits de briques et que divers agents physiques, en particulier l'eau, influençaient leur composition. Les briques fondaient et perdaient leur forme naturelle. Par la suite, un réseau de végétation s'est formé sur ces monuments, qui ressemblaient alors à des monticules ordinaires.

Ainsi, toute personne passant dans la région avant les fouilles ne voyait que quelques monticules de terre recouverts de feuillage sans se douter de la valeur de ce qui se trouvait sous ces monticules. Dans une certaine mesure, la croissance des plantes sur les ruines des monuments assyriens était à la fois bonne et mauvaise. D'une certaine manière, elle a rendu difficile la connaissance des villes assyriennes pendant longtemps, car elles ressemblaient à des monticules, très courants dans cette région. Mais d'un autre point de vue, c'était une bonne chose, car les documents de ces palais et monuments, les couleurs naturelles avec lesquelles ils étaient décorés, etc., ont été préservés jusqu'à aujourd'hui.

L'albâtre est une pierre que les Chaldéens ont utilisée à grande échelle comme élément décoratif, car elle était abondante dans la région.

Villes

Les villes de ce grand empire étaient étonnantes. Les Assyriens avaient une curieuse façon de construire leurs villes : ils entouraient les grandes capitales de murs massifs, ce qui facilitait leur défense contre d'éventuelles attaques. À l'intérieur de ces murs se trouvaient de grands monuments, des temples et de somptueux palais.

Un fait intéressant concernant les villes chaldéennes est que leurs rues étaient parallèles et droites, ce qui montre que la modernité d'aujourd'hui était ordinaire chez les Assyriens. Les rues du Moyen Âge et de la Rome antique étaient tortueuses et irrégulières. Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose de plus sinueux que notre Rua Direita [« rue droite »]. Certains urbanistes pensaient que les rues devaient être comme celles des anciennes villes assyro chaldéennes, c'est-à-dire parallèles et droites. Récemment, cependant, des experts en urbanisme ont déclaré qu'il était préférable d'aménager les rues de manière à ce que les groupes de maisons forment des parallélogrammes.

Ils ont souvent construit de grandes villes parce que les rois cherchaient à perpétuer leur nom par un ouvrage imposant. On constate également que la fondation de villes n'obéissait pas à un motif économique ou politique, comme en témoignent aujourd'hui le projet de transfert de la capitale [du Brésil] dans [l'État de] Goiás et la fondation de plusieurs villes à l'intérieur de l'État de São Paulo.

Quelle est la raison de ce déménagement ? Dans le premier cas [Brasilia], la raison est politique : en cas de guerre, il est beaucoup plus facile de défendre une capitale fédérale située au centre du pays. Dans le second cas, la raison est économique, car la fondation de nouvelles villes à l'intérieur de l'État génère un afflux de personnes désireuses de gagner de l'argent, ce qui développe une grande activité, utile à l'économie.

Les rois assyriens et babyloniens ont fondé de grandes villes pour immortaliser leur nom. Ils construisent également de grands et imposants monuments. Ainsi, Sargon fait construire un palais pouvant accueillir 80 000 personnes.

Les historiens de l'Antiquité nous donnent des descriptions fascinantes des villes chaldéennes. Hérodote dit à propos de la ville de Babylone : « Elle était située sur les deux rives du fleuve et formait une vaste place. Elle avait 250 tours et 100 portes de bronze. Ses maisons étaient hautes de trois à quatre étages. Il y avait aussi beaucoup de places et de parcs, et les rues étaient droites et parallèles ».

La ville de Ninive était plus grande que Babylone et formait un vaste carré. Elle était entourée d'une muraille de 100 pieds de haut et de 30 pieds d'épaisseur, ce qui permettait à trois chars de la franchir. La muraille comportait 1 500 tours. Les ruines de Ninive couvrent une superficie de 110 km², ce qui est extraordinaire pour l'époque.

Un autre ouvrage remarquable est le mur construit à la demande de Nabuchodonosor pour se défendre contre les Mèdes, apparentés aux Perses. Nabuchodonosor a construit cette énorme muraille pour protéger son empire

contre les Mèdes. Elle rappelle celle de la Chine par son objectif et sa taille : elle mesurait 56 miles de long, 80 pieds d'épaisseur et 320 pieds de haut.

Les jardins suspendus de Sémiramis constituent un autre ouvrage intéressant. Selon la version historique la plus vraisemblable, ces jardins ont été réalisés pour la concubine d'un des rois chaldéens. Elle était née en Perse, un pays montagneux qui méprisait les plaines de Mésopotamie. Aussi, pour offrir à sa concubine tout le confort nécessaire, le souverain ordonna la construction de jardins suspendus. Il existe plusieurs autres légendes sur les jardins suspendus, mais celle-ci semble être la plus exacte. Il s'agissait d'une sorte de montagne artificielle avec des tunnels placés les uns à côté des autres comme des marches géantes sur lesquelles on plantait des jardins à la végétation luxuriante. Ces jardins sont attribués à Sémiramis, mais cela semble peu probable. Les jardins suspendus ont fait une telle impression dans l'Antiquité que, comme on le sait, ils étaient considérés comme la 5e merveille du monde.

Il y a aussi les ouvrages fluviaux, attribués à la reine Nitocris, pour défendre la capitale contre les Mèdes. La reine régnait sur tout l'empire et on dit qu'elle a joué un tour à ses successeurs. Elle fit construire une entrée, y plaça sa tombe et dit à ses successeurs qu'il y avait une grande quantité d'or dans sa tombe, à n'utiliser qu'en cas d'extrême nécessité. Elle était sûre que dès qu'elle ne serait plus, ses successeurs ouvriraient le cercueil, poussés par l'appât du gain. Cependant, elle n'avait pas prévu que ce ne seraient pas ses successeurs qui ouvriraient son cercueil, mais les conquérants, qui ont été très déçus parce qu'ils n'ont pas trouvé d'or, mais quelques conseils contre l'avarice.

Temples

Les temples étaient de grands bâtiments surmontés d'un observatoire astronomique. Chaque étage avait une couleur différente, représentant une planète. Sans oublier que toutes les maisons étaient décorées dans des couleurs très vives, alors qu'aujourd'hui nous préférons des couleurs moins criardes : blanc, crème, etc.

Hormis les Hébreux, les religions de l'Antiquité n'étaient pas très morales. La nature lascive de la religion chaldéenne apparaît lorsqu'ils gardaient dans le temple une femme destinée aux plaisirs du dieu.

Les coutumes

Les coutumes chaldéennes présentaient un contraste très intéressant entre la brutalité et la douceur. Les rois passaient toute leur vie dans leurs palais, menant une vie très douce et se livrant à des orgies continuelles. Cependant, lorsque le temps de la guerre approchait, les rois devenaient de vaillants et cruels guerriers, partaient en expéditions lointaines et menaient généralement leur peuple à la victoire.

En temps de paix, en plus de leurs doux passe-temps, les rois chassaient beaucoup. Ces chasses, presque toujours au lion, se faisaient à cheval, à pied ou en barque sur les canaux. Une fois la chasse terminée, la proie était emmenée dans une grande cavalcade à travers les villes afin que les gens puissent admirer

les exploits de leur souverain. Une inscription chaldéenne montre un roi tenant un lion par les oreilles, ce qui n'appelle aucun commentaire.

Ils aimaient aussi chasser d'autres animaux sauvages, comme les taureaux.

Après les guerres, ils organisaient de grandes parades au cours desquelles les rois et les généraux emportaient avec ostentation les objets pillés à leurs ennemis. Les prisonniers de qualité étaient exposés dans des cages. On perce les yeux d'un prisonnier, on lui coupe les oreilles, on lui arrache le nez, etc. Les prisonniers entraient enchaînés dans la ville, comme des animaux incapables de se défendre, sous les acclamations du peuple victorieux.

Les Assyriens étaient extrêmement cruels en temps de guerre. Les tuiles qu'ils nous ont laissées sont très précises à cet égard. Elles nous montrent les souverains perçant les yeux des prisonniers dans une attitude très humble, attachés par les lèvres avec des anneaux. Une corde passée dans ces anneaux est attachée à la main du roi pour que le vaincu ne puisse pas résister. Si une personne ayant un anneau aux lèvres résiste à la corde attachée à l'anneau, elle risque de se faire déchirer, ce qui est assez désagréable. Le roi porte un grand chapeau conique, des cheveux ondulés, une longue barbe et une robe éclatante. Avec un regard féroce, il jette la lance dans les yeux de ses adversaires, des esclaves très dociles utilisés pour le transport de matériaux. L'avantage est qu'une seule personne peut surveiller 50 ou 100 esclaves, car ils sont tous aveugles.

Dans leurs tuiles, les Assyriens représentaient les personnages non pas en fonction de leur taille physique, mais de leur importance, une pratique également suivie au Moyen Âge. Cela nous donne une idée de ce qu'étaient les peuples anciens et de l'énorme effort qu'a fait le christianisme pour atténuer la brutalité de leurs coutumes.

À côté de ces coutumes, les événements du Moyen Âge apparaissent dépouillés d'une grande partie de l'horreur qu'on leur attribue. Par exemple, quand on lit que lors de la guerre de 100 ans, les Anglais ont arrêté 100 soldats français, percé les yeux de 99 d'entre eux et n'en ont laissé qu'un seul les yeux bandés pour qu'il puisse conduire les autres en France, on voit beaucoup de barbarie dans ces coutumes, mais pas autant que dans celles des peuples antérieurs à l'avènement du christianisme.

Ces faits sont connus grâce aux inscriptions laissées par les souverains qui se vantaient de leurs exploits et racontaient tout ce qu'ils avaient fait à l'ennemi. En général, ils se vantaient de leurs cruautés. La mentalité du Moyen Âge n'était pas la même que celle des peuples anciens.

Les Assyriens et les Babyloniens étaient de grands guerriers, mais pas de bons colonisateurs, car leur principale préoccupation était de garder les colonies pour leur faire payer un tribut. Ils ne les voulaient que comme source de revenus et les traitaient très durement, de sorte qu'ils devaient faire face à des révoltes constantes. La Bible compare l'empire chaldéen à une grande statue aux pieds d'argile, car il s'agissait d'un grand peuple aux fondations fragiles. Les autres peuples détestaient les Chaldéens.

Le souci de certaines nations modernes, comme l'Angleterre, est de conserver longtemps leurs colonies. Elles essaient donc d'utiliser le minimum de violence pour garder les populations sous leur joug tout en leur donnant beaucoup d'autorité locale (comme en Inde, par exemple). Mais les Assyriens et les Babyloniens n'avaient pas ce savoir-faire, et c'est pourquoi ils n'ont jamais eu d'empire très stable.

Un autre exemple de la cruauté de ces gens est une scène montrée dans certains carreaux, dans laquelle des soldats jouent à une sorte de bowling (qui ressemble plus à un jeu de volant) avec les têtes coupées de leurs ennemis.

Le taureau ailé était l'un de leurs motifs décoratifs. Son origine est mal connue. On ne sait pas très bien comment ils sont arrivés à créer un animal avec des ailes, corps de taureau et tête d'homme. Il semble toutefois avoir un arrière-plan symbolique : on voulait symboliser un animal qui représentait le pouvoir réunissant le pouvoir de tous les animaux en un seul.

Cela vous donne une idée de la barbarie des coutumes de ces peuples. À côté de ces coutumes barbares, les Assyriens et les Babyloniens avaient une certaine conception de la morale, que l'on peut mesurer à travers une phrase de Sardanapale retrouvée sur un monument de cette époque. Elle contient toute une philosophie de vie et s'énonce à peu près comme suit : « Rappelle-toi que tu es mortel et satisfais les désirs de ton cœur en jouissant de la vie ». Cette maxime nous montre quelle était leur philosophie. Ces gens étaient des incroyants pour qui la vie se terminait par la mort et qui voulaient tirer le plus de plaisir possible de la vie. Cette philosophie a entraîné la chute de l'immense empire des Chaldéens, car leur vie douce rendait les hommes les plus robustes inaptes au combat. Ils devinrent également des ennemis du travail et des responsabilités, ce qui contribua grandement à l'effondrement de leur empire.

Le commerce était très développé chez les Assyriens et les Babyloniens. Outre leur situation géographique privilégiée, l'industrie a également connu un grand développement. Ils fabriquaient des tissus très précieux. Ils brodaient les textiles avec des broderies précieuses. Nous pouvons calculer la valeur de ces tissus comme suit : Hero a acheté un canapé assyrien recouvert d'un de ces tissus pour un prix astronomique.

Ils fabriquaient également des vases, étaient experts dans la fabrication d'objets en métal et taillaient des pierres précieuses. Le commerce des Assyriens et des Babyloniens était l'un des plus prospères de l'Antiquité.

Leurs objets ont circulé si largement dans l'Antiquité qu'ils ont figuré dans les pyramides d'Égypte et les tombes d'Étrurie.

Ils pratiquaient également le commerce des femmes. Hérodote nous raconte à peu près ce qui suit : « Dans chaque village, une fois par an, dès que les filles sont mûres pour le mariage, on les rassemble et on les conduit à un certain endroit, où il y a beaucoup d'hommes, et alors un colporteur les montre l'une après l'autre, en commençant par la plus belle. Dès que la plus belle a trouvé preneur, on en fait lever une autre, et ainsi de suite. Les riches Chaldéens désireux de se marier rivalisent pour acheter les plus belles femmes. Ensuite, le commissaire-priseur

met en vente les plus laides et les propose aux hommes les moins riches. Enfin, ceux qui obtiennent la plus laide sont payés pour elle. L'argent obtenu par la vente des plus belles femmes sert à payer la dot des plus laides ».

Personne ne pouvait prendre une femme sans s'engager à l'épouser. Quiconque reçoit de l'argent pour prendre une femme laide est obligé de l'épouser, et s'il ne le fait pas, il est obligé de rendre l'argent.

Vous comprenez bien que je ne raconte pas cela sur le ton de la plaisanterie, ce qui serait hors de question. C'est un excellent exemple de l'état des civilisations anciennes qui montre la décadence ou plutôt la dégradation dans laquelle elles se trouvaient avant l'apparition du christianisme, et toutes ces données sont issues de la philosophie de l'histoire.

Il faut comparer la situation des femmes avant et après l'avènement du christianisme. Avant, elles étaient dans une position bien inférieure à celle d'aujourd'hui. Après l'apparition du christianisme, il y a eu une évolution religieuse, sociale et intellectuelle remarquable.

En règle générale, le mariage chez les Chaldéens était monogame. Chaque homme avait droit à une épouse légitime, mais pouvait avoir autant de concubines qu'il le souhaitait. Souvent, la femme elle-même achetait une concubine pour son mari en guise de cadeau. Cependant, le concubinage n'était pas une union temporaire, mais une sorte de polygamie et comportait des droits et des devoirs fixés par écrit.

La répudiation se fait toujours par écrit, le mari versant une indemnité à la femme. Si un père a donné une dot à sa fille, en cas de divorce, le mari est tenu de la restituer. Le mari doit donner des garanties à son beau-père à cet égard. Le mariage n'est valable que s'il est fait par écrit et que le contrat fixe toutes les conditions de son déroulement.

Ils reconnaissent le droit d'adopter des enfants. Les parents avaient également le droit de mettre leurs enfants en gage pendant trois ans. S'ils étaient endettés, cela pouvait durer toute une vie.

Les Assyriens et les Babyloniens étaient très vaniteux. Ils s'habillaient de tissus très riches et se frisaient soigneusement les cheveux et la barbe. On peut voir sur leurs dessins les immenses barbes des rois assyriens, frisées avec beaucoup de sophistication. La boucle permanente n'est donc pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire.

La façon dont les Assyriens et les Babyloniens traitaient les malades était très curieuse. Il n'y avait pas d'hôpitaux, qui ne sont apparus qu'avec le christianisme, et donc ils exposaient les malades sur les places publiques et chaque passant conseillait un remède pour guérir le patient. Vous imaginez l'efficacité de cette méthode !

Ils utilisaient une pierre (cristal de béryl) comme sceau.

Leurs légendes passionnantes confirmaient de nombreuses traditions de la Bible. Elles faisaient référence au péché originel. J'ai vu une photographie d'un bas-relief

chaldéen représentant un arbre, un homme et une femme, et un serpent enroulé dans l'arbre. C'est exactement ce que dit la Bible.

Cela n'a pas l'interprétation indécente qu'on veut lui donner, ni dans l'interprétation chaldéenne ni dans celle de la Bible. On dit souvent que le premier péché a été la pratique des rapports sexuels, mais c'est absurde, car si Dieu avait dit « croissez et multipliez », il n'aurait pas puni les rapports sexuels destinés à la procréation dans le cadre du mariage. Il n'aurait puni que les désordres dans cette pratique. Les Assyriens et les Babyloniens ont interprété la tradition biblique en disant qu'un fruit [défendu] avait été mangé. Il n'est pas certain qu'il s'agissait exactement d'une pomme ; il aurait pu s'agir d'une poire, d'un ananas [ou de tout autre fruit].

Outre la notion traditionnelle du péché originel, ils avaient aussi celle du déluge, très proche de celle de la Bible, qui existe aussi chez nos Indiens. Ils avaient aussi la notion traditionnelle de la confusion des langues à Borsipa en Mésopotamie, où la tour de Babel aurait existé.

Il est intéressant de noter qu'un grand nombre d'informations connues par la Bible avant l'étude de l'assyriologie ont été confirmées par l'étude des monuments assyriens et babyloniens au 19e siècle, lorsque les études assyriologiques se sont considérablement développées. Les inscriptions chaldéennes ont confirmé très précisément les traditions bibliques.

Le célèbre Code d'Hammourabi (1810-1750 av. J.-C.) est un document fascinant laissé par les anciens Chaldéens. Ce code compte parmi les plus anciens documents législatifs.

Permettez-moi de lire un extrait de ce code :

« Lorsque [Anu le Sublime](#), roi des [Anunaki](#), et [Bel](#), seigneur du ciel et de la terre, qui décida du sort du pays, eurent confié à [Mardouk](#), fils d'[Ea](#), dieu de la justice, la domination sur l'homme terrestre et l'eurent fait grandir parmi les [Iqigi](#), ils appelèrent [Babylone](#) de son nom illustre, la firent grandir sur la terre et y fondèrent un royaume éternel dont les bases sont aussi solides que celles du ciel et de la terre ; Alors [Anu](#) et [Bel](#) m'appelèrent par mon nom, Hammourabi, prince élevé, qui craignait Dieu, pour faire régner la justice dans le pays, pour détruire les méchants et les malfaiteurs, afin que les forts ne fassent pas de mal aux faibles »².

Nous examinons l'histoire de l'un des peuples les plus cruels que l'histoire ait jamais connus. Pourtant, malgré l'immense cruauté et l'oppression des Chaldéens sur leurs adversaires vaincus, cet écrit contient une protestation de la conscience humaine contre l'oppression des humbles par les puissants.

Après ce préambule, Hammourabi commence à nous parler de ses exploits, de ses richesses et des objets précieux qu'il possédait. Suit une liste de lois pénales à appliquer aux différents types de crimes.

Tout d'abord, sur l'adultère :

« Une femme adultère doit être jetée dans la rivière, mais si le mari pardonne l'adultère, les deux doivent être jetés dans la rivière. Si la femme d'un

² <https://avalon.law.yale.edu/ancient/hamframe.asp> (notre traduction).

prisonnier n'a pas de quoi vivre, elle peut épouser un autre homme, mais si son mari peut rentrer chez lui, elle est obligée de retourner auprès de son mari. »

Cela s'explique par le fait que les peuples étaient constamment en guerre. Il n'y avait ni courrier, ni télégraphe, ni effort des vainqueurs pour rassurer les familles des vaincus. Leurs soldats étaient emmenés loin lorsqu'ils étaient faits prisonniers, et les rois assyriens les considéraient comme perdus. C'est pourquoi une femme pouvait épouser un autre homme si elle n'avait pas de quoi vivre ; si son mari revenait, elle devait retourner auprès de son premier mari. Je pense que la situation est alors devenue très délicate pour tout le monde.

« Si un mari répudie une femme frivole, celle-ci ne peut exiger de compensation et son mari peut en faire son esclave. Une femme qui abandonne son mari est jetée dans la rivière ».

Il ressort de ce qui précède qu'il existait une grande inégalité entre le mari et la femme. Le christianisme a vigoureusement combattu cette inégalité et a prêché la monogamie totale et la pureté des mœurs, tant pour les hommes que pour les femmes. La situation a commencé à changer dès que le christianisme a perdu sa vigueur initiale. L'usage hypocrite de la polygamie est réapparu et les femmes sont revenues aux conditions antérieures.

La solution communiste consiste à égaliser les deux sexes en corrompant complètement les coutumes ; nous sommes donc entre le catholicisme et le communisme. Le premier prône la bonne morale et la pureté des mœurs, le second la dissolution et l'amour libre. L'un est le contraire de l'autre.

« Il n'est pas permis à un mari de répudier sa femme malade, mais il peut prendre une autre femme pour lui ».

Les lois pénales sur l'inceste sont particulièrement strictes.

Ils prêchaient la célèbre maxime : *« Œil pour œil, dent pour dent »*. Lorsqu'un architecte construisait une maison et qu'elle tombait sur le fils de son propriétaire, on punissait le fils de l'architecte et non l'architecte. Le but de tout cela était de faire subir à l'un ce qu'il avait fait subir à l'autre. Il fallait faire souffrir moralement l'architecte en punissant son fils.

Même chez les Romains, le père avait le droit de vie et de mort sur son fils. Prenons, par exemple, le cas de l'architecte. Comme nous l'avons dit, il fallait faire souffrir le coupable en punissant son fils, mais la loi ne tenait pas compte des droits du fils, qui n'avait rien à voir avec l'affaire. Le christianisme a changé cette situation, ce qui nous montre sa véritable signification.

Le jugement de Dieu était une autre coutume très répandue chez les Chaldéens. Ils pensaient que lorsqu'une personne était accusée d'un crime alors qu'elle était innocente, elle pouvait être exposée à un grave danger, mais que Dieu la sauverait. Ainsi, lorsqu'une personne était accusée d'un crime, elle était jetée dans le fleuve. Si elle mourait, elle était coupable ; si elle survivait, elle était innocente. C'est aussi ce que l'on retrouve au Moyen Âge, bien des siècles plus tard. Il s'agissait d'une extension des institutions des peuples barbares. Notons que ces pratiques n'ont été abolies qu'avec l'avènement du christianisme.

Souvent, une personne en accusait une autre de vol et les deux se battaient en duel. Ces lois étaient absurdes et impies, car Dieu n'intervient pas constamment dans les affaires du monde. L'Église s'est fortement opposée au duel au Moyen Âge.

On constate que certaines coutumes barbares du Moyen Âge ne résultent pas de l'influence chrétienne, mais de l'impact des civilisations barbares qui existaient avant l'avènement du christianisme.

Pour en revenir à notre sujet, voici un autre paragraphe de la législation chaldéenne : « *Si les vierges consacrées au culte s'enivrent, elles doivent être brûlées vives* ». Les peuples anciens prenaient leurs religions très au sérieux, que ce soit en bien ou en mal. Rome, qui avait très peu d'échanges avec la civilisation chaldéenne, avait aussi ses vestales et les enterrait vivantes si elles perdaient leur pureté.

Voilà donc les principales clauses de punition du Code d'Hammourabi, qui donnent une idée assez précise des coutumes du peuple chaldéen.

En ce qui concerne la situation du gouvernement et des classes sociales, le roi est tout-puissant. Toutes les autres sont à un niveau inférieur et entièrement soumis au pouvoir du souverain. Cette situation est bien différente de celle de l'Égypte, où le roi est le premier personnage du pays, mais où d'autres (notamment dans la classe sacerdotale) ont des droits qui limitent ceux du souverain. Tous les membres du peuple chaldéen, même les plus importants, étaient sous la domination du souverain.

La classe sacerdotale était beaucoup plus accessible qu'en Égypte, car même les étrangers pouvaient être prêtres. En Assyrie et à Babylone, les prêtres avaient facilement accès au roi, mais n'avaient pas l'influence qu'ils avaient en Égypte.

Le roi avait un Premier ministre qui était plus ou moins comme le vizir dans les pays mahométans. Ces ministres avaient un grand pouvoir et étaient appelés « rabsaris ». Il y avait également un ministre de la guerre appelé « tartan ».

Il semble que le service militaire était obligatoire. C'étaient d'excellents guerriers qui savaient utiliser les machines de guerre. Ils construisaient des murs en bois parallèles au rempart de la ville qu'ils voulaient conquérir. Ils utilisaient également une autre tactique de guerre passionnante : chaque soldat possédait une outre en cuir qu'il remplissait en soufflant lorsqu'il devait traverser un cours d'eau. Flottant sur l'outre, il ramait de son bras droit tout en tenant de son bras gauche la courroie qui attachait la lance, le bouclier et les autres pièces d'armement à son dos.

Cependant, même pour eux, qui connaissaient de nombreuses tactiques guerrières, la guerre n'était pas sans danger, car les ennemis essayaient de brûler les murs de bois qu'ils construisaient.

On ne sait rien de l'organisation de leur gouvernement. Les décrets du roi étaient publiés en touranien, en araméen et en assyrien. Chaque province est gouvernée par un chef civil et militaire dépendant du roi.

En ce qui concerne leur culture, elle semble avoir été l'une des plus anciennes du monde ; c'est l'une des plus anciennes que nous connaissons. Ils possédaient des œuvres littéraires d'une certaine valeur. Le palais de Sardanapale possédait une bibliothèque très intéressante qui, si elle était imprimée, compterait aujourd'hui environ 18 000 volumes. Un poème remarquable — le poème d'Ishtar — a été trouvé dans la bibliothèque de Sardanapale, où plusieurs catalogues présentaient les noms des dieux et des rois et l'épopée de Nemrod.

L'astronomie était à un stade avancé de développement puisqu'ils effectuaient des calculs astronomiques. On dit qu'ils ont étudié les calculs astronomiques pendant plus de 1 000 ans d'affilée.

Leur religion était polythéiste et panthéiste. Ils croyaient que les dieux vivaient sur les planètes. Ils avaient une idée très confuse de Dieu, qu'ils identifiaient à la nature. Leur religion était une religion de terreur, et ils étaient terrifiés par les dieux qu'ils adoraient. Cette religion était sinistre et corruptrice, avec des pratiques immorales et horribles. Ils apaisaient leurs dieux par la virginité de leurs femmes, et leurs pratiques étaient généralement empreintes d'une grande immoralité.

Hérodote nous apprend que la pratique la plus abjecte de ce peuple était la suivante : « Chaque femme du pays était obligée de s'exposer dans le temple de la déesse Mellit pour s'unir à un étranger. Après cette union, l'étranger remettait à la femme une pièce de monnaie en disant : « Recevez cet argent au nom de la déesse Mellit. » La femme ne pouvait jamais mépriser un étranger. Cela nous donne une idée très précise des coutumes du peuple chaldéen.

Les Assyriens et les Babyloniens habitaient la Mésopotamie et occupaient les plaines entre le Tigre et l'Euphrate. Les Babyloniens vivaient au sud, dans la région de la Chaldée, et leur centre principal était Babylone, d'où leur nom. Ils étaient également appelés Chaldéens. Au nord vivaient les Assyriens, dont le centre était la ville de Ninive.

Ces populations n'appartiennent cependant pas à une seule et même race. La Mésopotamie était un véritable creuset de races. Parmi les nombreuses tribus d'origine inconnue, on trouve des représentants des Arabes, des Sémites, des populations iraniennes et d'une foule d'autres peuples. Ces populations (Assyriens et Babyloniens) étaient donc profondément métissées. La connaissance anthropologique de ces populations est indispensable pour comprendre leurs civilisations. En effet, chacun de ces peuples a laissé son empreinte. Par exemple, leur religion comporte des éléments extravagants bien qu'ils aient évolué à des époques différentes.

Religion

Leur religion est le fruit d'une fusion des croyances de différentes tribus. Les Mésopotamiens ont formé une religion particulariste qu'ils étaient les seuls à pratiquer, comme c'est le cas pour toutes les religions anciennes. La religion prévoyait des sacrifices violents et même humains. Leur religion mixte comprenait des cultes notables comme certaines triades et vénérait des êtres surnaturels. Ils étaient polythéistes, mais privilégiaient toujours le dieu de la cité la plus

importante, qui apparaissait ainsi comme un dieu national. Babylone avait les dieux Ilu et Marduc, qui dominaient souvent toutes les tribus. Les principaux dieux assyriens étaient Assur et Istar. Ils vénéraient également des planètes connues sous les noms de Nergal, Eor, Ninive, etc. Les triades étaient également courantes ; les plus importantes étaient le Soleil, la Lune et l'Air (Chama, Sim, Romani). D'autres triades comprenaient Anu, Bel et Nuoh, qui expliquaient la création et la transformation de la matière.

Les cultes

Les Mésopotamiens pratiquaient le fétichisme principalement en tant qu'héritage des tribus sumériennes. Il s'agissait d'une véritable doctrine de la sorcellerie. Ils croyaient que l'homme était entouré d'êtres mystérieux qui obéissaient à des forces cachées, certaines maléfiques, d'autres protectrices. Seuls les prêtres savaient invoquer ces forces invisibles et pouvaient éloigner ou invoquer ces êtres. L'utilisation de talismans protecteurs était courante chez les Mésopotamiens.

L'astrologie

Ils croyaient également à la divinité et au pouvoir des étoiles. Certains prêtres, appelés « mages », prédisaient la vie d'un enfant en se guidant sur les étoiles. Ce culte a donné à l'astronomie un essor notable chez les Mésopotamiens.

Nous pouvons donc comprendre que le peuple mésopotamien, soumis à une religion de terreur, acceptait volontiers l'influence de la classe sacerdotale.

L'art

Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que les explorateurs ont commencé à faire des recherches sur la Mésopotamie. Guidés par des documents grecs, ils se sont dirigés vers les lieux où s'élevaient autrefois d'importants monuments. Ils n'ont trouvé que des collines, que les Arabes, maîtres de la région, considéraient comme naturelles. Ces collines ne faisaient l'objet d'aucune légende chez les Arabes. Cependant, les fouilles ont montré que les monticules n'étaient que des ruines formées par l'action du temps.

La première caractéristique de l'art mésopotamien est d'être construit en argile, faute de pierre, d'où son caractère éphémère. Comme dans la majeure partie de l'Antiquité, l'art assyro-chaldéen n'est ni funéraire, ni purement religieux. La plupart des édifices sont des palais de rois, mais certains sont des temples. Ils témoignent de l'influence du génie belliqueux de ces populations. Leurs bas-reliefs représentent toujours des scènes de chasse, de combat, etc.

L'architecture

Ils ne connaissaient pas l'arc et utilisaient la plate-forme droite, mais ils ont été la première région à utiliser le dôme cylindrique. Ils utilisaient toujours une ligne droite, de sorte que les bâtiments représentaient un solide géométrique.

Les bâtiments

Les grands palais de Mésopotamie se composaient de nombreuses pièces et étaient divisés en trois parties : 1. les quartiers royaux, 2. pour les laquais et les

serviteurs, 3. pour les femmes. En outre, le palais comportait toujours un temple qui était également un observatoire astronomique. Les palais étaient toujours construits sur des hauteurs, défendus par de solides murs, et les rois les utilisaient pour célébrer leurs victoires. Parmi les plus célèbres, citons Colai (celui d'Assurbanipal) et Corsabad (celui de Sargon), qui comptait 209 pièces sur 7 km².

Les temples étaient divisés en deux parties : l'une pour les prêtres et l'autre composée d'étages, chacun représentant une planète. Certains temples avaient huit étages. Le temple le plus célèbre est celui que Nabuchodonosor fit construire à Babylone, destiné à Bel.

L'argile était utilisée comme matériau de construction pour les palais et les temples, mais leur intérieur était orné d'incrustations d'or et d'argent et de marbre. Les murs étaient recouverts de mosaïques, de carreaux émaillés polychromes et de bas-reliefs. L'intérieur du palais était rempli de colonnes qui servaient de décorations.

À côté des palais et des temples, il faut considérer les murailles, dont la plus célèbre est celle de Babylone, défendue par des tours. Enfin, il y avait les fameux jardins suspendus construits sur des colonnes.

La sculpture

Ils étaient de grands sculpteurs. Comme chez tous les autres peuples orientaux, la sculpture jouait un rôle secondaire, dépendant de l'architecture. Les deux principaux exemples de sculpture assyro-babylonienne sont les taureaux ailés et les bas-reliefs.

Les taureaux ailés étaient des sculptures du même type que les sphinx d'Égypte, composées d'un corps de taureau avec une tête d'homme et une grande paire d'ailes, symbolisant la protection. Le taureau ailé était considéré comme un protecteur et placé dans une séquence formant une Grande Allée à l'entrée des temples et des palais. Le taureau avait cinq pattes de sorte que, vu de face, il donnait l'impression d'être immobile, et vu de profil, il donnait l'impression d'être en mouvement. Ces taureaux n'étaient pas construits en argile, mais en granit des régions montagneuses. Les taureaux du palais de Sargon sont célèbres.

Leurs bas-reliefs sont les sculptures les plus remarquables en termes de représentation du mouvement. On peut dire qu'aucune autre personne à l'époque n'a su les réaliser avec autant de talent. Les bas-reliefs représentant des animaux sont particulièrement importants. Le génie belliqueux des deux peuples a fortement influencé ces sculptures.

La peinture

Comme les Égyptiens, ils ignoraient la perspective et les ombres, mais connaissaient l'art de la décoration. On trouve des tuiles décorées dans les temples et les palais. Ils connaissaient très bien l'art de la tapisserie ; leurs bijoux étaient moins remarquables.

La science

Les mathématiques et l'astronomie étaient les sciences les plus cultivées par les Assyriens et les Babyloniens. Ils divisaient la circonférence en 360 degrés, le jour en 24 heures et l'année en 13 mois lunaires. Ils déterminaient les éclipses de Lune et distinguaient les signes du zodiaque. Ils pratiquaient également la médecine.

Cinquième partie

Mèdes et Perses

La civilisation perse est la première civilisation de la race aryenne, qui habitait initialement le centre de l'Asie et s'est divisée en plusieurs branches. L'une a pénétré l'Europe, l'autre l'Inde, et une autre, appelée les Iraniens, a donné naissance aux deux peuples que nous allons étudier : les Mèdes et les Perses.

L'origine de cette race est assez obscure et les hypothèses à son sujet varient beaucoup. Certains disent qu'elle est née sur les rives du Danube, d'autres dans les Carpates, en Scandinavie, etc.

La branche iranienne, appelée ainsi en raison des montagnes de l'Iran, s'est divisée et a donné naissance aux Mèdes et aux Perses. Pendant longtemps, les Perses sont restés à un stade de civilisation très rudimentaire, tandis que les Mèdes étaient une monarchie florissante et déjà très civilisée.

Cependant, à un certain moment, les Perses ont vaincu et dominé les Mèdes et ont projeté leur influence sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Ils n'ont pas créé de civilisation comme les Égyptiens, mais ont simplement synthétisé et diffusé d'autres civilisations. En d'autres termes, ils ont assimilé les civilisations d'autres peuples et les ont diffusées grâce à leurs nombreuses conquêtes.

Le travail de synthèse des Perses était ardu, car les peuples qui composaient leur empire étaient très différents en termes de civilisation et de culture. Par exemple, avant l'unification de l'Italie, il existait des différences linguistiques entre les peuples qui habitaient ses différentes régions. Que dire de l'empire perse, beaucoup plus étendu et composé de peuples plus hétérogènes que les Italiens ?

Culture et production littéraire

Les productions littéraires de l'Empire perse ont commencé très tôt et, aujourd'hui encore, nous disposons d'œuvres datant des premières périodes de la civilisation des Mèdes et des Perses. Il est intéressant de noter que dans ces œuvres, de nombreuses traditions coïncident avec celles de la Bible, notamment en ce qui concerne les débuts de l'humanité.

Zoroastre a été le plus grand penseur de cette race. Son existence ne fait aucun doute, même si des divergences subsistent quant au lieu et à la date de sa naissance. Il serait né entre 6 000 et 6 600 avant J.-C. ; il aurait été perse, mède, bactrien ou assyrien.

La philosophie de Zoroastre s'est profondément enracinée dans son pays. Sa doctrine compte encore aujourd'hui environ 500 000 adeptes. Elle repose sur le constat que, dans le monde moral comme dans le monde physique, il existe une lutte permanente entre des facteurs favorables à la vie ou à l'ordre et d'autres qui favorisent la mort ou le désordre.

Pour expliquer cette affirmation, Zoroastre a affirmé l'existence d'un antagonisme fondamental entre Ohrmuzd, un être puissant et bon, et Arimanius, un être puissant et mauvais. Ohrmuzd ayant créé l'homme et tous les facteurs qui contribuent à sa santé physique et morale, Arimanius, pour combattre l'œuvre d'Ohrmuzd, s'est mis à utiliser dans cette lutte tous les facteurs nuisibles à l'homme. C'est pourquoi il y a des animaux bons et mauvais, des climats doux et rudes, des aliments sains et toxiques. Bref, l'homme est partout aidé ou blessé, ce qui représente la lutte entre Ohrmuzd et Arimanius.

Pour Zoroastre, il y avait d'un côté l'armée en faveur de l'homme, menée par les Ameshapentas (génies du bien), et Ohrmuzd comme chef suprême ; et de l'autre côté, les Daevas (génies du mal), menés par Arimanius, qui cherchaient à détruire l'œuvre d'Ohrmuzd. L'homme jouerait alors le rôle d'un pendule, oscillant entre un parti et l'autre, mais son devoir serait de lutter pour Ohrmuzd contre Arimanius.

Si un homme se battait pour le bien, à sa mort, son âme allait au paradis. Au bout d'un certain temps, un homme né d'une vierge viendrait au monde et sauverait l'humanité. Ensuite, une étoile entrera en collision avec notre planète et une mer de métal en fusion apparaîtra, dans laquelle tous les hommes se baigneront. Pour ceux qui avaient été bons, le bain serait un plaisir, et un supplice pour ceux qui n'avaient pas aidé l'œuvre d'Ohrmuzd. Cependant, la mer prendrait bientôt fin, car tout le monde était la création d'Ohrmuzd. Chacun jouirait d'un paradis éternel avec Ohrmuzd, qui anéantirait les Daevas et Arimanius, et alors les hommes vivraient toujours bien.

On peut y voir une certaine similitude avec la doctrine catholique. Cependant, il faut souligner que dans la doctrine catholique, il n'y a qu'un seul Dieu, alors que dans l'autre, il y a deux dieux. Contrairement à la doctrine zoroastrienne, dans la religion catholique, le diable n'est pas un dieu. La tradition du sauveur existe chez beaucoup d'autres peuples anciens, comme la Chine.

L'Empire perse a fondé toute sa morale sur la doctrine de Zoroastre. Chez les peuples que nous étudions, il y avait une profonde horreur du mensonge, car le dieu du bien doit être aussi le dieu de la vérité (l'amour de la vérité a donné naissance au culte de la lumière, car la lumière est une image de la vérité).

Les Perses divinisaient et vénéraient la lumière et respectaient la vérité comme un devoir fondamental de l'homme, c'est pourquoi ils méprisaient le peuple grec (très mensonger). C'est pourquoi il n'y avait pas de marchés dans tout l'Empire perse, contrairement à la Grèce, où les marchés étaient nombreux et constituaient des centres d'intrigue et de perfidie. Les Perses appliquaient également des peines très sévères pour l'adultère, qui est une sorte de parjure.

Il était également interdit 1. de jeter un cadavre dans l'eau, car cela contaminerait un élément favorable à l'homme ; 2. de limiter la descendance, car cela freinerait le développement de l'armée d'Ohrmuzd ; 3. le meurtre était un délit grave et sévèrement puni, surtout lorsque la victime était un homme de bien, car Zoroastre disait que l'homme ne devait exterminer que les êtres nuisibles.

Un homme ayant blessé un chien à mort recevrait huit cents coups de fouet, non pas appliqués au coupable, mais à une créature nuisible, ce qui serait beaucoup plus utile pour défendre la cause d'Ohrmuzd.

Les fourmis nuisaient à l'agriculture, leur extermination était donc un acte de bonté. De nombreux martyrs chrétiens en Perse se sont laissés martyriser parce qu'ils ne voulaient pas tuer de fourmis, un acte interprété comme une acceptation de la religion perse.

Les Perses confondaient la notion de pureté morale et physique, car ils croyaient, comme nous l'avons vu, qu'un bain dans des métaux liquéfiés faisait disparaître les impuretés morales. Approcher un chien d'un mourant faisait fuir la mort, car si un chien faisait fuir les voleurs en gardant les biens de son maître, il devait aussi faire fuir la mort.

Lorsque quelqu'un mourait, on éteignait le feu de sa maison pour que le cadavre ne la contamine pas. On transportait ensuite le cadavre dans un endroit sans eau ni arbre et on l'abandonnait aux oiseaux de proie qui le dévoraient. Il était interdit de l'enterrer, car il aurait contaminé la terre, création d'Ohrmuzd. Pour la même raison, c'était un péché de cracher dans l'eau. Le feu a été rallumé dans la maison du défunt seulement neuf jours plus tard.

Presque tous les êtres favorables à l'homme étaient sacrés. Le feu sacré était tenu en haute estime et était allumé sur des autels dans des récipients appelés bûchers, auxquels on accédait par des échelles. Les animaux sacrés étaient sacrifiés à ce feu sans leurs entrailles, qui auraient contaminé le feu. Il y avait des feux pour les différentes classes sociales, entretenus par des sortes de moines qui se nourrissaient de fromage et de légumes, vivaient dans des maisons très originales et habitaient des provinces dont ils avaient la charge. L'habitude de se confesser à un prêtre était très répandue parmi eux.

Organisation politique et sociale

L'extension territoriale de l'Empire perse était énorme, incluant l'Égypte, de l'Hindoustan jusqu'au-delà du Bosphore. Il est divisé en provinces, appelées satrapies, gouvernées par des satrapes.

Les dirigeants de l'Empire perse ont mis en place de nombreuses voies de communication afin de pouvoir communiquer dans des situations difficiles. Ils disposaient également d'un système postal bien organisé.

Les rois ne faisaient pas vraiment confiance aux satrapes, autant ont-ils placé un espion comme secrétaire de chaque satrape. Ces secrétaires étaient recrutés dans l'aristocratie et pouvaient accéder au poste de satrape. Nommés par le roi, ils l'informaient de tout ce que faisait le satrape.

Les Perses pratiquaient une politique de tolérance, laissant aux peuples conquis leurs lois et coutumes, et les citoyens autochtones d'un pays percevaient des impôts. Cette politique bienveillante explique pourquoi l'Empire perse a duré beaucoup plus longtemps que l'Empire chaldéen.

Les Perses ont unifié l'Orient sous leur domination et, bien que leurs rois aient parfois été cruels, ils ont gouverné avec une relative indulgence.

Cyrus, le grand Perse, vainc les Lydiens, emprisonne le roi de Lydie Crésus et le condamne au bûcher. Mais le fils de ce dernier, muet, parle pour la première fois en plaidant pour la vie de son père, ce que Cyrus lui accorde.

Lorsque Crésus fut au sommet du bûcher où il devait être brûlé, il se mit à crier : Solon, Solon ! Intrigué, Cyrus demande à Crésus ce que signifient ces cris. Crésus répondit à Cyrus que le législateur athénien Solon lui avait dit un jour qu'il n'y avait pas de royaume impérissable dans l'univers. Cyrus pardonne alors à Crésus et le nomme ministre. Cyrus a vu juste, car Crésus l'a beaucoup aidé à gouverner la Lydie avec gentillesse et douceur.

Comme les Chaldéens, les souverains perses ont également laissé des récits de bravoure.

Chez les Perses, les enfants payaient souvent pour leurs parents, comme dans le cas de la haute trahison, où ils punissaient tous les membres de la famille du traître.

En ce qui concerne l'organisation de la société, dans la Perse antique, on peut distinguer quatre classes : les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les artisans. La classe des guerriers était très importante, car elle fournissait l'armée et recrutait les guerriers parmi la noblesse.

Les peuples incorporés à l'empire n'avaient pas les mêmes droits. Les vrais Perses sont arrivés les premiers, suivis des Mèdes, des Bactriens, etc. Les peuples qui ont le plus résisté à la domination perse sont ceux qui ont le moins de droits.

La race est le critère de répartition des droits, la race victorieuse s'imposant aux vaincus. Les peuples récemment conquis sont sous la tutelle des peuples précédemment conquis.

Ainsi, une division en classes sociales existait dans presque toutes les sociétés anciennes. Le christianisme a supprimé cette coutume de distinguer les perdants et les gagnants, en permettant à un homme de classe inférieure d'accéder à une classe supérieure grâce à ses mérites.

Le critère accepté pour la distribution des richesses n'est pas basé sur le mérite, mais exclusivement sur la race de la personne. Il est donc extrêmement difficile pour une personne de jouir de droits supérieurs à ceux que les lois de l'empire accordent aux personnes de sa race. La hiérarchie des races au sein de l'empire n'est fondée que sur la force.

Les Perses ont vaincu les Mèdes et ont donc eu plus de droits que ces derniers. En tant qu'alliés, les Mèdes et les Perses ont vaincu les autres peuples qui composaient ensemble l'empire. C'est pourquoi les Mèdes étaient le deuxième peuple de l'empire. Certains peuples se placent ainsi en position de supériorité par rapport aux autres, et la force est le seul critère pour établir la hiérarchie des peuples au sein du royaume.

Quant à l'armée, elle avait un noyau formé par la garde toute perse des 10 000 immortels, tous très fidèles au roi. Cela prouve l'instabilité de l'Empire perse, car si les rois avaient fait confiance aux peuples conquis, ils auraient formé ce corps de garde avec des soldats recrutés parmi eux.

La famille

Si la famille est indissoluble, il existe de rares exceptions, comme en cas de stérilité d'une femme, où son mari peut la quitter si elle est d'accord. La famille était solide et stable, le père ayant une grande autorité.

L'art

Nous venons de donner un bref aperçu de l'art persan. Comme nous l'avons dit, la Perse a développé une civilisation de synthèse, assimilant celle des différents peuples qui composaient son empire. Ce caractère hétérogène de la civilisation perse se retrouve dans son art, qui s'inspire principalement des principes artistiques chaldéens.

Outre l'influence chaldéenne, l'art persan a également été influencé, dans une moindre mesure, par les Égyptiens et les Grecs. On retrouve dans l'art persan des particularités qui rappellent l'art égyptien. Ils ont ainsi créé un art de synthèse, rassemblant des éléments artistiques de diverses sources (Assyriens, Grecs, Égyptiens, etc.).

Comme les Assyriens, les Perses ont utilisé le taureau ailé comme l'un de leurs motifs décoratifs. Ils surmontaient les chapiteaux de leurs colonnes de têtes de cet animal.

Il n'y avait pas de temples dans l'ancienne Perse parce que les Perses considéraient leur dieu comme un être purement spirituel qui ne pouvait pas entrer dans les murs d'un bâtiment. Ils pensaient qu'ils devaient l'adorer en plein air, c'est pourquoi il y avait des bûchers dans les forêts.

Comme les Chaldéens, les Perses ont beaucoup utilisé les tuiles. Cependant, les figures artistiques des Perses et celles des Chaldéens diffèrent en ce que les images des Assyriens et des Babyloniens apparaissent sans relief. En revanche, les figures perses apparaissent en haut-relief sur les tuiles, se détachant sur le fond. Il s'agit d'une petite différence.

On ne peut pas dire que la sculpture des anciens Perses était grandiose, mais elle a atteint un niveau de développement appréciable. Il n'est pas faux de dire que la sculpture perse était une copie servile de la sculpture chaldéenne.

Les principaux types d'architecture perse sont les palais et les tombes. Les palais étaient somptueux, rappelant les palais assyriens. Les plafonds étaient en bois précieux. Les tombes royales n'avaient pas le caractère religieux des tombes égyptiennes. Les tombes royales perses étaient taillées dans le roc. Leur entrée ressemble à celle d'un palais, mais ne comporte pas d'escaliers ou de rampes d'accès. Elles se trouvent à une bonne distance du sol.

Les coutumes

J'ai déjà expliqué quelle était la politique des Perses et parlé des principes bienveillants de l'administration perse à l'égard des peuples qu'elle avait vaincus.

Comme vous le savez, les Juifs vivaient sous la domination des Chaldéens. Lorsque les Perses ont vaincu les Chaldéens et détruit l'empire mésopotamien, les Juifs ont retrouvé leur liberté par un décret de Cyrus. Ce document a été retrouvé et nous connaissons donc le texte du décret par lequel Cyrus a rendu leur liberté aux Juifs. Dans ce décret, Cyrus a permis aux Juifs de reconstruire leur temple à Jérusalem, ce qui est également confirmé par la Bible.

Cela ne doit pas nous amener à penser que les Perses étaient un peuple d'une bénignité sans pareille. Des faits tels que ceux relatés ont marqué l'esprit de la plupart des peuples anciens, généralement dotés d'un grand penchant pour la cruauté, et ont fait passer les Perses dans l'histoire comme le peuple le plus bienveillant. Ce critère peut nous conduire à des jugements erronés sur le caractère de ce peuple. Il faut bien l'établir, car il définit toute l'Antiquité.

On voit par là à quel point les anciens considéraient les sentiments de bonté, de solidarité et de miséricorde, qui étaient presque inexistantes chez ces peuples et qui sont apparus dans toute leur force avec l'avènement du christianisme. Nous trouvons chez les Perses des faits qui indiquent une grande cruauté. Nous savons qu'ils mutilaient les prisonniers vaincus et leur coupaient le nez, les oreilles et tout ce qu'ils pouvaient découper sur leur visage.

Pourtant, ce peuple avait la réputation d'être « bénin » dans l'Antiquité. Les souverains perses se vantaient de leurs exploits et de leurs victoires, comme dans le célèbre rocher de Bebristum. De temps à autre, ils faisaient preuve de clémence envers les peuples vaincus. Cependant, à la manière des Chaldéens, ils faisaient très souvent preuve d'une grande cruauté à l'égard des peuples qu'ils dominaient. Ils avaient l'habitude de crucifier les prisonniers.

Nous avons déjà évoqué le cas de Crésus, roi de Lydie. Vous savez que Crésus a été condamné au bûcher, avec quatorze enfants de la noblesse lydienne, et toute l'histoire de Crésus invoquant Solon. En fin de compte, Cyrus a pensé que ce qui était arrivé à Crésus pouvait lui arriver, et il a donc libéré Crésus et l'a nommé ministre. Cela montre le véritable caractère de la bienveillance de Cyrus, entièrement fondée sur la peur du malheur.

En ce qui concerne la cruauté, quelques cas fascinants montrent l'existence de cet instinct chez les Perses. Parmi d'autres, on peut citer celui de Cambyse, qui tenta en vain de conquérir l'Éthiopie. Sur le chemin du retour, une vaste tempête de sable fit que les Perses manquèrent de nourriture. Les soldats perses souffrirent d'une grande faim et les historiens racontent qu'ils s'entretuaient pour éviter la famine. À une occasion, lorsque Cambyse reçut une rebuffade à Memphis, en Égypte, il ordonna le meurtre de 2 000 personnes de cette ville. Ces personnes sont entrées dans l'histoire comme l'une des plus bénignes de l'Antiquité, étant donné que la loi de la force prévalait à l'époque.

À cet égard, un événement important s'est produit dans l'histoire romaine. Les Gaulois, menés par Brenno, vainquirent les Romains près du fleuve Alia, entrèrent dans Rome et n'acceptèrent de se retirer que moyennant le paiement d'une lourde

indemnité. Les Gaulois utilisent de faux poids et les Romains se plaignent de cette irrégularité. Breno plonge alors son épée dans la balance, prononçant la phrase devenue célèbre (avant l'avènement du christianisme) : « *Vae victus!* — Malheur aux vaincus !

Les hôpitaux sont une autre caractéristique que la société a acquise grâce à l'avènement du christianisme. Avant le christianisme, les malades physiquement inférieurs étaient méprisés. Par exemple, les Spartiates tuaient les enfants nés avec un physique inférieur.

Sixième partie

Les Phéniciens

Comme nous l'avons vu, les Perses ont développé une civilisation de synthèse. Les Phéniciens n'ont développé aucune civilisation. Ils étaient numériquement faibles et leur seule valeur dans l'histoire était leur navigation et leur commerce.

Dans l'ancienne Phénicie, il y avait des villes importantes comme Tyr et Sidon, qui formaient de petites républiques autonomes et se réunissaient de temps en temps sous la domination de l'une d'entre elles pour affronter d'autres peuples. À titre de comparaison, notons que toutes les villes de São Paulo sont placées sous l'autorité du gouvernement de l'État. Ce n'était pas le cas des Phéniciens, car les villes phéniciennes étaient de petites républiques aristocratiques où se chevauchaient des populations d'origines diverses.

Sur l'échelle sociale, on trouve d'abord l'aristocratie et la noblesse, composées d'individus dont les ancêtres ont envahi le pays à une époque lointaine et réduit le peuple en captivité.

La seconde classe n'était pas précisément aristocratique, mais plus ou moins ce qu'était la bourgeoisie avant la Révolution française. Elle était composée de citoyens libres qui pouvaient accumuler des richesses, mais pas gérer les affaires publiques.

La troisième classe était composée d'éléments recrutés parmi les descendants des peuples les plus récemment conquis par les Phéniciens. Ils étaient plus ou moins ce que sont les roturiers aujourd'hui. Leur droit de propriété était très limité.

La quatrième et dernière classe était celle des esclaves, qui subissaient une forte oppression de la part des autres classes sociales.

Comme je l'ai souligné, on voit à quel point les critères utilisés par les peuples anciens pour diviser les classes étaient erronés. Le racisme hitlérien n'est donc pas nouveau : la race gagnante impose sa domination aux autres races pour la seule raison qu'elle est la plus forte. Toute la hiérarchie sociale repose sur ce principe.

En ce qui concerne le gouvernement, il y avait trois sénats dans l'ancienne Phénicie :

1. le Grand Sénat, où chaque famille avait son représentant ;
2. le Sénat mineur, où chaque tribu aristocratique avait son représentant ;
3. le collège des dix membres.

On peut facilement imaginer qu'un pays avec trois sénats gère mal les affaires publiques. Ils avaient besoin d'un gouvernement fort et ont donc remplacé cette forme de gouvernement par une monarchie. Il y avait un roi, mais il n'avait que deux fonctions : il était le chef militaire et exerçait le pouvoir judiciaire. C'est ainsi que le régime politique s'est finalement formé chez les Phéniciens. À noter que ce régime excluait les classes populaires du pouvoir.

Voyant que l'aristocratie lui volait tous ses pouvoirs et attributions, le roi s'est très souvent lié aux classes populaires pour les retourner contre l'aristocratie, ce qui a provoqué un phénomène fascinant dans la vie phénicienne : le roi lui-même a été à l'origine de nombreuses révolutions, accompagnées de pillages et de tueries. Le peuple voulait renverser l'aristocratie, mais pas le roi. Les soulèvements populaires en Phénicie furent intenses et provoquèrent l'émigration massive de la classe vaincue.

Une révolution populaire a chassé toute une classe aristocratique de la ville de Tyr. Ils s'enfuirent à Carthage et fondèrent une nouvelle ville. Les historiens attribuent la disparition de Tyr à cette émigration aristocratique.

L'élément populaire était fragile et incapable de donner à la Phénicie le gouvernement intelligent qu'offrait l'aristocratie. La Phénicie tomba en décadence lorsque Carthage devint la plus grande puissance de la Méditerranée.

Il y avait des légendes intéressantes, comme Pygmalion, etc., que je ne mentionnerai pas par manque de temps, mais que vous connaissez peut-être déjà.

Quelles étaient les lignes directrices de la politique étrangère de ces peuples ? Ils ne recherchaient que les gains monétaires du commerce, sans les complications causées par les guerres. C'est pourquoi ils se sont souvent laissés devenir des peuples tributaires. Les Égyptiens et les Chaldéens ont été successivement les souverains des Phéniciens. Lorsque les Égyptiens sont devenus puissants, les Phéniciens les ont payés pour garantir leur littoral contre toute invasion. Puis, il en fut de même avec les Chaldéens. Finalement, l'empire chaldéen succombe sous les coups des Perses.

Leurs forces armées ont une sorte de contrat comme l'Angleterre avec ses colonies. Par exemple, le Canada est une colonie qui pourrait très bien se détacher de l'Angleterre parce qu'elle en a la possibilité. Cependant, elle ne veut pas être indépendante, car elle devrait entretenir une flotte importante pour surveiller ses côtes, qui sont très longues, et l'Angleterre dispose d'une flotte puissante pour les défendre. Les Britanniques sont d'excellents diplomates et les intérêts du Canada s'en trouvent renforcés. Le Canada est presque aussi développé que les États-Unis, bien qu'il ne soit pas indépendant.

Les Phéniciens ont fait la même chose avec tous les peuples puissants qu'ils ont rencontrés. Vous apprendrez plus tard que les Phéniciens ont établi des colonies tout au long du littoral méditerranéen, qu'ils ont traversé le détroit de Gibraltar jusqu'en Irlande et qu'ils ont même atteint l'Amérique du Sud. On dit que les Phéniciens ont fait le tour de l'Afrique pendant la période d'Amor.

L'organisation économique des Phéniciens était très intéressante. Ils avaient une très petite richesse monétaire, mais de nombreuses colonies. Une colonie n'était

pas ce qu'elle est aujourd'hui, comme la Guyane hollandaise, qui n'a aucune autonomie. Selon leurs critères, nous serions aujourd'hui une colonie du Portugal, qui a la même langue, la même race et la même religion que nous. Dans l'Antiquité, c'est ce qu'était une colonie. Les Phéniciens avaient de nombreuses colonies, y compris ce que l'on appelle aujourd'hui des concessions.

Aujourd'hui, certaines puissances ont des concessions en Chine, en Inde, etc. Une concession est un bloc ou une parcelle foncière un peu plus grande qui ne suffit pas à former une colonie. Les Phéniciens avaient des concessions sur presque toutes les côtes de la Méditerranée. Elles ressemblaient à des forteresses et servaient de points d'appui pour le développement du commerce phénicien. Dans les pays barbares, ils construisaient un fort avec un temple en son centre et des établissements commerciaux autour, ainsi qu'un port très sûr. Ils faisaient avec les barbares ce que les Portugais font ici avec nos sauvages, c'est-à-dire qu'ils échangeaient des objets de faible valeur et en tiraient de gros bénéfices. Ils se soumettaient volontiers à la souveraineté de ces peuples pour s'abriter à l'ombre de leurs armées.

En naviguant, les Phéniciens ont mis en contact des peuples qui ne se connaissaient pas encore, même s'ils étaient civilisés. Ils sont devenus des fournisseurs de marchandises qu'ils étaient les seuls à pouvoir vendre, réalisant ainsi d'énormes bénéfices, comme le montre le fait qu'ils n'avaient pas de concurrence.

De plus, les Phéniciens étaient de grands industriels, car alors que l'Orient n'avait qu'une petite industrie, ils ont créé des usines qui employaient de nombreux ouvriers pour fabriquer beaucoup de choses.

Les Phéniciens sont les inventeurs de la lettre de change. Ils ont créé un vaste réseau de commerce terrestre. Nombre d'entre eux étaient des vendeurs ambulants, et un cirque itinérant est même mentionné. Ces vendeurs faisaient ce que les Syriens ont fait à São Paulo il n'y a pas si longtemps : ils cherchaient des acheteurs, ce qui facilitait logiquement la vente de leurs produits.

Il y avait aussi la traite des esclaves, qui concernait généralement des femmes et des enfants volés. Ici, l'oppression des faibles est toujours présente.

Leur religion était polythéiste. Le dieu principal de chaque ville s'appelait Baal. La religion phénicienne se caractérisait par une corruption effroyable et une cruauté épouvantable. Elle reposait sur l'idée que les sacrifices sont nécessaires, mais qu'un sacrifice est d'autant plus valable que l'objet a de la valeur. Ils sacrifiaient donc des enfants dont la disparition causait beaucoup de douleur (de préférence uniquement des enfants, dont le père et la mère étaient vivants). Les enfants étaient brûlés vifs sans anesthésie (alors encore inexistante), et leurs os étaient conservés dans le temple. Parfois, les enfants étaient offerts spontanément. Une fois à Carthage, 300 enfants ont été offerts. Les adultes étaient très rarement sacrifiés.

Curieusement, ils préféraient immoler les enfants des nobles parce qu'ils pensaient qu'ils valaient plus. Cela montre l'absurdité de leurs idées sur la noblesse, car ils pensaient qu'un noble valait plus qu'une personne du peuple, tout

comme nous pensons qu'une poire vaut plus qu'une banane ; un roturier aurait été fait avec de la matière première humaine de cinquième ordre. C'est toute une philosophie de vie.

Leur religion était extrêmement corrompue. Ils pensaient que la virginité était ce qu'il y avait de plus noble pour une femme et que la virilité était ce qu'il y avait de plus noble pour un homme. Ils sacrifiaient donc aux dieux la virginité de la femme et la virilité de l'homme. La femme devenait une prostituée et était à la disposition des pèlerins. Dans un temple, il y avait jusqu'à 6 000 prostituées, dans un autre, 3 000. Parfois, elles partaient en tournée dans le pays, s'offraient à ceux qui voulait et revenaient au temple. Vous voyez bien que tout cela est extrêmement stupide.

Quant aux hommes, certaines cérémonies commençaient par une musique jouée à la flûte, après quoi les hommes entraient dans un délire furieux et se mutilaient avec un couteau. Puis ils sortaient en courant, organes virils en main, et dans la première maison où ils entraient, on leur donnait des vêtements de femmes pour assister aux cérémonies liturgiques, tandis que les femmes s'habillaient en hommes.

Ils pratiquaient une danse très étrange, tournant sur eux-mêmes tout en se flagellant furieusement. Ils avaient ensuite droit à un délicieux repas et à la tranquillité, ce dont ils profitaient jusqu'au lendemain où ils répétaient la même danse.

Curieusement, les Phéniciens, voisins des Juifs, également de race sémitique, et ayant le même développement, sont séparés des Juifs par un formidable abîme moral, puisque les Juifs ordonnaient de ne pas violer la chasteté. En même temps, la religion des Phéniciens leur imposait la corruption.

D'un point de vue intellectuel, les Phéniciens ont inventé l'alphabet, ce qui serait inestimable, mais certains le contestent. Nous avons très peu de productions académiques des Phéniciens, car d'autres peuples ont envahi leur territoire. Nous avons quelques écrits latins des Phéniciens, mais il semble certain qu'ils n'ont rien fait d'appréciable d'un point de vue artistique ou intellectuel.

Leurs voyages s'étendent jusqu'à la mer Noire. Ils disposaient de navires marchands et de navires de guerre munis d'un crochet attaché au navire ennemi pour faciliter l'abordage. Ils ont de nombreux marchés inconnus des autres peuples, qu'ils font de tout pour garder leurs secrets. Parmi eux, le marché de l'étain dans les îles Cassitérides. On connaît le cas d'un navire phénicien dont le capitaine, se rendant compte qu'il était suivi par un navire romain, s'est échoué sur un banc de sable afin que les Romains ne découvrent pas leur destination. Ce capitaine a été félicité et récompensé par le roi.

La religion immorale des Phéniciens n'a pas du tout choqué les peuples de l'Antiquité. Seuls les Hébreux, qui obéissaient au Décalogue de Moïse, n'aimaient pas cette religion. Les Phéniciens pratiquaient leur culte avec aisance et construisaient des temples dans les péninsules italique et hellénique et en Égypte.

Le commerce phénicien

La Méditerranée

À travers les âges, la Méditerranée a joué un rôle crucial en reliant l'Occident et l'Orient. Ainsi, la vie économique de l'Europe était liée au commerce sur cette mer, et les peuples qui se sont rendus maîtres de ce commerce sont devenus de grandes puissances économiques. Les Phéniciens étaient l'un d'entre eux.

La Phénicie était une étroite bande de terre entre la Méditerranée et les montagnes du Liban. À certains endroits, cette bande mesurait moins de 100 km de large. À l'est, au nord et au sud, il y avait des populations assyriennes, perses et égyptiennes. Politiquement et physiquement, les Phéniciens étaient donc dans l'incapacité d'étendre leur territoire. Ils manquaient également d'unité nationale. Les villes qu'ils construisaient étaient indépendantes les unes des autres, il n'y avait donc pas d'« esprit national ». La rapidité des eaux descendant des montagnes du Liban gênait leurs communications, qui ne pouvaient se faire que par la mer.

Le commerce

Deux écoles contradictoires tentent d'expliquer la formation du commerce phénicien :

1. La première et la plus ancienne sont l'école allemande appelée déterminisme géographique. Ses partisans sont Ratzel, Ritter, etc.
2. La seconde est l'école française de Vidal de La Blanche, Valençon et d'autres. Selon cette école, le commerce s'est produit comme une réaction humaine contre l'environnement, contrairement à l'opinion allemande selon laquelle l'environnement a inspiré le commerce phénicien.

Itinéraires

Les Phéniciens ont suivi de nombreuses routes. Cependant, il ne faut pas confondre le commerce phénicien et la navigation phénicienne, deux domaines incontestablement différents. Jusqu'à récemment, le commerce phénicien était considéré comme fabuleusement vaste, les Phéniciens ayant été vus en mer Rouge et dans l'Atlantique et ayant même prétendu être venus au Brésil. Victor Bernard fait partie de ces apologistes des Phéniciens.

Mais aujourd'hui, grâce notamment aux études allemandes, on peut affirmer que le commerce phénicien s'est déroulé en Méditerranée, avec une route atlantique traversant la Gaule et atteignant les îles Cassitérides. Personne ne nie que les Phéniciens aient navigué le long de la côte ouest de l'Afrique ou de la mer Rouge, puisque des traces en ont été retrouvées au Sénégal et dans les forteresses du Limpopo. Cependant, ces expéditions phéniciennes n'étaient pas destinées au commerce, mais plutôt à l'aventure.

Les routes phéniciennes peuvent être divisées en routes maritimes et terrestres.

Routes maritimes

Comme nous le savons, ce sont les villes qui ont développé le commerce, et non la Phénicie en tant que telle. C'est pourquoi elle a connu des phases correspondant au développement des principales villes. Tyr et Sidon, les deux villes les plus importantes de la Phénicie, étaient le siège du commerce phénicien. Chacune d'entre elles avait des routes différentes. À l'époque de Sidonie, ils se dirigeaient vers le nord et atteignaient Chypre, Karia et Rhodes ; ils entraient dans la mer Égée et visitaient ses îles (Paros, Scythie et Crète) ; ils atteignaient la Thrace, traversaient les détroits et arrivaient dans le Caucase.

À l'époque de Tyr, ces communications avec le nord se poursuivent, mais le commerce se fait surtout à l'ouest, c'est-à-dire qu'il atteint la Grèce, l'Italie, la Sicile, Malte et l'Afrique du Nord. Ils atteignent également la Sardaigne, les Baléares et les colonnes d'Hercule, et y fondent des colonies. Ils pénètrent dans l'Atlantique, bordant la péninsule ibérique, la Gaule et les Cassitérides.

Itinéraires terrestres

Bien que l'étude des routes terrestres n'apparaisse pas dans la plupart des auteurs, l'importance de ces routes est incontestable. Grâce à elles, le monde occidental est entré en contact avec l'Orient. Des caravanes partent de Phénicie vers la Mésopotamie, la Perse, l'Inde et même l'Indochine. Ces caravanes ont joué un rôle important dans l'échange des produits orientaux et occidentaux.

La marchandise

Les Phéniciens préféraient le commerce de marchandises, mais ils n'échangeaient généralement pas leurs propres produits et les achetaient à d'autres peuples. Ils pratiquaient le commerce en nature, c'est-à-dire l'échange sans argent, les pièces de monnaie n'étant apparus qu'après les Guerres médicales³.

La variété des produits échangés est remarquable. Dans le domaine minéral, peu de produits proviennent de Phénicie, mais le sodium, le potassium et les pierres de construction se distinguent. Dans le domaine végétal, les Phéniciens utilisaient le bois pour la construction (ils en vendaient peu, gardant la plupart pour eux) et exportaient des fruits, qu'ils possédaient en grande quantité. Les côtes phéniciennes abritaient le scarabée, un animal dont ils tiraient des teintures pour colorer les tissus et fabriquer de la pourpre. La plupart des produits phéniciens provenaient de leur industrie : pourpre, verre, orfèvrerie, vases avec des sculptures en relief.

Cependant, la plupart des marchandises échangées par les Phéniciens provenaient d'autres pays. De l'Inde et de l'Arabie, ils recevaient des parfums, des pierres précieuses, des soies, des épices, etc. ; de la Perse, des tapis, des soies, des fourrures et des tissus en général ; de l'Abyssinie, des esclaves ; de l'Espagne, de l'argent et de l'étain ; des îles Cassitérides, de l'étain et du cuivre ; de la Crète et de Chypre, du marbre et du cuivre ; de l'Afrique du Nord, des soies et des chevaux

³ Les Guerres médicales sont un ensemble de conflits militaires entre l'Empire achéménide de Perse et la civilisation grecque antique, représentée par les différents cités-États du monde hellénique. Ces guerres ont signifié la fin de l'expansion de l'Empire perse vers la Méditerranée, lorsqu'il a été vaincu par la Grèce. <https://whatdoesmean.net/what-were-the-medical-wars/>

des régions aujourd'hui appelées Cyrénaïque ; de la Sicile, du bois pour les constructions, etc.

Trois produits phéniciens se distinguent : la pourpre, les esclaves et l'étain. La pourpre est originaire de la Phénicie elle-même et lui apporta une richesse fabuleuse, car elle devait être portée dans les vêtements sacerdotaux et royaux. Les esclaves étaient amenés du Caucase et comprenaient des prisonniers de haute mer. Ils possédaient d'importantes mines d'étain en Espagne.

Septième partie

Les Hébreux

L'étude de l'histoire hébraïque présente des intérêts multiples :

1. D'un point de vue religieux, il présente la vie d'un peuple prédestiné à préserver le culte du vrai Dieu et la pratique de la vraie morale au sein de l'océan païen de l'humanité jusqu'à la venue du Messie ;
2. Toujours d'un point de vue religieux, la vie des personnages de l'histoire hébraïque, préfiguration du Sauveur et de l'Église, constitue une étude d'une importance capitale pour élucider la question la plus critique que traite l'histoire, à savoir la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ ;
3. D'un point de vue historique, il fournit des informations précieuses sur les premiers événements de l'histoire de l'humanité ;
4. Cependant, aussi d'un point de vue historique décrit avec une précision admirable, il nous montre l'évolution d'un petit peuple, d'une tribu nomade à un grand État organisé en une puissante monarchie.

La Palestine est une région d'une superficie d'environ 25 000 kilomètres carrés, situés entre la Syrie au nord et l'Égypte au sud. Cette région est coïncée entre la mer Méditerranée et le fleuve Jourdain. Il existe trois zones distinctes :

1. La côte, qui se termine au nord à la limite entre le mont Carmel et la Phénicie ;
2. Le plateau ;
3. La vallée du Jourdain.

Les Philistins habitent la côte. Avant l'invasion hébraïque, les Cananéens et les Amalécites occupaient le plateau. Les Ammonites et les Moabites vivaient dans le désert à l'est, au-delà de la vallée du Jourdain. Ces peuples apparaissent fréquemment dans la Bible comme des ennemis des Juifs.

La mer Morte présente un grand intérêt d'un point de vue géographique. Elle est située à environ 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Ses eaux contiennent beaucoup de sel et de bitume et sont toxiques. Aucune vie végétale ou animale n'existe dans ces eaux ou sur le littoral de la mer Morte, d'où son nom. Des traces de convulsions terrestres suggèrent que les villes de Sodome et Gomorrhe s'y trouvaient autrefois.

Le peuple était composé de Sémites qui avaient longtemps vécu dans un état nomade, comme les tribus africaines nomades d'aujourd'hui. Les Hébreux étaient

des bergers et conduisaient leurs troupeaux d'un endroit à l'autre, changeant de pâturage au fur et à mesure qu'ils en manquaient.

La religion

La caractéristique première de ce peuple était sa religion. Vivant en tribus sous un régime patriarcal, ils n'avaient pas de véritable unité politique. Leurs habituelles migrations de la Mésopotamie à l'Égypte ne leur permettaient pas d'avoir un territoire fixe. La religion était le grand lien d'unité nationale qui unissait les Hébreux.

Alors que tous les peuples de l'Antiquité adoraient de nombreux dieux, les Hébreux n'en adoraient qu'un seul. Contrairement aux autres peuples anciens, les Hébreux concevaient Dieu comme un être spirituel, non matériel, exempt de faiblesses, de passions et d'imperfections humaines. Omnipotent, omniscient, infiniment juste et infiniment miséricordieux, le vrai Dieu que les Hébreux connaissaient ne ressemblait en rien aux idoles grossières, aux animaux ou aux êtres mythologiques profondément corrompus et vicieux qu'adoraient la plupart des peuples anciens.

De nombreux autres penseurs de l'Antiquité connaissaient en effet l'unicité de Dieu. Sans parler des Grecs, nous savons que d'autres peuples anciens n'adoraient qu'un seul Dieu, mais qu'ils ont ensuite sombré dans le polythéisme.

Outre leur très haute conception de Dieu, les Hébreux avaient un très haut code moral, révélé par Dieu à Moïse : le Décalogue. Aujourd'hui encore, le Décalogue est la base de la civilisation, car il constitue un code moral parfait, infiniment supérieur aux conceptions morales des autres peuples anciens.

Profondément attachés à ce culte et à cette morale, les Hébreux se sentaient très éloignés de tous les peuples de l'Antiquité sur le plan idéologique. C'est donc un extraordinaire sentiment d'unité nationale qui a permis aux tribus hébraïques de rester unies pendant toutes les migrations et la captivité égyptienne.

La Bible

« Bible » est un mot grec qui vient de « byblion », qui signifie « livre ». La Bible est le livre par excellence. Elle se compose de deux parties, chacune contenant plusieurs livres : l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. L'Ancien Testament contient toute l'histoire du peuple hébreu et sa doctrine religieuse et morale.

Outre sa valeur religieuse, la Bible présente un grand intérêt historique et littéraire.

Les grands personnages de la Bible sont les patriarches, les juges, les rois et les prophètes.

Les patriarches étaient de grands chefs de tribus qui dirigeaient le peuple hébreu nomade dans les premières périodes de son histoire. Le patriarche était à la fois chef de famille, chef politique, chef de guerre et chef religieux. À ce titre, il était en communication directe avec Dieu. Les grands patriarches étaient Abraham, son fils Isaac et son fils Jacob.

Jacob est le père de Joseph, qui est vendu aux Égyptiens et devient le Premier ministre du Pharaon. Joseph emmena ses frères en Égypte et les Hébreux s'y multiplièrent considérablement. Mais les conditions terribles dans lesquelles ils vivaient leur donnaient envie d'être libérés. Sous la conduite de Moïse, ils partent donc à la recherche de la Terre promise. Après avoir erré dans le désert pendant quarante ans, ils atteignent enfin la Palestine, où ils s'installent dans la région occupée par les Cananéens.

Moïse n'est pas seulement le chef de son peuple lors de l'« Exode », c'est-à-dire la sortie d'Égypte et le pèlerinage dans le désert. Il est aussi l'organisateur de son peuple, à qui il donne le Décalogue que Dieu lui a remis sur le mont Sinaï.

Dieu est le chef du peuple hébreu. Sous lui se trouvait un juge électif ou un roi héréditaire. Le peuple est divisé en douze tribus, dont l'une, la tribu de Lévi, est consacrée au culte divin. Le Conseil des Anciens était composé de chefs de famille. Dans certains cas, le peuple réuni en assemblée générale exerçait également des fonctions gouvernementales.

Les juges

L'établissement du peuple hébreu dans la terre promise ne s'est pas fait sans luttes. Il lui faut repousser les peuples qui occupent la région envahie et résister à leurs contre-attaques. Durant cette période, Dieu suscite des juges, c'est-à-dire des hommes qui dirigent les tribus hébraïques attaquées par leurs ennemis. Le juge n'était pas le commandant de l'ensemble du peuple israélite ou d'Israël, mais seulement de la tribu attaquée. Le prophète de la tribu consacrait le juge. Les principaux juges étaient Gédéon, Jephté, Samson et Samuel.

Les rois

La tendance à imiter les peuples voisins a conduit les Hébreux à vouloir un roi. Samuel, le dernier des juges, à leur demande, a fait de Saül un roi. La coutume de faire consacrer les rois occidentaux par l'Église trouve son origine dans cette consécration.

Saül a servi le peuple hébreu et a réussi à repousser ses agresseurs. Cependant, ne voulant pas se soumettre à l'autorité spirituelle de Samuel, à qui Dieu avait exprimé sa volonté, il fut vaincu au combat et tué. Son successeur, David, fut le véritable fondateur de la monarchie hébraïque.

David s'empare de Jébus, une place forte appartenant aux Cananéens, et y construit la ville de Jérusalem, dont la position stratégique lui permet de s'imposer facilement à ses sujets. La ville étant bien fortifiée, David y transporte en grande pompe l'Arche d'Alliance et fait de Jérusalem le siège de la monarchie.

À l'intérieur des murs fortifiés de Jérusalem se trouvaient le centre religieux du peuple hébreu (l'Arche d'Alliance, puis le Temple), le centre politique (le siège et la résidence du roi) et le centre militaire (c'était la grande place forte du pays).

David a fondé le pouvoir hébreu en transformant ses patriciens, auparavant des montagnards indisciplinés, en sujets dociles à son règne de monarque absolu.

David organise une armée permanente pour exercer ses droits souverains et entame plusieurs guerres pour briser définitivement le pouvoir des peuples voisins qui attaquent sans cesse les Hébreux. Ayant réussi ces guerres, David étendit son empire de la mer Rouge à l'Euphrate. Il place le peuple israélite au niveau d'une grande monarchie dotée d'une grande métropole et de peuples tributaires sur lesquels il exerce son pouvoir.

Dans sa vieillesse, David est attristé par la révolte infructueuse de son fils Absalom. À la fin de sa vie, David devient poète et compose les psaumes qui portent son nom et qui constituent un chef-d'œuvre unique.

Son fils Salomon succède à David. Doté d'une sagesse qui le rendit célèbre, Salomon organisa la monarchie léguée par son père. Il s'entoure de tout le faste qu'exige la dignité d'un grand monarque, divise le royaume sur le plan administratif, veille au maintien des finances, régleme la fonction publique et les autres devoirs de l'État. D'autre part, il pratique le commerce et la navigation à grande échelle et s'enrichit considérablement.

L'œuvre la plus remarquable de Salomon est le Temple, construit par des spécialistes phéniciens avec des matériaux précieux provenant de diverses sources. Dans ce Temple, les Juifs offraient au vrai Dieu des sacrifices d'animaux et de fruits. Les prêtres entretenaient le culte et présidaient aux cérémonies religieuses. Le Temple, à l'intérieur d'une grande enceinte, comprenait plusieurs compartiments. L'arche d'alliance se trouvait dans l'un d'entre eux, le Saint des Saints. Le grand prêtre y entrait une fois par an.

Après Salomon, les Juifs se divisent. Deux tribus conservent Jérusalem comme capitale et restent fidèles à Roboam, l'héritier légitime. Les dix autres tribus acclamèrent un autre roi et eurent plus tard leur capitale à Samarie. Du point de vue religieux, les habitants du royaume d'Israël, composé des dix tribus séparées de Jérusalem, sont schismatiques et se rebellent contre l'autorité religieuse légitime. Des révolutions ont souvent bouleversé ce royaume. Sous Sargon, les Assyriens s'emparent du royaume et réduisent ses habitants en captivité, ce que les Juifs considèrent à juste titre comme un châtime de Dieu.

Alors que le royaume d'Israël déclinait en grandeur en violant ses devoirs religieux, le petit royaume resté fidèle à Dieu professait officiellement le culte divin. Ce royaume, qui conservait Jérusalem comme capitale et ne comprenait que deux des douze tribus hébraïques, fut souvent séduit par le polythéisme prestigieux professé par les nations voisines. Plus d'une fois, les rois renoncèrent à adorer le vrai Dieu et importèrent de faux dieux et leurs prêtres respectifs. Cependant, le vrai Dieu avait des adeptes parmi les Hébreux et fut adoré dans le Temple jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ.

Prophètes

Les prophètes étaient des hommes inspirés par Dieu, qui s'adressaient directement à eux. Ils annonçaient l'avenir au peuple de Dieu dans de grandes occasions et prédisaient le châtime imminent que méritaient leurs péchés ou le pardon et les récompenses qu'apporterait leur repentir. Ils ont également annoncé la venue du Sauveur du monde.

Leur héroïsme était extraordinaire. Leurs vifs reproches aux peuples et aux rois leur ont souvent coûté la vie. Cependant, rien ne les empêchait de remplir vigoureusement leur mission. Les plus importants sont Isaïe, Jérémie, Éliás, Amos, Ézéchiél et Daniel.

La vie chez les Hébreux

Les rois vivaient dans une richesse extraordinaire, tandis que les pauvres vivaient dans des situations très modestes.

Caractéristiques de la civilisation hébraïque

Bien que David et Salomon aient élevé le peuple hébreu à une grande et solide monarchie, la civilisation hébraïque n'a indéniablement pas mérité une grande place dans l'histoire d'un point de vue matériel, où elle a été surpassée par les Égyptiens, les Assyriens et les Perses, et d'un point de vue politique, puisque, même à leur apogée, les Hébreux n'ont jamais eu un grand empire comme ceux mentionnés plus haut.

Les caractéristiques de cette civilisation résident dans ses principes fondateurs :

1. Leur très haute conception de Dieu, que les plus grands penseurs grecs ou égyptiens n'ont pas atteinte sinon de manière très imparfaite ;
2. Les principes moraux parfaits du Décalogue, qui dépassent de loin tout ce que l'on trouve chez tous les autres peuples anciens ;
3. La haute perfection morale atteinte par les grands personnages de l'histoire juive en général, perfection qui les rend souvent supérieurs aux plus grands héros de l'Antiquité ;
4. Une conception de la fraternité humaine dérivée de l'idée que Dieu est le Père de tous les hommes. Cette conception confère à la civilisation hébraïque une douceur et une bienveillance que l'Antiquité ignorait totalement ou n'entrevoyait que de façon incomplète, de sorte qu'elle n'est jamais devenue un principe fondamental d'organisation économique et sociale.

Dans notre étude des autres peuples, nous avons vu la cruauté avec laquelle les anciens traitaient leurs ennemis pendant les guerres. Qu'il suffise de rappeler ce que firent les Perses. La morale professée par les Hébreux interdisait les guerres de conquête, que les auteurs anciens louaient comme de hauts faits. Les Hébreux les interdisaient. Un ennemi ne doit pas être traité comme tel, sauf en cas de légitime défense, et vous devez lui faire du bien plutôt que du mal : « Si tu trouves le bœuf ou l'âne de ton ennemi errant, remets-le à son propriétaire ». En temps de guerre, il n'est pas permis d'abattre des arbres en territoire ennemi, ce qui réduirait l'ennemi à la misère.

Les Juifs accueillaient les étrangers, que la plupart des pays anciens traitaient comme des ennemis ou des personnes inférieures aux nationaux et dépourvues de protection juridique. Ainsi, les étrangers circoncis pouvaient être admis dans la communauté hébraïque, et un voyageur affamé pouvait impunément se procurer les épis et autres fruits nécessaires à sa subsistance.

La raison de cet idéal d'harmonie entre tous les peuples réside dans la conviction que Dieu a créé tous les peuples, et pas seulement les Juifs. Dans l'Antiquité, tous les dieux étaient nationaux. Certains dieux ne s'intéressaient qu'à leur peuple. Le vrai Dieu, adoré par les Juifs, est le Dieu de tous les hommes et de tous les peuples. Certes, il préfère le peuple hébreu parce qu'il est le seul à être resté fidèle à son culte, mais il aime et protège tous les peuples de la terre avec une dévotion infinie.

Dieu étant le Père de tous les hommes, ceux-ci sont tous frères et sœurs et doivent s'aimer les uns les autres. C'est pourquoi les fortunes ne doivent pas être si importantes qu'elles nuisent aux personnes à faible revenu. Chaque famille doit disposer d'un terrain suffisant pour vivre et subvenir raisonnablement à ses besoins. Lorsque des circonstances économiques défavorables obligent une famille à vendre sa propriété, cette vente n'est que temporaire, car la terre revient à la famille l'année du Jubilé.

Les Juifs étaient un peuple de frères, c'est pourquoi l'usure était interdite. En tant que peuple de frères, ils devaient aimer leurs esclaves. Un israélite qui devient l'esclave d'un autre doit être libéré dans les six ans sans rançon, et un esclave israélite appartenant à un étranger vivant en Palestine doit être libéré l'année du Jubilé et peut être rançonné à tout moment. L'esclave jouissait du repos du sabbat et avait les mêmes droits que tout citoyen devant les tribunaux.

Ces sentiments bienveillants s'étendaient aux autres créatures de Dieu. C'est pourquoi il était interdit de cuire un agneau dans le lait de sa mère ou de détruire les nids d'oiseaux. Même les animaux domestiques avaient le droit de se reposer le jour du sabbat. Et lors d'une année sabbatique, tous les animaux sauvages avaient droit aux fruits des champs. De tels préceptes existaient déjà 3 000 ans avant l'apparition des sociétés de protection des animaux !

Chaque septième année était une année « sabbatique », au cours de laquelle les gens ne travaillaient pas les champs et vivaient des restes de l'année précédente, ce qui était facile dans cette région très fertile. Pendant l'année sabbatique, les produits spontanés de la terre appartenaient aux pauvres, aux étrangers ou aux animaux.

Lors de l'année jubilaire, célébrée tous les 50 ans, tous les esclaves étaient libérés, toutes les dettes cessaient et toutes les terres vendues ou hypothéquées étaient restituées. Cela permettait d'éviter l'accumulation excessive d'argent.

Il était interdit de mutiler le corps humain parce qu'il renferme une âme faite à l'image de Dieu, et il n'y avait donc pas de sacrifices humains.

On voit bien là la noblesse de la civilisation hébraïque dans l'antiquité et son progrès extraordinaire par rapport à toutes les autres. Il revenait au christianisme de donner à ces principes élevés leur plein développement, produisant ainsi notre civilisation chrétienne.

Huitième partie

La civilisation en Grèce primitive

Les Grecs se considéraient comme autochtones, c'est-à-dire originaires de la Grèce elle-même. Ignorant l'histoire de leurs véritables origines, ils prétendaient que le premier homme avait été formé à partir d'argile par le géant Prométhée, qui animait sa créature avec du feu volé à Zeus. Furieux, Zeus enchaîna Prométhée au sommet du Caucase, où un vautour était censé lui déchirer le flanc en permanence. Zeus tente alors d'anéantir le travail de Prométhée en détruisant la race humaine par un déluge. Mais Deucalion, le fils de Prométhée, réussit à se sauver du déluge à l'aide d'un bateau. Lorsque les eaux se sont retirées, Deucalion a peuplé la terre en jetant des pierres par-dessus son épaule. De chacune de ces pierres naquit un humain. L'un d'eux était Hélène, qui eut deux fils, Doros et Éole, et deux petits-fils, Ion et Aqueons. C'est de ces derniers que sont issus les quatre grands groupes de Grecs : Les Doriens, les Éoliens, les Ioniens et les Achéens.

Bien entendu, cette légende exclusivement mythologique n'a d'intérêt historique que parce qu'elle confirme la tradition biblique du déluge, si répandue parmi les peuples de l'Antiquité. Mais elle ne nous apprend rien de positif sur les origines du peuple grec, qui n'est sans doute pas issu de la Grèce elle-même, mais d'autres peuples qui se sont installés en Grèce, en Asie, ou peut-être en Europe.

Les légendes de la Grèce antique confirment que, outre les ancêtres grecs, la Grèce a également été habitée par des colons venus d'autres pays, appartenant peut-être à d'autres races. Un Phénicien a fondé Thèbes. Selon la tradition, un Égyptien aurait fondé Athènes et Argos. Quant au Péloponnèse, il doit son nom à un autre étranger, Pélops, fils du roi de Lydie, un pays d'Asie Mineure.

Les Grecs appelaient les premiers habitants de la Grèce Pelasgos. Certains historiens affirment que les Hellènes — les Grecs — n'étaient rien d'autre qu'une tribu de Pélasges. D'autres affirment que les Grecs et les Pélasgiens étaient des peuples différents. Selon certains historiens, les Pélasgiens étaient des Celtes ou des Phéniciens. Quant aux Hellènes, certains pensent qu'ils venaient d'Asie et étaient apparentés aux Perses, tandis que d'autres affirment qu'ils sont venus du nord de l'Europe dans le cadre de la grande invasion européenne par les peuples aryens.

Nous reviendrons sur les débuts de l'histoire de la Grèce lorsque nous étudierons les croyances et les institutions du peuple hellénique. Jetons maintenant un coup d'œil sur les civilisations préhelléniques, en tenant compte des découvertes récentes.

Civilisations préhelléniques

Les premiers habitants de la Grèce ont construit des villes entourées de murs faits d'énormes blocs de pierre. Mycènes est la plus célèbre. L'une des pierres murales trouvées à Mycènes pèse environ 120 tonnes. Impressionnés par les proportions de ces pierres, qui ne pouvaient être transportées et utilisées pour la construction que par des personnes aux muscles énormes, les Grecs ont prétendu que ces villes avaient été construites par une race de géants, les Cyclopes.

Explorées en 1876 par un Allemand, Schliemann, ces ruines ont permis de mieux comprendre la civilisation mycénienne. Comme Athènes, la ville se composait de deux parties : 1. la partie haute, ou nécropole, fortifiée par deux murs ; 2. la ville basse, fortifiée par un seul mur. Les nombreux diadèmes, bijoux et armes très riches trouvés dans les tombes excavées ont conduit à penser que ces tombes servaient aux rois. L'étude du type racial des Mycéniens était possible grâce à l'examen des masques en or recouvrant les cadavres, qui reprenaient précisément les traits du visage.

Outre l'exploration de Mycènes, Schliemann a fouillé le temple de Vénus en Scythie et la tombe des morts athéniens à Marathon. Il se consacre surtout à l'exploration des ruines de Troie.

Les fouilles de Schliemann, ainsi que d'autres, plus tardives, attestent que Meccenae et d'autres villes préhelléniques appartiennent à une civilisation appelée mycénienne, qui s'est épanouie en Grèce orientale, sur les îles de la côte grecque, en Crète et dans une partie de l'Asie Mineure. Les monuments caractéristiques de cette civilisation sont de grands murs, des tombes avec de grands dômes, etc. Les murs étaient si épais qu'ils atteignaient 14 mètres de large à certains endroits. Les villes et les monuments étaient si semblables qu'ils témoignent d'une remarquable unité de l'art et de la culture.

Outre cette civilisation préhellénique, appelée ainsi parce qu'elle a précédé la formation de la civilisation hellénique proprement dite, d'autres civilisations ont influencé la Grèce préhellénique par le biais des colonies étrangères qui s'y sont établies. En ce sens, l'influence de l'Égypte et de la Phénicie sur la Grèce, par le biais des colonies phéniciennes, souvent présentes sur la côte grecque, mérite d'être soulignée.

Les découvertes relativement récentes de Schliemann et d'autres chercheurs en Grèce et en Crète n'ont pas permis de percer tous les mystères de la civilisation mycénienne, qui reste encore beaucoup à étudier.

Histoire de la Grèce primitive

Entre la période préhistorique de la Grèce et de Rome et les premiers événements historiques proprement dits, il y a une longue période d'histoire légendaire.

Les Grecs se considéraient comme des autochtones, nés sur leur propre sol, et flattaient leur orgueil national en répudiant toute parenté avec les peuples anciens. Cependant, les historiens modernes rejettent cette hypothèse et adoptent des opinions différentes à ce sujet.

Pour certains, les Grecs et les Romains descendent d'une branche aryenne venue d'Asie, qui a longtemps stationné au nord de l'Adriatique, d'où elle a bifurqué pour envahir les péninsules italienne et grecque. D'autres pensent que les Grecs descendent de populations asiatiques, peut-être d'origines différentes, qui auraient fusionné pour former le peuple préhellénique.

L'étude des découvertes récentes en la matière a permis de constater que les récits légendaires, notamment ceux d'Homère, contiennent une part importante de vérité à côté de légendes mythologiques absurdes.

Les découvertes récentes ont abondamment prouvé la véracité des récits classiques et, en même temps, l'existence d'une civilisation florissante en Grèce et en Asie Mineure, qui préfiguraient la civilisation hellénique d'un point de vue culturel et montraient l'étroite parenté du peuple grec avec les peuples qui l'ont formée d'un point de vue racial.

Schliemann a été la figure la plus marquante dans ce domaine des découvertes historiques récentes. Élevé dans son enfance par les récits des légendes classiques de la Grèce antique, il conçoit à l'âge adulte le projet de retrouver les ruines de Troie, que l'on croyait perdues. Après diverses vicissitudes, il réussit à se constituer une immense fortune, partit pour l'Asie Mineure et commença des fouilles là où il pensait que se trouvait l'ancien Ilium.

Il y a trouvé les ruines superposées de plusieurs villes, dont l'une, détruite par le feu, semble avoir été la Troie de Priam et d'Hector. Les difficultés causées auparavant par le gouvernement turc l'ont contraint à abandonner le site après des recherches d'une importance historique incalculable.

Il a également effectué des recherches en Crète et à La Mecque. La civilisation crétoise s'est révélée extraordinairement développée et assez cosmopolite, comme le laisse supposer la situation géographique de l'île, compte tenu des diverses traces de civilisations étrangères que l'on peut y observer.

Mycènes était une civilisation très proche de celles de Troie et de Crète. La taille des pierres de leurs murs, dont l'une est plus lourde qu'une locomotive, était très impressionnante. De nombreux auteurs y voient un lien avec l'ancienne légende de l'existence d'un peuple de géants en Grèce. Ces études sur Troie, la Crète et Mycènes ont révélé l'existence, sur le continent grec, les îles et l'Asie Mineure, d'une civilisation dite préhellénique parce qu'elle contenait en germe les principaux éléments de la civilisation hellénique qui en est issue.

La civilisation hellénique

Les villes d'Athènes, de Thèbes et de Sparte étaient les principaux centres de la civilisation hellénique. Thèbes et Sparte exercent alternativement l'hégémonie sur la Grèce. Cette dernière était politiquement organisée en petites municipalités totalement indépendantes les unes des autres et liées par des alliances (amphictyonies). Ces amphictyonies étaient de vastes fédérations de peuples liés par le culte de certaines divinités communes à tous, en l'honneur desquelles ils célébraient périodiquement des jeux athlétiques.

Les villes grecques pratiquaient généralement le commerce maritime, ce qui a conduit à la fondation de villes à population entièrement grecque, appelées colonies, dans diverses parties de la côte méditerranéenne. Elles étaient politiquement indépendantes de la métropole, mais devaient vénérer les dieux de celle-ci, à qui elles envoyaient des tributs périodiques, et lui devaient également une assistance militaire dans certains cas. Ils possédaient des colonies fortifiées en Grande-Grèce, en Asie Mineure et en Sicile.

La civilisation à Athènes

Alors que Sparte présente une organisation sociale caractérisée par l'absorption de la quasi-totalité des droits individuels au profit de l'État et par la culture exclusive des vertus militaires et de l'aptitude physique au détriment de la formation intellectuelle et en sacrifiant complètement la liberté et l'indépendance individuelle, Athènes se distingue en développant toutes les vertus civiques au détriment d'un certain sens de la discipline que Sparte avait en excès.

L'État athénien, ami de la culture intellectuelle, des arts et de la liberté, est sacrifié et absorbé par les intérêts individuels et sombre dans l'anarchie, ce qui est l'excès inverse de Sparte.

Athènes a cherché à réaliser l'idéal d'une démocratie libérale moderne. Après plusieurs révolutions qui ont détruit son ancienne aristocratie, elle a mis en place une démocratie populaire selon les principes qui la caractérisent. Les citoyens, tous libres et égaux, au nombre d'environ 15 000, éalisaient périodiquement 6 000 fonctionnaires temporaires. Aucune fonction ne peut être exercée à vie ou de manière héréditaire, et aucun citoyen ne peut exercer plus d'une fonction publique.

Toutes les questions d'importance étaient traitées dans de grandes assemblées convoquées presque quotidiennement, auxquelles tous les citoyens participaient. Lorsqu'ils commencent à débattre d'une question, les orateurs reçoivent la parole et défendent longuement leur point de vue. Enfin, ils procédaient à un vote. C'est ainsi que les Athéniens cherchaient à atteindre l'idéal d'un véritable gouvernement populaire.

Une démocratie ratée

La démocratie athénienne ne méritait pas son nom pour deux raisons : 1. La conception particulière donnée au mot « peuple » à Athènes ; 2. les institutions démocratiques souffraient de la corruption à laquelle les démocraties se prêtent facilement.

Dans le langage courant, le mot « peuple » désigne l'ensemble des habitants d'un lieu ou, dans un sens plus restreint, les classes inférieures de la population. Le peuple d'Athènes ne gouvernait ni dans un sens ni dans l'autre. Le droit de vote était accordé exclusivement à une petite minorité, et les esclaves, deux ou trois fois plus nombreux que les hommes libres, travaillaient toute la journée pendant que les Athéniens faisaient de la politique et écoutaient des discours.

D'autre part, les institutions démocratiques ont rapidement été dénaturées. Les Athéniens étant passionnés de rhétorique, les orateurs les plus éloquents remportaient le plus de suffrages. Ainsi, la direction de la cité appartenait aux orateurs et indirectement aux hommes suffisamment riches pour acheter ces derniers. Il est même arrivé que des gouvernements étrangers soudoient certains orateurs.

Caractéristiques de la civilisation grecque

Située entre l'Europe et l'Asie, la Grèce représente la fusion de l'esprit oriental et de l'esprit occidental. L'esprit oriental est spontanément spéculatif, mais la prépondérance de la fantaisie en Orient conduit la spéculation dans des directions incohérentes, la transformant en un vagabondage stérile.

L'art oriental reflète avec éclat cette prépondérance de l'imagination. Les Orientaux, très raffinés et exigeant en matière de luxe et de confort, donnent à leurs œuvres l'empreinte de rêves irréels jamais réalisés même par le potentat le plus fantasque. D'où, en général, leur idée fixe de la richesse des détails dans les ornements, les vêtements et les motifs décoratifs des bâtiments. D'où leur souci de toujours faire de grandes choses. Les Grecs, continuant les esthètes, donnèrent à toutes leurs œuvres un cachet artistique incomparable, et continuant les spéculateurs, ils donnèrent à la philosophie un développement qui les porta jusqu'aux plus hauts sommets de la métaphysique.

Cependant, les caractéristiques de l'esprit occidental étaient déjà clairement visibles dans la civilisation grecque. La prépondérance de la raison sur l'imagination caractérise l'esprit occidental. Ses activités spéculatives sont plus positives et visent à conquérir la vérité sans digressions intérieures agréables à l'imagination, mais inacceptables pour la raison.

C'est dans cette optique que l'esprit grec a créé ses productions artistiques les plus caractéristiques, au lieu de concevoir des rêves esthétiques plus typiques des légendes ou des contes des mille et une nuits. Entièrement fondés sur la réalité, les monuments de l'art grec témoignent d'un esprit clair et positif qui admire tout ce qui est beau dans la nature sans chercher à s'évader dans un ordre des choses irréel. Ce caractère positif explique également la sobriété de l'art grec, beaucoup plus soucieux de l'harmonie des détails que de leur richesse.

La civilisation hellénique

Pour comprendre le développement de la civilisation hellénique, l'esprit de ses institutions et de sa vie politique, il est indispensable d'étudier les croyances les plus anciennes des Grecs. Après avoir passé en revue ces croyances, nous verrons leur impact sur le développement de la société grecque et nous suivrons ce développement des périodes les plus anciennes aux plus récentes de l'histoire grecque.

Cependant, comme les Grecs et les Romains sont très proches sur le plan racial et que des croyances primitives identiques chez les deux peuples ont affecté la formation et l'évolution de leurs institutions politiques et sociales, nous étendrons

cette étude à Rome et aux villes italiennes liées à la Grèce sur le plan racial. Par conséquent, chaque fois que nous décrivons des croyances et des événements sans mentionner de lieux, comprenez que nous parlons indistinctement de l'Italie et de la Grèce.

Si vous souhaitez approfondir le sujet, je vous conseille vivement de lire le magnifique ouvrage de Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.

Le culte des morts

Les Grecs de l'Antiquité et leurs parents de la péninsule italienne croyaient qu'une fois enterrés, les morts vivaient une vie analogue à la nôtre. Il en serait de même pour les mauvais et les bons — le bonheur qu'ils pourraient avoir dépendrait du culte que leurs descendants rendraient aux morts. Les morts qui recevraient le culte de leurs descendants seraient heureux. Ceux qui sont abandonnés par leurs descendants ou dont les derniers se sont éteints sont éternellement malheureux. Les défunts, abandonnés par leurs descendants, reviendraient sur terre sous la forme de fantômes maléfiques pour tourmenter leur progéniture infidèle.

Lorsque quelqu'un mourait, ses descendants suspendaient des chevaux et des esclaves au-dessus de sa tombe dans l'espoir qu'ils l'aideraient à vivre sous terre. Les tombes étaient percées d'un trou par lequel on introduisait de la nourriture pour les morts. Des banquets funéraires étaient souvent organisés à côté des tombes, au cours desquels tous les membres de la famille prenaient un repas ensemble tout en associant le mort au repas grâce à la nourriture introduite dans la tombe.

D'un point de vue social, la principale caractéristique de ce culte était son exclusivité familiale. Les morts ne pouvaient être vénérés que par leurs descendants respectifs. Un mort voyait d'un mauvais œil le culte qui lui était rendu par un non descendant, même s'il était voué à un malheur éternel par l'abandon des siens ou l'extinction de sa descendance.

Un autre culte propre au peuple que nous étudions est celui du feu sacré, qui consiste à vénérer un feu qui brûle sur un autel à l'intérieur de la maison. Ce culte a reçu son exclusivité familiale du culte des morts. Le feu sacré ne pouvait être adoré que par les membres de la famille. Étant donné le caractère familial de ce culte, il n'y avait pas d'autre prêtre que le chef de famille. Chaque chef de famille était prêtre dans sa propre maison. Ce culte n'avait pas non plus d'autre sanctuaire que la maison.

Gens, curie, tribu

À l'époque que nous étudions, les peuples dont il est question vivaient sous un régime patriarcal. Cela signifie que la seule forme d'organisation connue était la famille patriarcale composée du patriarche et de tous ses descendants. Cette société ou organisation était familiale, économique, politique, militaire et religieuse. Familiale, parce qu'il s'agissait d'une grande famille. Économique, parce que c'est au sein de cette organisation et sous son autorité que se développe la vie économique des individus. Politique, parce que chaque famille était un petit royaume qui déclarait la guerre et faisait la paix, condamnait ou pardonnait, et remplissait d'autres fonctions politiques. Militaire, parce que tous les hommes de

la famille formaient une petite armée. Religieuse, car la famille était en même temps une petite église, c'est-à-dire un petit groupe de croyants réunis autour d'un même culte.

Cette situation correspond exactement à une idée fondamentale de l'époque : une organisation politique doit avoir un fondement religieux. Ce n'est qu'autour d'un culte que l'on peut comprendre que des hommes se rassemblent de manière à constituer une unité politique.

Le développement naturel de l'organisation familiale a donné naissance au peuple. Les gens, comme les Romains les appelaient, étaient un groupe de familles qui, tout en ayant chacune ses propres ancêtres à vénérer, étaient néanmoins liées entre elles par le culte d'ancêtres communs. En d'autres termes, chaque famille vénérait ses propres ancêtres, mais avait aussi des ancêtres qui descendaient d'autres familles. Ces ancêtres étaient adorés en tant que *gens*. Comme la famille, les gens étaient à la fois une association religieuse, politique, familiale et militaire.

Le chef de famille était à la fois le chef religieux, politique et militaire. Au-dessus des chefs de famille qui composaient un gens, il y avait un chef de gens qui exerçait son autorité non seulement sur le plan religieux, mais aussi sur le plan politique et militaire.

Les gens étaient également regroupés en *curiae*, groupes de gens réunis autour d'un culte commun et dont les fonctions étaient similaires à celles qu'avaient les gens concernant la famille. Par le même processus, les *curiae* se formaient en tribus, groupes de *curiae* avec un chef. Ces tribus étaient aux *curiae* ce que les *curiae* étaient aux gens, et les gens aux familles.

Alors que ce processus de développement était bien engagé, un nouveau type de religion est apparu et s'est répandu dans les péninsules grecque et italique, se développant à côté des cultes des ancêtres et du feu sacré sans les détruire. Il s'agit du culte des dieux mythologiques, des êtres appartenant à une catégorie supérieure à celle des hommes, que ces derniers vénèrent en raison de cette supériorité et non d'un quelconque lien de parenté. Le culte des dieux mythologiques n'avait pas un caractère domestique et n'était pas une extension de la famille. Parfois, ces dieux étaient de simples mortels, vénérés après leur mort pour leurs hauts faits. Mais ces mortels pouvaient être adorés par ceux qui ne descendaient pas d'eux.

Nous ne savons pas avec certitude si le fondement religieux des curies était le culte des ancêtres commun aux gens qui les composaient ou un héros régional. Il est en revanche certain que le fondement religieux des tribus était le culte d'un dieu et non d'un ancêtre.

L'exclusivité du nouveau culte. Par un phénomène assez curieux, le culte des héros et des dieux a conservé l'exclusivisme familial du culte des ancêtres. Dans les tribus formées pour adorer l'une de ces divinités, seuls les membres des curies qui composaient la tribu et leurs descendants étaient admis au culte. Si quelqu'un en dehors de ces curies voulait vénérer la divinité et participer aux cérémonies religieuses organisées en son honneur, il n'était pas admis.

Mais le nouveau culte n'est plus si domestique qu'il n'a pas besoin de temples. La religion des morts et du feu sacré n'avait pas de temple, les maisons et les tombes des ancêtres suffisaient. Ce n'est plus le cas pour le culte mythologique. Les dieux avaient besoin de leur propre temple. Bien entendu, ce temple était le point d'attraction de toutes les familles qui s'y rattachaient. Le temple nécessitait un mur de protection en cas de guerre, et la multitude des fidèles se réfugiait naturellement derrière ce mur, d'où la nécessité d'établir les premières villes.

La fondation d'une ville ne s'est pas faite, comme c'est souvent le cas aujourd'hui, insensiblement, progressivement, sans que les premiers habitants aient eu l'intention explicite de la fonder. La fondation était un acte religieux solennel, et les fondateurs avaient explicitement l'intention de fonder une ville.

Le rituel de fondation des villes comportait de nombreux détails qu'il n'est pas nécessaire d'aborder. Il suffit de dire que le fondateur ouvrait un sillon dans lequel les pierres de la muraille étaient placées, et qu'il le faisait en récitant certaines prières. Une fois tracé, le sillon était sacré et infranchissable. Sauter par-dessus était un sacrilège. C'est ce qui explique l'indignation de Romulus et le fait qu'il soit allé jusqu'à tuer son frère Rémus. Une fois fondée, la ville forme une nouvelle unité politique, religieuse et militaire : le municpe.

L'aristocratie

Comme les gens, la curia et la tribu, la commune avait ses propres dieux, qui ne pouvaient être adorés que par les premiers habitants et leurs descendants. Les étrangers, c'est-à-dire ceux qui sont arrivés après la fondation et leurs descendants, ne pouvaient pas être admis à adorer les dieux municipaux. Pour les Grecs et leurs parents italiques, on ne pouvait appartenir à une religion qu'en l'héritant de ses parents. Par conséquent, les individus qui n'appartenaient pas aux familles fondatrices de la ville ne pouvaient pas hériter du droit au culte municipal et en étaient exclus.

Or, dans la commune, comme dans la tribu, la curie ou le peuple, toute autorité et toute loi sont religieuses. Personne en dehors de la religion de la municipalité ne pouvait exercer l'autorité ou bénéficier de la loi. Par conséquent, toute personne ne descendant pas des familles fondatrices de la commune ne pouvait pas exercer de fonction publique et n'avait aucun droit.

Comme les communes nouvellement fondées comptaient une importante population de fugitifs d'autres communes, d'aventuriers et d'esclaves en fuite qui venait s'y installer, et que le nombre de ces personnes augmentait de plus en plus au fil du temps, deux classes se sont formées dans chaque commune : les familles fondatrices et les étrangers. Les premières sont autorisées à participer au gouvernement et sont protégées par la loi en raison de leur appartenance à la religion municipale. Les familles privilégiées constituaient une aristocratie omnipotente, les autres formaient la plèbe.

Première révolution

Toutes les municipalités gréco-italiennes étaient dirigées par des rois qui étaient à la fois les chefs politiques et religieux suprêmes. Aux côtés des rois, il y avait

généralement un sénat auquel participaient les chefs des lignées nobles. Les roturiers étaient exclus du gouvernement.

La lutte entre le sénat aristocratique et les rois a commencé très tôt, chacun voulant réduire les prérogatives de l'autre. Lorsque les rois s'aperçoivent que l'aristocratie menace de plus en plus leurs prérogatives, ils décident de s'allier à la plèbe, en exigeant pour elle des droits qui impliqueraient une réduction du pouvoir de la noblesse. Ne pouvant tolérer cette situation, l'aristocratie s'est révoltée, a chassé la royauté dans toutes les municipalités et a commencé à gouverner par l'intermédiaire de sénats et de fonctionnaires temporaires tels que les consuls romains.

La révolution, aristocratique et républicaine, ne s'est pas déroulée de la même manière dans toutes les communes. Dans certaines, elle s'est faite sous la menace des armes ou par des luttes strictement politiques. Dans d'autres, elle est imposée par la force. Certaines villes ont aboli d'un seul coup les fonctions du roi. D'autres ont progressivement réduit les fonctions du roi jusqu'à lui faire perdre tout pouvoir. Certaines municipalités ont conservé la royauté avec des fonctions exclusivement religieuses. Dans d'autres, la famille royale perd même les fonctions de haut pontificat attachées à la royauté.

Deuxième révolution

Une fois les rois — leurs plus redoutables adversaires — vaincus, les petites aristocraties municipales ont commencé à régner d'une main de fer. Cependant, divers phénomènes sociaux ont contribué à réduire leur pouvoir.

Tout d'abord, les rivalités entre les chefs des lignées aristocratiques ont provoqué un bouleversement de la structure de l'organisation aristocratique. Jusqu'alors, seuls les chefs des lignées aînées pouvaient être sénateurs. Les chefs des lignées non primitives ont fini par être dégoûtés et ont cherché à participer au sénat, ce que les premiers-nés ont dû autoriser. Cependant, le fait d'accorder des lignées de premier-né à d'autres a brisé la rigueur de l'organisation aristocratique, et le démembrement des générations a ébranlé l'aristocratie.

Deuxièmement, il y a eu un mouvement pour abolir le patronage. Sans entrer dans le détail du fameux institut du clientélisme, ce qui ne serait pas compatible avec le résumé de ce cours d'un an, je peux vous dire que le client était un roturier lié à un aristocrate par des liens solides de dépendance économique, ce qui impliquait une grande infériorité sociale et politique. Cet institut de patronage commença à déplaire à la plèbe qui en réclama l'abolition avec plus ou moins de violence et finit par l'obtenir.

Ces deux réformes ont profondément bouleversé l'organisation aristocratique. La première a brisé la cohésion des familles aristocratiques maintenue par la discipline stricte qui subordonnait les nombreux lignages secondaires aux lignages aînés unis par leur participation au Sénat, et la seconde a déconnecté la plèbe de sa vassalité à l'aristocratie, créant la possibilité d'un nouveau progrès social.

Par conséquent, l'aristocratie fera face à la troisième révolution avec des moyens de résistance très réduits.

Troisième révolution

Cette révolution a été éminemment démocratique, égalisant les droits politiques entre l'aristocratie et la plèbe. Avant cette révolution, seule l'aristocratie gouvernait. Au cours de la troisième révolution, la plèbe a commencé à revendiquer, parfois sous la menace d'une arme, par des moyens purement politiques, le droit de participer aux fonctions publiques et à l'administration municipale.

Plusieurs facteurs ont contribué à faciliter cette évolution. L'un d'eux est la montée en puissance de l'infanterie en tant qu'arme de guerre. Jusqu'alors, la cavalerie était l'apanage des nobles et constituait la principale arme de combat. En temps de guerre, le roturier était un facteur d'importance secondaire. Cependant, à mesure que la valeur guerrière de l'infanterie augmentait, les roturiers gagnaient en influence et leur participation, dans certains cas, devenait décisive pour que l'aristocratie triomphe au combat.

Un autre facteur est l'apparition de l'argent. Sous l'ancienne constitution aristocratique, la plèbe ne pouvait pas acquérir de biens immobiliers. Les roturiers ne pouvaient pas acquérir de richesses puisque toute richesse était nécessairement constituée de biens immobiliers. Avec l'apparition de l'argent et le développement du commerce et de l'industrie, les roturiers peuvent se constituer d'immenses propriétés qui ne sont pas des biens immobiliers, surtout dans les communes où les nobles considèrent que toute activité industrielle ou commerciale est indigne d'eux.

Une autre classe instruite s'est formée à côté de l'aristocratie : la plèbe riche, qui a combattu les anciens lignages nobles sur un pied d'égalité, avec toutes les ressources de la fortune et de la culture et le prestige d'une éducation approfondie. Successivement, la plèbe est admise à toutes les fonctions publiques, jusqu'à ce que toute distinction entre elle et l'aristocratie finisse par disparaître.

Comme pour d'autres révolutions, les épisodes de celle-ci ont été très divers dans les différentes municipalités, et la lutte a comporté des alternatives de violence et de ruse politiques, que l'histoire des principales villes gréco-italiennes a conservées pour la connaissance de la postérité. Nous examinerons de plus près ces différents épisodes lorsque nous étudierons Athènes, Sparte et Rome.

En règle générale, il suffit de dire que les moyens utilisés par les réformateurs sociaux pour parvenir à un nivellement entre les deux classes ont consisté à créer de nouvelles classes plutôt qu'à supprimer immédiatement les différences entre les classes, l'argent plutôt que le sang étant le critère de différenciation entre les citoyens. En d'autres termes, l'aristocratie est remplacée par la ploutocratie. Finalement, les nobles se résignent à cette réforme sans trop d'opposition, car, en tant que grands propriétaires terriens, ils font partie de la classe la plus élevée des citoyens, c'est-à-dire les plus riches. Cependant, la résistance de l'aristocratie est très forte.

Enfin, on a également supprimé la différence entre les classes en fonction de l'argent, et tous les hommes libres sont devenus égaux en droits, qu'ils soient nobles ou roturiers, pauvres ou riches.

Quatrième révolution

Après l'égalisation des droits politiques, le virus fatal de l'ambition et de l'anarchie produira une nouvelle révolution. La noblesse avait déjà détrôné les rois. La plèbe riche a déjà écrasé la noblesse. Il suffisait que la plèbe pauvre attaque la plèbe riche pour que le chaos soit complet. C'est ce qui s'est passé.

Une fois le régime démocratique établi dans les communes gréco-latines, l'oligarchie a acquis une telle force que les roturiers ont voulu la dépouiller de sa prééminence politique et de ses richesses. Des révolutions sanglantes des pauvres contre les riches ont eu lieu, caractérisées par des épisodes vraiment abominables où ni les personnes âgées, ni les enfants, ni la tradition, ni la pudeur, ni la noblesse n'ont été respectés. Cette lutte s'est déroulée dans presque toutes les cités gréco-latines et n'a cessé que sous le joug des armes romaines, rétablissant la paix sociale.

C'est au cours de cette phase de l'histoire gréco-latine que la tyrannie est apparue pour la première fois. Ce mot n'avait pas le sens péjoratif qu'il a aujourd'hui. La plèbe, sentant qu'elle ne pourrait conserver son pouvoir sans un gouvernement fort capable d'étouffer toute tentation de restauration aristocratique, rétablit partout la monarchie. Cependant, ils ne pouvaient pas restaurer la royauté, car elle nécessitait un caractère religieux que l'ancienne religion aristocratique ne donnait pas. Ils ont donc dû créer une monarchie où le monarque ne s'appelait pas roi. Les tyrans étaient ces rois sans couronne. Ce sont souvent des aventuriers sans la moindre valeur intellectuelle ou morale, qui flattent habilement les passions populaires les plus viles et sacrifient sans pitié les familles aristocratiques à la colère de la plèbe.

Le régime de la tyrannie marque la fin de cette évolution. En se soumettant aux tyrans, la Grèce était prête à perdre son indépendance, que les troupes romaines se sont empressées de lui retirer.

Sparte

Située dans la péninsule du Péloponnèse, Sparte était une ville où s'épanouissait une civilisation aristocratique et militaire rigide. Les Spartiates étaient des Grecs appartenant à des tribus doriennes qui, repoussés du nord de la Grèce par une invasion thessalienne, s'établirent dans la péninsule du Péloponnèse et soumirent à leur domination une région autrefois aux mains des Achéens. Bien moins nombreux que les peuples qu'ils soumettent, les Spartiates doivent maintenir une organisation militaire pour ne pas être expulsés d'un pays conquis. Cette obligation a une autre conséquence : une fois absorbés par le service militaire, les Spartiates doivent forcer les vaincus à pratiquer l'agriculture à leur profit.

Classes sociales

Il existe trois classes sociales :

1. La première est l'aristocratie, composée des Eupatria, c'est-à-dire des envahisseurs. Elle est composée d'environ 9 000 hommes. Cette aristocratie a tous les droits ;

2. Viennent ensuite les Péreks, habitants des environs, qui semblent descendre d'anciens occupants de la région maritime montagneuse de Laconie. Ils étaient environ 30 000 et habitaient une centaine de villages qu'ils administraient librement. Ils cultivaient la terre et pratiquaient le commerce, l'industrie et la navigation, mais n'avaient aucun droit politique. Ces activités étaient interdites aux Eupatrides.

3. Enfin vinrent les Ilotas, descendants des habitants des vallées. Moitié libres, moitié esclaves, ils ne vivaient pas dans des villages, mais dans des huttes isolées construites sur des terres qu'ils cultivaient. Ils n'étaient pas propriétaires, mais serfs de la glèbe, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas vendre la terre. Ils n'avaient pas le droit de se battre ni de chanter des chansons de guerre. On dit qu'ils s'enivrent à la vue des jeunes femmes. Comme ils étaient très nombreux, ils étaient tués lors des chasses annuelles de Cryotas. Beaucoup ont été condamnés à la peine capitale pour diverses raisons, par exemple, pour avoir quitté leur maison après le coucher du soleil.

Dirigée par deux rois, l'aristocratie militaire opprime également le Péloponnèse en dominant une grande partie de son territoire. Les lois de Lycurgue tendent à établir la prépondérance de cette aristocratie. Aussi puissants soient-ils, les deux rois ne sont plus que des figures de proue. C'est le sénat, composé uniquement de nobles, qui gouverne. Une assemblée à laquelle tous les membres participent se réunit chaque mois pour approuver ou rejeter les lois du sénat. Les éphores étaient des magistrats élus pour cinq ans qui supervisaient les rois et les autres fonctionnaires de l'État. En théorie, l'égalité absolue de fortune entre eux devait unifier cette aristocratie. Mais cette égalité n'existait pas, car il y avait une aristocratie riche et une aristocratie pauvre.

L'enseignement est axé sur la formation des soldats. La culture intellectuelle leur importe peu. Dès sa plus tendre enfance, le Spartiate, destiné à devenir soldat, reçoit une éducation qui le prédispose à briller dans la pratique des vertus militaires. Dès sa naissance, il est examiné par les anciens de la tribu, qui vérifient si son teint est normal. Si ce n'était pas le cas, ils le jetaient du haut du mont Taigetus jusqu'à ce que mort s'ensuive, car la vie d'un citoyen physiquement déformé et inapte à l'armée ne semblait pas utile à la patrie. Comme vous pouvez le constater, les théories racistes de sélection ne sont pas nouvelles.

Une fois les enfants en bonne santé rendus à leur mère, leur éducation était caractérisée par la rigueur la plus intransigeante. Les enfants n'étaient pas protégés du froid par des vêtements chauds. Ils étaient contraints de manger des aliments adaptés à leur âge, qu'ils leur paraissent agréables ou non. À l'âge de sept ans, un garçon est incorporé dans une petite milice militaire d'enfants, dont les commandants sont des élèves qui se sont distingués par leur intelligence ou leur force. Outre l'entraînement au maniement des armes, les élèves apprennent la fameuse danse guerrière de Pyrrhus. L'athlétisme est également très

développé. En revanche, l'éducation intellectuelle est négligée et les Spartiates considèrent que la culture de l'esprit est superflue pour l'armée.

Les garçons n'avaient pas le droit de se plaindre du froid, de la chaleur, de la faim, de la soif, de la fatigue ou de la douleur. Ils portaient constamment des tissus de même qualité, hiver comme été. Sauf les jours de grande fête, il leur était interdit de se laver ou de se parfumer. Leur nourriture était pauvre et ils devaient voler pour vivre. Mais quiconque était pris en flagrant délit de vol était inexorablement puni. Chaque année, un concours était organisé sur l'autel d'Artémis. Les concurrents subissaient une formidable épreuve d'endurance. Exposés à la flagellation, ils devaient résister à la douleur le plus longtemps possible. Le vainqueur était celui qui se plaignait le dernier. Certains concurrents sont morts de douleur pendant l'épreuve.

La vie d'adulte était également extrêmement austère. Ils devaient participer à des exercices militaires quotidiens, notamment courir, sauter et manier des armes. Les hommes étaient souvent obligés de participer à certains repas publics de l'aristocratie. La nourriture était élémentaire et les hommes se réunissaient par groupes de 15. Même s'ils n'étaient pas quotidiens, ces repas étaient suffisamment fréquents pour devenir très ennuyeux, mais même les rois n'étaient pas dispensés d'y participer.

Laconisme

Une telle éducation et un tel mode de vie rendaient les esprits rigides, sévères et peu loquaces. Les Spartiates étaient très attachés à la concision. C'est pourquoi la sobriété et la concision du discours étaient appelées laconisme — de « Laconia », une région spartiate.

Les femmes

Bien qu'exclusivement dédiées à la vie de famille, elles avaient également une formation mentale particulière. Leurs habitudes étaient très viriles par rapport aux femmes grecques. Elles pratiquaient le sport et étaient donc la cible de l'ironie dans toute la Grèce.

Les femmes avaient un héroïsme extraordinaire qui les amenait à affronter sereinement même les souffrances auxquelles le cœur féminin est le plus sensible. Par exemple, le cas célèbre d'une mère qui, apprenant que ses cinq fils étaient morts à la guerre, a dit : « Tant mieux, rendons grâce aux dieux ». Une autre femme spartiate a tué de ses propres mains un fils qui s'était enfui du champ de bataille. C'est l'héroïsme dans toute son ampleur, mais poussé à une exagération monstrueuse et contre nature.

La valeur militaire de Sparte

Curieusement, cette éducation brutale n'a pas fait des Spartiates les soldats les plus glorieux de la Grèce. En rabougrissant l'esprit au profit du corps et en comprimant la libre expansion des personnalités par une discipline militaire inexorable, les Spartiates étaient sans doute des soldats héroïques, mais ils manquaient d'initiative et de talent militaire. Les grands généraux athéniens étaient bien plus utiles à la Grèce pour leur lucidité, leur audace et leurs

performances vigoureuses que les soldats spartiates. La guerre contre les Perses l'a clairement démontré.

La perfection militaire étant le but de toutes les organisations politiques et sociales et de toute la pédagogie spartiate, on peut donc dire que Sparte a échoué chaque fois qu'elle a tenté d'exagérer le concept d'héroïsme et de discipline en transformant l'homme, être intelligent et libre, en un automate brut et massif.

Sculpture

Outre Phidias, auteur de la célèbre statue d'Athéna au Parthénon, il faut citer Myron, qui a sculpté le Discobole, et Praxitèle, qui a sculpté Hermo. Le constructeur du Parthénon fut le grand Ictinus. Galimachus a construit l'Erecteion.

La peinture a également atteint une grande perfection. Les Grecs peignaient généralement des fresques, c'est-à-dire directement sur les murs et non sur des toiles. Les peintures grecques sont principalement des vases et d'autres petits objets. Elles témoignent de la perfection du style artistique propre aux Grecs.

Littérature

Outre les grands orateurs grecs, parmi lesquels Démosthène brillait indubitablement, la littérature avait à Athènes d'admirables cultivateurs. Il y avait Eschyle, Sophocle et Euripide dans la tragédie, Aristophane comme poète comique, Hérodote, Thucydide et Xénophon comme historiens, pour ne citer que des noms du siècle de Périclès. Je ne parlerai pas des philosophes, qui sont abordés et traités dans le cours d'histoire de la philosophie.

Comme le montre cette liste de noms exponentiels dans les arts et les lettres qui ont fait l'admiration du monde entier, Athènes a été « l'école de la Grèce », dans laquelle l'esprit hellénique s'est admirablement épanoui et a atteint sa caractéristique et son plus haut sommet, rendant immortelle la grande patrie d'Homère.

Invasions et migrations dans la Grèce ancienne

Les Grecs étaient considérés comme des autochtones, mais ce n'était pas le cas. Ils venaient d'Asie et appartenaient à la grande famille aryenne. Les premiers habitants du pays furent les Pélasgiens, qui construisirent les plus anciennes cités. On les appelle aussi préhelléniques, c'est-à-dire avant les Hellènes. Ils ont peuplé le continent, les îles voisines et la côte occidentale de l'Asie mineure, donnant naissance aux trois principaux foyers de la civilisation préhellénique : le continent, la Crète et Troie.

Les Pélasgiens, autrefois agriculteurs et bergers, ne parlaient pas le grec et ont subi l'influence civilisatrice des Égyptiens et des Phéniciens. La tradition attribue la fondation d'Athènes à l'Égyptien Cécrops et celle de Thèbes au Phénicien Cadmus, qui a apporté l'alphabet en Grèce. On raconte que Cadmus quitta la Phénicie, sa patrie, à la recherche de sa sœur Europe, qu'il fut enlevé par Zeus, métamorphosé en taureau et qu'il s'installa en Grèce sur l'ordre de l'oracle de Delphes.

Les Hellènes, peuples de langue grecque, sont apparus en Grèce vers 1 400 av. Ce sont d'abord les Achéens, puis les Éoliens, venus du sud de la Russie, qui pénètrent dans le pays par la Thessalie et l'Épire. Les Achéens vont jusqu'en Crète, dont ils détruisent la puissance, et s'établissent sur la majeure partie du continent avec les Éoliens. Plus tard, ils surmontent la résistance troyenne en atteignant les côtes de l'Asie Mineure. Les Achéens, en érigeant des fortifications à Tirynus et à Mécène, dominent une grande partie de la Grèce et répandent la civilisation crétoise qu'ils ont adoptée.

Comme on peut le déduire des poèmes homériques, les Achéens l'emportent à l'époque héroïque et dominant le Péloponnèse. Les Éoliens peuplent le centre et l'ouest de la Grèce ; les Ioniens vivent d'abord à Prindo et Maupacta, au nord, puis partent s'installer dans le sud du Péloponnèse.

Descendus des montagnes du nord de la Thessalie, tantôt pacifiquement, tantôt violemment, les Doriens envahissent la Grèce et s'installent d'abord dans le Péloponnèse. Cette invasion a entraîné une grande migration des anciens habitants du pays et la fondation de colonies sur les côtes de l'Asie Mineure et des îles voisines.

Parmi les tribus helléniques, les Doriens et les Ioniens se distinguent surtout par leur civilisation et leur rôle dans l'histoire grecque. Avec leur migration (vers le sud), les Doriens ont provoqué une rivalité avec les Ioniens, ce qui a entraîné des mouvements de population et, par conséquent, la fondation de colonies. Cela a conduit à la fondation de nombreuses colonies grecques en Méditerranée et à l'expansion hellénique en Asie Mineure et dans d'autres îles européennes.

L'invasion dorienne a provoqué une rivalité entre les Doriens et les Ioniens et a donné à la Grèce deux aspects distincts :

1. Les Doriens, habitants des montagnes, se préoccupent du physique et du matériel ;
2. Les Ioniens, habitants de la ville, s'intéressaient aux arts. Nous leur devons de grands héritages de la civilisation grecque qui jouent un rôle important dans l'histoire de l'humanité. Les Doriens ne sont connus que comme un peuple fort, courageux et belliqueux.

Les colonies

Dans la Grèce antique, une colonie n'était pas seulement une domination sur d'autres peuples. Une colonie grecque était un noyau de population et de civilisation fondé et organisé par les Grecs. Les colonies entretenaient des relations amicales avec la métropole, mais ne lui devaient aucune obéissance. Sur le plan politique, une colonie était totalement indépendante de la métropole ; elles pouvaient même se faire la guerre. Ce n'était généralement pas le cas, car les grands liens de la religion et de la culture les unissaient.

La fondation d'une colonie est généralement le fait d'un chef, presque toujours un homme de prestige en raison de sa position sociale. Ils apportaient le feu sacré de la métropole à la colonie. La fondation étant un acte religieux, on consultait toujours l'oracle de Delphes avant de fonder une colonie pour savoir où l'établir.

Les colons grecs étaient généralement pauvres ou issus d'une position politique inférieure. La première expansion grecque a été le fait d'agriculteurs.

Les causes de la colonisation grecque

Diverses causes, telles que les invasions, la surpopulation, les persécutions politiques, etc., ont influencé les migrations en Grèce. La surpopulation a été un facteur important. Bien que la Grèce ait disposé de nombreuses terres pour subvenir aux besoins de sa population, celles-ci n'ont pas été cultivées. Le facteur politique a également joué un rôle important dans les migrations, car la partie vaincue partait toujours de force et parfois de son plein gré.

La colonisation grecque a été un phénomène presque ininterrompu, même s'il a parfois été plus intense. La colonisation a commencé presque entièrement en Asie Mineure. Les Éoliens, venus de Bavière, s'installent sur l'île de Lesbos et fondent l'Éolie. Les Ioniens s'installent en Asie Mineure et fondent de nombreuses villes : Éphèse, Smyrne, Phocée et Milet ; 300 comptoirs sur les côtes du Pont-Euxin et Chios et Samos, îles de la mer Égée.

Les Doriens s'installent au sud de l'Ionie, en Italie, qu'ils appellent Grande Grèce, et en Sicile, où leurs colonies de Tarente, Sybaris, Regium, Agrigente et Syracuse deviennent les plus riches et les plus illustres. Ils atteignent l'Égypte et Chypre, puis les côtes de Macédoine et de Thrace, le sud de la Gaule (Massilia = Marseille), l'Espagne (Sagunto) et le nord de l'Afrique (Cyrène, Barca et Naucratis).

Notons que parfois, les colonies ont influencé la civilisation de la métropole, contribuant ainsi au développement intellectuel de la Grèce.

La philosophie grecque témoigne du haut niveau de culture atteint par la civilisation grecque. Elle se divise en trois périodes distinctes : présocratique, socratique et post-socratique.

Période présocratique — Cette première période comprend tous les philosophes jusqu'à Socrate et regroupe différentes écoles : ionienne, sophiste, italique, etc.

École ionienne

La figure centrale de cette école matérialiste est Thalès de Milet. Il s'est distingué par son étude de la nature, a cultivé la géométrie et l'astronomie et peut être considéré comme le fondateur de la physique occidentale. Il fut le premier Grec à prédire les éclipses de soleil et de lune. Il voyagea à travers l'Asie, la Phénicie, l'Égypte et la Crète et noua des relations avec les hommes les plus distingués de ces pays, en particulier avec les prêtres qui, à l'époque, étaient les dépositaires de la science. Pour Thalès, l'eau est le principe matériel des choses, mais seul Dieu la produit, étant l'esprit qui la rend fertile. Il serait donc injuste de le considérer comme un athée. Il admettait la simplicité et l'immortalité de l'âme.

Un contemporain de Thalès était Phérécide, un philosophe syrien, dont Cicéron dit qu'il fut le premier à soutenir par écrit l'immortalité de l'âme. Phérécide fut l'un des premiers auteurs de philosophie, mais Thalès peut être considéré comme le premier fondateur d'une école philosophique.

Anaximandre, un disciple de Thalès, affirmait que les choses provenaient du chaos, un mélange confus de tous les éléments. Tout sort du chaos et y retourne par un éternel mouvement de composition et de décomposition. Loin de faire progresser la doctrine du maître, elle la défigure. On ne voit plus l'action d'une intelligence qui féconde et ordonne le chaos, mais un mouvement aveugle. Au lieu d'une intelligence suprême, comme l'enseignait Thalès, Anaximandre admet une série innombrable de dieux qui naissent et meurent. Il ouvre ainsi la voie à l'athéisme d'une part et au polythéisme d'autre part.

Le système d'Anaximène ressemble à celui de son maître Anaximandre et corrompt encore celui de Thalès : tout naît de l'air et y retourne ; la condensation et la dilatation font que tout est du même élément ; il n'y a rien d'autre que la différence entre les solides et les liquides. Si la condensation est élevée, nous avons des pierres, des métaux, etc. ; et du feu si la dilatation atteint le plus haut degré. Diogène d'Apollonie a suivi les doctrines de son maître Anaximène. Il attribuait à l'air la plénitude de l'être et le considérait comme la cause de tout, y compris de l'âme humaine.

Anaxagore de Clazomènes n'a pas suivi les traces de son maître Anaximène. Il admet deux principes : l'esprit et la matière. Le monde physique est formé de matière, mais l'esprit en dispose et l'ordonne. Le monde n'est pas le fruit du hasard ou d'une force aveugle, mais l'œuvre de la puissance et de la sagesse d'une force infinie : « *Omniū rerum descriptionem et modum, mentis infinitae vi et ratione designari et confici voluit* », dit Cicéron.⁴

Sophistes

Le goût philosophique propagé par les écoles d'Ionie et d'Italie, et les progrès de l'argumentation, qui atteignirent l'état de l'art dans la dialectique de Zénon, produisirent naturellement un esprit de dispute. Ce qui était auparavant une recherche sérieuse, accompagnée de l'amour de la vérité, devint une vérité puérile et un objet de spéculation. C'est alors qu'entrent en scène les sophistes, qui se plaisent à argumenter à chaud sur tous les sujets, en soutenant le pour et le contre sur toutes les questions. Ce jeu ingénieux a jeté le discrédit sur la philosophie d'une part.

D'autre part, elle a donné une plus grande place au scepticisme, ce qui en fait une école valable. Quiconque s'habitue, même en plaisantant, à soutenir le pour et le contre de tout risque de douter de tout. De même qu'il s'habitue à se balancer, il finit par contracter le besoin de se balancer.

Protagoras d'Abdère se distingue parmi les sophistes et les sceptiques. Il soutient qu'il n'y a pas de vérité absolue, que tout est relatif et que la connaissance ne porte que sur les apparences et non sur la réalité ; par conséquent, l'homme est la mesure de toutes les causes. Le scepticisme de Protagoras est lié à ses doctrines idéologiques sensualistes. « La théorie de la vérité relative conduit au mensonge absolu ».

L'École italienne ou pythagoricienne

⁴ *De Natura Deorum*, Livre 1.

Pythagore, le fondateur de cette école, est né sur l'île de Samos vers 560 av. Il rencontre successivement Phérécide, Thalès et Anaximandre. Il voyage en Phénicie et en Égypte, où il apprend l'astronomie et la géométrie et s'initie aux mystères religieux en communiquant avec les prêtres. Il se rend ensuite en Chaldée et en Perse, où il perfectionne l'arithmétique et la musique. Après avoir parcouru la Grèce, il s'installe à Croton (Grande Grèce), en Italie, où il commence à enseigner.

Parmi les disciples de Pythagore, il y avait deux classes : les initiés et les publics. Les initiés formaient une sorte de communauté religieuse et vivaient ensemble. Ils étaient soumis à de nombreuses épreuves et comparaissaient devant le maître pour recevoir sa mystérieuse doctrine. Cela avait un effet important sur l'esprit des disciples. C'est pourquoi ils considéraient le maître comme une sorte de divinité. La formule des pythagoriciens est bien connue : « Le maître l'a dit ». Les nombreux disciples publics recevaient un enseignement commun plutôt qu'une instruction sur les mystères de l'école.

On retrouve dans les doctrines de Pythagore la double caractéristique des écoles dans lesquelles il a été formé : 1. L'esprit d'élévation, mystique et symbolique des Orientaux ; 2. le caractère à la fois beau et positif qui distingue les Grecs.

Le philosophe de Samos admettait l'existence d'une grande unité à l'origine du monde et considérait le monde comme un ensemble d'unités subordonnées. Il accordait une grande importance aux nombres et affirmait que notre âme était un nombre.

La nature symbolique de ses expressions est visible dans la façon dont il explique la formation du monde. Selon lui, la grande Monade ou unité a produit le nombre binaire, puis a formé le ternaire, continuant à travers une série d'unités et de nombres successifs jusqu'à atteindre l'ensemble des unités qui composent l'univers.

Les pythagoriciens croyaient en la transmigration des âmes, divisées en inférieures et supérieures, c'est-à-dire la passion et la raison. La première doit être dirigée et gouvernée par la seconde, dont l'harmonie est à l'origine de la vertu.

L'école éléatique (de la ville d'Élée) est née en Italie aux côtés de l'école pythagoricienne. Elle comportait deux branches : panthéiste et atomiste. L'erreur panthéiste provenait de l'exagération de l'idée d'unité ; l'atomiste de l'étroitesse des vues sur l'expérience de la multiplicité. Les deux ont pris quelque chose de l'école pythagoricienne : le panthéiste a pris les nombres et l'unité ; l'atomiste a pris les nombres et la multiplicité. Ils auraient évité les erreurs en combinant et en harmonisant ces éléments.

La période socratique

Cette deuxième période est sans doute la plus brillante de toute la philosophie grecque. Elle réunit les trois plus grands penseurs grecs : Socrate, Platon et Aristote.

Contrairement à la première période, les philosophes de l'époque de Socrate ont laissé de côté leur connaissance de la nature des choses pour se consacrer à l'étude de l'âme humaine. Il s'agit d'une réaction contre les fruits de l'esprit sophiste, qui ont malheureusement défigurés la philosophie. Ceux qui se moquaient de la religion et de la morale ont trouvé un frein dans la doctrine de Socrate.

Socrate enseignait l'immortalité de l'âme et l'existence d'un être suprême. Sa doctrine avait un arrière-plan moral, car le grand philosophe grec a tenté de combiner le culte de la beauté avec celui de la bonté, en associant la morale à la religion.

Après le grand Socrate est apparu Platon, son plus grand disciple, dont la renommée était telle que Tullius a déclaré : « Si les dieux voulaient parler le langage des hommes, ils utiliseraient celui de Platon ». Mais il n'est pas seulement un disciple de Socrate. Il était passionné par sa théorie. On peut dire que la philosophie n'a jamais été aussi brillante avant et après Platon. La philosophie de Platon est un mélange de philosophie, de science et de poésie, d'où la difficulté de le comprendre. On appelait son école l'Académie parce qu'il enseignait dans le jardin d'un citoyen appelé Academus. Ses discussions se faisaient sous forme de dialogues, à l'instar de Socrate. Il est souvent difficile de connaître sa véritable opinion, car il est difficile de savoir si une doctrine est la sienne ou celle d'un des personnages qu'il présente.

Peu après Platon, Aristote crée l'école péripatéticienne. Le grand mérite d'Aristote est d'avoir créé une nouvelle science : La logique, science qui enseigne comment penser correctement. Il a divisé la philosophie en tous les départements actuels, à l'exception de la logique comparée.

La période post-socratique est la troisième et dernière période de la philosophie grecque et se situe au moment où la Grèce commence à recevoir l'influence orientale. Trois philosophes se distinguent dans cette période : Zénon, Épicure et Pyrrhus.

Zénon a fondé l'école stoïcienne. Selon sa théorie, seule la vertu est bonne et seul le vice est mauvais. La vertu est le bonheur, le vice est la misère. Il cherche à combattre les passions humaines, accepte la défaite et justifie le suicide.

Épicure considère le plaisir comme le critère de nos actions. Sa philosophie a fait de nombreux adeptes. Rien de plus naturel : c'est confortable. Ce philosophe a peu de mérite. S'il s'était attaché à comprendre, il n'aurait pas pu fonder une école. Il a suivi Démocrite dans la théorie des atomes ou du corpuscule, mais s'est handicapé en essayant de l'améliorer : « *Ut ea quae corrigere vult, mihi quidem deprobare videatur* » (Cicéron). Son école fut appelée l'école épicurienne.

Pyrrhus

Qui aurait cru que le scepticisme pouvait naître d'une idée vertueuse ? Mais c'est ainsi que Pyrrhus d'Élée fut entraîné à une déplorable extrémité. On retrouve dans sa doctrine les deux maximes de Socrate : 1. la vertu est le bien suprême ; 2. je ne sais que ce que je ne sais pas. Mais Pyrrhus insistait beaucoup sur cette dernière. Il essayait de la défendre par sa dialectique sans se rendre compte qu'en sapant toute vérité, il sapait toute vertu, car la vérité est aussi une grande vertu.

La philosophie grecque pénètre à Rome principalement sous l'influence de Zénon (stoïcisme). Après plusieurs transformations, la philosophie grecque a été transmise à l'Europe et est devenue la source principale de la philosophie européenne.

L'art grec

La Grèce a surpassé tous les autres peuples dans le domaine des arts. Les progrès artistiques des Hellènes ont été rapides et extraordinaires et ont culminé à l'époque de Périclès. Cet apogée de l'art grec est appelé le siècle de Périclès. Les trois arts les plus remarquables et les plus brillants chez les Grecs sont l'architecture, la sculpture et la peinture. Les Grecs avaient trois styles architecturaux principaux : Dorique, ionique et corinthien (caractérisé par la forme des colonnes et des chapiteaux).

Le style dorique est le plus ancien et le plus simple, caractérisé par une colonne sévère supportant un chapiteau sévère sans ornementation.

Le style ionique dérive du style dorique et se caractérise par des chapiteaux gracieux et des volutes (ornements en forme de spirale).

Le style corinthien est beaucoup plus orné et présente des chapiteaux à palmes d'acanthe. Il marque la splendeur qui s'empare des coutumes grecques.

La sculpture et la peinture se sont développées en même temps que l'architecture. En sculpture, on peut distinguer quatre périodes correspondant aux quatre styles que l'on peut observer. La première période est antérieure à Phidias et témoigne d'un grand souci de l'ornement et d'une influence orientale. Avec les progrès remarquables de la sculpture de la première phase, nous arrivons à la seconde, où les merveilles de Phidias, Praxitèle et Polykleptus émergent et donnent un nouvel aspect à la sculpture en unissant le beau et le sublime. Les œuvres les plus célèbres de Phidias sont les statues d'Apollon, de Diane et de Minerve, ainsi que les statues d'or et d'ivoire de Jupiter. Polyclète est l'auteur de la statue colossale de Junon. Il convient également de mentionner Athénodore, l'auteur du groupe du « Laocoon ».

La peinture a également été largement développée dans la civilisation grecque, bien que moins cultivée que l'architecture et la sculpture. La peinture prend son essor au siècle de Périclès. Parmi les peintres, Parrhasius est admirable pour la perfection de ses contours et la beauté de ses portraits humains.

Les Grecs ont également cultivé la musique, mais dans une moindre mesure et avec moins de développement.

Résumé

L'architecture

Dorique — Le plus simple et le plus ancien — colonne sévère avec chapiteau sévère — Temple de Minerve et Panthéon.

Ionienne — Colonnes plus élégantes, avec plus d'ornementation, chapiteau avec volutes.

Corinthien — Colonnes très ornées, chapiteaux à feuilles d'acanthé.

Sculpture

Première période — Avant Phidias — L'art subit l'influence de l'Orient, c'est pourquoi l'ornementation est plus importante que la forme. La forme devient généralement grossière, tandis que l'ornementation est très délicate.

Deuxième période — Les merveilles de Phidias et de Polykleptus apparaissent. Statues en bronze d'Apollon, de Minerve et de Diane de Phidias ; statue en ivoire et en or de Jupiter. La statue colossale de Junon de Polykleptus.

Troisième période — commencée par Praxitèle.

Quatrième période — Athénodore, avec le groupe « Laocoon ».

Neuvième partie

Civilisations italiques avant Rome

Comme les Grecs, les Romains ne savaient rien de précis sur leurs origines. Cependant, certaines fouilles ont révélé que les habitants primitifs de l'Italie, qui occupaient probablement toute la péninsule à l'époque de la pierre taillée et de la pierre polie, vivaient dans des huttes rondes ou ovales, dont les seuls trous étaient une porte et une fente pour laisser s'échapper la fumée. Ces peuples enterraient leurs morts sur le côté gauche, les jambes repliées et le corps peint. De petite taille, à la peau sombre, ils appartenaient à une race établie dans tout le bassin méditerranéen occidental, en Espagne, en Algérie ou en Italie.

Il semble qu'à l'époque historique, leurs descendants étaient les Ligures, ainsi appelés parce qu'ils habitaient le golfe de Gênes. Ces peuples ont ensuite été repoussés ou soumis par des envahisseurs d'origine indo-européenne étroitement liés aux Grecs, qui ont envahi l'Italie mille ou deux mille ans avant Jésus-Christ et ont introduit l'utilisation du bronze et du fer. Ces envahisseurs sont appelés Italiotes.

Ces populations habitaient des villages construits comme des cités lacustres, mais situées sur la terre ferme et généralement entourée d'une tranchée d'eau et d'une enceinte à défendre en cas de guerre. Ils montaient une sorte d'échafaudage et jetaient des débris par l'espace entre les planches sur le sol. Lorsque les déchets atteignaient la hauteur des planches, ils y enfonçaient de nouveaux pieux et construisaient une nouvelle terrasse habitable. Ainsi, dans ces villages, il y avait souvent une fondation couverte de débris qui en soutenait plusieurs autres. De telles habitations se sont multipliées dans toute la péninsule italienne. Dans les décombres, on trouve divers objets caractéristiques de cette époque, tels que des peignes, des armes, etc.

Au bout d'un certain temps, les Italiotes se sont divisés en plusieurs groupes : les Samnites, les Ombriens, les Lucaniens, etc. Cependant, ces peuples étaient barbares et n'avaient pas de civilisation développée. Les Étrusques et les Grecs les ont civilisés.

L'origine raciale des Étrusques est inconnue. Ils ont laissé 8 000 inscriptions, qui n'ont pas été déchiffrées à ce jour. Des motifs décoratifs spécifiques suggèrent qu'ils sont venus d'Asie en Italie. Des dessins de lions, de tigres, de sphinx, etc., ainsi que certains détails de leurs vêtements et de leurs habitudes religieuses confirment cette impression. Leur type racial et leur origine ne permettent aucune conjecture et constituent une véritable énigme.

Les Étrusques ont construit des postes fortifiés en altitude, entourés de grandes murailles semblables à celles de Mycènes. Du haut de ces postes fortifiés, ils dirigent les populations soumises à leur joug.

Dans les villes, il existe deux classes : l'aristocratie, d'origine étrusque, et la plèbe, descendante des vaincus. Les magistrats, élus par l'aristocratie, sont assis sur de petits sièges sans dossier et aux pieds croisés en ivoire. Ils marchent précédés de 12 licteurs dans les rues qui portent des fagots de bâtons d'où sort une hache. La tradition romaine a perpétué ce siège comme étant le « siège curial », propre aux magistrats. Les licteurs et le faisceau sont également restés dans la coutume romaine. Le faisceau (*fascio*) reste l'emblème des fascistes italiens.

Les Étrusques utilisaient admirablement les ressources de l'Étrurie, la région italienne qu'ils occupaient. Ils étaient d'habiles agriculteurs et artisans qui fabriquaient de nombreux types d'objets. Très tôt, l'Étrurie a établi des relations intenses avec la Grande-Grèce, dont nous parlerons dans un instant. C'est pourquoi la production artistique de l'Étrurie est généralement d'inspiration grecque. Les Étrusques rappellent les Phéniciens par leur manque d'originalité dans la création et leur savoir-faire dans la métallurgie.

La religion étrusque était unique. Des dieux immenses attendaient les hommes après la mort. Mantus brûlait les morts avec une torche après qu'ils aient reçu un coup violent du vieux Charon (autre figure mythologique). Tukulcha, une autre divinité, avait un bec d'aigle, des oreilles d'âne et des cheveux qui se dressaient pour tourmenter les vivants. Pour l'apaiser, on sacrifiait des gladiateurs qui se disputaient la tombe. Le sang versé calmait les mers agitées. Certaines tombes étrusques ont été conservées jusqu'à aujourd'hui, mais n'ont rien d'intéressant d'un point de vue artistique. Leur aspect rappelle parfois les constructions égyptiennes et grecques. Les Étrusques pratiquaient la divination de l'avenir.

Des Étrusques, Rome a gardé les combats de gladiateurs et une passion pour les devins et les augures, confirmée également par l'influence grecque.

Peu nombreux, les Étrusques ont fini par être détrônés par d'autres peuples de la position privilégiée qu'ils avaient conquise en Italie. Les Latins, les Samnites, les Gaulois et, enfin, les Romains mettent à bas l'empire étrusque. Le déclin a probablement commencé en 500 av.

Comme les cités grecques, les cités étrusques n'ont jamais constitué un grand empire unifié. Elles avaient des alliances entre elles, mais étaient entièrement autonomes. C'est peut-être l'une des causes de l'effondrement de la puissance étrusque, à laquelle Rome portera plus tard le coup de grâce.

La Grande Grèce

Outre les Étrusques, les Grecs installés dans le sud de l'Italie ont fortement influencé les Romains. On l'appelait la « Grande Grèce » en raison du caractère entièrement hellénique de sa civilisation. Les Grecs y fondèrent de nombreuses villes florissantes, parmi lesquelles Croton, Sybaris, Tarentum, Cumae, Naples et Pesto (les temples de Pesto sont célèbres pour leur beauté). La civilisation hellénique y brille dans toute sa splendeur. Plus riches que les Athéniens, les habitants de la Grande Grèce jouissaient même d'un luxe que les Athéniens

considéraient avec mépris comme appartenant à de « nouveaux riches » ostentatoires.

Les rivalités entre cités, fréquentes en Grèce, existent également en Grande-Grèce et provoquent la ruine politique de cette région sous les coups des soldats italiens et carthaginois.

Les Grecs ont eu une mission providentielle en Italie. Ils ont civilisé les Italiens, fait progresser la civilisation chez les Étrusques et préparé ainsi l'avènement de la civilisation romaine.

Dans le Latium, région de la péninsule italienne située dans la plaine du Tibre, les Italiens et les Ligures se sont mélangés et ont formé le peuple latin. Les habitants de l'Ombrie, de l'Étrurie et de la Grande Grèce ont influencé ce nouveau peuple. Dans le Latium, ils ont formé de petites colonies telles que Lavinium, Tusculum, Tabur et Alba, et la région centrale du Latium est devenue plus tard Rome.

Histoire et légende

Les Romains ne savaient rien des origines de leur ville et l'expliquaient par des légendes mythologiques complétées par d'anciennes traditions qui pouvaient contenir une part de vérité.

Selon cet ensemble de légendes connues sous le nom de « tradition romaine » et destinées à flatter l'orgueil patriotique des Romains, les premiers habitants du Latium avaient pour roi Janus, fils d'Apollon. Il fonda une ville sur la colline du Janicule. Lorsque le dieu Saturne fut chassé de l'Olympe, Janus lui offrit l'hospitalité dans le Latium, et le dieu s'installa sur le Capitole. En signe de reconnaissance, Saturne enseigna l'agriculture aux Latins. Evandre, un Grec, s'installa plus tard sur le mont Palatin et y fit fleurir la civilisation. Hercule tua le bandit Cacus sur la colline de l'Aventin et construisit un autel sur les rives du Tibre.

Au début de son histoire, Rome était donc civilisée et habitée par des dieux. Plus tard, le célèbre Énée arriva dans le Latium. Cet illustre guerrier troyen a fui les Grecs et a débarqué sur la côte italienne après d'innombrables aventures. Accueilli par le roi latin, Énée épousa sa fille et fonda la ville de Lavinium. Son fils fonde la ville d'Albe, dont les rois descendent de lui.

Le roi Nimitor, descendant d'Énée, est détrôné par son frère Amulius, qui fait tuer la fille de Nimitor, Silvia, et ses deux fils, Romulus et Rémus, et les jette dans le Tibre en crue. Un concours de circonstances favorise les jeunes princes qui, au lieu de mourir, retombent sur la terre ferme. Ils furent allaités par une louve et finalement élevés par un couple de paysans. À leur majorité, ils rétablirent sur le trône leur grand-père Nimitor, qui leur donna des terres sur lesquelles ils construisirent la ville de Rome. Après une querelle avec Rémus, dans laquelle ce dernier périt, Romulus devint roi de la nouvelle cité, que les aventuriers et les esclaves en fuite peuplèrent immédiatement à son invitation.

Cependant, la ville ne pouvait pas survivre à sa population exclusivement masculine, d'où le célèbre enlèvement de Sabines par les Romains lors d'un jeu public avec les Sabins. Cet enlèvement a déclenché une guerre que les Romains ont perdue. Les Sabines y sont intervenues, car elles voulaient rester avec leurs

ravisseurs. Elles s'interposèrent entre les deux armées qui s'affrontaient et empêchèrent la poursuite du combat pour sauver leurs ravisseurs. Les deux peuples décidèrent de fusionner et les rois Romulus (Rome) et Tatius (Sabine) régnèrent conjointement sur eux. Quelque temps plus tard, Tatius fut assassiné. Romulus disparut lui aussi mystérieusement alors qu'il passait ses troupes en revue. Il fut ensuite vénéré par les Romains sous le nom de dieu Quirinus.

Son successeur, le Sabin Numa Pompilius, fut grand prêtre et roi juste et pieux. Il était d'origine romaine, mais se comportait davantage comme un chef religieux que comme un chef politique. Il a donné à l'aristocratie romaine un grand pouvoir. Tullus Hostilius succéda Numa Pompilius, et sous son règne se déroula la guerre entre Rome et Albe, immortalisées par le célèbre combat entre Horatius et Curiatius. La victoire des Romains sur les habitants d'Albe leur confère la suprématie sur la région du Latium.

Au Romain Tullus Hostilius succède Ancus Marcius, un Sabin pacifique qui crée un port à Ostie et fortifie la ville. Il construisit également un pont appelé Sablicius.

Ancus Marcius est remplacé par Tarquin l'Ancien, qui semble être le fils d'un Grec et a été le professeur du fils d'Ancus Marcius. Après avoir détrôné son élève, Tarquin règne sur Rome. Il introduit la cartomancie et les coutumes et insignes des magistrats étrusques. Il construisit le célèbre temple de Jupiter Capitolin, un cirque au pied de la colline de l'Aventin et la fameuse *cloaca maxima* [les égouts], qui dessert encore Rome aujourd'hui.

Sergius Tullius, qui pourrait être le gendre du roi précédent, lui succède sur le trône romain. Il travaille activement à la construction de la ville et entreprend des réformes sociales qui déplaisent fortement à l'aristocratie.

Il fut remplacé par son gendre, Tarquin l'Orgueilleux, qui réduisit les Latins en sujets romains et opprima la noblesse, se conduisant comme un véritable tyran grec. Une émeute aristocratique dépose Tarquin, dont le prétexte est le suicide de la célèbre Lucrèce, qui a préféré mettre fin à ses jours plutôt que de céder aux exigences de son cousin, le fils de Tarquin. La déposition de Tarquin marque la fin de la monarchie.

Critique de la légende traditionnelle — bien qu'en comportant une part de vérité, elle a été déformée par l'imagination populaire et il est impossible de dire avec certitude quels sont les vrais et les faux faits qu'elle raconte. Cette tradition présente un certain intérêt historique, car elle révèle les luttes des rois et de la plèbe contre l'aristocratie dans la Rome naissante.

Début de l'Italie

Civilisations préromaines

Il existe des versions contradictoires sur les premiers habitants de l'Italie, qui ont peuplé la péninsule avant la fondation de Rome. L'Italie méridionale était habitée par des Grecs, qui ont fondé des villes florissantes dotées d'un haut degré de

civilisation. Dans ces villes, le peuple et la culture grecs prédominaient à tel point que cette région a été appelée la Grande Grèce.

Les Étrusques constituent un autre groupe de population d'une importance considérable dans l'Italie préromaine. Leur origine reste un mystère complet. Leur type racial présente des éléments caractéristiques de plusieurs peuples très différents. Leurs yeux en amande et leur stature font penser à l'Extrême-Orient. Cependant, leur couleur fauve suggère une autre origine.

Les institutions politiques et les habitudes sociales de l'Étrurie ont fortement influencé la Rome naissante. Il semble que les Romains aient copié sur les Étruriens l'organisation du sénat, l'organe le plus important de la vie politique romaine.

Certains insignes du pouvoir viennent de là. L'utilisation de fagots surmontés d'une hache, portés par des soldats, qui précédaient les hauts dignitaires de l'État dans les rues, ainsi que l'utilisation de tabourets semblent également avoir été importées des Étrusques.

À ces populations s'ajoutent les Ligures, les Sémites, etc.

Rome et l'histoire légendaire

Selon d'anciennes légendes, Rome a été fondée par Romulus et Rémus, tous deux allaités par une louve. Une monarchie aristocratique y fut instaurée, qui se termina par la proclamation d'une république. Bien que la légende de Romulus et Rémus contienne probablement une part de vérité, elle a été adaptée pour flatter le patriotisme romain.

L'évolution

L'histoire de la civilisation romaine comporte deux phases distinctes :

1. Au début, les Romains étaient un peuple pauvre et rustique qui se distinguait par la pureté de ses coutumes, la rigidité quasi spartiate de ses vertus civiques et ses qualités militaires. Au fur et à mesure de ses conquêtes, Rome s'enrichit et développe une vie culturelle, artistique et sociale qui ne tarde pas à la transformer. La ville de Romulus et Rémus entre dans une deuxième phase.

2. La deuxième phase se caractérise par l'absorption de la culture grecque par les Romains, ainsi que par la cosmopolitisation de Rome.

Première phase

Lorsque Rome n'était qu'une petite municipalité qui cherchait à surmonter des obstacles apparemment insurmontables pour mettre sous son joug les villages environnants, sa civilisation était aussi balbutiante que vous pouvez l'imaginer.

La ville, encore petite, avait des rues tracées au hasard qui n'offraient aucune beauté du point de vue de l'urbanisme. Les maisons n'étaient ni belles ni luxueuses et se prêtaient exclusivement à une vie de famille très modeste. Les festivités étaient si simples qu'elles auraient suscité le dédain des populations instruites et riches de la Grande Grèce. Les esprits, peu cultivés, ne s'intéressent qu'aux questions économiques ou militaires.

Certes, les Romains se passionnaient pour la politique, comme toutes les communes plus ou moins importantes et même les populations les plus insignifiantes de Grèce et d'Italie. Mais cela était dû exclusivement à la furieuse lutte des classes qui opposait partout l'aristocratie à la plèbe. Une longue série d'avancées progressives a été nécessaire pour que Rome passe de cette situation initiale aux sommets de puissance et de gloire qu'elle a atteints par la suite.

Rome a conservé son aspect primitif à tel point qu'après les grandes conquêtes de la République, Auguste, qui l'a transformée, s'est vanté d'avoir trouvé une ville de briques et de l'avoir remplacée par une ville de marbre.

Dans sa première phase, Rome ne se distingue pas sur le plan culturel et économique. Cependant, sa grandeur future germe dans la vertu de ses enfants.

La vie familiale était d'une pureté exemplaire, caractérisée non seulement par la modestie des épouses, mais aussi par l'austérité des hommes. L'éducation des enfants maintenait vigoureusement une morale très pure, et ces familles bien organisées fournissaient à l'État des citoyens modèles capables de devenir de véritables héros en temps de guerre.

Dans sa deuxième phase, Rome a commencé à devenir plus prospère. Ses conquêtes ne se limitent plus aux petites villes environnantes, mais s'étendent à des régions de plus en plus riches et éloignées, dont les richesses parviennent à Rome sous forme de butin de guerre d'une valeur inimaginable.

Rome s'enrichit encore grâce aux impôts prélevés avec une rapacité inouïe et de manière arbitraire chaque fois que le trésor romain menace de s'épuiser. Enfin, le nombre d'esclaves, obtenus par les guerres ou la traite, a tellement augmenté qu'à un moment donné, on payait un esclave moins cher qu'un rossignol.

La cause du succès politique de Rome réside dans les vertus domestiques et militaires de ses fils et dans la situation précaire de tous les peuples orientaux. Le monde de l'époque se sentait vieux et usé, et ce sentiment a culminé à l'époque d'Auguste, lorsque les chroniqueurs nous disent que le monde antique tout entier attendait un sauveur pour guérir l'humanité et la sortir de sa situation. Les grandes monarchies semblaient pâtir d'une corruption intérieure qui minait l'ensemble de la structure politique et sociale tout en maintenant une apparence de force.

Si les colonies des grands empires n'ont pu se défaire de leur joug, les monarchies qui les opprimaient n'ont jamais pu résister à un soulèvement bien organisé. Le souci général de jouir de la vie a rendu tous les rois, princes, généraux, gouverneurs et hommes du peuple indifférents à leurs devoirs et à l'attrait de la gloire. Ils tournent toute leur attention vers la jouissance immédiate du plaisir. La victoire de Rome sur l'Orient et la Grèce était avant tout le triomphe d'un peuple fort, pur et jeune sur un monde corrompu.

Mais cette victoire marque l'avènement d'un nouvel ordre des choses à Rome. Le contact avec les monarchies fantaisistes de l'Orient, et surtout avec la Grèce, donne à Rome le goût du luxe, et ce goût détermine une transformation complète de la ville. Partout apparaissent de somptueux palais, de grandes places et des monuments de grande valeur. L'influence croissante de la culture grecque, apportée par des esclaves venus de Grèce qui étaient souvent des hommes de

grande culture et de grande valeur, entraîna une hellénisation rapide de l'aspect matériel de la ville et de la façon de penser et de sentir de ses habitants.

Parallèlement, la ville devient cosmopolite grâce à l'importation d'esclaves du monde entier, à l'afflux continu d'illustres voyageurs et à l'importation de trésors et de richesses de partout.

Simultanément, une profonde transformation morale s'opère. Selon l'expression d'un illustre Romain, l'Orient se venge de Rome en y injectant ses vices. Le culte des divinités immorales de Grèce et d'Orient se répandit irrésistiblement à Rome. La luxure pervertit les mœurs et, au bout d'un certain temps, Rome n'est plus qu'une immense maison close. Dès lors, Rome se laissa dominer par les germes de corruption qui causèrent sa ruine finale. Le noble esprit romain fut entièrement transformé. L'amour libre remplaça les vertus domestiques et les vertus civiques disparurent.

La Rome impériale a conservé des tribuns, des consuls et des sénateurs républicains. Mais comme l'empereur détenait la clé de toutes les faveurs, les dignitaires occupant de hautes fonctions publiques n'étaient que des instruments du despotisme impérial. En réalité, l'empereur était la source de tous les pouvoirs. Comme ses proches l'influençaient inévitablement, le sort du monde dépendait en fin de compte de ses bouffons préférés et de ses esclaves affranchis, qui étaient les compagnons habituels de nombreux empereurs.

Leur patriotisme endommagé et éliminé, les Romains ne peuvent plus être de bons soldats. D'où le déclin de l'armée romaine, qui commence à se dénationaliser. Les Romains ont contracté une horreur absolue de la vie militaire et ont commencé à remplir leur armée d'étrangers, d'esclaves (prisonniers de guerre ou leurs descendants) et de gladiateurs (très souvent des esclaves ou leurs enfants). En peu de temps, l'élément étranger a grimpé à tous les niveaux de la hiérarchie.

L'armée ayant l'habitude de mettre le trône impérial aux enchères, ce sont pratiquement des étrangers qui prennent la couronne. Comme c'était souvent le cas avant même la disparition de l'Empire romain, Rome a progressivement cessé d'être romaine.

Le droit romain

Nous avons déjà vu deux caractéristiques de la civilisation romaine : son aspect cosmopolite, qui en fait une synthèse harmonieuse de toutes les civilisations qui existaient jusqu'alors, et son caractère hellénique, qui a fait dire à un auteur que la civilisation romaine était la réalisation parfaite de tout ce que le génie grec avait conçu dans l'ordre politique, économique et social, mais qu'il n'avait pu réaliser. Examinons le troisième point, le sens juridique des Romains.

Le droit romain, production la plus noble de toute la culture romaine, a résisté à l'admiration des siècles et est étudié par tous les peuples parce qu'il n'est pas seulement le reflet des intérêts politiques et sociaux d'un peuple donné à une époque donnée, mais surtout l'expression des droits et des devoirs conférés aux hommes par la nature et la raison, avant même toute législation de l'État.

La nature humaine est invariable en tout temps, chez tous les peuples et en tout lieu. C'est pourquoi les principes universels de la morale et du droit doivent toujours régir les sociétés humaines, où qu'elles se trouvent. Ainsi, il est facilement vérifiable que les lois de tous les peuples civilisés ont des traits fondamentaux communs en tout temps et en tout lieu. Le droit romain a eu le l'incomparable mérite de comprendre et de définir ces droits de manière impérissable. C'est pourquoi on l'appelle « la raison écrite ». C'est aussi pour cette raison que le droit romain intéresse toujours les chercheurs.

Outre cette qualité primordiale, les Romains possédaient d'autres qualités qui ont contribué à donner à leur droit une valeur considérable. La mentalité juridique des Romains se caractérise par une grande précision de la pensée et de l'écriture, une prodigieuse capacité d'interprétation des textes et une merveilleuse rigueur logique dans l'application des principes généraux aux cas particuliers.

La loi des Douze Tables

Le premier document écrit de la législation romaine est la loi des Douze Tables, rédigée lorsque la lutte des classes a commencé à atteindre sa phase aiguë⁵. Jusqu'alors, les lois romaines étaient transmises oralement de génération en génération. Les nobles étaient les seuls à connaître le texte de la loi, ce qui leur conférait une supériorité évidente sur les roturiers. Ces derniers réclament alors la rédaction d'une loi écrite. Rome désigne des personnes chargées d'étudier les législations des peuples les plus éminents. Le fruit de ces études est la loi des Douze Tables, un triomphe moral pour les roturiers de l'époque.

L'évolution du droit romain

Le développement du droit romain a consisté à assouplir la rigueur avec laquelle l'ancien droit romain avait établi les premiers concepts juridiques. En raison d'une série de concepts religieux ou juridiques, le droit romain ancien était extrêmement strict à l'égard de certaines catégories de personnes. Il protégeait les nationaux contre les étrangers au point de considérer ces derniers comme exclus de la protection bénéfique du Droit Quiritaire⁶.

Ainsi, deux classes sociales distinctes se sont formées : 1. Les patriciens, dont le sang romain coule dans les veines ; 2. les plébéiens étrangers et les descendants d'étrangers, qui n'ont que certains droits accordés par la nature et non par le droit romain, comme le droit à la vie et à la liberté.

⁵ La loi des Douze Tables (en latin : Lex Dvodecim Tabvlarvm ou plus simplement Dvodecim Tabvlae) constitue le premier corpus de lois romaines écrites. Leur rédaction est l'acte fondateur du ius scriptum, le droit écrit. Le corpus est rédigé par un collège de décemvirs entre 451 et 449 av.

⁶ Terme de droit romain. Domaine quiritaire, domaine accessible aux seuls citoyens romains (dominium ex jure Quiritium), par opposition au domaine accessible à tous (dominium ex jure gentium).

Dixième partie

L'évolution de la politique et des coutumes à Rome

La civilisation romaine couvre une période immense qui s'étend de 754 avant J.-C., date à laquelle la tradition situe la fondation de Rome, à 485 après J.-C., lorsque Romulus Augustule, dernier souverain de l'Empire romain d'Occident, est dépouillé de la pourpre impériale.

Au cours de cette longue période, qui s'étend sur plus de mille ans, Rome a connu une vaste évolution religieuse, sociale, politique et économique. Il faudrait une année d'étude approfondie pour vous donner une idée précise de l'histoire romaine. Nous serons donc contraints de n'aborder que les points essentiels dans ces cours.

Politique intérieure

Nous avons déjà dit quelques mots de la politique intérieure de Rome lorsque nous avons abordé les communes gréco-latines et leur histoire. Il suffira d'ajouter quelques particularités aux quatre révolutions à Rome mentionnées par Fustel de Coulanges.

Première révolution

Nous avons vu comment cette révolution s'est produite lorsque nous avons étudié les débuts de l'histoire de Rome et les légendes sur ses rois. À Rome, le mécontentement croissant de l'aristocratie à l'égard des rois s'est traduit par l'assassinat de nombre d'entre eux. Finalement, un soulèvement aristocratique a supprimé la monarchie en tant que pouvoir politique en déposant le roi et en établissant le consulat. Les rois étaient auparavant des chefs civils et religieux. Une fois déposés, les devoirs religieux, habituellement attachés aux fonctions royales, passaient à un fonctionnaire qui conservait le titre de roi, « rex sacrorum », mais n'avait plus de position politique. À Rome, la royauté est abolie et les fonctions politiques des rois sont transférées à deux consuls électifs et temporaires qui gouvernent Rome.

Deuxième révolution

À Rome, comme dans d'autres municipalités, le droit de primogéniture a disparu dans l'organisation de l'aristocratie. Par conséquent, siégeaient au Sénat romain non seulement les chefs des grands lignages aristocratiques, appelés « patres » en raison du caractère paternel et familial de leur autorité, mais aussi des aristocrates issus de branches non primogéniques, appelés *conscripti*. Il y avait

donc deux types de sénateurs dans le sénat aristocratique : 1. Les chefs de lignages nobles d'origine, appelés *patres*. 2. Les sénateurs nobles appartenant à des lignées non primitives, appelés *conscripti*.

Cette transformation politique a entraîné un changement économique. Les branches non aînées avaient leur propre patrimoine et une vie économique entièrement distincte de celle des branches aînées. Tout cela aboutit à un fractionnement des principaux lignages aristocratiques, ce qui signifie que chaque famille vit pour elle-même, et que l'organisation primitive des gens, ayant perdu sa signification politique, économique et sociale, ne conserve que sa signification religieuse, regroupant les familles issues des mêmes branches autour du culte d'ancêtres communs.

Troisième révolution

La plèbe à Rome est nombreuse dès les premières périodes de l'histoire romaine. En effet, Rome attirait tous les exilés politiques des cités voisines, les marchands étrangers qui jugeaient leur position géographique favorable à l'exercice de leur commerce, et surtout les habitants des municipes conquis par les Romains et amenés en masse dans la cité victorieuse. En règle générale, tous ces étrangers rejoignent les rangs de la plèbe.

Selon la tradition, Tullius fut le premier roi à soutenir les revendications politiques et sociales de la plèbe. Il commença par leur donner des biens immobiliers sur les territoires des communes conquises. Cela revenait à faciliter la formation d'une nouvelle classe riche d'origine plébéienne à côté de l'aristocratie existante.

À côté de l'ancienne division des classes qui constituaient l'aristocratie et la plèbe, ce même roi établit une autre division dans laquelle tous les habitants ne sont plus classés en fonction de leur généalogie, mais de leur domicile. Cette innovation a conduit à la formation de tribus plébéiennes dotées de droits propres à côté des tribus aristocratiques et traditionnelles. Ces tribus étaient composées indistinctement de nobles et de roturiers et comprenaient tous les habitants de tout statut social vivant dans le district dont la population devait constituer la tribu. Ainsi, chaque noble appartenait à deux types de tribus : la tribu aristocratique et la tribu mixte semi-plébéienne. Les nouvelles tribus ont également de nouveaux dieux, et la plèbe commence à avoir une religion officiellement reconnue par l'État à côté de l'ancienne religion exclusivement aristocratique.

Sergius a introduit une autre division à côté de celle-ci : ceux qui ont une certaine fortune et ceux qui n'en ont aucune. Dans la première classe, qui comprend les nobles et les plébéiens, il établit des subdivisions en fonction du montant de la fortune de chacun, noble ou plébéien, et subdivise l'armée romaine en unités correspondant à cette organisation et non plus à l'ancienne organisation aristocratique.

Mais le droit romain permettait aux habitants, constitués en unités de combat (*centuria*, ou bataillons comme on dirait aujourd'hui), de voter à certaines occasions sur les principales questions politiques (ils appelaient ces votes *comitia centuriata*). Il se trouve que le peuple romain a commencé à voter dans des

assemblées où il n'y avait presque pas de différence entre plébéiens et nobles et où le vote de la plèbe comptait autant que celui des nobles. C'est ainsi que la plèbe est entrée dans la vie politique de la ville de Rome.

La réaction aristocratique

Les aristocrates sont hostiles à ces changements profonds, que les rois de Rome tendent à rendre de plus en plus préjudiciables à l'aristocratie.

Après l'assassinat de Servius et la déposition du dernier roi de Rome, l'aristocratie a commencé à détruire toute l'œuvre démocratique des rois. Elle commença à entourer les assemblées politico-militaires — *comitia centuriata* — de telles formalités que le résultat du vote dépendait pratiquement de l'aristocratie. Ils annulent la réforme de Servius et la plèbe perd son influence sur la vie politique de la ville, mais pas sur le plan juridique.

L'un des premiers actes de l'aristocratie fut de retirer aux roturiers les terres que Servius leur avait accordées. Pour les aristocrates, qui adhéraient aux principes politiques et sociaux issus de l'ancienne religion des morts, il était sacrilège pour les roturiers de posséder des biens sur des terres où leurs ancêtres n'étaient pas enterrés ; ils n'avaient pas droit à ces terres.

Quant à la clientèle, les patriciens tentent de réduire tous les plébéiens au statut de clients ou assimilés. Mais leur tentative échoue, car la plèbe décide de quitter Rome plutôt que de tomber dans le piège tendu par les nobles. L'aristocratie utilise un procédé subtil pour réduire la plèbe à l'état de copains. Privés de terres, les roturiers doivent emprunter de l'argent pour vivre. Les nobles fournissent l'argent nécessaire à condition que le roturier soit réduit en servitude s'il ne rembourse pas l'argent à la date prévue.

C'est à ce moment-là que tous les plébéiens libres ont commencé à essayer d'abandonner Rome, la laissant aux aristocrates, aux clients et aux esclaves. Les résultats de ces tentatives sont bien connus, et vous les avez déjà vus dans votre lycée.

L'institution du tribunat, qui découle de ces événements, est très intéressante en tant que garantie accordée par les nobles à la plèbe. Les nobles ne pouvaient pas admettre des magistrats plébéiens parce qu'un magistrat était lié au culte de la cité et qu'il fallait être patricien pour être lié à ce culte.

Les nobles acceptent donc que des roturiers, appelés tribuns, soient soumis à une cérémonie religieuse spéciale au cours de laquelle ils deviendront « sacro-saints ». Ce mot a un sens précis. Les objets sacro-saints deviennent intangibles parce qu'ils sont dédiés aux cultes des dieux. Comme tout objet, les tribuns peuvent être soumis à cette cérémonie. Une fois « sacro-saint », le tribun devient intangible et ne peut faire l'objet d'un sacrilège : il ne peut être arrêté, battu, blessé, etc.

C'est pourquoi un tribun avait le droit de s'interposer entre un aristocrate et un plébéien, empêchant ce dernier d'être arrêté ou maltraité. Le tribun était intangible et l'aristocrate ne pouvait pas lui faire violence. Les tribuns étaient donc

de précieux instruments de défense de la plèbe contre les agressions des aristocrates.

Après avoir étudié le caractère « sacro-saint » du tribun, nous allons maintenant nous pencher sur l'évolution de sa dignité et l'élargissement de ses pouvoirs à Rome.

Comme nous l'avons vu, un tribun n'était pas un magistrat romain. Il n'avait pas le droit de s'asseoir sur la chaise curiale ni de porter la couronne et la pourpre, réservées exclusivement aux dignitaires de l'aristocratie. Il n'avait pas non plus le droit d'être précédé dans les rues par des licteurs portant le *fascio*.

Les nouvelles conquêtes de la plèbe

Cependant, les pouvoirs des tribuns se sont progressivement étendus par le biais de conquêtes et d'usurpations successives. Sans que rien ne les y autorise, ils commencent à convoquer la plèbe à des réunions, à se présenter au Sénat (d'abord assis à l'extérieur près de la porte, puis à l'intérieur pour suivre les débats), à juger les patriciens, etc.

Les assemblées de la plèbe, convoquées par les tribuns, aboutissent à ce qu'elle commence à se donner des lois. Ces décrets, appelés « plébiscites », ne s'appliquent qu'à la plèbe. L'aristocratie est régie par les lois du Sénat, organe aristocratique dont l'autorité est la seule à s'exercer sur la noblesse et dont les décrets sont appelés « senatus-consultus ». Entre ces deux pouvoirs législatifs opposés, l'un aristocratique et l'autre plébéien, il existait un pouvoir législatif mixte : les fameuses *comitia centuriata*, assemblées de l'armée dont j'ai déjà parlé, auxquelles participaient aussi bien les nobles que les plébéiens. C'était un terrain d'entente où les deux classes pouvaient se rencontrer sans renoncer à leurs droits et à leurs préjugés.

Comme je vous l'ai dit dans les cours précédents, une plèbe riche, que nous appellerions aujourd'hui la bourgeoisie, a commencé à apparaître à Rome. Cette plèbe a commencé à se cultiver et à se civiliser et, au bout d'un certain temps, elle a acquis un sentiment d'importance qui en a fait des rivaux faciles pour l'aristocratie. Les aristocrates étaient obligés d'avoir des contacts avec cette plèbe, car, comme ils exerçaient les mêmes professions que la plèbe riche, ils étaient amenés à se rencontrer fréquemment, ce qui a donné lieu à des relations personnelles qui les ont obligés à être en contact étroit. Dans le cadre de ces contacts, les plébéiens riches pouvaient exposer les points de vue de la plèbe aux aristocrates en dehors de l'atmosphère agitée des réunions politiques et leur inspirer un certain sentiment de tolérance à l'égard des revendications de la plèbe.

En même temps, en voyant parmi les roturiers des hommes ayant une éducation égale et parfois une fortune supérieure, les aristocrates perdirent un peu de cette ancienne fierté de classe qui avait donné à leur résistance une telle fermeté. D'autre part, les roturiers fortunés ont eu l'occasion de connaître de plus près le mode de pensée de l'aristocratie, de recevoir quelques témoignages de sympathie de sa part et, enfin, de comprendre qu'il y avait quelque chose de respectable dans la classe noble, que les roturiers voulaient combattre à tout prix.

La plèbe riche joue donc un rôle éminemment conciliateur entre la plèbe pauvre et l'aristocratie, rôle qui s'explique aussi par la volonté de la plèbe riche de s'assimiler et de se fondre dans l'aristocratie plutôt que de la détruire.

Un épisode de la lutte des classes à Rome concernait l'élaboration de la loi des Douze Tables. La plèbe voulait des lois écrites et publiques plutôt que des lois préservées par une tradition orale connue uniquement des patriciens, comme l'étaient jusqu'alors les lois romaines. Cette revendication a suscité une extrême répulsion parmi les aristocrates, mais ceux-ci ont finalement dû céder. Le code des Douze Tables est soumis à l'approbation de la *comitia centuriata*, qui comprend les nobles et les plébéiens. C'est pourquoi cette loi s'appliquait indistinctement aux deux classes et apportait au droit romain un principe entièrement nouveau : l'égalité de tous les hommes libres devant la loi.

Une disposition de la loi des Douze Tables interdisait les mariages entre nobles et roturiers, interdiction qui a été abrogée par la suite, de sorte que les mariages entre nobles et roturiers fortunés sont devenus courants.

Une fois la demande populaire satisfaite, une autre est apparue, comme il fallait s'y attendre. Les roturiers veulent être admis au Consulat. Pendant 75 ans, ils ont attendu que l'aristocratie leur accorde ce droit. Finalement, la noblesse fut contrainte de céder et décida que l'un des deux consuls serait un plébéien et l'autre un patricien. Après cette victoire, les barrières tombèrent les unes après les autres et les plébéiens devinrent gouverneurs de Rome et commandants de légions.

La démocratie à Rome

L'évolution du régime républicain a donc transformé Rome d'une municipalité aristocratique en une municipalité démocratique.

Lorsque nous avons parlé de la démocratie athénienne, je vous ai dit qu'elle différait de la démocratie d'aujourd'hui ou de ce que nous imaginons être une démocratie. Le régime démocratique athénien, en apparence égalitaire, consacrait une farouche différence de classe entre les esclaves et les hommes libres. La même observation s'applique à la démocratie romaine. Rome défendait pour la forme l'égalité de ses enfants devant la loi, mais a maintenu l'esclavage — une différence sociale des plus féroces — jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident.

Notons toutefois que la différence entre les classes sociales à Rome, même parmi les hommes libres à l'apogée du pouvoir de la plèbe, est restée plus évidente qu'à Athènes. Rome a toujours été une ville aristocratique ; lorsque les différences juridiques entre les nobles et la plèbe ont disparu, une différence substantielle entre les riches et les pauvres a subsisté. Les gens de la *comitia centuriata* étaient parfois divisés en fonction de leur richesse. Les tribus pauvres de la *comitia* n'étaient que quatre, et les propriétaires terriens 31. Comme chaque tribu disposait d'une voix, les habitants libres, mais sans propriété constituaient une minorité insignifiante. Quant au Sénat, il doit théoriquement être renouvelé périodiquement, car ses membres perdent leur fonction au bout de cinq ans. Mais la coutume veut qu'ils soient reconduits dans leurs fonctions, si bien que les sénateurs sont généralement élus à vie.

Il s'est avéré que les enfants des sénateurs étaient généralement désignés pour succéder à leurs parents à leur mort. Dans la pratique, le Sénat est donc devenu une corporation héréditaire.

D'autre part, les coutumes sociales étaient encore plus aristocratiques que les institutions. Dans les théâtres, les sénateurs avaient des places réservées ; dans la cavalerie, seuls les riches étaient autorisés à entrer ; les hauts postes de l'armée étaient généralement réservés aux jeunes hommes appartenant à des familles de haut rang, à tel point que Scipion, issu de la haute aristocratie romaine, commandait une armée avant l'âge de 16 ans.

Le respect inné des Romains pour la ploutocratie aristocratique de leur ville signifiait que lorsque les luttes entre les pauvres et les riches commençaient (ce qui a caractérisé la dernière révolution), la plèbe se rangeait vaguement du côté des révolutionnaires. Les Gracos ne bénéficiaient que d'un soutien précaire de la part de la plèbe inférieure. Même les lois agraires visant à répartir les terres entre les plébéiens pauvres laissaient ces derniers plutôt indifférents. Ils préféraient vivre paisiblement à l'ombre des riches, profitant en leur compagnie des nombreux privilèges qu'offrait la richissime cité à tous ses habitants.

Comme vous le savez peut-être de par vos études secondaires, les luttes entre les classes supérieures et inférieures étaient assez vives, avec des épisodes exprimant l'irritation des partis, que je rapporterai plus loin.

L'Empire romain

L'Empire met fin à ces luttes et offre une solution confortable et facile au problème social, que ses classes, épuisées par tant de batailles, acceptent volontiers.

Aujourd'hui, le titre d'empereur semble bien plus élevé que celui de roi. Pourtant, chez les Romains, le titre d'empereur était beaucoup plus modeste, car il ne signifiait pas la souveraineté, mais était conféré à certains dignitaires républicains. César et ses successeurs n'ont jamais osé ou voulu prendre le titre de roi. Ils préféraient s'appeler *imperator* et jouissaient de l'autorité politico-militaire qui en découlait en étant à la fois consuls, tribuns, grands pontifes, etc.

En apparence, l'administration républicaine sous l'Empire est toujours en place. Il y a bien un Sénat, des consuls, des tribuns du peuple, etc., mais ces fonctions sont purement décoratives. Toute l'autorité passait entre les mains de l'empereur, qui gouvernait l'État à sa guise. Le mépris avec lequel les empereurs traitaient les anciennes fonctions de la république a été immortalisé par l'un qui demanda au Sénat quelle était la meilleure sauce pour manger du poisson.

L'aristocratie s'accommode volontiers de ce système, trouvant plus agréable de jouir de son immense fortune dans la paix sociale qu'impose l'Empire. L'aristocratie s'enrichit énormément en occupant les postes très lucratifs de gouverneur de province qui lui sont généralement confiés. À ce titre, un gouverneur peut confisquer tous les trésors qui lui plaisent et qui appartiennent aux habitants de la province au profit de sa poche privée. En tant que gouverneur, il possédait tout ce qui se trouvait dans la province, avec le précieux privilège de ramener à Rome ce qui lui plaisait pour remplir ses coffres ou ses palais à la fin de son mandat. On comprend aisément le caractère lucratif de ces fonctions.

L'aristocratie s'est donc enrichie de manière extraordinaire et n'a pas regretté l'époque où le gouvernement de Rome était entre ses mains.

Les roturiers sont également consolés. Bien qu'ils ne gèrent plus les affaires publiques, ils vivent à Rome dans l'oisiveté, au milieu des fêtes publiques, des jeux de gladiateurs et des représentations théâtrales, recevant chaque jour des mains des nobles la nourriture et parfois même les vêtements dont ils ont besoin. Ils ne voyaient pas d'inconvénient à être réduits à zéro sur le plan politique. Leur vie était pleine et agréable, et ils ne désiraient rien de plus.

Les familles aristocratiques bénéficiaient d'une compensation supplémentaire. Elles occupaient la première place dans les fastes de la cour impériale, étaient proches des empereurs et exerçaient une influence inimaginable sur de nombreuses délibérations impériales. Mais pour cette fière aristocratie — qui a résisté aux luttes les plus diverses pendant plus de mille ans face aux ennemis extérieurs de Rome puis à la plèbe irascible, dominant les premiers et conservant sa supériorité sur la seconde — est finalement venu le temps de l'inévitable décadence qui s'abat sur les classes et les institutions humaines. Cette décadence, ce sont les empereurs eux-mêmes qui l'ont provoquée.

Il n'est pas difficile d'imaginer à quel point les très anciennes et riches familles de l'aristocratie romaine étaient fières sous l'Empire. Nombre d'entre elles faisaient remonter leurs origines à des temps antérieurs à Rome et à des branches aristocratiques issues de villes antérieures à Rome. Propriétaires d'une immense fortune, brillant à la cour du monarque le plus puissant du monde, leur position semblait définitivement consolidée par l'anéantissement de la plèbe et des ennemis extérieurs de Rome.

Au bout d'un certain temps, les empereurs ont commencé à humilier l'aristocratie en introduisant des personnes issues des rangs sociaux les plus bas, plébéiens disqualifiés, esclaves, etc., dans les plus hautes fonctions de la cour et de son cercle le plus proche. Grâce à la munificence impériale, ces esclaves affranchis acquièrent d'immenses domaines et se retrouvent sur un pied d'égalité avec les aristocrates les plus riches. En revanche, les nobles étant entièrement dépendants de l'empereur, ils devaient humblement flatter ses favoris, même s'ils avaient été leurs esclaves.

Le plus étonnant, c'est que la noblesse ne s'y est apparemment pas opposée comme on pourrait l'imaginer. Au contraire, de nombreuses familles nobles, à l'apogée de leur fortune, épousent volontiers ces roturiers. L'aristocratie se suicidait, mais conserva longtemps son prestige.

Puis les barbares sont venus et ont détruit l'Empire. L'aristocratie a été décimée ou a dû fuir, et après mille ans de splendeur, ces anciennes lignées ont définitivement disparu de l'histoire.

Les coutumes et la vie sociale à Rome

Il serait intéressant, si nous le pouvions, d'étudier les transformations sociales que Rome a connues, de la royauté à la chute de l'Empire d'Occident, comme nous

l'avons fait pour son évolution politique. Nous n'avons vu que les changements sociaux liés à l'organisation politique, le long processus de démocratisation qu'a connu Rome et la victoire finale de la classe aristocratique. Parallèlement à cette transformation, il serait intéressant d'étudier l'évolution de la vie domestique, des coutumes sociales, de la littérature, etc., à travers les différentes périodes de l'histoire romaine. Malheureusement, nous n'avons pas le temps de le faire et nous serons obligés de résumer.

Sous les anciens rois, et pendant longtemps après la proclamation de la république, les coutumes sociales à Rome étaient très simples. Les Romains étaient alors des paysans principalement engagés dans l'agriculture, farouchement travailleurs et très avides. En plus d'être très travailleurs, ils étaient très pratiques et positifs, dotés d'un sens élevé de la discipline et de qualités militaires remarquables, qui allaient faire leur grandeur. Méthodique, ordonné et réfléchi, le Romain possède toutes les qualités d'un excellent administrateur qui élèveront au rang de peuple-roi du monde entier.

Les coutumes romaines, en revanche, étaient extrêmement simples. Levé aux premières lueurs de l'aube, le Romain passait toute la matinée à travailler dans les champs. Après un repas et une courte « sieste », il retourne travailler jusqu'au coucher du soleil. Ensuite, il dîne et se couche. Seuls les jours de marché ou d'assemblée font exception à cette vie stricte et régulière.

Les maisons étaient simples. Elles se composent généralement d'une seule pièce, l'« atrium », comprenant à la fois une cuisine, une chambre, un salon, etc. Le régime alimentaire était extrêmement sobre. Ils ne consommaient du vin et de la viande que lorsqu'ils offraient des sacrifices aux dieux. Ils portaient des vêtements dont la simplicité correspondait à l'austérité de leur vie sociale : une simple tunique, sur laquelle, les jours de fête, était posée une pièce d'étoffe appelée « toge ».

Les Romains étaient d'ardents patriotes capables de grands sacrifices personnels pour le bien de leur pays. Satisfaits de leur vie austère, ils n'étaient pas avides de fonctions et d'honneurs publics, mais servaient leur pays pour l'amour de leurs dieux et de leurs concitoyens, sans désirer aucune récompense.

Malheureusement, la situation a complètement changé après la Deuxième Guerre punique. L'habitude qu'avaient les Romains de piller sans pitié les villes conquises et de donner le butin à leurs généraux ou à la population de Rome a fait qu'après les guerres puniques, au fur et à mesure que les frontières de la république s'étendaient, une quantité toujours plus importante d'or a commencé à affluer dans la ville éternelle. Bien entendu, une telle richesse devait entraîner un changement des coutumes. D'abord grossiers et directs, les Romains deviennent rapidement sensuels, dissolus et amateurs de luxe, souvent poussé à l'excès.

Les maisons ont commencé à changer. Les riches abandonnent complètement les vieilles maisons d'une seule pièce et commencent à construire des quartiers résidentiels luxueux et des lieux avec de nombreux compartiments ou pièces, chacun ayant une fonction particulière. On entrait d'abord dans un vestibule, puis on trouvait l'« atrium », une pièce avec une ouverture au plafond par laquelle l'eau de pluie tombait dans un réservoir appelé « impluvium ». Cette gouttière rappelait

la pièce unique des anciennes habitations romaines au sommet de laquelle se trouvait un trou pour laisser passer la fumée de la cuisine.

Une fois l'atrium traversé, on accédait au *tablinum*, une salle de réception semblable aux halls et aux bureaux des maisons modernes. Le tablinum était une salle de réception où le propriétaire de la maison accueillait les gens pour faire des affaires. Une fois le tablinum franchi, on entrait dans la partie plus intime de la demeure, composée de plusieurs pièces en enfilade : salle à manger, chambre à coucher, bibliothèque, salle de bains, etc. Aucune de ces pièces n'avait de fenêtre donnant sur la rue, mais directement sur un jardin intérieur d'où elles recevaient l'air et la lumière. Ce jardin était entouré d'une colonnade appelée « peristilum ».

Quelques maisons avaient deux étages. Parfois, ils louaient la pièce avant du premier étage pour des établissements commerciaux, les familles vivant à l'étage supérieur et à l'arrière du premier étage, comme c'était le cas à São Paulo lorsque le centre-ville était à la fois un quartier résidentiel et commercial, les familles vivant généralement à l'étage supérieur des maisons et louant le rez-de-chaussée pour le commerce.

De nombreuses maisons ont été construites avec les matériaux les plus riches et décorées de marbre, de mosaïques et de peintures de grande valeur. Des objets de grande valeur ont commencé à apparaître pour compléter l'atmosphère luxueuse des maisons romaines, tels que des meubles précieux, des tissus inestimables, etc. Comme vous pouvez le constater, tout cela était bien loin de l'ancienne et glorieuse simplicité de Rome dans ses débuts.

Les vêtements masculins n'ont pas subi de changements significatifs. Les tissus sont devenus beaucoup plus riches et les hommes élégants veillaient à donner aux plis de leur large toge une marque de distinction, ce qui était difficile à réaliser. C'est pourquoi un homme élégant du premier siècle est allé jusqu'à tenter un procès à une connaissance qui l'avait bousculé dans une rue très étroite en abîmant les plis artistiquement disposés de sa toge. Nous verrons encore ce qu'il en est du luxe féminin qui, comme vous pouvez l'imaginer, n'était pas loin du masculin.

En même temps que leurs coutumes se civilisent, la vie intellectuelle des Romains progresse. Les contacts de plus en plus nombreux avec les Grecs se traduisent par une véritable invasion de la civilisation grecque à Rome. Les Romains aimaient se faire servir par des Grecs dans toutes les professions : médecins, précepteurs, professeurs de rhétorique, cuisiniers, acteurs, devins, domestiques, etc. Cela s'explique aisément, car les Grecs avaient une intelligence privilégiée et étaient maîtres d'une culture étendue associée à une civilisation exquise. Les Romains avaient beaucoup d'argent, mais leur civilisation était encore balbutiante. Au contact des Grecs, ils se sont adaptés à leur culture. Avec tout cela et la littérature hellénistique, les Grecs ont complètement conquis Rome et, derrière les légions romaines, l'immense empire qu'elles avaient conquis.

La puissance de Rome s'est accrue sous l'Empire, de même que son luxe. Avec lui, une telle corruption des coutumes s'est répandue qu'il est juste de dire que cette corruption a été la cause principale de la chute de l'Empire romain.

Cela ne veut pas dire qu'une nation ne peut pas progresser sur le plan littéraire, artistique et social sans tomber dans l'immoralité. L'argent et le savoir ne sont pas nuisibles à l'homme lorsqu'ils sont utilisés à bon escient, donc ils peuvent contribuer à des réalisations splendides sans nuire à la moralité des gens.

Cependant, si l'on peut faire un excellent usage de l'argent et de la culture, on peut aussi les employer à des fins indignes, et la richesse nuit souvent à son détenteur d'un point de vue moral. Un homme riche peut rester pur de caractère, mais il a plus d'occasions de faire le mal qu'un pauvre.

Il en va de même pour les peuples. Ils peuvent être riches et vertueux, mais une nation riche trouve des occasions de s'égarer et de se dégrader moralement beaucoup plus souvent qu'une nation pauvre.

C'est ce qui est arrivé aux Romains. D'une part, ils sont devenus extraordinairement riches. D'autre part, par un long processus de décadence religieuse que nous verrons dans un instant, ils ont perdu les croyances et les principes qui soutenaient leur moralité. Enfin, ils ont reçu la civilisation précisément des Grecs, un peuple en franche décadence morale. Toutes ces circonstances se sont conjuguées pour noyer l'Empire romain dans un flot d'or et de boue qui l'a étouffé.

Examinons quelques-uns des traits les plus caractéristiques de cette série de circonstances, puis je vous parlerai de la littérature, de la philosophie et du droit romains.

Le luxe

À Rome, de la fin de la République à la chute de l'Empire, le luxe n'a connu aucune limite. Les dames de la haute société menaient notamment une vie d'ostentation et de gaspillage qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui.

En règle générale, tôt le matin, les matrones du patriciat romain étaient réveillées par des esclaves portant des cuves en argent contenant du lait finement aromatisé. Ce liquide était destiné à leur toilette, car il était de notoriété publique que le lait pouvait adoucir la peau.

De nombreuses esclaves chargées d'entretenir sa beauté entrent dans la chambre de la matrone. Elles constituent ce que nous appelons aujourd'hui un salon de beauté. Chacune a sa spécialité. L'une était experte dans l'extraction des sourcils sans douleur ou presque, une autre, dans le traitement des mains et des pieds, une autre encore était une coiffeuse incomparable qui savait créer les œuvres les plus étonnantes de l'architecture capillaire.

Certaines femmes esclaves avaient le secret de préparer des onguents qui donnaient au visage de leur maîtresse un aspect jeune ou triste, selon la demande. Les esclaves des provinces les plus reculées de l'Empire étaient particulièrement appréciés pour la préparation de parfums rares et délicieux. En plus de cette véritable armée de « techniciens », des assistants portaient le miroir, des tables et d'autres objets nécessaires au maquillage de la matrone. Il semble que l'art de

la teinture des cheveux n'avait pas encore atteint le niveau de développement qu'il a aujourd'hui à Rome. C'est pourquoi les matrones étaient très friandes des cheveux blonds vendus dans certains magasins de Rome et importés de la dangereuse et lointaine Allemagne.

Une fois sa « toilette » terminée, c'est l'heure de la promenade. En général, une dame du patriciat romain sortait dans une litière entourée de verre, allongée sur des coussins précieux et des tapisseries. Un ou deux esclaves suivaient, portant d'énormes et coûteux éventails pour éloigner les insectes. De chaque côté de la litière marchait une foule de flagorneurs qui disaient des choses agréables à la matrone pendant le trajet.

Des esclaves vêtus d'une riche livrée portaient la litière. Des chevaux parés de pièces d'or et de pourpre tiraient des carrosses aux roues d'ivoire. Certaines dames finirent par se passer complètement de la litière, du carrosse et de l'entourage, annonçant leur présence aux roturiers de manière extravagante et coûteuse. Les Romains utilisaient couramment certaines perles qui, placées sur leurs pieds, produisaient un bruit caractéristique bien connu de la foule, indiquant qu'une dame de la haute aristocratie s'approchait. Ces perles servaient de klakson et ne nécessitaient ni esclaves ni licteurs pour se frayer un chemin dans la foule émerveillée par tant de luxe.

Il serait erroné de penser que ce luxe excessif n'est que le fait des femmes. À Rome, les hommes rivalisaient de vanité et d'ostentation avec les femmes. Ils portaient des vêtements éclatants et souvent d'une valeur inestimable. Les gens « chics » de l'époque réglèrent méticuleusement les différents plis et parties d'un vêtement. L'altération d'un pli causait un tel désagrément et une telle impression de dommage qu'un des « élégants » de Rome a intenté un procès à une connaissance, lui demandant réparation pour l'avoir heurté intentionnellement en passant dans une rue très étroite en abîmant les beaux plis de sa tunique. Le port d'une toge dont les plis descendaient jusqu'aux mains et de riches ceintures était la marque distinctive des jeunes hommes de la haute société. Tous les autres détails de leur tenue reflétaient ce que nous avons dit de leurs préoccupations esthétiques. Ils portaient des cheveux soigneusement bouclés.

Inévitablement, dès que les gens considèrent la beauté comme leur principale qualité, ils commencent à sacrifier leurs affections les plus chères. Les mères sont terrifiées à l'idée d'avoir une progéniture nombreuse pour conserver longtemps l'éclat de la jeunesse. Certaines « astuces » criminelles ont été appliquées à l'époque. Très souvent, après la naissance de son enfant, une mère l'envoyait au loin et confiait son éducation à n'importe quel paysan consentant, moyennant une forte somme d'argent. La raison de ces marchés infâmes était évidente : lorsque l'enfant grandit, il peut devenir le témoin vivant de la vieillesse de sa mère. Une fois l'enfant caché pour de bon, sa mère « ne vieillira pas » pendant de nombreuses années. Bien entendu, l'enfant était remis à ses nouveaux « parents » afin que ni eux ni l'enfant ne connaissent son identité.

Si la noblesse était si luxueuse, il n'est pas difficile d'imaginer les excès auxquels se livraient les empereurs. Héliogabale tapisse le portique de son palais de sable doré pour que tous ceux qui entrent dans l'édifice impérial en sortent les pieds

marqués. Le même empereur portait des tuniques d'or et de pourpre recouvertes d'un manteau si chargé de pierres qu'il ne pouvait bouger, couvert de bijoux de la tête aux pieds. Il mangeait sur des plateaux d'argent massif avec des vases d'or et d'agate. Son lit était en argent massif et couvert d'or. Même ses animaux vivaient dans le luxe. Les bêtes de son zoo se nourrissaient de perroquets et de faisans, et ses chevaux de raisins rares.

Curieusement, alors qu'il était entouré de tous les éléments matériels qui rendraient quelqu'un heureux, il était tourmenté par une inquiétude constante, celle du suicide. Il s'est fait construire une haute tour d'où il pouvait se jeter à tout moment. Au pied de la tour, un soleil fait d'or et de pierres était encastré dans le sol. Le soleil était destiné à recevoir le corps impérial lorsqu'il s'écraserait sur la terre. Pour faciliter son suicide, Héliogabale disposait d'une épée faite de pierres, sous laquelle il avait constamment à sa disposition le poison nécessaire pour mettre fin à sa brillante et malheureuse existence.

Cette histoire suggère des réflexions redoutables, mais réconfortantes. Formidables parce qu'elles montrent que ceux qui fondent leur bonheur sur la fortune et les plaisirs de la vie sont cruellement trompés. Réconfortantes parce qu'elles montrent aux gens droits et purs que le bonheur ne réside pas dans la luxure, mais dans la tranquillité méthodique et ordonnée d'une vie pure.

Malheureusement, le monde romain n'avait pas la lumière surnaturelle du christianisme et ne pouvait pas voir cela, de sorte que le luxe s'est développé de plus en plus. On raconte qu'une célèbre Lolia Paulina a assisté à une petite réunion intime couverte d'émeraudes d'une valeur de quarante millions de sesterces, ce qui représente plus de quatre cent mille dollars.

Le jeu est un compagnon inséparable du luxe. À Rome, il n'avait pas de limites. Rome ravageait ses colonies pour soutenir les deux. J'ai déjà expliqué l'appareil juridique et administratif complexe par lequel les gouverneurs des provinces romaines avaient le droit de confisquer tout ce qu'ils voulaient à leurs provinces.

Il en va de même pour les généraux victorieux. Paulus Emilius, revenant de Macédoine en grande pompe, entre à Rome avec un cortège de 250 bourreaux portant des statues en or confisquées. Pour satisfaire ses soldats, il leur permet de mettre à sac 70 villes et de prendre tout ce qu'ils veulent. De tels événements étaient monnaie courante.

Un jour, alors qu'il voyageait en Gaule, Caligula a joué avec des amis pour occuper ses longs moments de loisir. Ayant perdu tout son argent au jeu, il ordonne l'enregistrement des habitants les plus riches de la province, les condamne à mort et confisque leurs biens au profit du trésor impérial. Il explique à ses amis qu'il va ainsi reconstituer en quelques minutes sa fortune et les pertes subies pendant les longues heures de jeu.

Le recours à la violence pour remplir les poches insatiables des magnats romains ne date pas de l'empire. Sous la République déjà, Rome était le théâtre de rapines et de meurtres, mêlés à des complications amoureuses et à des luttes financières qui faisaient le scandale du monde entier.

Silas, après avoir vaincu Cina et Marius à la bataille de Preneste, fait passer au fil de l'épée plus d'un millier d'habitants de Rome. Il promulgue des lois de confiscation et de proscription si radicales et si étendues qu'elles rappellent les horreurs de la Révolution française et de la Révolution russe. Puis, assis triomphalement sur le Forum romain, Silas vendit aux enchères la fortune des parias et des exilés, ainsi que le titre même de citoyen romain dont les anciens Romains étaient si fiers. Il a fait cadeau de tous les revenus de la ville à des prostituées, des mimes, des esclaves libérés, etc.

Il suffisait que l'un des puissants convoite les biens d'un propriétaire pour que sa mort soit immédiatement décrétée et ses biens confisqués. Un cas célèbre est celui de Quintus Aurelius, un Romain tranquille et riche, vivant loin de la politique. Voyant son nom sur une célèbre liste de proscription, il dit simplement : « Mon lopin de terre me tue ». Il avait raison.

Le droit romain attribuant les biens de l'accusé au dénonciateur si l'accusation est avérée, la dénonciation est devenue si répandue à Rome que même les pères et les fils se dénonçaient les uns les autres, dans l'espoir d'accroître leurs avoirs.

Un sentiment général de mépris pour la vie humaine se répand dans la glorieuse capitale du monde, donnant lieu à de fréquentes manigances politiques impliquant l'autorisation réciproque d'assassiner. Auguste, par exemple, se livre à une telle escroquerie, dont la victime est l'immortel Cicéron. Les ennemis de l'orateur de génie voulaient à tout prix le faire mourir, ce qui dégoûtait Auguste, admirateur de son incomparable talent. Cependant, Lépide consent à la mise à mort de son frère Paul, et Antoine sacrifie son oncle Lucius Caesar. Auguste accepte de sacrifier Cicéron en échange de ces deux vies.

Dans les rues, il n'est pas rare de tomber sur les corps des victimes de la violence. Si sa tête ne se sépare pas du corps, c'est que ses exécuteurs se sont trompés de victime et n'ont pas tranché la tête du cadavre inerte en hommage à l'innocence de la personne.

Même l'affection maternelle, l'amour le plus durable et le plus désintéressé que la Providence ait inscrit dans les lois de la nature, s'est relâchée à Rome. Je vous ai déjà raconté ce que certaines mères faisaient avec leurs enfants. Je vais vous parler d'un autre cas, peut-être plus digne de censure.

Ayant atteint la puberté, un jeune Romain visitait divers temples de Rome avec ses amis et remerciait les dieux pour cette circonstance, comme c'était la coutume. Comme il était immensément riche, ses amis étaient très nombreux. Mais quelqu'un complotait dans l'ombre contre lui, probablement pour s'emparer de sa fortune. Alors que le jeune homme faisait ses visites, quelqu'un vint l'informer que, sur ordre du gouvernement, il venait d'être condamné à mort. Vous pouvez facilement imaginer que ses amis se sont immédiatement dispersés.

Terrifié, le jeune homme se précipite chez sa mère, qui est, de tous les endroits, celui qui devrait être le plus accueillant pour lui dans une situation aussi difficile. Mais une loi condamnait à mort quiconque accueillait un condamné à la peine capitale. Prévenue, sa mère verrouille les portes de sa maison pour empêcher son

fils d'y entrer en quête de protection. Le jeune homme frappe en vain à la porte de sa mère, qui ne bouge pas.

Voyant qu'il ne pouvait trouver refuge et protection même auprès de sa mère, il s'est enfui dans la brousse, où une bande de voleurs l'a réduit en esclavage. Sa vie devint si misérable qu'il décida de révéler son identité au premier groupe de soldats qu'il rencontrerait. Lorsqu'il rencontra des soldats, il le fit et ils l'exécutèrent sur le champ.

De nombreux soldats profitent du désordre général pour faire irruption dans les maisons des riches seigneurs et obligent ces derniers à les adopter comme fils et héritiers. C'est ainsi qu'un milicien rustre fut introduit comme fils dans les luxueuses et exquises demeures des sénateurs. Pour son père adoptif, il n'est pas un objet d'affection, mais de panique.

Le désordre et le gaspillage sont tels que Brutus et Cassius décident de collecter les impôts des provinces asiatiques dix ans à l'avance. C'est pourquoi le grand Cicéron a dit : « Toutes les provinces gémissent, tous les peuples libres se plaignent, toutes les nations du monde crient contre notre violence. Il n'est pas un seul endroit où la tyrannie et l'injustice de nos concitoyens n'aient élu domicile. Messieurs les juges, les coutumes actuelles vous plaisent-elles ? Êtes-vous satisfaits d'un tel état des choses ? »

Le despotisme républicain était aussi grand que la tyrannie impériale. L'arbitraire, la cruauté et même le raffinement naïf avec lesquels les empereurs traitaient toutes les classes sociales ont quelque chose d'enfantin. Rien de saint, de digne ou de respectable n'échappait au mépris avec lequel les empereurs regardaient le monde entier. Comme nous le verrons, les dieux n'échappaient pas à cette règle.

Domitien ordonne au patricien Glabrius d'affronter un lion dans l'arène. Glabrius s'acquitte bien de cette tâche pénible et difficile et remercie les dieux. Il reçoit alors un message de Domitien le condamnant à mort pour avoir combattu de façon déshonorante dans le cirque en gladiateur, boulot indigne d'un membre de la noblesse romaine.

Lors d'un spectacle, il pleut des cordes. Domitien se change pour ne pas être incommodé, mais interdit au public d'en faire autant, si bien que tout le monde doit assister au spectacle dans des vêtements mouillés.

Lorsqu'il se rendait au Sénat, Caligula donnait son pied à baiser aux sénateurs, une habitude qui s'est répandue.

Après avoir assassiné sa mère, Néron écrit une lettre au Sénat pour justifier son crime. À l'exception d'un sénateur qui se retire timidement au moment du vote, tous les sénateurs approuvent le crime impérial. Néron ordonne alors au Sénat de juger le sénateur absent, après quoi il fut condamné à mort.

Outre le matricide, Néron a commis d'innombrables autres crimes qui ont suffi à le rendre tristement célèbre. Parmi eux, le meurtre du fils de sa femme Popea, pour la simple raison qu'on avait surpris le garçon en train de jouer à l'empereur, tout comme les enfants jouent au soldat aujourd'hui. Les crimes de Néron étaient si nombreux que Tacite a consacré un livre entier à les raconter.

Galba n'est autorisé à enterrer les soldats morts des légions qui se sont opposées à son accession à la dignité impériale qu'à condition que le char qui l'emmène triomphalement au Capitole passe sur leurs cadavres.

Curieusement, une preuve flagrante de l'existence de cette corruption morale dans le palais impérial et parmi le peuple est l'immense popularité de certains des empereurs romains les plus tristement célèbres. Ils atténuèrent le sens moral des gens en distribuant des dons importants à la population. Héliogabale, de déplorable mémoire, était extrêmement populaire à Rome. Caracallus, souverain cruel et débauché, était très populaire parce qu'il distribuait des vêtements neufs à tous les habitants de Rome. Commodus, qui combattit comme gladiateur habillé en femme fut frénétiquement applaudi par la population. Néron organisa son propre triomphe, au cours duquel la foule s'exclama : « Ô vainqueur olympique !
« Ô vainqueur olympique ! Ô voix céleste ! Heureux ceux qui t'écoutent ! »

Malgré tous ses crimes, Néron était si populaire qu'un parti « sébastianiste » s'est formé à Rome à sa mort. Ils prétendaient que la mort de l'empereur était fautive et qu'il réapparaîtrait tôt ou tard pour régner sur son peuple. Des voix superstitieuses prétendaient avoir entendu sa voix sur la colline de Pontius. Le successeur de Néron dut imposer des peines sévères à ceux qui prétendaient qu'il n'était pas mort.

Le secret de la popularité de tant d'empereurs dignes de haine est leur libéralité envers le peuple, qui se traduit par la construction de somptueux édifices publics tels que des théâtres et des cirques, par la distribution de vêtements et par des banquets publics qui atteignent parfois des proportions tout à fait étonnantes. À Rome, la distribution gratuite de nourriture au peuple prit un jour la forme d'un somptueux banquet auquel participèrent 66 000 convives.

La dépravation sexuelle

Il n'est pas étonnant qu'au milieu de tant de luxe, les mœurs soient dissolues. Le divorce se répand de façon alarmante à Rome. Auguste, qui veut se poser en champion de la morale face à la vague croissante de corruption (il se dit ennemi du divorce), épouse une femme divorcée sans attendre le délai légal, c'est-à-dire la naissance de l'enfant qu'elle a conçu de son précédent mari. Julia, la fille d'Auguste, a valu à Velleius Paterculo d'être accusée d'avoir commis toutes les infamies dont une femme est capable.

L'empereur Caligula a violé l'honneur des patriciennes. Agrippine, la mère de Néron, aurait pu être la grand-mère de ses enfants ; Messaline, l'épouse de Claude, fréquentait les maisons de tolérance et s'assurait de recevoir de l'argent en échange de la vente de son corps pour ressentir le « plaisir » d'être une vraie prostituée. La corruption de Messaline est allée si loin qu'elle a épousé l'aristocrate Silius, qui occupait la haute fonction de consul à Rome du vivant de l'empereur Claude.

Certaines patriciennes s'enrôlent officiellement comme prostituées, d'autres épousent des eunuques. Les jeunes hommes de la ploutocratie épousent de vieilles femmes au physique repoussant dans le seul but d'hériter de leurs biens. Et pour satisfaire leurs vils instincts, les matrones de l'aristocratie, parfois mariées

à d'illustres sénateurs, recherchaient non seulement de jeunes hommes de bonne condition, mais aussi des esclaves et des gladiateurs. Nombreuses sont celles qui abandonnent leur foyer pour vivre avec leur amant.

Cependant, il semble que personne ne puisse surpasser Caligula en matière de cynisme. Il a osé installer une maison de plaisance dans le palais impérial lui-même. Lorsque Caligula traversait le golfe de Baïas, les dames les plus illustres construisaient des cabanes provisoires sur les rives et invitaient l'empereur à les utiliser. Lors d'une fête lacustre, elles construisaient des maisons de tolérance où les filles patriciennes se donnaient librement à qui voulait. Commode, qui avait l'habitude de se montrer en public habillé en femme, vivait avec une bande d'amis et de filles dans la plus grande débauche. Il amenait ses concubines au tribun impérial du cirque. Héliogabale disait qu'il ne voulait pas avoir d'enfants de peur que l'un d'eux ne devienne honnête.

Les empereurs détruisent les traditions et encouragent l'immoralité

Naturellement, dans ce contexte d'effondrement général de la moralité publique, la religion et la tradition sont les piliers les plus efficaces sur lesquels la société peut s'appuyer pour éviter la ruine. La religion et les traditions étaient étroitement liées aux coutumes sociales, avaient une grande influence sur l'esprit public et rappelaient aux Romains les vertus de leurs ancêtres, auxquels Rome devait en grande partie le succès prodigieux de ses armes. Les deux piliers pouvaient donc être de précieux auxiliaires des empereurs pour œuvrer à la préservation morale du pays.

Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Poussés par une rage suicidaire, les empereurs romains ont détruit les fondements sur lesquels leur société chancelante pouvait encore tenir debout, du moins pour un temps. Ils ont été les premiers à discréditer la religion et à détruire les anciennes traditions héritées de leurs ancêtres.

Mille faits prouvent cette affirmation. Les traditions romaines attachaient une note d'infamie à ceux qui combattaient dans une arène ou se produisaient dans les théâtres. Pourtant, de nombreux empereurs ont forcé des personnes de la plus haute aristocratie à se produire dans les théâtres de la ville pour satisfaire leurs caprices impériaux. De sérieux sénateurs et de dignes matrones se retrouvaient soudain contraints de monter sur scène au cours d'une représentation pour jouer le triste rôle de bouffons.

Il est arrivé qu'une patricienne octogénaire soit obligée de danser au théâtre pour amuser le public, qui n'a pas eu pitié de sa vieillesse et n'a pas respecté sa dignité. Les membres de l'aristocratie étaient également contraints de descendre dans l'arène pour se battre contre des bêtes ou des gladiateurs, acquérant ainsi les notes d'infamie que la loi appliquait à ce type de comportement.

Le scandale ne s'arrête pas là. L'empereur Commode descendait dans l'arène habillé en femme pour combattre comme gladiateur. Un autre empereur se joignait à une troupe d'artistes en tournée dans tout l'Empire et se rendait avec eux en Grèce pour des représentations théâtrales. La main puissante des empereurs a fait voler en éclats les traditions romaines.

D'autre part, les mimes, les bouffons, les acteurs et les esclaves affranchis deviennent de plus en plus influents dans la haute société et à la cour impériale. Bien que le droit romain considère tous ces personnages comme infâmes, les empereurs et les aristocrates les comblent de cadeaux magnifiques et de nombreux biens, de sorte que certains d'entre eux possèdent des fortunes qui comptent parmi les plus importantes de Rome. Ils se sont également liés par le sang et le mariage aux familles les plus aristocratiques et les plus riches de la capitale du monde.

Tous les auteurs romains de l'Antiquité sont unanimes pour dire que l'introduction de ces éléments étrangers dans la haute société romaine a profondément nui à la moralité des gens. Aucun d'entre eux n'avait de position définie à défendre ni de nom traditionnel à protéger du scandale. Ils étaient des aventuriers qui devaient toute leur fortune et leur splendeur à la munificence impériale ou à la générosité de quelque magnat de l'aristocratie. Comme ils pouvaient être renversés d'un moment à l'autre, ils essayaient d'utiliser leurs immenses richesses avec impudeur et cynisme, remplissant toute la ville et l'Empire de leurs scandales tapageurs.

Les empereurs préféraient ces personnages pour leurs aventures amoureuses malgré leur infamie légale. Messaline, Faustine (épouse de Marc Aurèle) et la femme de Domitien ont eu des liaisons illicites avec des personnalités romaines. Les gladiateurs sont devenus tellement à la mode que même les femmes de sénateurs quittaient souvent leur foyer pour vivre avec eux.

Déclin de la famille

Ce naufrage général a gravement ébranlé la famille. Un grand nombre de personnes fortunées préféraient ne pas se marier pour jouir sans complexe des faux plaisirs de la luxure. En ne se mariant pas, ils n'avaient pas d'enfants, ou du moins pas d'enfants légalement reconnus comme étant les leurs, et pouvaient donc léguer leur fortune à qui bon leur semblait. Cela a déclenché une véritable chasse aux fortunes des célibataires. Tous étaient assiégés nuit et jour par une véritable armée de jeunes hommes qui leur faisaient la cour avec les attentions et les marques d'affection les plus scandaleuses et cyniques pour voir s'ils pouvaient émouvoir le cœur du célibataire et obtenir une libéralité testamentaire. Cette tendance s'est tellement répandue à Rome qu'elle a été décrite dans les livres de l'époque.

La stérilité des ménages sénatoriaux devint si alarmante que la loi de Popea fut publiée pour mitiger le contrôle des naissances. Mais elle n'a servi à rien, et cet abus abominable s'est poursuivi.

Comme je l'ai dit, l'opinion publique n'a pas été aussi indignée par ces excès que nous aurions pu l'espérer.

À son retour de Baiae, où il avait tué sa propre mère, Néron reçut un accueil populaire éblouissant : femmes et enfants lui jetaient des fleurs. Lorsqu'ils apprirent qu'il s'était suicidé, une secte de « sébastianistes » se forma, espérant qu'il reviendrait. Ces nostalgiques prétendaient que quelqu'un avait entendu sa

voix dans le mont Pontius. Même sous le règne de Domitien, les aventuriers se réclamant de Néron étaient sévèrement punis.

Des coutumes brutales

Les gladiateurs

Cette population sybarite⁷ devint déséquilibrée et inapte à remplir son devoir. Pourtant, par un paradoxe curieux, mais explicable, la cruauté et la soif de sang se sont accrues parmi eux. Les combats de gladiateurs dans les arènes ont donné lieu à un carnage des plus atroces.

Comme vous le savez, les combats de gladiateurs sont issus d'une ancienne tradition selon laquelle deux hommes devaient se battre sur la tombe d'un mort afin que le sang de la victime apaise l'âme du défunt. Cependant, au fil du temps, cette pratique religieuse cruelle et monstrueuse est devenue un véritable fléau social. Les gens ne recherchent plus les combats de gladiateurs dans un souci purement religieux, mais dans le but premier ou exclusif de jouir de l'effusion de sang humain. Plus le massacre est grand, plus le sang est abondant et plus les blessures sont graves, plus le plaisir populaire est grand.

Au début des jeux de gladiateurs, on sacrifiait une victime humaine aux dieux et le combat commençait. Sous Trajan, il y eut un combat de gladiateurs au cours duquel dix mille hommes s'affrontèrent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de combattants dans l'arène. Il y avait des gladiateurs dans une catégorie appelée « sans rémission ». Ils ne pouvaient pas sortir vivants de l'arène une fois qu'ils y étaient entrés. Conscients de cette sombre situation, on peut comprendre la tristesse poignante des gladiateurs qui saluaient en commençant leur combat : « *Ave, Cesar, morituri te salutant!* ».

Au milieu de combattants de taille moyenne, on trouve parfois des groupes de gladiateurs nains qui s'affrontent. Après certains jeux, tous les spectateurs — sénateurs, gentilshommes, empereurs, matrones — descendaient dans l'arène pour d'affreuses *saturnales* où se mêlaient toutes les catégories sociales.

Pour se faire une idée de l'exceptionnelle cruauté de ces spectacles, il suffit de se rappeler les supplices subis par les chrétiens, qui mouraient sous d'atroces tortures, qu'ils appartiennent à la plus haute ou à la plus basse classe sociale, quels que soient leur âge, sexe, culture ou fortune. Le crime d'être chrétien ne bénéficiait d'aucune circonstance atténuante et n'était expié que par d'atroces supplices qui semblent avoir épuisé tout ce que l'imagination la plus fantaisiste pouvait concevoir.

Les esclaves

Si telle était la situation des gladiateurs, celle des esclaves était encore pire. En général, les esclaves étaient des prisonniers de guerre ou ses descendants. Ils n'avaient aucun droit. L'esclave est considéré comme un objet que son maître peut détruire à tout moment par un simple acte de volonté. Les esclaves étaient si nombreux que leur prix était extrêmement bas. À une époque, un esclave

⁷ Personne qui recherche les plaisirs raffinés d'une existence sensuelle passée dans le luxe.

coûtait moins cher qu'un rossignol. Dans chaque maison riche, il y avait un fonctionnaire appelé « Carvifex », qui était le bourreau de l'esclave et qui devait constamment appliquer des peines terribles.

Lorsque le christianisme a commencé à rayonner sur Rome et à orienter même ses adversaires dans une direction charitable, ceux-ci ont adopté diverses lois à Rome pour protéger la vie et l'intégrité physique des esclaves contre les abus de leurs maîtres. Cependant, ces lois étaient inefficaces et n'ont jamais été appliquées pour donner aux esclaves une garantie suffisante.

En général, l'opinion publique était tout à fait indifférente à l'égard des esclaves. Tacite, par exemple, propose d'expulser 4 000 esclaves affranchis en Sardaigne pour qu'ils y meurent en raison de son climat malsain. Titus, qui détruisit Jérusalem avec une énorme cruauté et réduisit en captivité tous les Juifs de plus de 17 ans, était pourtant appelé par ses contemporains « l'amour et le plaisir de l'humanité ».

Si je ne craignais pas d'être trop long, je vous raconterais d'innombrables autres détails tristement indicatifs de la situation des esclaves de Rome, qui était aussi désastreuse que dans tous les autres pays du monde antique, à l'exception de la Palestine.

La religion

Désordre et décadence des cultes anciens

À Rome, loin d'être un facteur de préservation sociale, la religion païenne a été un formidable vecteur de corruption des mœurs dans toutes les classes sociales de l'Empire.

La religion primitive des Romains — leur croyance au feu sacré et aux morts — avait disparu. Seule une réminiscence du culte primitif — celui du feu des vestales — subsistait. De ce dernier jusqu'à Auguste et même plus tard, il restait les repas funéraires qu'organisaient les familles nobles sur les tombes de leurs ancêtres. Mais plus personne n'y croyait.

Quant aux dieux qui n'appartiennent pas à ces premières religions, une immense confusion règne dès le début de Rome, étant donné le nombre extraordinaire de divinités que l'imagination populaire ne cesse de produire. Ces dieux étaient des êtres vagues dont on ne savait rien, si ce n'est qu'ils étaient dotés du pouvoir d'aider ou de nuire aux humains. Le culte qui leur était rendu était donc entièrement intéressé.

Les dieux de cette période ancienne de l'histoire romaine n'ont rien à voir avec les dieux grecs. Au lieu d'être des entités vagues, ils étaient des surhommes dotés de qualités esthétiques brillantes et d'un grand pouvoir. Le nombre de ces dieux dans la Rome antique est immense. Chacun d'entre eux ne s'occupait que d'une seule chose : agir dans un domaine très restreint. Il y avait un dieu particulier pour la porte, mais un autre pour les gonds de la porte et un autre encore pour le seuil. Chaque homme avait son dieu personnel. De plus, il y avait un dieu qui faisait pleurer l'enfant pour la première fois, un autre qui lui apprenait à manger, un autre à boire, un autre à sortir de la maison, un autre à y revenir, etc. Il y avait

un dieu particulier pour le paysan lorsqu'il cultivait la terre, un autre qui le protégeait lorsqu'il fertilisait, un autre lorsqu'il semait, etc.

Les dieux se sont multipliés à tel point qu'il y en avait plus de 30 000. Un Romain a dit un jour en plaisantant qu'il était plus facile de trouver un dieu qu'un homme à Rome. Le nombre de dieux était tel et la connaissance qu'en avaient les Romains si vague que beaucoup craignaient de ne même pas connaître leur nom lorsqu'ils les invoquaient. C'est pourquoi, après avoir invoqué le dieu, ils ajoutaient parfois : « Préfères-tu que je t'appelle par un autre nom ? ».

Les dieux romains, en particulier les plus anciens, n'étaient souvent pas des statues et ne pouvaient donc pas être abrités dans des temples. La population supposait qu'ils vivaient à l'intérieur de certains objets.

Les dieux étrangers envahissent Rome

Cette abondance de dieux est née de l'habitude qu'avaient les Romains de promettre aux dieux de la cité qu'ils combattaient de les amener à Rome et de leur rendre un culte particulier s'ils abandonnaient leurs fidèles au moment du combat, donnant ainsi l'avantage aux armes romaines. Ces promesses fidèlement tenues ont eu pour effet de remplir Rome de divinités du monde entier.

Avant même cette grande invasion de divinités orientales, Rome a été envahie par des dieux grecs, venus dans le défilé de victoire des généraux qui avaient vaincu la Grèce. Cela s'est produit en même temps et pour les mêmes raisons que l'infiltration de la culture grecque à Rome. Lorsque les prestigieux dieux grecs, d'une beauté matérielle incomparable, sont arrivés à Rome, les anciens dieux romains ont été relégués au second plan, y compris les dieux fictifs et les anciennes statues d'argile que les Romains adoraient. Les dieux grecs sont devenus très à la mode.

Les empereurs ajoutent à cette immense galerie de dieux. Pendant plusieurs jours, Tibère laisse onze villes asiatiques se disputer l'honneur de lui ériger un temple comme un dieu. Finalement, c'est à Smyrne que revient cette distinction douteuse. Caligula se déclara dieu et érigea un temple où il se plaçait à la place des dieux pour recevoir l'adoration de ses fidèles. Parfois, il parlait à la statue de Jupiter Capitolin et plaçait son oreille tout près de la bouche de pierre de l'idole, faisant semblant d'entendre une réponse qui lui était chuchotée. D'autres fois, il parlait fort, insultant le dieu et le traitant comme un égal absolu.

Des femmes adultères comme l'impératrice Poppée, épouse de Néron, et l'impératrice Faustine, qui vivait avec des clowns, furent déclarées déesses et eurent leurs propres temples. Même Astoldus, le favori d'Hadrien, fut proclamé dieu par décret impérial.

Scepticisme et incrédulité

Bien entendu, personne ne pouvait prendre ces dieux au sérieux. La surproduction de dieux, l'immoralité que la tradition leur attribuait et la divinisation de la plupart des empereurs corrompus ont jeté un tel discrédit sur la religion qu'elle était elle-même l'objet d'une dérision mondiale dans les pièces de théâtre. En conséquence, avec la généralisation de l'athéisme et du scepticisme, Rome a sombré dans

l'abîme. Dans son *Dialogue des dieux*, Lucien dépeint Jupiter en conversation avec Vulcain. Le premier se plaint de maux de tête insupportables et demande à Vulcain de le décapiter. Vulcain, sans hésiter, accède à sa demande et Jupiter meurt.

La religion aggrave la corruption

Les Romains se sont rendu compte des dégâts causés par l'importation de dieux étrangers et ont tenté d'y mettre un terme, en vain.

Le culte des dieux grecs suscite de nombreuses réactions. En 186, ils organisent un procès monstre contre les adorateurs de Bacchus, accusés, à juste titre, de corrompre les mœurs, tant le culte de Bacchus était immoral. Plus de 3 000 adorateurs sont condamnés à mort et le Sénat interdit les bacchanales, ces formidables orgies célébrées en l'honneur de Bacchus.

Cependant, les auteurs qui ont le plus influencé les esprits romains ont toléré l'immoralité des dieux grecs. Platon condamne l'ivresse, mais exempte explicitement les excès pratiqués lors des fêtes de Bacchus. Aristote censure sévèrement les statues immorales, mais exempte les statues des dieux, qui sont heureux d'être honorés de la sorte. Le culte de Vénus, établi en son honneur, était inséparable de la prostitution.

En Grèce, les fonctionnaires se tournaient vers Vénus dans les moments difficiles. Après la défaite de Xerxès, Athènes fit placer dans le temple de Vénus une peinture représentant des prostituées faisant des vœux et des processions pour le salut de leur patrie. On lit sous l'inscription du grand Simonide : « Elles ont prié la déesse Vénus qui, pour elles, a sauvé la Grèce ». Solon établit à Athènes le temple de l'amour impur à Vénus, la prostituée.

Alors que la Grèce regorgeait de temples à Vénus, aucun temple n'a été érigé sur son territoire en l'honneur de la déesse de l'amour conjugal. Si les écrivains grecs savaient souligner dans leurs écrits la dignité et la grandeur de la vie conjugale, il semble que leur sens moral ait été oblitéré en matière de religion et qu'ils n'aient jamais vénéré la déesse protectrice de l'amour des époux.

Toute cette corruption religieuse a pénétré dans Rome et a profondément corrompu la ville. C'est pourquoi Juvénal a pu dire avec justesse que « le monde vaincu s'est vengé de nous en nous donnant ses vices ». Les prêtres romains pratiquaient de telles immoralités dans les temples que les chrétiens appelaient les temples païens des lieux de prostitution. Ovide, très au fait des affaires louches, indique que les temples païens étaient des lieux très propices à la séduction.

Intolérance

Il est toutefois curieux de constater que ces cultes religieux très nocifs, auxquels plus personne ne croit, étaient extraordinairement intolérants à l'égard de leurs ennemis. C'était déjà le cas en Grèce. Lorsque Socrate a été condamné à mort, l'une des raisons invoquées pour le justifier était qu'il corrompait les gens en affirmant que les dieux de pierre n'étaient pas le vrai Dieu. Si certains philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient pas des dieux, comme les gens le

supposaient, le célèbre Aréopage les déclarait des impies et les condamnait à l'abjuration et à l'exil.

C'est pourquoi les Grecs ne connaissaient pas la liberté de conscience. Socrate enseignait que chacun devait suivre la religion de son pays. Platon, son disciple, disait qu'« il ne faut rien changer à la religion établie, car essayer de le faire, c'est perdre la raison ». Socrate, accusé de nier les dieux qu'il nie, conteste que nier les dieux soit un crime. Et Platon, parlant du seul vrai Dieu qui a créé l'univers, dit qu'il est difficile à trouver. Ils lui interdisent de le déclarer au public.

À Rome, cette intolérance persistait même lorsque des dramaturges ou des comédiens propageaient l'irréligion dans les théâtres. Si l'impiété et l'athéisme bénéficiaient d'une certaine indulgence, être chrétien à Rome était un crime inexcusable qui, comme je l'ai dit, entraînait les peines les plus sévères.

Formalisme religieux

Il n'est pas étonnant que les âmes soient de plus en plus déformées au fur et à mesure que la religion décline.

La religion romaine, comme celle de la Grèce et de la plupart des religions païennes, n'était rien d'autre qu'une série de rites et n'imposait aucun précepte moral, mais seulement la pratique correcte de certaines cérémonies. Les fidèles pouvaient se rendre coupables des plus grands crimes et nourrir dans leur cœur la plus grande haine contre les dieux qu'ils vénéraient, mais ils n'encourageaient pas la colère de ces derniers s'ils accomplissaient fidèlement ces rites. D'autre part, le fidèle peut pratiquer les plus belles vertus, mais il ne sera pas écouté s'il se distrait involontairement et commet une erreur dans l'exécution du rite.

Ces rites étaient extraordinairement compliqués et irrationnels. Certaines prières devaient être récitées en pirouettant de gauche à droite. Ils réglementent méticuleusement la façon dont les victimes sont pendues, la couleur de leurs cheveux, la forme du couteau utilisé pour les immoler et le type de bois utilisé pour rôtir la viande. Aussi insignifiante soit-elle, toute erreur entraînerait inévitablement l'indifférence du dieu à la demande du fidèle.

Bien entendu, ces exigences infondées devaient irriter les esprits plus éclairés et inspirer une incrédulité totale à l'égard d'une religion aussi capricieuse, despotique et irrationnelle. Tout cela a contribué à la dissolution des coutumes et de la vie politique à Rome. Dans la prochaine leçon, nous verrons comment les erreurs militaires ont porté cette désorganisation générale à son paroxysme, entraînant la chute de l'un des empires les plus florissants que l'histoire ait jamais connus.

Onzième partie

La civilisation dans l'Empire romain

Influence de la civilisation grecque sur le peuple romain

Dans les premiers temps et après les guerres puniques, les Grecs sont entrés en contact avec les Romains à plusieurs reprises. Toutefois, cette première influence était faible et ne s'est fait sentir qu'après l'invasion de la Grèce par les légions romaines. De nombreuses raisons peuvent expliquer leur grande influence par la suite, mais c'est avant tout parce que le peuple romain avait une civilisation complètement différente et inférieure à la civilisation grecque.

Cette influence s'est progressivement accrue grâce aux Grecs qui venaient à Rome — parfois libres, parfois esclaves — et aux Romains qui visitaient la Grèce. Notons que l'influence la plus importante est venue des professeurs et des précepteurs grecs qui, en éduquant les enfants dès leur plus jeune âge, leur ont donné une formation très hellénique, influence que Rome a appelée l'hellénisme. Il faut également souligner les différentes branches de l'activité humaine dans lesquelles elle s'est exercée : arts, littérature, langue, sciences.

Arts

L'influence de l'art grec sur l'art romain était telle que quelqu'un a dit que Rome était un hôtel où l'art grec séjournait. L'art romain primitif, qui provenait des Étrusques, était rudimentaire. L'influence grecque lui a donné un caractère hellénique.

Les premiers peintres de Rome venaient de Grèce. En architecture, l'influence grecque est grande : l'utilisation des colonnes et du marbre vient de Grèce. Dans le domaine de la sculpture, les Grecs ont également fait sentir leur influence en introduisant le marbre et les techniques. Les Romains ont adopté les modèles grecs avec beaucoup de succès.

L'influence grecque sur la civilisation romaine a également été importante dans le domaine de la littérature, à tel point que les premiers écrits de Rome ont été rédigés en grec. De nombreux auteurs grecs ont été traduits, et quiconque étudie la littérature latine constatera qu'elle n'a aucune originalité, car elle est fortement accentuée par l'influence hellénique.

Le théâtre, l'art dramatique et les nouvelles n'ont été introduits à Rome que par les Grecs.

Religion

La religion primitive et simple des Romains absorbe tous les enseignements grecs. De nombreux cultes qui n'existaient pas à Rome ont été introduits. Les dieux romains ont pris l'apparence des dieux grecs et la religion romaine a été considérablement modifiée par l'influence grecque.

Langue

L'influence du grec sur le latin est importante, tant sur le plan lexicologique que syntaxique. Le latin a beaucoup gagné en termes de vocabulaire.

La science

En raison de la grande différence de culture entre les deux peuples, l'influence grecque sur le peuple romain a été essentielle dans le domaine des sciences. De nombreuses connaissances géographiques et astronomiques ont été introduites. La philosophie et d'autres sciences ont commencé à être cultivées.

L'influence de la civilisation grecque sur Rome a été grande et bénéfique. Cependant, elle a été en partie préjudiciable parce qu'elle a également introduit les vices grecs — par exemple, le luxe, etc. — à côté des coutumes romaines grossières et de l'ostentation à côté de la sobriété.

La famille romaine

La famille romaine n'est pas une famille naturelle, mais une création du droit civil. Les Romains n'attachaient aucune importance à la parenté naturelle. La parenté civile était tout pour eux et produisait des effets civils, conférant des droits familiaux. L'autorité dans la famille appartenait au *paterfamilias* et s'étendait à la femme, aux enfants et aux esclaves.

Une fois le chef de famille décédé, de nombreuses petites familles se formaient, dirigées par un *paterfamilias*, sans que le lien de parenté ne soit rompu. Le *paterfamilias* représentait la religion du foyer et des ancêtres et était le gardien du culte.

À Rome, la religion était le fondement de la famille. Chaque famille avait ses propres dieux et vénérait ses ancêtres. La famille était la base de la société. La discipline familiale, exercée au sein de la famille, profite à la vie politique et militaire, en inculquant aux citoyens l'habitude de l'ordre et de l'obéissance aux autorités. Les pères ne pouvaient émanciper leurs enfants que lorsqu'ils avaient été trois fois esclaves. L'autorité du père sur l'enfant cesse une fois affranchie.

Les femmes sont mieux considérées qu'en Grèce et s'intéressent aux événements politiques.

Quant au mariage, il est régi par des lois très strictes. Les mariages entre oncles et nièces, entre belles-filles et beaux-pères, etc., sont interdits. Les orphelins mineurs sont confiés à des tuteurs appropriés, responsables devant des tribunaux spéciaux.

Le droit à Rome

Le droit romain est sans aucun doute le plus fondamental des nombreux héritages que Rome nous a laissés. Il exerce encore aujourd'hui une grande influence. Cette œuvre extraordinaire de l'Empire romain est digne de son influence et de ses précieux et sages enseignements.

Caractéristiques du droit romain

Il s'agit d'une loi précise qui met l'accent sur la clarté en tant que caractéristique juridique nécessaire et évite la confusion, nuisible et parfois fatale.

Origine et évolution

Ce monument législatif s'est construit progressivement par phases successives, en allant du droit strictement lié à la religion à la législation indépendante. On peut considérer sept étapes dans l'évolution du droit romain : 1. Droit Papinien ; 2. droit décemviral ; 3. droit prétorien ; 4. droit impérial ; 5. droit sous la codification ; 6. droit sous la décadence ; 7. droit sous l'influence chrétienne.

Première phase : Le droit Papinien

Il s'agit d'un droit coutumier, qui n'est pas constitué de lois écrites, mais seulement de traditions que conserve la noblesse. C'est pourquoi cette première phase se caractérise par des lois arbitraires basées sur l'inégalité, d'où les innombrables révoltes de la plèbe, toujours désavantagée. **ateaqi**

Deuxième phase : Le droit décemviral

Dans cette deuxième phase, la plèbe impose les « lois des Douze Tables », dont l'origine n'est pas encore bien connue. On pense cependant qu'elles s'inspirent en partie de la législation grecque. Elles constituent un pas important vers les garanties personnelles et collectives.

Troisième phase : Le droit prétorien

Avec cette proclamation, le droit prétorien est fondé à Rome. Les lois sont débattues et la loi devient plus souple et tend davantage vers l'égalité.

Quatrième phase : Le droit impérial

Comme dans la phase précédente, les textes font l'objet de discussions. Cependant, l'influence de l'Empire commence à se faire sentir avec la création de nouvelles lois.

Cinquième phase : Le droit sous codification

C'est la phase la plus critique. C'est l'âge d'or du droit romain. Il commence avec Hadrien, qui ordonne l'organisation de l'« Édit perpétuel », formant ainsi un code qui constitue la base de l'interprétation des lois. C'est la phase des grands jurisconsultes tels que Julien, Paulus, Marius, Gaius et d'autres. De nouveaux changements ont été apportés au droit romain pendant cette période sous l'influence de la philosophie grecque.

Sixième phase : Le droit sous la décadence

L'instabilité gouvernementale qui a marqué cette période a eu un impact profond sur l'interprétation du code, influençant ainsi le droit romain.

Septième phase : Le droit sous l'influence chrétienne

Le christianisme a été introduit à Rome avec Constantin après de nombreuses persécutions qui ont duré plusieurs siècles. Le droit romain subit alors une formidable influence chrétienne.

Sources du droit romain

Comme toutes les lois, le droit romain était fondé sur les coutumes du peuple, mais ce n'est pas sa seule source. La voix du Sénat et des préteurs, la décision du prince, l'influence de la philosophie grecque, etc., ont joué un rôle dans sa formation.

La situation du peuple sous le droit romain

Le droit romain divisait les personnes en deux catégories : 1. *Suo Jure* — les droits de chaque personne ; 2. *Alieno Jure* — les droits des autres. Le *Suo Jure* concernait les hommes libres et l'*Alieno Jure* les femmes, les enfants et les esclaves. Le *Suo Jure* est divisé en deux catégories : le « *jus latinus* », qui concerne les Latins, et le « *jus gentium* », qui concerne les immigrés.

Division du droit romain

Le droit romain est divisé en plusieurs catégories : 1. Le droit civil ; 2. le droit latin ; 3. le droit des gens. Le droit civil englobe toutes les lois civiles en vigueur et toutes les relations entre un individu et l'État. Le droit civil se divise en 1. Le droit privé ; 2. le droit public. Ce dernier comprend plusieurs sous-divisions, telles que le « *jus suffragii* », « *jus honorem* », etc. Le droit privé se divise en « *jus canulii* », « *jus comercii* », etc.

Codification du droit romain

La première tentative de codification du droit romain a été faite avec les « lois des Douze Tables ». Puis, à l'époque d'Hadrien, les édits des préteurs ont été rassemblés. Viennent ensuite les codes grégorien et verdorien. Justinien a réalisé la majeure partie de la codification, appelée « *Corpus juris civilis* », dès l'Empire byzantin.

Avocats et jurisconsultes

À Rome, avec l'organisation du droit romain, un grand nombre d'avocats et de jurisconsultes ont commencé à apparaître et sont devenus très appréciés par la société. D'excellents jurisconsultes, qui faisaient autorité, s'imposaient par leurs opinions. De même, de grands orateurs enflammaient et soulevaient les masses.

L'Institut de l'esclavage chez les Romains

La notion d'esclave

Le droit romain considérait l'esclave comme un objet. En tant que tel, il n'avait aucun droit et était totalement soumis à la volonté de son maître. Ce concept a toutefois connu des changements notables au fil des différentes époques de Rome. Trop rigide au temps de la royauté et même de la république, elle s'assouplit au temps de l'Empire jusqu'à ce qu'elle subisse l'influence bénéfique du christianisme qui cherche à améliorer la condition des esclaves, à faciliter leur libération et à réduire leur asservissement.

Comme les Grecs, les Romains justifiaient l'esclavage. Aristote concevait l'esclavage comme un « *jus naturalis* » et les Romains (parce qu'ils étaient plus forts) pensaient que les plus forts avaient le droit d'asservir les plus faibles. Cicéron a défendu cette thèse. Cependant, à la fin de l'Empire, ils reconnaissaient déjà que l'homme avait le droit d'être libre et affirmaient que l'esclavage était une atteinte au « *jus naturalis* ».

Les sources d'esclaves

À Rome, les esclaves provenaient des guerres, des dettes, de l'illégitimité des enfants, des autoventes, des naissances d'esclaves et des importations.

La guerre

Chaque prisonnier devenait un esclave. Les conquêtes ont amené de nombreuses vagues d'esclaves à Rome. Les esclaves étaient vendus par les généraux ou répartis entre les troupes. La guerre était la principale source d'esclaves à Rome.

Autres sources

Les débiteurs qui ne peuvent pas racheter leur dette deviennent des esclaves du créancier. Les enfants illégitimes, ainsi que les enfants vendus par leurs parents, deviennent des esclaves. Les enfants d'esclaves étaient des esclaves. Les importations constituaient également une source importante d'esclaves. Un individu perd ses droits et devient esclave par la dette, la naissance, l'illégitimité et la vente. Ce n'était pas le cas des esclaves de guerre, auxquels le droit romain n'accordait aucun droit.

Types d'esclaves

Il y avait trois types d'esclaves à Rome : 1. les domestiques, 2. les rustiques, 3. les esclaves de l'État. Les esclaves domestiques étaient les mieux traités, car ils vivaient avec la famille. L'esclave rustique était le plus mal traité ; il travaillait dans les champs. Les esclaves d'État étaient généralement employés aux travaux publics.

Esclaves affranchis

Au début de l'esclavage à Rome, il n'y avait que deux procédures pour libérer les esclaves. Cependant, avec l'évolution des coutumes, ces procédures se sont multipliées et sont devenues beaucoup plus faciles avec le christianisme. Les personnes libérées étaient appelées « affranchis », mais elles restaient généralement avec leur famille et pouvaient souvent redevenir esclaves.

La situation de l'esclave

La situation des esclaves s'est considérablement améliorée avec l'évolution politique de Rome. L'entrée du christianisme à Rome a fortement accentué cette amélioration. L'esclave est considéré comme une chose et soumis à la volonté de son maître. Il était généralement opprimé, avec des punitions différentes selon la faute commise. Les peines vont souvent jusqu'à l'absurde, un esclave pouvant être crucifié. Le nombre d'esclaves à Rome est énorme et leur prix de vente varie en fonction de leurs capacités physiques et intellectuelles.

Conséquences de l'esclavage

Le travail des esclaves rustiques a entraîné la disparition complète de la classe des fermiers, qui vendaient généralement leurs propriétés et pratiquaient souvent l'autopromotion. Cela entraîna la chute de la classe moyenne et provoqua plusieurs guerres civiles. Les esclaves se sont révoltés et beaucoup ont été soumis au prix de grands efforts. Ceux qui se sont le plus révoltés sont les rustiques, en raison de leurs mauvaises conditions de vie.

Développement de la littérature à Rome

Caractéristiques de la littérature romaine

La littérature romaine est inférieure à la littérature grecque. Elle n'avait que peu d'originalité et les écrivains romains s'inspiraient généralement de sources grecques.

La littérature romaine se divise en deux phases :

1. La première dure jusqu'aux guerres puniques, lorsque l'influence grecque est presque inexistante ;
2. L'influence hellénique se manifeste après les guerres puniques.

Dans un premier temps, la littérature romaine est pauvre, sans œuvres essentielles ni grands auteurs. À cette époque, la poésie est rustique et revêt généralement un aspect funèbre ou triomphal. En ce qui concerne la prose, il reste quelques textes de jurisprudence, comme les « Lois des Douze Tables », dont il ne reste que des fragments. Dans l'histoire de cette époque, on trouve des notes quotidiennes prises par les prêtres.

Dans la deuxième phase, on distingue trois grandes périodes : la formation, l'apogée et la décadence. On peut distinguer deux périodes importantes dans l'apogée : celle de Cicéron et celle d'Auguste.

Période de formation

Des guerres puniques à Silas, les Romains ont commencé à recevoir l'influence de la Grèce pendant la période de formation. Sous l'influence d'une littérature déjà formée, la littérature romaine connaît à cette époque un développement relatif, avec l'apparition simultanée de la prose et de la poésie. Une partie de l'aristocratie s'oppose à l'influence grecque, tandis que d'autres la favorisent. En poésie, Tite-Live, Hervius et Enius apparaissent. Plaute et Térence apparaissent dans les fables. C'est à cette époque que débute la satire avec Lucilius. En prose, nous

avons Flavius, Quintus Claudius et d'autres. Dans l'art oratoire, citons Caton, Cornelius Gracchus, etc. Parmi les jurisconsultes, on trouve Lucius, qui était aussi un orateur.

Période d'apogée

De Silas à Auguste, on peut distinguer deux phases dans cette période. Dans la première phase (à partir de Cicéron), l'éloquence a reçu une grande impulsion ; dans la seconde (à partir d'Auguste), c'est la poésie qui l'a emporté. Au cours de cette période, Catulle se distingue en poésie ; Cicéron donne un formidable élan à la rhétorique ; Varrus apparaît également avec de nombreux ouvrages, de même que des historiens notables tels que César, Cornelius Nepos et d'autres.

Période d'Auguste

Les lettres romaines connaissent alors une période faste. La paix et la prospérité remplacent les guerres civiles. La littérature bénéficie d'un grand élan grâce à la protection accordée aux hommes de lettres. L'éloquence connaît un certain déclin, mais la poésie atteint son apogée. Virgile, Horace et Ovide, qui se distinguent parmi d'autres, appartiennent à cette période, tandis que Tite-Live et Rutilius Lupus apparaissent en prose.

Période de décadence

C'est à cette époque qu'apparaît la fable, dont le Phèdre est le premier représentant. Dans l'histoire, Tacite, Quintus Curtius, Pline. Dans le roman, Pétrone. Après Marc Aurèle, la décadence s'accroît. Toutefois, certaines figures littéraires de la poésie, comme Claudius, étaient encore bien inférieures aux poètes de l'apogée, Marcellus, Donatus et d'autres.

Cette période est celle qui se distingue le plus dans les écrits juridiques, avec des jurisconsultes notables comme Ulpien, Papinien et Paulus. De nombreux codes ont été élaborés au cours de cette période, dont le code grégorien.

L'influence du christianisme sur le peuple romain

Le christianisme est la doctrine religieuse que Jésus-Christ a prêchée en Palestine en l'an 33 de notre ère. Cette religion n'était pas particulariste comme toutes les autres jusqu'alors. Au contraire, elle avait un caractère universel. Peu à peu, la religion s'est développée dans les milieux romains et, à l'époque de Néron, les chrétiens étaient nombreux. Jusqu'à Constantin, les empereurs se sont largement opposés à la doctrine catholique, mais celle-ci a progressivement influencé la vie romaine. La sagesse de la nouvelle loi était telle que même les Romains qui la combattaient en acceptaient souvent les principes. On sait qu'en évoquant l'entraide entre chrétiens, un sénateur romain s'est exclamé : « Si seulement nous étions comme le Nazaréen ». Mais les transformations opérées par le christianisme ont été beaucoup plus profondes qu'il n'y paraît à première vue. Après la victoire du christianisme dans le « bas » Empire, la civilisation romaine a cessé d'exister et la civilisation chrétienne a commencé.

Changements sociaux

La famille était la base de la société romaine, mais avec une religion particulière en son sein : le culte des ancêtres transformés en dieux. Ce sont les dieux du foyer qui constituent la *raison d'être* de la famille. Avec le christianisme, les dieux de la famille ont totalement disparu. La religion chrétienne n'accepte pas ce culte, mais affirme l'obligation de respecter les ancêtres sans en faire des dieux.

La justification chrétienne de la famille est plus profonde et émane de l'organisation même de la société chrétienne. Les changements au sein de la famille ont été complets. Le pouvoir du chef de famille n'est pas resté le même. Le père doit être respecté dans la famille chrétienne, mais son autorité est beaucoup plus encadrée que chez les Romains. Les enfants ne dépendent plus de sa volonté. L'organisation est plus harmonieuse et moins arbitraire. Le rôle de la femme est rehaussé et tous ses privilèges ne sont plus des concessions de son mari, mais des droits de partenaire. Les droits de la femme découlent de son rôle. Les droits naturels de la femme sont mieux respectés qu'à l'époque romaine.

Toute l'organisation de la famille chrétienne est basée sur la justice. Pour montrer l'importance du foyer, le christianisme affirme l'indissolubilité du lien conjugal, refuse le divorce et montre que les foyers ne peuvent pas être détruits par les caprices des gens. Leur organisation ne se limite pas à des avantages personnels. Les mariages ne se font plus de plusieurs manières, mais d'une seule.

D'autre part, le christianisme a lutté contre les inégalités sociales exagérées et a cherché à réduire les souffrances des esclaves. Les transformations qui se sont produites à cet égard ont été profondes : elles ont limité l'autorité des maîtres, accordé des privilèges aux esclaves, mis fin à la peine de mort à leur égard et multiplié les processus d'affranchissement.

Transformations politiques

Le christianisme a donné à l'autorité une autre justification : elle vient de Dieu, mais sous certaines conditions. Le chef d'État est le dépositaire du bonheur des gens par la volonté divine. Cependant, ceux qui exercent cette fonction doivent savoir qu'ils seront responsables de leurs actes et que, quelle que soit leur puissance, ils n'échapperont pas au châtement divin s'ils manquent à leur mission. Ils se présenteraient devant Dieu comme de simples mortels.

La transformation la plus profonde en matière politique a été la distinction entre l'Église et l'État. Jusqu'alors, toutes les religions se confondaient avec la politique, et les chefs religieux étaient également des autorités politiques de haut rang. À Rome, le consul était le chef de l'église et l'empereur était un dieu. Le christianisme a montré que les fonctions, bien que semblables parce qu'elles visent la même fin, sont distinctes. Il n'a pas séparé l'Église de l'État, car tous deux recherchent le bonheur du peuple en collaborant. Cependant, il a montré qu'il fallait faire la différence entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ; l'âme est libre et n'est pas soumise au pouvoir politique. L'Église a ainsi posé les fondements de la liberté.

Dans l'espace international, en affirmant que tous les hommes sont égaux devant Dieu et que les peuples sont frères, elle a transformé le bellicisme romain en

plaçant la patrie au-dessus du citoyen et l'humanité au-dessus de la patrie. Ainsi, sans nier le patriotisme, elle affirme la nécessité de la justice et de la paix.

Transformations économiques

Le christianisme a donné à la propriété privée un fondement doctrinal. Il a affirmé qu'elle devait exister comme un don de Dieu, et non comme une concession de l'État. Mais il a limité la propriété à une récompense de Dieu pour un travail honnête. En tant que telle, elle ne permettait pas à la propriété de diminuer les autres hommes.

D'autre part, elle affirme la charité : Il est permis à un homme de jouir de ses revenus, mais il doit fournir à son voisin ce qui lui manque. Ces concepts ont complètement transformé les mœurs. À Rome, le travail devient un élément de subsistance, même dans les métiers considérés comme dégradants.

D'un point de vue intellectuel, Rome a connu des changements majeurs. La littérature prend une autre direction, une nouvelle philosophie apparaît, le droit romain change également. Plus que jamais, les Romains ont compris qu'il était impossible de discriminer les gens devant la loi. La loi a donné aux esclaves plus de garanties et plus d'abris. Cependant, la transformation la plus importante a été la liberté offerte par la loi.

Douzième partie

Les peuples barbares

Les barbares s'infiltrèrent dans l'Empire

Les Grecs et les Romains appelaient tous les étrangers des barbares. Dans l'histoire, cependant, ce nom est surtout utilisé pour désigner des tribus sauvages ou semi-sauvages qui menaient une vie rude et primitive en dehors des frontières romaines et qui ont tenté à plusieurs reprises de vaincre le Premier Empire ou la République en s'emparant de ses trésors et en conquérant la région au climat doux dans laquelle Rome était établie.

La première grande invasion barbare eut lieu à l'époque de Marius. Après avoir envahi l'Italie, les envahisseurs [Cimbri] ne réussirent à vaincre Rome que grâce à la prodigieuse valeur militaire des Romains. Ils repoussèrent les barbares jusqu'au Rhin et au Danube et étendirent les frontières de l'Empire jusqu'à ces fleuves. Cependant, même vaincus, les barbares restent un danger permanent. Les Romains n'ont jamais réussi à établir durablement leur pouvoir au-delà des rives de ces fleuves. Ils sont souvent repoussés par les barbares qui envahissent les rives rhénanes ou danubiennes appartenant aux Romains.

Mais Rome, qui voulait profiter de son luxe et de ses plaisirs, n'a pas perçu le danger et a accumulé erreur sur erreur. Bien plus que victime des barbares, Rome fut victime de sa propre négligence. Sa première erreur fut de mettre le trône impérial à la disposition des légions, qui le conquièrent par la force ou le vendirent aux enchères. Il y avait jusqu'à seize candidats à la pourpre impériale en même temps. Pour vaincre leurs concurrents, les prétendants au trône impérial concluent des alliances avec des peuples barbares en les faisant combattre aux côtés des légionnaires contre les autres candidats. Les barbares apprennent ainsi les tactiques de guerre des Romains et s'infiltrèrent dans leur armée.

D'autre part, les Romains et les Italiens, descendants des soldats héroïques qui ont fait la grandeur de Rome, ne veulent plus se battre. Ainsi, les Italiens sont exemptés de conscription et les armées romaines commencent à accueillir des esclaves, des gladiateurs et des barbares plutôt que des citoyens fiers, patriotes et libres. Il est facile de comprendre que les recrues n'avaient aucun intérêt à se sacrifier jusqu'à la dernière goutte de sang pour défendre les richesses romaines. Pour couronner le tout, les Romains confient leurs postes de généraux à des barbares, au point que du sang barbare coule dans les veines de certains empereurs. Bien avant que les barbares n'envahissent l'Empire, les armes à la

main, ils l'avaient déjà complètement infiltré, du trône impérial jusqu'aux plus bas rangs de l'armée. L'armée n'était romaine que de nom.

Les invasions barbares

Au milieu du IV^e siècle, lors d'une nouvelle invasion de peuples barbares, l'empereur Valentinien commet l'ultime erreur de leur ouvrir les portes de l'Empire.

L'Asie a connu une grande série de guerres. Les Chinois ont affronté les Topes et les ont repoussés, les jetant aux mains des Tatars de l'Est. Acculés par les Topes, les Tatars de l'Est se heurtent aux Huns, qui envahissent l'Europe. À leur tour, les Huns attaquent les peuples barbares par l'arrière. Ces derniers, menés par l'évêque Ulfilas, demandent à l'empereur l'autorisation de pénétrer sur le territoire de l'Empire. Lorsqu'ils obtiennent cette autorisation, plus d'un million de Goths traversent le Danube et s'installent en Thrace, où ils commencent à cultiver la terre, etc. Les Goths ne tardent pas à se heurter aux Romains. De terribles représailles de part et d'autre aggravent la situation. Les nombreux Goths semi-latinisés de l'armée romaine sympathisent avec les Goths nouvellement arrivés. Le danger est immense.

Enfin, en 376, l'armée romaine subit une défaite cuisante à la bataille d'Adrianople. Deux généraux, Stylicon et Rufinus, tous deux barbares, ont encore la force de résister. Le général Rufinus est le précepteur d'Arcadius, empereur d'Orient. Le général Stylicon est le tuteur d'Honorius, empereur d'Occident. Les deux empereurs, très jeunes, n'étaient que des « marionnettes » entre les mains de leurs généraux respectifs. Rufian et Stylicon sont rivaux. Rufian croise les bras pour se venger de Stilicon et permet aux barbares d'envahir l'Italie et d'attaquer Rome. En 410, Rome tombe pour la première fois aux mains des barbares. Le monde entier a poussé un cri d'horreur devant ce spectacle.

Lorsque les Huns attaquent Rome, Théodose II, empereur d'Orient, conclut un traité avec eux et reste les bras croisés. Lors de la formidable bataille de Châlons, où les Romains vainquirent Attila, les vainqueurs eurent peur des vaincus et ne les arrêtèrent pas sur le chemin de Rome, où Attila arriva finalement. Bien que le pape l'ait stoppé dans son élan, Attila était le vainqueur. À sa mort, le monde romain est brisé.

La cruauté des barbares à l'égard des provinces conquises a été déterminante dans leur victoire sur Rome. Rome taxait le monde entier pour nourrir son luxe et prélevait des impôts par tête. Les parents, souvent incapables de payer la somme demandée, vendaient leurs fils comme esclaves et donnaient leurs filles à des maisons de plaisir. Un historien a raconté que lorsque le moment était venu de collecter les impôts, le monde romain était rempli de larmes et de pleurs. Un jour, un honnête collecteur d'impôts apparut. C'était le père de l'empereur Vespasien. C'est pourquoi les villes d'Asie lui ont érigé un monument portant l'inscription « À un honorable publicain », car les publicains étaient généralement des voleurs. Même les dieux n'y échappaient pas. Souvent, ils collectaient les statues des dieux en guise d'impôts et les emportaient à Rome, laissant les temples vides. On comprend donc que les habitants des provinces étaient peu enclins à défendre Rome contre les invasions barbares.

Attila meurt en 453. Pendant ce temps, les barbares ravagent et s'emparent des provinces de l'Empire. Les Alanes, les Vandales et les Suèves s'emparent de l'Espagne, où ils s'affrontent. La Lusitanie est conquise par les Alanes, puis reprise par les Suèves. Les Vandales envahissent la florissante Afrique du Nord, où ils se livrent à des cruautés encore célèbres aujourd'hui. Les Wisigoths pénètrent ensuite en Espagne. Les Bretons font la guerre aux Anglo-Saxons. Les Hérules créent une monarchie en Italie. Romulus Augustus se voit accorder une pension par Odoacrus, roi des Hérules, et meurt en prison. Francs, Gaulois et Burgondes se partagent la France. Partout en Europe, des scènes d'effusion de sang et de cruauté hallucinante ont marqué les esprits. C'est de ce déluge que naîtra le monde moderne.

Coutumes barbares

Quelles étaient les coutumes de ces barbares ? Ils étaient généralement grands et musclés, avec des yeux bleus injectés de sang, des cheveux longs et une barbe qui leur arrivait à la poitrine. Ils sautaient comme des serpents et se peignaient comme des bêtes, ce qui faisait forte impression. Sur leurs casques, ils plaçaient des têtes d'animaux sauvages. En général, ils ne se « décorent » que pour terrifier l'ennemi. Les Aryens combattaient le corps peint en noir et rouge. Les Gètes et les Sarmates tiraient des flèches imbibées de venin de serpent. Les Catas portaient de longues perruques couvrant entièrement leur visage, qu'ils ne découvraient qu'après avoir tué l'ennemi, car ils se sentaient dignes de montrer leur visage à la lumière du soleil. Ceux qui étaient timides passaient leur vie entière, le visage recouvert par leurs cheveux. Beaucoup buvaient de l'eau dans des crânes humains et collectionnaient les crânes de leurs adversaires, comme les chasseurs d'aujourd'hui collectionnent les têtes de cerfs ou les peaux de tigre. Les jeunes hommes étaient formés au vol. Ils partaient au combat en poussant de formidables rugissements et des cris infernaux, puis sautaient sur leurs ennemis.

Les barbares méprisaient l'éducation. Les rois gothiques, les plus cultivés des rois sauvages, ne savaient même pas lire.

Lors de leur passage en Gaule, les Huns brûlent soixante-dix villes et décapitent leurs habitants. Lors de la bataille de Châlons, le sang coule si abondamment que les blessés se désaltèrent dans des ruisseaux sanglants. Les Huns, bien que courtois, étaient plus cruels que les autres barbares. À la mort d'Attila, en signe de deuil, les guerriers Hun se poignardent le visage en l'honneur du défunt.

La religion des barbares

La religion des barbares était purement et simplement une série de superstitions. Ils adoraient les forêts, les oiseaux, l'eau, les pierres sacrées, les arbres sacrés, les fontaines sacrées, etc. Ils prêtaient serment sur la tête d'un bœuf ou d'un sanglier au lieu d'un symbole élevé comme la Croix, comme nous le faisons.

Les punitions infligées à ceux qui profanaient les lieux sacrés étaient terribles. Quiconque volait un objet sacré était emmené en mer et laissé sur la plage, à flot et à contre-courant. Il était castré, on lui coupait les oreilles et on l'immolait en l'honneur des dieux. Les Francs tiraient des présages de l'éternuement, du vol des

oiseaux, de la démarche des chevaux et de la bave des vaches. Un prêtre coupait une branche d'arbre en petits morceaux, les plaçait sur une serviette et les lançait trois fois en l'air, puis il regardait les dessins qui s'étaient formés et interprétait les événements en fonction d'eux.

Certaines femmes — appelées Alrumen — vivaient dans des grottes isolées et des habitations souterraines, où elles faisaient des prédictions. De petites idoles en bois, parfois fabriquées à partir des racines de certaines plantes, étaient également appelées Alrumen et représentaient la partie inférieure du corps humain. Ils étaient conservés dans des boîtes et traités comme des enfants, baignés, nourris et habillés avec le plus grand soin. On raconte qu'ils parlaient parfois.

Certains magiciens guérissaient les maladies à l'aide de mots mystérieux ou de talismans accrochés à leur cou. Les sorcières se réunissaient en haut des montagnes, organisant des banquets avec de la chair humaine autour de feux brûlants. Elles préparaient des boissons empoisonnées pour stériliser les femmes, perturber l'intelligence de quelqu'un ou affaiblir son corps. Lors des fêtes du dieu de la guerre, les autels étaient aspergés de sang animal ou humain. Un texte ancien nous parle d'une princesse, belle-fille du roi franc Sigmund. Le fils du roi, Siegfried, l'époux de la princesse fut brûlé vif. La princesse décida de mourir aussi, elle se tua et fit incinérer son corps avec deux esclaves et deux faucons.

Lois barbares

Les peuples barbares, par exemple les Francs, connaissaient les procédés sauvages utilisés au Moyen Âge, comme la torture pour établir la culpabilité, les duels judiciaires, etc. Parfois, l'accusé était jeté dans un récipient rempli d'eau, la main droite attachée au pied gauche. S'il en sort, il est innocent. D'autres fois, on l'obligeait à chercher des anneaux de fer dans des charbons ardents, à porter un fer rouge pendant un certain temps ou à en marcher sur un.

Lorsque quelqu'un était assassiné, son héritier était tenu de le venger. Celui qui refuse de le faire doit rompre à jamais avec tous ses proches. Accepter de se venger, c'est déclarer la guerre à la famille de l'agresseur. Lorsqu'il était pris, l'agresseur était tué cruellement, sa tête accrochée à des pieux et son cadavre mutilé laissé en pâture aux corbeaux et aux bêtes.

Le droit pénal est énorme. Selon les lois bretonnes et écossaises, un meurtrier doit payer 150 vaches. Un pied vaut un mark ; une main, un mark ; un œil, un demi-mark ; une blessure au visage coûte une image d'or. Un roi d'Écosse valait 1 000 vaches ; un comte ou un fils de roi, 150 vaches ; un fils de comte, 100 vaches ; un « thane », 100 vaches, son fils, 66, et son neveu, 44 vaches. Une femme mariée valait au moins un tiers de la valeur de son mari.⁸

À ce stade, je peux anticiper un peu sur les sujets que nous aborderons prochainement, pour vous laisser une fois pour toutes sur une question d'une importance capitale pour étudier et comprendre le Moyen Âge.

⁸ Henri Robert, *Bani Macbeth*, 220.

Lorsqu'on entre en contact avec le Moyen Âge, deux choses frappent très défavorablement : la cruauté des lois et la force des superstitions. J'attire votre attention sur ce fait historique incontestable, car je ne veux être ni un détracteur systématique ni un apologiste inconditionnel du Moyen Âge. On trouve souvent l'un ou l'autre de ces états d'esprit chez les auteurs qui traitent du Moyen Âge, mais ces deux tendances sont extrêmes et partielles. La vérité est que le Moyen Âge avait des choses dignes des plus grands éloges, mais aussi de graves défauts. Il nous appartient d'étudier les deux, de voir en quoi ils consistent, d'en rechercher les causes et d'en observer les conséquences.

La cruauté des lois et la propension des gens à accepter les superstitions sont évidentes au Moyen Âge. Si nous étudions les lois pénales de l'époque, nous constatons qu'elles étaient initialement extrêmement strictes. Ce n'est qu'au fil du temps qu'elles sont devenues plus clémentes, avec une amélioration notable au cours des derniers siècles du Moyen Âge.

En étudiant les dispositions cruelles du droit pénal médiéval, nous constatons qu'il s'agit d'une reprise des lois pénales extrêmement inhumaines des barbares. De nombreuses peines qui nous paraissent excessives aujourd'hui étaient les mêmes que celles adoptées par les barbares avant qu'ils ne se christianisent et se civilisent. Cela conduit à la conclusion que la cruauté des lois pénales au Moyen Âge résulte de l'influence barbare et non de l'influence chrétienne. Il est vrai que les lois sont devenues plus bénignes au fur et à mesure que l'influence chrétienne grandissait au Moyen Âge. Le paganisme était en train de mourir et le christianisme gagnait en influence.

Il en va de même pour les superstitions. Les superstitions médiévales étaient très souvent de vieilles croyances antichrétiennes remontant au paganisme barbare. L'habitude des peuples médiévaux de pratiquer une religion extrêmement superstitieuse pendant des siècles avant d'être christianisés a fait que le christianisme a eu beaucoup de mal à déloger la tendance à la superstition de l'esprit des gens au Moyen Âge. Cette tendance, propre aux religions païennes, a été constamment combattue par l'Église. On ne compte plus les procès-verbaux des conciles tenus au Moyen Âge où toutes les superstitions étaient vigoureusement condamnées au nom de l'Église, affirmant que les vieux fantômes de la religion barbare, leurs amulettes et leurs rites grotesques étaient vains et que les chrétiens ne devaient croire qu'en la foi catholique, incompatible avec de tels avilissements de l'esprit humain.

Il est ainsi clairement établi que, si le Moyen Âge mérite d'être censuré sur les deux points que je viens d'évoquer, cette censure n'est pas due à l'influence chrétienne, mais aux restes de paganisme que l'Église a laborieusement extirpés. Ceux-ci étaient beaucoup moins nombreux que dans les premiers siècles qui ont suivi les invasions barbares.

Treizième partie

Organisation sociale et économique médiévale

Facteurs de la civilisation médiévale

Trois facteurs essentiels ont contribué à la formation de la civilisation médiévale :
1. Les barbares ; 2. les vestiges de la civilisation romaine ; 3. l'Église catholique.

Les Barbares

Quant aux barbares, nous avons déjà vu leurs habitudes, leurs croyances et leurs lois, il n'est donc pas nécessaire d'y revenir.

Civilisation gréco-romaine

Nous avons également étudié en détail la civilisation gréco-romaine. J'ai montré que l'Empire romain, surtout celui d'Occident, était comme un immense corps gangrené, incapable de résister à ses ennemis extérieurs parce que sa civilisation était en pleine décomposition. Comme je l'ai dit, une crise morale a complètement miné l'Empire et menacé de ruiner les principaux piliers de son pouvoir.

L'armée, principal facteur de la grandeur romaine, recrutait parmi les esclaves et les gladiateurs qui disposaient à leur guise du trône impérial, rendant la monarchie instable et lui faisant subir un discrédit immensément préjudiciable. L'aristocratie, qui aurait pu remédier à cet état de fait, était profondément dépravée et ne s'intéressait qu'à ses plaisirs. Elle ne se sent pas capable de faire de la politique avec un capital qu'elle doit développer pour reconstruire l'Empire. Les finances publiques sont anarchiques. Les extorsions incessantes du trésor impérial perturbent profondément l'économie privée. La puissance de Rome a véritablement pris fin.

C'est ce qui explique la formidable éclipse de civilisation qu'a connue l'Europe au début du Moyen Âge. Si la société romaine avait conservé sa vitalité première, elle se serait imposée aux barbares envahisseurs. Au lieu de tomber au niveau très bas où se trouvaient les barbares, l'Europe les aurait élevés au niveau culturel et social où vivaient les Romains. La civilisation s'est effondrée partout où elle est entrée en contact avec eux.

La conduite des fonctionnaires impériaux lors des invasions barbares est tout simplement déplorable. Beaucoup s'enfuient ou tentent de saisir l'occasion pour se déclarer souverains des provinces à la tête desquelles l'empereur les a placés et rompent avec lui. Finalement, après une faible résistance, ils se rendent à l'adversaire. Les empereurs, sollicités avec insistance par les populations inertes

pour intervenir dans les territoires menacés, restent les bras croisés, dans un mélange d'indolence et de panique. Le formidable appareil administratif et politique de l'Empire romain s'effondre comme une vieille bâtisse dont les pierres s'écroulent sous l'effet d'une forte tempête. Comme nous le verrons plus loin, les populations des provinces romaines envahies n'auraient eu aucune protection si l'Église ne leur était pas venue en aide.

Lorsque les envahisseurs atteignent la capitale de l'Empire d'Occident, toute l'Europe est plongée dans un océan de barbarie. Le nom de l'ancien Empire n'a même pas subsisté depuis que Romulus Augustulus a été déposé et emprisonné par Odoacer, roi des Hérules, en 476. De petits royaumes barbares surgissent un peu partout, certains se proclamant indépendants, d'autres se disant nominalement dépendants de l'empereur romain d'Orient, sans que cette dépendance théorique ne se traduise jamais par une quelconque obéissance politique.

L'Empire d'Occident disparaît alors entièrement de la carte politique de l'Europe, et pas seulement sur le plan politique. La civilisation romaine commence à s'effriter dans des provinces comme la Gaule, où elle avait pourtant connu son plus bel essor. Grâce à l'insouciance et au mépris des barbares, tous les grands monuments romains commencent à s'écrouler. Théâtres, thermes, aqueducs, voies impériales, palais, tout disparaît sous l'action implacable du temps sans que les chefs barbares ne cherchent à les préserver parce qu'ils méprisent ou ignorent les avantages de ces ouvrages.

La culture romaine a également disparu. Les invasions barbares ont introduit l'analphabétisme le plus grossier dans les provinces les plus cultivées de l'Empire romain. Plus personne n'étudie et les classiques gréco-latins tombent dans l'oubli. Pour l'Europe, la culture et la civilisation romaines n'étaient plus que de lointains souvenirs que personne ne savait admirer ou chérir. C'est sous le poids implacable de ces circonstances douloureuses et inévitables que s'ouvre pour l'Europe le Moyen Âge.

Le facteur romain a eu peu d'influence sur le développement de la civilisation médiévale. Cependant, l'influence romaine s'est à nouveau fait sentir lorsque cette civilisation s'est développée et est passée du stade de l'élaboration à celui de la perfection. Dans les grandes universités, on étudia avec grand soin la culture gréco-latine, qui s'était réfugiée dans les couvents à l'époque barbare. Comme nous le verrons, c'est cette culture qui a exercé l'influence la plus prononcée et la plus profonde sur la pensée médiévale, en particulier sur l'humanisme et la Renaissance.

L'Église catholique. L'Église est le troisième facteur majeur qui a contribué au développement de la civilisation médiévale. Elle était l'âme de la civilisation médiévale, qui lui a donné ses traits les plus caractéristiques dans les domaines de la politique, de l'économie, de la science et de la littérature.

Il ne faut pas croire que le Moyen Âge a été une civilisation strictement et totalement catholique. Nous examinerons cette question en temps voulu.

Puisqu'il n'est pas possible de comprendre le Moyen Âge sans savoir comment l'Église a agi pendant les mille ans qu'il a duré, et puisqu'il n'est pas possible de bien connaître et comprendre l'action de l'Église sans connaître sa doctrine, je voudrais vous rappeler quelques aspects fondamentaux de la pensée politique et sociale de l'Église.

Comme vous l'avez vu, l'égoïsme était la caractéristique de toutes les civilisations avant Notre Seigneur Jésus-Christ. Bien que, de temps à autre, tous les peuples aient produit de grands héros qui ont sacrifié leurs intérêts individuels à l'intérêt supérieur de leur patrie, avant Notre Seigneur Jésus-Christ, l'égoïsme inspirait l'organisation politique et sociale des peuples et leurs relations internationales.

Le pouvoir despotique des rois, la cruauté avec laquelle ils l'exerçaient, la dépravation, la richesse excessive, l'oisiveté et le mépris brutal que l'aristocratie professait à l'égard de la plèbe ; le furieux esprit de révolte de cette dernière, qui éclata à Rome, en Grèce et en Phénicie en révolutions populaires sanglantes ; l'horreur du travail, l'indiscipline agressive et la haine indicible des classes pauvres contre toute autorité ; l'indicible cruauté avec laquelle aristocrates et roturiers traitaient les esclaves, soumis à un sort pire que celui des animaux ; tout cela, constaté dans toutes les civilisations antérieures à Notre Seigneur Jésus-Christ, est en définitive le fruit de l'égoïsme.

Au contraire, Notre Seigneur Jésus-Christ a prêché l'amour du prochain au monde et l'a renouvelé sur cette base entièrement nouvelle, à tel point qu'il a divisé l'histoire en deux grandes périodes ou époques : l'ère chrétienne et l'ère précédant sa naissance.

Quelle était la doctrine politique et sociale de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Certains auteurs qui ne comprennent pas le christianisme qualifient souvent Notre Seigneur Jésus-Christ de révolutionnaire. La révolution est, par définition, une insurrection de sujets contre l'autorité, une lutte entre inférieurs et supérieurs dans laquelle l'un des deux camps sort victorieux. La transformation que Notre Seigneur Jésus-Christ a apportée au monde n'était pas une révolution parce qu'elle n'impliquait pas de révolte contre une autorité ni ne soulevait les opprimés contre les oppresseurs. Le christianisme n'a pas apporté une révolution, mais un renouveau.

Au lieu de prendre parti pour l'autorité contre l'anarchie ou pour le despotisme contre l'opprimé, le christianisme a transformé l'opprimé et l'opresseur. Il leur a enlevé des mains les armes avec lesquelles ils se faisaient du mal et les a unis dans une étreinte affectueuse. Cette transformation morale et cette réconciliation entre des classes ou des intérêts qui semblaient irrémédiablement désunis ont été à la base du grand changement politique et social que notre Seigneur Jésus-Christ a apporté au monde.

Mais cette transformation n'était pas le but de la mission de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui était essentiellement religieuse. Les changements politiques et sociaux que l'accomplissement de cette œuvre a entraînés n'étaient qu'une conséquence de la doctrine religieuse de notre Seigneur.

Le monde antique semblait osciller entre des excès également condamnables : d'un côté, le despotisme excessif ; de l'autre, l'anarchie destructrice ; d'un côté, la concentration exagérée des richesses ; de l'autre, sa conséquence indirecte — une plèbe paupérisée et révoltée ; d'un côté, des empires extrêmement puissants vivant dans le luxe le plus complet et, de l'autre, des peuples indigents gémissant dans la misère et l'oppression sous leur joug. Le christianisme a apporté un équilibre qui a résolu tous ces excès.

Sur le plan politique, le christianisme affirme l'autorité, mais condamne le despotisme. Sur le plan économique, il affirme la propriété, mais condamne la concentration excessive des richesses entre les mains de quelques propriétaires. Sur le plan familial, il affirme la monogamie contre la polygamie et, tout en soumettant la femme et les enfants au mari, il proclame l'éminente dignité de la femme et des enfants et interdit au chef de famille de les traiter comme des esclaves ou des serviteurs.

Examinons la base doctrinale de tous ces points de vue.

Le problème de l'autorité

Les êtres humains tendent à la sociabilité et vivent donc en société dans des groupes humains. Ce n'est qu'exceptionnellement que les gens s'isolent de leurs semblables pour vivre comme un anachorète dans le désert ou comme Robinson sur son île. Comme ils vivent en groupe, les gens ont besoin d'une autorité pour les gouverner, car il est impossible pour de nombreuses personnes de coexister en tout temps et en tout lieu sans autorité. Les associations, par exemple, aussi insignifiantes soient-elles, ont besoin d'une autorité. Peut-on concevoir une société philatélique, récréative, musicale, littéraire, sportive, politique, caritative, scientifique, religieuse ou autre sans un conseil d'administration ou au moins un directeur ? Bien sûr que non. La société serait morte le jour où elle serait privée d'une autorité dirigeante.

Pourquoi l'autorité est-elle nécessaire ? Tout d'abord, les opinions peuvent varier sur la manière de protéger les intérêts d'une entreprise. Dans une société sportive, par exemple, les membres peuvent avoir des opinions très différentes sur la manière dont elle doit être gérée. Doivent-ils participer à tel ou tel championnat ? Faut-il prendre une hypothèque pour construire une piscine ? Faut-il vendre une partie du terrain pour rembourser les dettes ? Faut-il augmenter la taxe sociale ? Sur toutes ces questions, les avis peuvent varier énormément.

Alors, qui décide ? Quelqu'un doit disposer d'une autorité souveraine pour imposer sa volonté. Sinon, la société se dissout. Une fois prise, la décision doit être exécutée. Qui vendra le terrain ? Qui engagera l'ingénieur pour construire la piscine ? Qui va percevoir les taxes que vous avez décidé d'imposer ? Il faut une autorité pour décider et exécuter une décision.

Si cela est vrai pour les sociétés purement privées comme celles énumérées ci-dessus, qu'en est-il de l'État ? Qui va résoudre les problèmes importants de la communauté ? Qui va mettre en œuvre les décisions prises ? Bien sûr, il doit y

avoir une autorité pour le faire. Cette autorité peut varier d'un pays à l'autre, d'un siècle à l'autre, mais elle reste toujours indispensable. Un peuple peut remplacer un roi par un président, un parlement démocratique, une chambre d'aristocrates, une chambre de commerce ou un dictateur sans mourir. Mais s'il révoque les autorités et abolit tout gouvernement au lieu de remplacer les autorités ou de réformer le système de gouvernement, il périra inévitablement.

Comme nous l'avons vu, les gouvernements seraient nécessaires même si tous les gens étaient droits, car même les gens très bons peuvent avoir des opinions différentes. De plus, si l'on considère que de très nombreuses personnes sont mauvaises, voire terribles, et qu'elles peuvent chercher à imposer à leurs concitoyens des attitudes erronées ou immorales pour servir leurs intérêts individuels, qu'elles peuvent porter atteinte aux droits d'autrui à leur avantage, qu'elles peuvent aller jusqu'à supprimer la vie d'autrui, on comprend à quel point l'existence d'une autorité dans tous les pays est indispensable.

Pourquoi les gens ont-ils besoin d'autorité ? À cause des circonstances de la nature humaine. Mais pourquoi la nature humaine est-elle ainsi ? Parce que Dieu l'a voulu ainsi. Il aurait pu donner une autre forme à la nature humaine dans sa toute-puissance, mais c'est ainsi qu'Il l'a voulu.

Si l'homme a besoin d'autorité en raison de sa nature, et si sa nature a ce besoin parce que Dieu l'a voulu, l'homme a besoin d'autorité parce que Dieu l'a voulu. L'autorité existe donc par la volonté de Dieu, et en obéissant à l'autorité, l'homme n'obéit pas à un autre homme, mais à Dieu lui-même.

L'autorité ne doit pas nécessairement être monarchique. Elle peut être celle d'un roi, d'un empereur, d'un président, d'un congrès, d'un dictateur, etc. Mais elle existe parce que Dieu a voulu que l'homme ait besoin d'une autorité, à laquelle il faut obéir avec le plus grand respect.

Si la doctrine catholique défend vigoureusement le principe d'autorité, elle ne justifie pas les abus et le despotisme.

Pourquoi l'autorité existe-t-elle ? Parce que l'humanité en a besoin. Elle existe donc pour le bien de l'homme, car elle ne serait pas nécessaire si elle existait pour le mal ; n'étant pas nécessaire, Dieu ne la voudrait pas ; n'étant pas voulue par Dieu, elle n'aurait pas le droit d'être obéie.

Par conséquent, si une personne exerçant l'autorité à un poste de commandement l'utilise à son profit et non à celui du pays, elle outrepassé ses fonctions et accomplit un acte qu'elle n'a pas le droit de faire. Il s'agit d'un abus d'autorité et d'une trahison à l'égard de Dieu, qui veut que l'autorité soit utilisée à d'autres fins. Les Évangiles sont pleins de menaces à l'égard des riches et des puissants qui abusent de leur influence et de leur pouvoir au détriment de l'intérêt collectif. Les riches et les puissants qui abusent de leur pouvoir seront condamnés à un châtement éternel dans l'autre monde s'ils ne font pas amende honorable et n'expient pas le mal qu'ils ont fait.

On voit comment cette doctrine introduit dans l'État une admirable harmonie. Elle supprime le désordre, monstre à deux têtes : le despotisme et l'anarchie. Prenons un État où gouvernants et gouvernés obéissent à la doctrine de Notre Seigneur

Jésus-Christ, et nous aurons l'État idéal, avec des sujets idéalement dociles et des gouvernants idéalement désintéressés.

Le problème de la propriété

Dieu a créé d'une part le monde avec toutes ses plantes, animaux et autres richesses, et d'autre part l'espèce humaine. Bien sûr : 1. son intention était que les hommes utilisent toutes ces richesses végétales, animales et minérales pour satisfaire leurs besoins ; 2. le droit d'utiliser ces richesses n'a été donné aux hommes que par Dieu, leur auteur, et non par l'État, qui n'existait pas aux premiers temps de l'humanité ; 3. ce droit appartient à l'humanité tout entière et à chaque être humain en particulier.

Par conséquent, l'homme avait le droit de s'approprier les choses qu'il trouvait pour satisfaire ses besoins. Mais comme les besoins de l'homme sont sans cesse renouvelés (faim, froid, etc.), l'homme a le droit de s'approprier non seulement les fruits, mais aussi la source de production. En effet, si ses besoins sont récurrents, il est normal qu'il dispose d'un moyen de se procurer en permanence ce qui est nécessaire pour les satisfaire. Ainsi, l'homme peut posséder non seulement le fruit, mais aussi l'arbre, non seulement les animaux, mais aussi leur progéniture, etc.

De plus, l'homme peut généralement utiliser pleinement ces richesses lorsqu'il les adapte à ses besoins par le travail. Pour être consommées, les cultures doivent être plantées et récoltées par le travail humain. Certains fruits sont parfois récoltés avec du travail et même du danger ; certains poissons sont pêchés avec du travail et du danger ; certains animaux sont chassés avec du travail et du danger. Lorsque l'homme s'approprie par le risque et l'effort une chose qui n'a pas encore de propriétaire, il acquiert un droit propre sur l'objet de son effort, et nul ne peut l'en priver sans une grave injustice.

Pour réaliser toutes ces tâches, l'homme a souvent besoin d'outils de travail. Si l'on ne considère que leur matériau, ces outils peuvent être sans valeur. Parfois, il s'agit d'une pierre brute, parfois d'un simple morceau de bois. Mais à force d'efforts et d'ingéniosité, l'homme transforme cet objet en un outil de travail pratique et précieux. L'homme qui a transformé une pierre brute en une excellente hache a sur elle un droit que n'appartient à personne d'autre puisque la hache est le fruit de son travail et que la pierre n'appartenait à personne.

Ainsi, nous voyons que l'homme a le droit de s'approprier les choses nécessaires à sa subsistance et qui n'ont pas de propriétaire ; il a le droit de s'approprier non seulement ces choses, mais aussi la source de production et l'instrument de travail. Nous avons ainsi justifié le système de la pleine propriété individuelle fondé sur la volonté de Dieu. Dieu a donné à l'homme ses besoins. Dieu a créé les objets avec lesquels l'homme peut les satisfaire. Dieu a donc donné à l'homme le droit de s'approprier ces objets.

Cependant, notons que, comme nous l'avons dit, Dieu a voulu que tout suffise à l'ensemble du genre humain. Si donc la répartition des biens est telle que certains nagent dans la richesse alors que d'autres ont besoin de l'indispensable pour exister et préserver leur santé, les richesses sont réparties contrairement à la

volonté divine. Ceux qui ont trop sont obligé de donner aux démunis ce dont ils ont besoin pour vivre. Il ne s'agit pas d'une simple aumône que chacun peut faire ou ne pas faire. Il s'agit d'une obligation impérative. L'indigent a le droit de ne pas être indigent, et le riche n'a le droit d'être riche que dans la mesure où ses possessions ne se font pas au détriment de la vie et de la santé d'un pauvre, qu'il menace lorsqu'il s'approprie une quantité de biens si démesurée que certaines personnes meurent de faim.

Il en ressort que si nous avons un État profondément catholique, le problème social n'existerait pas. Les pauvres respecteraient la richesse des riches, et les riches respecteraient la pauvreté des pauvres et y remédieraient. Une fois de plus, l'admirable harmonie typique de la doctrine sociale de l'Église est évidente.

La famille

Dieu a voulu que les hommes perpétuent la race humaine en exerçant une fonction physiologique. Il n'y a pas d'immoralité dans cet acte directement voulu par Dieu, qui ordonne « croissez et multipliez ». Mais Dieu a voulu cette fonction pour la procréation, et donc elle ne doit s'exercer que dans des conditions favorables pour que la procréation ait lieu et que les parents puissent éduquer correctement leurs enfants. Exercer la fonction sexuelle en évitant la procréation, c'est violer le désir du Créateur, qui a institué cette fonction dans ce seul but.

Mais la procréation d'enfants implique, pour les deux parents, des obligations claires qu'ils ne peuvent exercer convenablement qu'au sein de la famille. Si l'on mettait en œuvre ce que l'on appelle « l'amour libre », les femmes deviendraient les gardiennes de nombreux enfants dont les pères les abandonneraient peut-être avant leur naissance, d'où une éducation très imparfaite, voire impossible, des enfants, la fuite des pères devant la tâche de nourrir un enfant, le désir de la femme d'en éviter la naissance et, enfin, des rapports sexuels sans procréation, ce qui est profondément immoral et conduirait à la disparition définitive de l'espèce humaine.

Si vous pensez que ce danger est chimérique, il me suffit de vous dire qu'en France, où le divorce avec remariage a atteint le stade de l'amour libre, le nombre des naissances est inférieur à celui des décès. Ainsi, selon les statistiques du gouvernement français, la France est condamnée à disparaître si l'on ne remédie pas à ce mal.

Le Créateur a clairement voulu que l'homme et la femme n'exercent la fonction sexuelle que dans le cadre du mariage, faute de quoi cette fonction n'aurait pas les conséquences souhaitées par Lui : la perpétuation de la race humaine et l'éducation de la descendance.

La fonction sexuelle n'a pas seulement un impact dans le domaine de la procréation, mais aussi dans le domaine psychologique et affectif. L'homme et la femme se complètent et leurs inclinations nécessitent une affection durable et une solidarité mutuelle tout au long de leur vie. Cette coopération, cette confiance mutuelle et cette stabilité familiale seraient impossibles si un homme pouvait avoir plusieurs femmes en même temps (polygamie) ou s'il (ou elle) avait plusieurs

épouses successivement (par divorce, c'est-à-dire polygamie en plusieurs fois). Il suffit que l'un des conjoints se dise que l'autre pourrait rompre le mariage et en épouser une autre pour que leur descendance soit moins nombreuse. Et la possibilité d'une rupture suffit pour que la confiance soit incomplète. L'union parfaite de l'homme et de la femme est un mariage monogame et indissoluble pour la vie. Et les enfants ne peuvent qu'en bénéficier.

La paix

Enfin, il est essentiel de souligner que la grande conséquence de tous ces principes est l'instauration de la paix entre les hommes, les membres de la famille, les dirigeants et les dirigés, les patrons et les travailleurs, les riches et les pauvres.

Saint Thomas d'Aquin définit la paix comme la tranquillité produite par l'ordre. Cette définition est parfaite. Imaginez un État où tout le monde obéirait aux principes énoncés ci-dessus. Un ordre parfait y régnerait et cet ordre produirait la tranquillité, c'est-à-dire la paix. Maintenant, regardez le monde contemporain troublé dans lequel nous vivons. Il est plein de querelles et de discordes. Cherchez-en les causes et vous verrez qu'elles ne résident que dans la violation des principes que j'ai énumérés. Prenez n'importe quelle lutte dans n'importe quel secteur, allez de réflexion en réflexion, et vous trouverez à la racine de cette lutte la violation de l'un de ces principes.

Par exemple, comment est-il possible de garder une famille heureuse quand la fausse morale actuelle permet aux hommes d'aimer librement même après le mariage et oblige les femmes à être fidèles comme si le mari ne devait pas être le modèle de pureté dans le foyer. Cette morale qui déclare qu'un homme peut dilapider les biens de sa femme avec d'autres femmes et qu'une femme peut tromper son mari avec ses amis les plus proches ? Il ne peut y avoir de paix dans un tel monde sans ordre.

La vie des seigneurs féodaux

Nous avons vu précédemment que le seigneur féodal était généralement le descendant d'un fonctionnaire impérial qui avait rendu héréditaire son autorité sur les provinces qu'il administrait ou d'un grand propriétaire terrien qui, en échange de la protection des populations sans ressources contre les invasions ennemies, avait acquis sur elles la supériorité politique et sociale propre à un seigneur. Lorsqu'il ne descendait pas d'un haut fonctionnaire impérial ou d'un grand propriétaire terrien, il descendait d'un individu qui avait reçu en fief d'un grand seigneur la terre sur laquelle il vivait. En réalité, lorsque le régime féodal a atteint son plein développement, un fief était presque un petit royaume et, à ce titre, son seigneur féodal était un petit roi.

Les châteaux

Le château était le siège du seigneur féodal et donc le cœur du fief. C'est à la fois une forteresse et la résidence du seigneur. Tout au long du Moyen Âge, les châteaux subissent une transformation progressive qui les rend de plus en plus aptes à remplir cette double fonction.

L'architecture des châteaux était simple au début du Moyen Âge, offrant une défense relativement faible contre les adversaires. Le château primitif consistait essentiellement en un champ fortifié entouré d'un fossé. Pour pénétrer dans le champ, l'adversaire devait franchir deux obstacles : a. le fossé rempli d'eau. b. le parapet en bois, derrière lequel se tenaient des guerriers armés de flèches ou d'épées. La situation de l'attaquant était donc bien pire que celle des défenseurs, car, alors que ces derniers combattaient à l'abri du parapet, les défenseurs devaient se battre sans bouclier.

En général, ils construisaient ces fortifications sur des élévations du terrain, et un chemin sinueux menait à la porte. L'avantage de ces dispositions était évident. La hauteur permettait de voir de loin l'ennemi qui s'approchait et de protéger le château contre les attaques-surprises. Comme le chemin à travers la montagne était sinueux, l'ennemi était obligé de marcher longtemps à découvert pour atteindre le parapet derrière lequel s'abritaient les défenseurs, ce qui facilitait leur tâche.

À l'intérieur du château se trouvait une tour fortifiée entourée d'un fossé rempli d'eau. C'était la dernière forteresse à laquelle les défenseurs de la place avaient recours si les assiégeants parvenaient à franchir le parapet en bois. Cette tour, également en bois, servait généralement d'habitation au seigneur féodal et à sa famille. En temps de siège, ils la recouvraient de peaux d'animaux récemment tués afin d'éviter que les flèches ne brûlent la tour.

Au fil du temps, l'architecture du château s'est compliquée. Le parapet en bois est remplacé par un épais mur de pierre qui, en plus d'être beaucoup plus solide, est incombustible. Les murs sont surmontés de créneaux, ce qui rend la position des défenseurs plus sûre. Un pont-levis était placé à la porte du château, qui pouvait facilement être abaissé ou relevé au besoin grâce à des dispositifs mécaniques améliorés. De nombreuses tours réparties le long de la muraille facilitaient la défense de la forteresse.

Enfin, un ensemble de tours, véritable petite forteresse, défendait la porte du château. Si les assaillants parvenaient à abaisser le pont-levis, ils devraient enfoncer une porte très solide. S'ils y parviennent, une robuste grille de fer descend du haut d'une galerie reliant les deux tours pour contenir les assiégeants. Pendant ce temps, de l'eau bouillante, de l'huile bouillante, du plomb fondu, des objets enflammés, etc., leur étaient lancés depuis les tours. L'invasion d'un tel château était extraordinairement difficile.

On peut se faire une idée très précise des progrès de l'architecture et de l'art militaire à cette époque en comparant l'ensemble très compliqué, solide et majestueux de tours, tourelles, remparts, etc., d'un château en pierre de la fin du Moyen Âge avec l'un des camps en bois mal fortifiés et imparfaits de son début.

La résidence

Au début, le manoir était élémentaire, tout comme la vie des premiers seigneurs, encore proches descendants de barbares qui se sentaient mal à l'aise dans les villes et préféraient vivre à la campagne. Plus tard, cependant, le manoir s'est

transformé lorsque la civilisation s'est développée et que le goût pour le confort et le luxe a commencé à se répandre.

D'une part, la tour centrale du château n'est plus une tour de bois, mais une formidable tour de pierre. L'une de ces tours du château de Coucy (XIII^e siècle) mesurait 64 mètres de haut et ses murs avaient une épaisseur de 7 mètres. Le diamètre de la tour était de 30 mètres et le fossé qui l'entourait était large de 20 mètres.

Comme dans sa devancière en bois, cette tour contenait une série de pièces superposées reliées par des escaliers. Toutefois, dans les tours de pierre, ceux-ci étaient dissimulés dans l'épaisseur du mur. La prison était située dans le sous-sol de la tour.

Mais la tour n'est plus la demeure du maître. Pour des raisons de commodité, il s'installe dans un bâtiment voisin doté de grandes pièces et de larges fenêtres au lieu des étroites fentes en forme de flèche qui remplacent les fenêtres de la tour centrale du château par nécessité stratégique. L'ameublement devient progressivement plus somptueux dans les pièces équipées de grands poêles pour chauffer les habitants et préparer les repas. De riches tapisseries commencent à recouvrir les murs. Des meubles finement ouvragés en bois précieux décorent les lieux. Les anciennes vitres opaques qui recouvraient les fenêtres sont remplacées par du verre, qui laisse place à de magnifiques vitraux. En bref, la demeure féodale contrastait principalement avec la pauvreté et la grossièreté des manoirs des premiers châteaux médiévaux.

Parfois, les châteaux les mieux construits comportaient deux enceintes concentriques autour de la tour centrale, ce qui signifiait que les assaillants devaient franchir trois endroits avant de pouvoir s'emparer des habitants de la forteresse : 1. Franchir le premier mur ; 2. franchir le deuxième mur ; 3. pénétrer dans la tour. Les domestiques vivaient dans la première enceinte, où se trouvaient également des entrepôts contenant les marchandises nécessaires à la subsistance du seigneur et de tous les habitants en cas de siège. La seconde enceinte contenait la chapelle, le logis du seigneur, etc.

Le château abritant le seigneur féodal, sa famille, ses serviteurs et ses soldats, il devient un village. En temps de guerre, la population du château s'accroît de tous les habitants du fief, qui se réfugient derrière ses murs dans l'ombre du seigneur.

L'éducation

L'éducation d'un seigneur féodal l'incitait à la piété, à la foi, à l'énergie, à la combativité et aux qualités de chef. L'aumônier du château lui donnait une formation religieuse appropriée, tandis que sa vie active et trépidante développait ses attributs physiques.

À l'âge de 15 ans, un garçon noble devait être un expert en équitation, en tir à l'arc, en chasse, en élevage et en dressage de faucons et de chiens, etc. Grâce à ces connaissances, il pouvait servir un seigneur féodal en tant qu'écuyer ou valet. À 15 ans, il était envoyé chez un seigneur, ami de son père, qui appartenait généralement à un rang plus élevé de la noblesse. Dans ce château, éloigné du sien et placé exclusivement parmi des étrangers, il servait d'écuyer ou de valet,

travaillant comme domestique et aide-soignant. Il découpe la viande lors des repas, aide le maître à s'habiller ou à se déshabiller, et maintient ses armes en parfait état. Pendant son temps libre, il apprend à se battre dans la cour du château, en s'escrimant avec des mannequins. En temps de guerre, la vie de l'écuier change : il part se battre avec son seigneur, chevauchant derrière lui et portant son bouclier.

Sa formation s'est achevée à l'âge de 18 ou 20 ans. Il était alors adoubé lors d'une cérémonie solennelle, et son parrain lui mettait un éperon sur le pied droit, le ceignait de son épée et lui donnait une petite claque sur le cou par-derrière, signalant la fin de la cérémonie. Seuls les riches pouvaient être chevaliers. Les pauvres gentilshommes n'avaient pas les moyens de s'offrir la cérémonie ou les coûts sociaux de la chevalerie.

La vie d'un chevalier

La guerre. Les seigneurs féodaux étaient extrêmement combatifs et violents en raison du tempérament agité et turbulent hérité de leurs proches ancêtres, presque tous barbares ou semi-barbares. Ce défaut a été atténué au fil du temps par l'influence de l'Église et de la civilisation qu'elle a créée, mais il n'a pas disparu complètement avant la fin du Moyen Âge.

Compte tenu de leur tempérament, les seigneurs féodaux aimaient beaucoup la guerre, qu'ils menaient non seulement avec les étrangers, mais aussi avec leurs voisins et les patriciens. En plus d'être une source de profit appréciable, puisqu'à la guerre le seigneur féodal confisquait souvent les biens du perdant, la guerre était un grand divertissement pour la noblesse médiévale.

Face aux inconvénients évidents des innombrables et incessantes guerres entre seigneurs féodaux ou monarques, l'Église s'est efforcée de les rendre plus rares et moins néfastes. Elle a eu beaucoup de chance d'y parvenir, car elle a obtenu le soutien de la plupart des souverains européens. Une fois de plus, ceux-ci choisirent volontiers le pape comme arbitre de leurs différends afin de régler pacifiquement une question qui, sans l'intervention papale, déboucherait inévitablement sur un conflit.

D'autre part, conscients des graves dommages que les guerres entre seigneurs féodaux pouvaient causer à leurs États, les monarques s'efforçaient de rendre la guerre entre eux aussi difficile que possible. La « paix de Dieu » et la « trêve de Dieu » étaient les moyens utilisés par l'Église pour atténuer les horreurs de la guerre. La paix de Dieu était un règlement de guerre proscrivant et interdisant les actions qui rendaient la vie particulièrement pénible à la population. En vertu de la « paix de Dieu », il était interdit, pendant la guerre, d'attaquer les édifices consacrés au culte divin, les prêtres et les religieux ; de détruire le bétail de l'adversaire ; d'arrêter les roturiers qui n'avaient rien à voir avec la guerre, comme les paysans, les marchands, etc. ; de brûler les habitations des populations pacifiques ; de détruire les récoltes, etc.

L'Église a également cherché à rendre les guerres plus difficiles. Elle a d'abord interdit de faire la guerre le dimanche, jour que les chrétiens devaient consacrer à la prière et au repos, et ne jamais tuer leurs frères et sœurs. L'Église a ensuite

étendu cette période en décrétant que les guerres devaient être interdites du mercredi après-midi au lundi matin, en mémoire du Rédempteur, dont la Passion et la mort sur la Croix avaient eu lieu ces jours-là. Enfin, lorsque ces nombreuses et obligatoires « trêves de Dieu » se généralisent, l'Église interdit toute guerre entre seigneurs féodaux. Les rois Louis et Philippe le beau appliquent cette interdiction en France.

On voit donc que la guerre, résultant de l'influence des barbares, a été progressivement atténuée et limitée par l'influence de l'Église, soutenue par les rois.

Les tournois

En temps de paix, les seigneurs féodaux se divertissaient avec des tournois, qui étaient des batailles simulées. Au départ, il s'agissait de véritables combats entre deux grands groupes d'adversaires. À l'époque de Philippe Auguste de France (1165-1223), par exemple, il y eut un tournoi auquel participèrent trois mille chevaliers. Lorsque l'une des parties se sentait vaincue, elle s'enfuyait et ses adversaires les poursuivaient non plus dans l'arène du tournoi, mais à travers les champs et les vignes. Comme dans les courses automobiles modernes, les accidents et les morts étaient très nombreux dans ces exercices. De même, comme dans les courses modernes, les vainqueurs réalisaient d'énormes profits. Ils devenaient non seulement propriétaires de toutes les armures de leurs adversaires, mais avaient le droit de les emprisonner jusqu'à ce qu'ils reçoivent une somme appréciable en guise de rançon pour leur liberté.

Avec le temps et l'influence civilisatrice de l'Église, les tournois devinrent de plus en plus doux et se réduisirent à des simulacres de combat où seuls deux hommes s'affrontaient sur un terrain clos. Tout comme il existe aujourd'hui des champions professionnels, il y avait à l'époque des nobles qui vivaient exclusivement des recettes des tournois.

La chasse

En plus d'être un excellent « sport » pour les seigneurs féodaux turbulents et combatifs, la chasse était pour eux un mode de vie, car, le nombre d'animaux dans les forêts européennes étant très important (les forêts étaient beaucoup plus denses et étendues qu'aujourd'hui), ils chassaient sans aucun « contrôle » ou limitation officielle, et pouvaient constituer une excellente source de revenus lorsqu'ils abattaient un grand nombre d'animaux.

Les fêtes

Les festins étaient généralement le complément de grandes cérémonies (mariages, etc.) ou de grands tournois. En général, lorsqu'un seigneur féodal invitait ses amis des environs à assister à un tournoi, à un mariage ou à tout autre événement religieux, l'invitation ne portait pas sur une seule journée, mais sur plusieurs jours, car les invités venant de loin ne seraient pas disposés à se déplacer pour s'amuser pendant une seule journée. De plus, à cette époque, les routes étaient mal entretenues et les voyageurs s'exposaient à de nombreux risques : accidents, vols, intempéries en pleine forêt, etc. Les festins étaient longs pour compenser les inconvénients et la fatigue de ces voyages. Il ne viendrait à

l'idée de personne d'ajouter économiquement à un faire-part de mariage moderne que « les mariés se diront au revoir dans la sacristie ».

Ils mangeaient étonnamment lors de ces festins où les invités étaient très nombreux. Semi-barbare et doté d'un physique herculéen, l'homme médiéval semblait avoir un appétit digne d'envier les estomacs dyspeptiques de notre époque. En général, la nourriture était apportée à table sur les épaules des laquais, qui portaient un bœuf entier ou de grands plateaux contenant des cygnes, des paons, des faisans, etc. Ils apportaient à la table des oiseaux au beau plumage avec leurs plumes. À cette époque, il n'y avait ni fourchettes ni couteaux, on mangeait avec les mains.

Pendant les repas, des troubadours, des ménestrels, des joueurs de harpe et d'autres instruments se produisaient pour divertir les invités. Ils chantaient les longs et célèbres exploits des héros médiévaux comme Charlemagne et ses pairs. Parfois, il y avait des surprises très variées. Elles consistaient, par exemple, à apporter dans la salle plusieurs tartes contenant des oiseaux vivants ; lorsqu'on ouvrait une tarte, l'oiseau s'échappait, et les gentilshommes présents, arc en main, les pourchassaient dans la salle du château. Cette interruption gênante était considérée comme très divertissante.

Il était d'usage que l'hôte et ses invités s'échangent de riches et très coûteux cadeaux pendant les fêtes.

La chevalerie

Comme je l'ai dit, les États médiévaux ont été très désorganisés à leurs débuts en raison du formidable effondrement qu'a connu l'Europe avec les invasions barbares, qui ont détruit l'édifice politique et social romain jusqu'à ses fondations. C'est pourquoi tous les pouvoirs publics fonctionnaient de manière précaire. Engagés dans des guerres fréquentes, les seigneurs n'ont souvent ni le temps ni les moyens de maintenir l'ordre dans leurs fiefs en punissant les crimes et en défendant l'innocence des faibles contre l'arrogance des forts. Les petits villages éloignés des châteaux seigneuriaux, ou les roturiers vivant dans les bois, isolés par devoir dans de petites huttes, n'étaient absolument pas protégés contre les attaques ou les agressions des brigands.

En raison des grands malheurs que cette situation engendrait et auxquels les monarques ne pouvaient remédier faute de disposer de l'appareil administratif et policier nécessaire, l'Église entreprit de créer la chevalerie errante. Le chevalier errant était un noble qui jurait de parcourir les routes à la recherche de veuves et d'orphelins à défendre, d'injustices à punir et de braves gens à récompenser. Il accomplissait cette noble tâche tout en combattant les personnes qu'il était censé punir. La chevalerie errante était un moyen admirable de protéger les pauvres, toujours si aimés par l'Église. En même temps, l'Église consolidait l'ordre social en rendant le noble sympathique au roturier qu'il protégeait, et enfin, elle donnait un dérivatif à la combativité des seigneurs féodaux en leur faisant utiliser pour le bien l'énergie résiduelle de leur tempérament exubérant.

Cependant, tous les chevaliers n'étaient pas des vagabonds. L'Église conférait le titre de chevalier à tout noble qui, après avoir terminé sa formation dans le

château d'un seigneur féodal, était prêt à entrer dans la carrière des armes suivie à l'époque par l'aristocratie. Lors de la cérémonie que j'ai décrite, au cours de laquelle le noble était fait chevalier, il s'engageait à n'utiliser son autorité, ses armes et son prestige que pour le bien et jamais pour le mal. Avec cette cérémonie, l'Église a fait comprendre aux nouveaux chevaliers que, loin d'être des oppresseurs barbares du peuple, comme l'avaient été leurs grands-pères, ils devaient être pacifiques, ordonnés et disciplinés, transformant leur virilité et leur énergie en une activité constructive et civilisatrice, plutôt qu'en une source d'anarchie.

Tous les historiens reconnaissent les fruits admirables de l'intervention de l'Église dans la cérémonie de chevalerie (XIIe siècle). Cela ne veut pas dire que les coutumes ont immédiatement changé du tout au tout. Les profondes transformations politiques et sociales sont lentes. Les mœurs s'assouplissent peu à peu et, à la fin du Moyen Âge, la mentalité des chevaliers n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était 300 ans plus tôt.

Les paysans

Après avoir étudié la situation des nobles, voyons les conditions dans lesquelles vivaient les paysans. Vous vous souvenez peut-être que, dans l'Antiquité, les esclaves étaient considérés comme des êtres privés de droits pour lesquels il n'existait que des devoirs. Les esclaves étaient privés du droit à la vie, à la propriété, au droit de former une famille stable dont personne ne pouvait perturber l'union. Bref, les droits les plus élémentaires. Selon l'expression du droit romain, ils étaient considérés comme des « res », c'est-à-dire des choses et non des personnes.

Le Moyen Âge a également connu l'esclavage pendant une longue période, mais le sort des esclaves s'est progressivement adouci, si bien qu'au milieu du Moyen Âge — une période censée être hostile à tout sentiment de pitié pour les pauvres — ils ont réalisé un événement sans précédent dans l'histoire : l'abolition pacifique de l'esclavage par accord mutuel entre maîtres et esclaves. Ce glorieux accomplissement de la civilisation ne s'est pas produit dans un seul pays, mais sur tout un continent.

Les esclaves du Moyen Âge jouissaient d'une situation incomparablement meilleure que leurs malheureux collègues de l'Antiquité. L'esclave avait de nombreux droits. Le premier est le droit à la vie. Le deuxième est le droit à une famille. Un esclave ne pouvait pas être tué librement et sans raison par son maître. Il a le droit de fonder une famille, droit reconnu et garanti par la loi contre tout abus.

En outre, l'esclave médiéval ne pouvait pas, comme les esclaves d'avant le christianisme, être vendu dans des pays lointains. Le serf de la glèbe — c'est ainsi que l'on appelait l'esclave médiéval — était pour ainsi dire attaché à la parcelle de terre qu'il cultivait. Celui qui vendait la terre vendait avec elle les esclaves de la glèbe. Mais il n'était pas possible de vendre uniquement l'esclave tout en conservant la terre, de sorte que l'esclave était garanti contre le terrible danger de l'exil vers des régions lointaines où il perdrait tout contact avec sa famille et

ses proches. Enfin, l'esclave pouvait posséder une partie du produit de son travail et laisser les économies à ses enfants à sa mort.

Cependant, cela ne signifie pas qu'un esclave est la même chose qu'un homme libre. Un homme libre avait le droit de quitter la terre qu'il cultivait quand il le voulait, de se marier librement, de transmettre tous ses biens à ses enfants, etc. De son côté, lorsqu'un esclave mourait, il laissait à son maître une partie de ce qu'il possédait pour avoir le droit de léguer le reste à ses enfants (ce qui n'est d'ailleurs pas très différent des droits de succession modernes et confiscatoires). En outre, l'esclave ne pouvait jamais partir à la recherche d'un autre maître. Enfin, il était tenu de payer chaque année au maître un impôt particulier, prélevé sur les produits qu'il plantait et récoltait sur les terres du maître. Il est tenu de cultiver gratuitement pour le maître certaines parcelles de terre dont le produit lui revient entièrement ; il paie également un autre impôt, que les Français appellent « taille », et que le maître prélève individuellement sur chaque esclave.

Comme vous pouvez le constater, si certains impôts sont justifiés, d'autres sont tout à fait injustes. Si un esclave vivait sur la terre du seigneur féodal et vivait de ses produits, il est raisonnable qu'il paie au propriétaire légitime un loyer fixe pour la terre dont il récoltait les fruits. Il est également raisonnable qu'il paie au seigneur un impôt pour contribuer à la défense du fief et à l'application de la loi, services dont bénéficie l'esclave. Mais il serait difficile de justifier que l'esclave travaille gratuitement sur la terre du maître, que celui-ci intervienne dans le choix de son épouse ou qu'il lui refuse le droit inaliénable de tout homme de louer son travail à qui il veut.

Bref, la situation des esclaves était plus clémentine que dans l'Antiquité, mais bien inférieure à celle d'un homme libre. C'est pourquoi l'Église a œuvré de toutes ses forces pour libérer les esclaves en montrant à tous les fidèles que peu d'actes plairaient autant à Dieu que la libération de ces malheureux. Elle expliqua aussi qu'ils méritaient une liberté totale et prépara les esprits, si bien qu'elle finit par abolir l'esclavage dans toute l'Europe, à l'exception de la Russie schismatique. En France, l'esclavage a été aboli au XIV^e siècle par Louis X.

Compte tenu de la différence entre la situation des esclaves dans l'Antiquité et au Moyen Âge, il convient d'appeler les esclaves médiévaux serviteurs de la glèbe plutôt qu'esclaves, ce qui indique que la servitude et l'esclavage étaient totalement distincts.

Les hommes libres avaient également des obligations sensiblement similaires à celles d'aujourd'hui. Comme nous, les paysans libres du Moyen Âge étaient tenus de répondre aux convocations de guerre de leurs maîtres. Ils devaient également assurer certains services publics, comme l'entretien des douves entourant le château, car la tranquillité du seigneur et la leur dépendaient de la sécurité des fortifications.

Les paysans libres payaient des impôts, parfois en argent, en biens, pour couvrir les autres frais de gestion du fief. Mais ils étaient aussi soumis à des obligations difficilement justifiables. Comme les serfs, ils doivent travailler pour le seigneur dans ses champs et à son profit exclusif. Il leur était très souvent interdit de recourir aux services d'autres personnes que le seigneur pour des besoins

spécifiques, par exemple pour moulinier leur blé ou cuire leur pain dans un moulin ou un four qui n'appartenait pas au seigneur. Ce dernier fixait le prix du service rendu par le four ou le moulin et pouvait donc exiger des sommes exorbitantes. De plus, il était souvent interdit aux paysans libres de vendre leurs récoltes ou d'acheter des provisions avant que le seigneur n'ait fait ses achats et vendu ses produits agricoles. Bien entendu, tout cela était à l'avantage du seigneur.

Comme vous pouvez le constater, nous ne sommes pas les seuls à nous plaindre des formidables taxes, souvent détournées à des fins autres que l'intérêt général, qui frappent la plupart des peuples contemporains. Là où il y a de l'homme, il y a de l'abus. Ces abus ont eu lieu dans les administrations féodales et dans les États contemporains, mais sans doute plus dans les seconds que dans les premiers.

Les coutumes paysannes

J'ai déjà décrit la simplicité rustique et presque barbare avec laquelle les seigneurs féodaux vivaient dans les premiers siècles de la féodalité, occupant une seule pièce qui servait à tout, du sommeil à la cuisine. Si telle était la vie des seigneurs, il n'est pas difficile d'imaginer celle des serfs. En général, les paysans vivaient dans une maison avec une seule pièce qui servait à tout. Dans cette pièce, outre un grand poêle pour préparer les repas et tenir la famille au chaud pendant l'hiver, il n'y avait que de maigres lits avec des sacs de petite paille en guise de matelas et un coffre en bois pour ranger les vêtements. Des tas de paille servaient de sièges à la place des chaises. Les gens mangeaient généralement dans des assiettes en bois. Les fenêtres n'avaient pas de vitres, car elles étaient trop chères. Le sol était en terre battue.

Au fil du temps, au fur et à mesure que la civilisation progressait, la vie des paysans s'est également améliorée, notamment au XIV^e siècle. Les maisons spacieuses et confortables étaient meublées avec des meubles simples, mais solides et souvent artistiques, la nourriture était abondante, les vêtements amples et parfois même de riches bijoux. Tout cela se retrouvait souvent dans les habitations paysannes.

Les villes

Au Moyen Âge, la situation juridique des villes n'est pas différente de celle d'un fief rural. Les villes étaient des forteresses massives dirigées par un seigneur féodal auquel les habitants de la ville étaient liés par des devoirs et des droits similaires à ceux des habitants de la campagne. Il n'était pas rare qu'une ville ait deux seigneurs en même temps, comme un évêque et un comte. Une réminiscence de ces gouvernements semi-ecclésiastiques et semi-civils se retrouve encore aujourd'hui dans la petite République d'Andorre, entre la France et l'Espagne, qui a deux souverains appelés coprinces : l'évêque d'Urgel (Espagne) et le président de la République française.

Les habitants des villes étaient soit des nobles, soit des roturiers. Les nobles jouissaient bien sûr de nombreux avantages en plus de la prééminence sociale que leur conférait leur noblesse. Les roturiers, qui exercent les professions les plus diverses, sont parfois des marchands ou des industriels plus riches que le seigneur

féodal qui dirige la ville. Dès qu'une classe de roturiers aisés s'est constituée au sein de la cité médiévale, elle a cherché à s'affranchir des seigneurs ou du moins à réduire autant que possible leurs droits sur les habitants du « burg ». À cette fin, la bourgeoisie réunie dans de puissantes guildes s'est opposée aux seigneurs féodaux, qui ont généralement été totalement vaincus.

À la fin du XI^e siècle et au cours du XII^e siècle, les bourgeois de nombreuses villes, après avoir conclu un pacte pour se soutenir mutuellement dans la lutte contre l'autorité féodale, ont tenté d'obtenir du seigneur qu'il fixe leurs obligations monétaires de manière à les mettre à l'abri d'augmentations imprévues, irrégulières et parfois excessives des impôts. Après avoir contraint le seigneur à s'expliquer clairement et positivement sur ce point, ils rédigent leur accord et le seigneur et les représentants de la bourgeoisie signent le document, appelé « charte ». Il s'agissait d'une limitation fondamentale des pouvoirs des seigneurs féodaux. Il est certain que nous aurions beaucoup moins d'impôts à payer si les contribuables d'aujourd'hui étaient aussi énergiques.

Les villes obtenues contre la garantie des seigneurs étaient appelées franchises ou libertés. À noter que ces franchises étaient souvent accordées spontanément par les seigneurs féodaux ou les rois. Ainsi, en 1155, Louis VII de France accorde aux habitants de Lorris une « charte », qui sera ensuite étendue à environ 300 villages français.

Bien entendu, les chartes des différentes villes étaient très différentes, accordant aux seigneurs des pouvoirs plus ou moins étendus selon les lieux et les circonstances. Parfois, cependant, au lieu de limiter le contrôle des seigneurs, les villes supprimaient totalement ces droits, devenant ainsi de véritables républiques dans lesquelles la bourgeoisie élisait les magistrats chargés de l'administration de la ville. Les seigneurs féodaux n'y ont pas le moindre pouvoir.

Ces villes ont atteint un niveau élevé de prospérité et de pouvoir politique en Allemagne, aux Pays-Bas, en Italie et en France. Avec le temps, cependant, l'absolutisme royal a eu raison de leur désir d'indépendance. Dans certains cas, les villes libres ou communes — nom donné aux villes qui s'étaient entièrement libérées du joug seigneurial — achetèrent quelques fiefs aux seigneurs féodaux, de sorte que ces villes s'érigèrent en fiefs, parfois assez importants — signe significatif du haut degré de pouvoir et d'influence qu'elles avaient atteint.

L'agriculture

Au Moyen Âge, les procédés agricoles modernes n'étaient pas connus et la production était donc bien inférieure à celle d'aujourd'hui. Pourtant, le travail accompli par le Moyen Âge en matière de culture des terres est remarquable. Il suffit de penser qu'après l'effondrement de la civilisation provoqué par les invasions barbares, une mise en culture progressive et méthodique a commencé dans toutes les régions d'Europe, du Portugal à l'Oural, de la Suède à la Hongrie, alors que la plupart de ces régions étaient encore complètement barbares lorsque le Moyen Âge a commencé et que le monde romain s'est achevé.

L'industrie

Au Moyen Âge, l'industrie européenne a atteint un niveau de développement très élevé grâce à l'introduction de plusieurs nouvelles industries et à l'amélioration considérable de celles qui existaient déjà. Les gens du Moyen Âge n'avaient pas une grande industrie parce qu'ils ne pouvaient pas utiliser la vapeur, l'électricité ou les ressources de la mécanique moderne.

Chaque industriel travaillait généralement dans sa propre maison avec un petit groupe d'assistants. La formidable différence de statut social entre ouvriers et patrons est alors inexistante. Tous vivaient comme une famille en contact très étroit, ce qui cimentait une amitié des plus solides entre patrons et ouvriers.

Les corporations sont l'une des grandes caractéristiques de la vie industrielle au Moyen Âge. La guilde était une association composée d'employeurs et d'ouvriers d'une même industrie. Les objectifs des guildes étaient multiples :

1. Ils achètent les matières premières nécessaires à l'industrie, obtiennent des prix moins élevés et défendent les industriels contre l'exploitation des producteurs ;
2. Les guildes entretenaient des maisons de secours mutuel et, à cet égard comme à d'autres, elles étaient très semblables à certaines des associations d'employeurs ou d'ouvriers d'aujourd'hui. Leurs fonds permettaient aux veuves et aux orphelins des membres de la corporation d'échapper à la pauvreté.
3. Les guildes règlent les conflits qui surviennent entre les patrons et les ouvriers ou entre les patrons seuls, selon des lois internes établies par les guildes ;
4. Les guildes réglementaient les conditions de travail en interdisant le travail excessif et en stipulant que personne ne devait travailler après le coucher du soleil jusqu'à l'aube du jour suivant. Combien de travailleurs contemporains envieraient cette détermination...
5. Les guildes contrôlent la production industrielle et interdisent la concurrence déloyale entre commerçants, la spéculation ou la vente de produits de qualité inférieure, mais de belle apparence, susceptibles de tromper le public et de provoquer l'invendu des bonnes marchandises des commerçants honnêtes.
6. Les guildes examinaient les personnes qui souhaitaient créer un « atelier » ou un établissement industriel afin d'éviter qu'un trop grand nombre de professionnels ne rende la profession non rentable. Il serait merveilleux que les juristes d'aujourd'hui puissent bénéficier d'avantages similaires.

Les guildes payaient parfois les études et les voyages de personnes qui parcouraient différentes villes pour découvrir ce qu'elles avaient à offrir à la future industrie de la guilde, pour sélectionner les personnes qui voulaient travailler dans la profession et permettre à celles qui étaient douées d'acquérir des connaissances et des compétences. Ce n'est qu'après avoir présenté ce qu'ils appelaient un « chef-d'œuvre » — ce qu'il pouvait faire de mieux dans sa profession — qu'un candidat était autorisé à créer un établissement industriel et à avoir ses propres ouvriers. Les corporations fournissaient également d'autres services aux membres, que je n'énumérerai pas par souci de concision.

Il y a une véritable fièvre pour les études sur l'entreprise, et d'innombrables sociologues appellent à la restauration des corporations. L'année dernière, à l'invitation du Collège de Philosophie de l'Université de São Paulo, le Professeur François Perroux a présenté une magnifique étude sur les corporations en plusieurs conférences successives sous les auspices de notre Université.

Le commerce

Comme dans l'Antiquité, les moyens de communication du Moyen Âge étaient évidemment inférieurs à ceux d'aujourd'hui, de sorte que les échanges étaient beaucoup moins intenses. Quoi qu'il en soit, le commerce a fait de grands progrès au cours du Moyen Âge. Pour tout dire, le commerce romain est entièrement détruit au début de cette période historique. Au fil du temps, la situation a changé et de grandes routes ont traversé l'Europe dans toutes les directions, facilitant les déplacements dans des régions que les Romains n'avaient jamais connues. Sur ces routes de moins en moins infestées de brigands, le commerce se développe aussi vite que les conditions de l'époque le permettent.

Le Moyen Âge se caractérise par un esprit d'organisation et de corporation. C'est pourquoi les marchands se regroupent au sein de puissantes associations, les *hansas*, qui leur offrent toutes sortes d'avantages. Elles permettaient notamment d'assurer efficacement le transport des marchandises par voie fluviale ou maritime. La plus célèbre de ces *hansas* est la Ligue hanséatique d'Allemagne, qui regroupe des marchands de différentes villes et assure efficacement le transport des marchandises par voie maritime vers les points les plus divers d'Europe.

Les foires étaient le moyen le plus courant d'obtenir une grande circulation des marchandises. À heure fixe, les marchands savaient déjà qu'il y aurait un grand afflux de personnes à la recherche des produits dont ils avaient besoin dans telle ou telle ville. C'est pourquoi les marchands des régions les plus diverses et proposant les produits les plus variés se réunissaient dans la ville et attiraient une masse énorme de personnes venues des différentes provinces environnantes et parfois même de pays lointains.

La littérature et les arts

L'effort intellectuel réalisé au cours du Moyen Âge est immense. Il suffit de comparer la situation culturelle dans laquelle elle se trouvait au début et à la fin de cette période historique pour évaluer ce que l'Europe a accompli intellectuellement au cours du Moyen Âge.

Il est fondamental, dans l'étude du Moyen Âge, de rappeler sans cesse la situation dans laquelle les invasions barbares et l'effondrement dévastateur de l'Empire romain d'Occident ont laissé l'Europe. J'ai déjà mentionné que les barbares étaient totalement analphabètes et que, en général, même leurs rois ne savaient ni lire ni écrire. En outre, ils étaient si étrangers à toute idée de civilisation qu'ils ne pouvaient ni comprendre ni s'intéresser aux trésors artistiques et intellectuels accumulés par la civilisation gréco-romaine. Les invasions barbares ont été des foyers importants d'analphabétisme en Europe.

Dans les derniers siècles du Moyen Âge, après un long et douloureux essor artistique et intellectuel, l'Europe se trouve dans une situation diamétralement

opposée. De nombreuses et magnifiques universités se sont répandues dans presque tous les pays d'Europe. Il suffit de citer Paris, Oxford, Cambridge, Salamanque, Heidelberg et Prague pour se faire une idée du développement intellectuel de l'enseignement supérieur au Moyen Âge. La plupart de ces universités, sinon toutes, existent encore en Europe, et les anciennes universités médiévales comptent toujours parmi les plus célèbres du monde.

Ce qui s'est passé avec les universités est plus ou moins la même chose que ce qui s'est passé avec les entreprises. Après avoir été abandonnés dans de nombreux pays parce qu'elles n'étaient pas pratiques, les gens ont commencé à les restaurer. Au Brésil, la création d'universités récentes, dont la nôtre, est un indice très expressif de la manière dont l'idée de former de grands centres de culture supérieure gagne du terrain.

Il n'est pas inutile que je vous rappelle en quelques mots ce qu'est une université d'un point de vue culturel et didactique. Avant la création de l'Université de São Paulo, nous avions ici plusieurs collèges, dont la Faculté de Droit, la Faculté de Médecine et l'École Polytechnique. Ces établissements d'enseignement supérieur n'avaient aucun lien entre eux. Comme notre faculté de droit était fédérale et que les deux autres facultés étaient des écoles publiques de l'état de São Paulo, chacune d'entre elles vivait indépendamment sous la direction de différentes autorités publiques.

La situation a changé avec la création de l'université de São Paulo. La faculté de droit a cessé d'être un organisme d'enseignement fédéral pour devenir un organisme de l'État de São Paulo. La faculté de droit, la faculté de médecine et l'école polytechnique font désormais partie d'un même groupe culturel soumis à une gestion unique — le rectorat de l'université — sans préjudice de leur autonomie.

Au cœur de cette organisation, il y a l'idée que tous les établissements d'enseignement doivent avoir une certaine unité de pensée et d'orientation afin que la culture produite par les écoles supérieures dans les secteurs les plus divers du savoir humain soit homogène. L'université reçoit cette homogénéité par l'étude de la philosophie, qui est authentiquement médiévale et scolastique. Les grandes universités médiévales étaient des centres d'enseignement supérieur de premier plan où toutes les sciences progressaient à l'ombre de la philosophie scolastique.

Comme vous pouvez le constater, les guildes et les universités sont revenues à la mode. Cela prouve une fois de plus que le Moyen Âge n'a pas été le temps de l'obscurantisme et du retard, comme on le prétend souvent. Les papes et les rois ont puissamment stimulé la création des universités médiévales. Les papes, en particulier, ont beaucoup travaillé sur ce projet et les décrets pontificaux ont fondé de nombreuses universités qui existent encore aujourd'hui.

Les universités ont donné à la culture médiévale la magnifique unité qui la caractérise. Si une philosophie commune rassemblait les efforts intellectuels de chacun, comme la philosophie scolastique rassemblait les esprits au Moyen Âge, nous pourrions avoir une culture unique et uniforme au lieu de la culture fragmentée que nous connaissons aujourd'hui, avec des principes considérés comme vrais en droit et faux en médecine. De nombreux juristes élaborent des

conceptions sur des bases philosophiques qu'ils rejettent en raison de leurs convictions personnelles.

Je m'abstiendrai de vous donner des notions sur la philosophie scolastique, l'œuvre du grand saint Thomas d'Aquin, ou les œuvres de saint Bonaventure, saint Anselme et d'autres, car vous verrez cela plus en profondeur l'année prochaine lorsque vous étudierez l'histoire de la philosophie.

L'enseignement primaire était également très répandu. Dans de nombreuses régions d'Europe, des écoles primaires gratuites fonctionnaient à côté de chaque église paroissiale afin d'offrir un enseignement élémentaire à tous les individus, quelle que soit leur classe sociale.

Au Moyen Âge, les écoles élémentaires, comme les écoles supérieures, étaient placées sous la haute direction du clergé et de l'Église, qui maintenait l'unité de pensée du monde chrétien et, par conséquent, son unité politique et culturelle grâce à l'autorité spirituelle de l'Église catholique.

Les derniers siècles du Moyen Âge ont été caractérisés par un extraordinaire épanouissement de la littérature et des arts. Des artistes et des intellectuels sont apparus, capables de rivaliser avec les plus grands que l'humanité ait jamais connus.

Les écrivains

Passons au domaine littéraire sans évoquer à nouveau saint Thomas d'Aquin, le plus grand philosophe de tous les temps, saint Bonaventure, saint Anselme, saint Albert le Grand, Duns Scott et bien d'autres dont les noms vous reviennent tout de suite à l'esprit.

Les trois premiers noms de la littérature sont italiens. Dante (1265-1321) a écrit la Divine Comédie, ce qui fait de lui l'un des plus grands poètes de tous les temps ; Pétrarque (1304-1374), dont les chansons et les sonnets ont mérité l'immortalité ; et Boccace, auteur du Décaméron, un célèbre recueil de contes. Ces trois écrivains n'ont rien à envier aux plus grands que le monde ait produits. Froissard, Joinville, Velle Hardouin, Pérez del Pulgar et d'autres ont également été des écrivains médiévaux de grande valeur.

Les artistes

Les noms de nombreux artistes médiévaux nous sont inconnus. Les merveilleuses cathédrales du Moyen Âge, notamment celles de Reims (détruite par les Allemands lors de la Grande Guerre et récemment reconstruite), de Chartres, de Paris, de Cologne, de Westminster, etc., regorgent d'œuvres d'art de la plus haute valeur, en particulier de statues dignes de figurer parmi les plus célèbres du monde. Malheureusement, ces artistes n'ont pas laissé leur nom à la postérité parce qu'ils ont travaillé sans se soucier de la gloire.

Les œuvres architecturales du Moyen Âge sont parmi les plus célèbres du monde et leurs proportions dépassent de loin celles des grands monuments grecs ou romains. Ainsi, la célèbre cathédrale Notre-Dame de Paris, œuvre de Maurice de Sully, est incomparablement plus grande que le Parthénon d'Athènes.

Parmi les plus grands noms de l'art au Moyen Âge, on peut citer Claus Sluter, d'origine allemande ou néerlandaise, qui travailla à la cour des ducs de Bourgogne (1389-1405), où il sculpta, entre autres, le célèbre « Puits de Moïse ».

Le progrès technologique

Le Moyen Âge a été le théâtre d'inventions tout à fait remarquables. Trois d'entre elles méritent une mention spéciale : la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie. On ne sait pas vraiment comment l'Europe médiévale a connu ces éléments essentiels de la civilisation. Les Chinois les connaissaient certainement très tôt. En tout cas, si l'on ne peut pas dire que les Européens les ont découverts sans utiliser le savoir-faire chinois — qu'ils auraient pu apprendre des Arabes — il est certain que les Européens ont considérablement amélioré la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, leur conférant une utilité extraordinaire inconnue des Chinois.

Les médiévaux ont été les premiers à tirer parti, pour la navigation, des aiguilles aimantées qui pointaient toujours vers le nord. La boussole est née de l'exploitation de cette propriété.

Ce sont les médiévaux qui ont réussi à utiliser la poudre à canon comme un moyen de combat très efficace (malheureusement, sans avantage significatif pour la civilisation), et pas seulement comme un feu d'artifice à la chinoise. La question de savoir si Albert le Grand, Roger Bacon ou Bertold Schwartz mérite la gloire d'avoir inventé ou introduit la poudre à canon en Europe est débattue. On ne sait pas non plus avec certitude s'ils ont commencé à utiliser la poudre à canon dans les combats pendant la guerre de Cent Ans ou avant.

Les médiévaux ont également inventé la presse à imprimer. L'Europe connaissait la presse à bois depuis le XIIe siècle, mais son développement le plus important s'est produit au XVe siècle, lorsque Gutenberg, originaire de Mayence, a inventé les caractères mobiles en métal. C'est également au Moyen Âge, au Xe siècle, que le papier a commencé à être utilisé en Europe à la place du parchemin.

Il est à noter que si ces inventions ne signifient pas grand-chose en elles-mêmes, elles ont permis des progrès technologiques considérables, pour lesquels elles étaient des instruments presque indispensables.

Prenons l'exemple de la boussole. Les grandes navigations qui ont conduit à la découverte de l'Amérique et au contact avec l'Asie n'auraient pas été possibles sans elle. Il en va de même pour le papier et l'imprimerie. La diffusion générale des lettres n'aurait pas été aussi facile si l'imprimerie et le papier n'avaient pas été inventés, de même que la poudre à canon. La formidable évolution de la stratégie militaire, qui a remplacé les immenses châteaux forts démodés du Moyen Âge par les modernes « lignes Maginot » souterrains d'aujourd'hui, n'aurait pas été possible sans l'invention de la poudre à canon, qui a préparé toutes les mutations que l'art guerrier a connues, sans parler des formidables retombées industrielles de l'utilisation de la poudre à canon.

Ces inventions sont très caractéristiques du Moyen Âge qui, dans le domaine du progrès, a été une période d'élaboration et de préparation fructueuse. Sans cette élaboration et les innovations qui ont eu lieu au cours du Moyen Âge, le progrès

matériel du monde n'aurait pas été aussi magnifique ni aussi rapide, et il n'aurait d'ailleurs pas atteint la splendeur qu'il a connue.

Quatorzième partie

Organisation politique médiévale

Facteurs de la civilisation médiévale

La civilisation médiévale repose sur trois facteurs : les Romains, les barbares et l'Église catholique.

Le facteur romain. Les Romains qualifiaient de barbares tous les étrangers, quel que soit leur niveau culturel. À l'époque, le terme « barbare » n'avait pas le sens péjoratif qu'on lui attribue aujourd'hui. Au contraire, il pouvait s'appliquer à tout peuple civilisé. Mais les historiens modernes réservent ce mot aux tribus sauvages qui peuplaient les rives ou les forêts du Rhin et du Danube.

La lutte de l'Empire romain contre les peuples barbares a duré plusieurs siècles. Bien qu'ardue, elle s'est soldée par une brillante victoire des Romains, qui ont réussi à soumettre la Gaule et la péninsule ibérique.

La supériorité évidente des Romains est d'abord due à leur parfaite technique militaire et aux qualités militaires de leurs soldats. Ces éléments de la victoire ont permis aux Romains d'obtenir de tels résultats. Les barbares, dépourvus de tous les moyens de résistance que confère la civilisation, ont succombé à l'action méthodique et intelligemment élaborée d'un grand peuple.

La pénétration culturelle a suivi la pénétration militaire romaine. Rome a civilisé la quasi-totalité du territoire européen de son empire. La pénétration culturelle de la Gaule fut si profonde qu'elle se lia à Rome par une union indissoluble et affectueuse. Les Gaulois construisirent des villes de style romain et copièrent tout ce qui venait de Rome. Dans les maisons riches, on parle latin. Ils s'habillaient, vivaient et pensaient à la romaine et occupaient souvent de hautes fonctions politiques à Rome.

Cette fusion complète a apporté à la Gaule et à la péninsule ibérique deux influences qui s'étaient affrontées à Rome : La corruption morale du paganisme et, d'autre part, l'Église catholique. Lorsque les hordes barbares attaquent la Gaule, l'Ibérie et l'Italie, elles se heurtent à un double obstacle. D'une part, l'organisation politique de l'Empire romain avec ses cadres traditionnels de hauts et de bas fonctionnaires ; d'autre part, la hiérarchie de l'Église catholique, avec ses diocèses gouvernés par des évêques et ses paroisses gouvernées par des curés.

Le comportement des fonctionnaires impériaux face à la pression des hordes barbares est des plus déplorables. Certains tentent de réagir contre les barbares

tout en profitant de l'occasion pour se proclamer souverains indépendants de Rome. D'autres abandonnent toute velléité de réaction.

Ainsi, tout l'empire, y compris Rome elle-même, tombe aux mains des barbares à cause de la perfide rébellion de petits monarques improvisés, de la fuite d'autres écrasés par les barbares, ou de la lâcheté de ceux qui sont restés fidèles, mais n'ont pas eu le courage de se battre.

La civilisation romaine disparaît en Gaule, dans la péninsule ibérique et en Afrique du Nord. Partout, le maquis envahit les routes abandonnées. Les intempéries détruisent peu à peu les théâtres, les temples, les piscines, les aqueducs et les palais, sans que personne ne se soucie d'entretenir ou de réparer ces monuments publics, faute d'en comprendre l'utilité.

Ainsi, dans le territoire autrefois cultivé et florissant de l'Empire romain, la grossièreté des esprits est telle que la civilisation romaine disparaît presque complètement. Ses derniers monuments littéraires se sont réfugiés dans des monastères à l'ombre du clergé, la seule classe sociale qui cultivait encore la vie de l'intellect.

Le facteur barbare

Les peuples barbares n'ont pas envahi l'Empire comme une simple incursion militaire, mais avaient l'intention d'y résider. Ils se sont emparés de la société par la force et ont provoqué une telle brutalisation que le Moyen Âge a commencé par le plus terrible effondrement de civilisation jamais enregistré dans l'histoire.

Qu'est-ce qu'un sauvage ? Pour mesurer l'ampleur de cet effondrement, il faut se demander ce qui différencie un sauvage d'un homme civilisé.

L'ignorance totale de tout ou presque tout ce qui constitue la civilisation crée chez le sauvage une inaptitude presque totale à la vie civilisée. C'est pourquoi beaucoup de sauvages, comme on le voit encore aujourd'hui dans les missions de catéchisation de nos Indiens, ne peuvent résister à une transplantation soudaine de toute leur existence dans un environnement pleinement civilisé.

En conséquence, beaucoup d'entre eux subissent des dommages irréparables à leur santé. Les rares personnes qui survivent au choc s'enfuient brusquement après avoir mené une vie civilisée pendant de nombreuses années. Il en va de même, quoique plus rarement, pour les enfants de sauvages déjà catéchisés lorsqu'ils sont transplantés dans l'environnement d'une grande ville. Cette inadaptation résulte en définitive d'une opposition profonde entre les habitudes des civilisés et celles des sauvages.

Les habitudes des peuples barbares. Les barbares, singulièrement semblables à nos indigènes à certains égards, avaient des habitudes qui expliquent aisément ce qui précède.

En temps de guerre, ils se peignaient le corps pour effrayer leurs adversaires. Les hommes de certaines tribus s'attachaient des crânes d'animaux sauvages sur la tête dans le même but. Hurlant et sifflant comme des animaux, ils attaquaient leurs ennemis en hordes compactes dont les membres à moitié ivres effectuaient

des sauts féroces. À quelque distance, les femmes chantent des mélodies guerrières incitant les combattants à sacrifier leur vie pour défendre leur nation.

L'une des habitudes de ces tribus était le soi-disant jugement de Dieu. Partant du principe vrai que Dieu préfère l'innocent au coupable, elles concluaient à tort que le vainqueur d'un combat avait toujours raison parce qu'il n'aurait pas pu gagner sans la protection divine.

La même idée a inspiré le processus visant à prouver l'innocence des individus concernant les crimes dont ils étaient accusés. Ainsi, les accusés subissaient des épreuves spécifiques tels que marcher pieds nus sur du métal incandescent ou porter des barres de métal incandescent pendant un certain temps. Le droit pénal a également consacré l'obligation de mutilations pour certains crimes.

La sanction consistait souvent à payer une certaine somme d'argent. Certains peuples barbares d'Europe du Nord possédaient de curieuses tables précisant le prix d'un œil, d'une oreille ou d'un bras ou calculant le prix de la vie d'un roi, d'un prince ou d'un noble en utilisant des têtes de bétail comme monnaie d'échange.

Certaines tribus étaient si sauvages que lorsqu'elles ont envahi l'Empire romain, elles ne passaient pas la nuit dans les villes parce qu'elles se sentaient étouffées. Ces barbares étaient très chevaleresques, respectaient les femmes et faisaient preuve d'une hospitalité irréprochable.

La civilisation a souffert pendant de nombreux siècles de coutumes barbares telles que le duel judiciaire, la torture et les châtiments corporels.

Le facteur chrétien, ou l'Église catholique

Entre les deux dangers extrêmes qui menaçaient l'humanité — d'une part, la corruption exquise de la civilisation romaine décadente et, d'autre part, la barbarie dévastatrice des hordes d'envahisseurs — une force s'est levée pour reconstruire un monde nouveau en profitant de la simplicité et de la relative pureté des coutumes des barbares, tout en sauvant ce qui pouvait l'être des réalisations culturelles de la civilisation romaine. Ce facteur, c'est l'Église catholique, ennemie inflexible de la dépravation morale qui affectait profondément la culture romaine.

Malgré les persécutions les plus dures, l'Église s'est développée au point que, lorsque Constantin lui a rendu sa liberté, elle est sortie des catacombes et est apparue au grand jour comme l'une des plus grandes forces de l'époque. Cependant, elle ne parvint pas à rétablir la moralité et les vertus de Rome, et la décadence de l'Empire s'accrut jusqu'à la catastrophique invasion barbare.

Mais si elle n'a pu étendre son action moralisatrice à l'ensemble du monde romain, l'Église a été admirablement vigoureuse chez ceux qui l'avaient rejointe. C'est pourquoi, tandis que les gouverneurs, les généraux et les fonctionnaires romains fuyaient partout, démantelant l'organisation de l'État, les évêques, les curés et les fidèles restaient fermes à leur poste, et la vague barbare passait au-dessus d'eux sans les désorganiser.

La tâche de l'Église était de :

1. Moraliser, évangéliser et donc civiliser les hordes barbares ;
2. Dans cette tâche d'évangélisation, mettre à profit et développer certaines qualités des barbares, comme leur respect des femmes, leur esprit chevaleresque et héroïque, et surtout leur grande capacité d'accomplissement, profondément différente de l'efféminement des Romains décadents ;
3. Empêcher autant que possible la corruption romaine de contaminer les barbares ;
4. Sauver les valeurs culturelles et artistiques de la civilisation romaine de la destruction totale.

La tâche d'évangélisation des barbares s'est développée dans deux directions :

1. Évangéliser ceux qui ont envahi l'Empire ;
2. Diffuser l'apostolat dans toute l'Europe.

Comme le prouve amplement l'expérience avec les sauvages de notre époque, il est impossible d'élever soudainement les barbares de leur condition déficiente à la plénitude de la civilisation. Cette tâche n'a pu être menée à bien que lorsque ceux qui l'ont entreprise ont compris qu'elle devait être progressive. Comme nous le verrons, l'histoire du Moyen Âge est une ascension sûre, profonde et donc relativement lente d'un monde barbare à un haut degré de civilisation.

Le droit pénal a progressivement perdu sa rigueur barbare initiale de sorte que, tout en conservant de nombreux vestiges barbares à la fin du Moyen Âge, il était incomparablement plus civilisé que les cruelles lois barbares. Entre autres facteurs d'origine chrétienne, cela s'explique par le souci de régénérer les criminels, qui n'avait jamais été aussi développé aux époques précédentes. En outre, les personnes imprégnées de la mentalité libérale romantique et sentimentale considéraient comme sauvages de nombreux aspects du droit pénal médiéval, tels que les châtiments corporels, que les pénalistes modernes considèrent aujourd'hui comme appropriés.

Tout en civilisant en partie les barbares en atténuant leurs coutumes, l'Église a également cherché à tirer parti de leur activité et de leur force exubérantes en utilisant des institutions qui canalisait leur violence à des fins utiles pour la société. L'œuvre de la chevalerie était caractéristique en ce sens.

Si les origines historiques de cette institution ont été très discutées, il est inévitable que l'Église lui ait donné un caractère religieux et ait fait jurer au nouveau chevalier de se consacrer entièrement à la défense de la civilisation catholique en maintenant la justice et l'équité dans la vie quotidienne des peuples chrétiens et en luttant contre les grandes hérésies donnant lieu à de grands mouvements révolutionnaires, et contre les agressions des païens et des musulmans.

L'Église a ainsi trouvé le moyen de transformer les éléments barbares les plus turbulents en gardiens de l'ordre et en champions de la civilisation. C'était particulièrement louable dans le cas des chevaliers errants, dont les membres, à

la fois avocats et policiers, parcouraient les villes et les campagnes à la recherche d'injustices à réparer. Pour ce faire, ils s'engagent librement à utiliser la force, même au prix de leur vie, sans aucune récompense matérielle.

L'évangélisation de l'Europe non romaine

Non contente d'établir une nouvelle civilisation vigoureuse sur le territoire d'un empire frappé par la plus terrible des catastrophes, l'Église a évangélisé toute l'Europe au-delà des frontières romaines grâce à l'action des missionnaires. Ces derniers sont responsables de l'intégration de l'Europe centrale, de la Russie, des pays scandinaves et de la quasi-totalité de l'Écosse et de l'Irlande dans la carte de la civilisation, qui coïncide avec les territoires où se déroulent les actions missionnaires.

Le féodalisme

Pour vous donner une idée concrète de ce qu'était la féodalité, imaginez un de nos fermiers qui, en plus de posséder un vaste domaine foncier, exerce les pouvoirs de maire, de juge, de chef de police et de chef militaire. Évidemment, dans ses domaines, ce fermier serait un véritable roi en miniature. La situation des seigneurs féodaux est similaire. Les paysans propriétaires exercent sur leurs terres tous les droits inhérents à la propriété.

J'expliquerai plus loin comment ils ont acquis des droits supplémentaires. Ils établissaient les lois de leurs fiefs, prélevaient les impôts, frappaient la monnaie, favorisaient la vie économique, déclaraient la guerre et faisaient la paix, fortifiaient le fief, menaient ses forces au combat et, d'une manière générale, exerçaient le plus large éventail de fonctions gouvernementales. Parmi ces fonctions, il ne faut pas oublier celle de juge. Le seigneur féodal incarne la quasi-totalité de l'autorité du roi dans son fief.

Les origines du féodalisme

Les historiens ne sont pas unanimes sur la manière d'expliquer les origines de la féodalité. Parmi les différentes hypothèses possibles, certains en privilégient certaines, d'autres optent pour d'autres encore. Cependant, il semble plus approprié d'admettre que la plupart de ces causes possibles se sont conjuguées pour donner naissance au régime féodal.

Première cause

Dans les conférences précédentes, nous avons observé la terrible désorganisation qui s'est glissée dans toute la structure politique et sociale des peuples européens civilisés à la suite des invasions barbares. L'ancienne administration impériale romaine a été démantelée et s'est effondrée partout. L'administration publique est tombée à un niveau difficilement imaginable. Les aqueducs se brisèrent, les routes disparurent sous la végétation envahissante, les temples et les palais s'effondrèrent, les places publiques se remplirent de décombres, et personne ne sut comment mettre fin à une telle décadence avec un esprit inébranlable et une continuité administrative efficace.

Dans cette désorganisation générale résultant de l'influence barbare, l'Europe a commencé à subir des malheurs d'une autre nature. Les peuples barbares avaient pris l'habitude de se battre sans cesse les uns contre les autres et avaient fait du pillage un mode de vie habituel. Ils ne perdirent pas leurs habitudes après avoir envahi l'Europe romaine, de sorte que de petites guerres fragmentaires entre tribus continuèrent à régner parmi eux. Ils ont ainsi plongé tous les peuples de l'Europe occupée dans une atmosphère de guerre permanente. Un roi doit être constamment en guerre avec ses voisins. Sinon, ses guerriers l'abandonnent, car ils n'ont pas envie de servir un seigneur pacifique qui ne leur apporte pas les bénéfices de pillages successifs. Beaucoup de rois ne pouvaient pas déclarer la guerre à leurs voisins, mais ne voulaient pas perdre leurs guerriers, alors ils leur donnaient carte blanche pour piller telle ou telle province. L'Europe romaine est tombée dans cette honte à cause des invasions barbares.

Ces étranges et déplorables systèmes de divertissement des troupes ont peut-être contribué à la formation du féodalisme. En effet, au lieu de piller des provinces entières qui leur étaient confiées, de nombreux guerriers auraient sans doute préféré acquérir des biens cédés volontairement par les habitants pour éviter les horreurs d'une dévastation complète et y exercer un pouvoir absolu. La féodalité est ainsi pratiquement inaugurée.

Deuxième cause

Il est également très probable que plusieurs tribus barbares qui se sont installées dans l'Empire romain ont abandonné leur mode de vie nomade et ont commencé à pratiquer l'agriculture. Chacune de ces tribus avait son propre chef, qui devenait la plus haute autorité au sein de ces populations établies.

Le terrible délabrement de la route en temps de guerre empêche un chef de toujours demander de l'aide au roi. L'ennemi est aux portes de sa ferme et il doit se défendre immédiatement. C'est pourquoi la plupart des grands propriétaires terriens commencent à construire des fortifications derrière les murs desquelles les populations environnantes s'abritent en cas de guerre et y apportent leurs trésors, c'est-à-dire les têtes de bétail et les objets ménagers qu'elles peuvent transporter.

Naturellement, les grands propriétaires ne se contentent pas de servir de défenseurs à leurs voisins ; pour ce service vital, ils exigent une compensation sous forme de liens de dépendance politique et d'obligations économiques. L'autorité du seigneur féodal est donc née de la nature même des choses, conséquence inéluctable de la désorganisation du pouvoir royal provoquée par les invasions barbares. Il semble très plausible que cette cause ait également contribué à la création du régime féodal.

Troisième cause

Tout royaume est divisé en circonscriptions territoriales, communément appelées provinces. À cause de raisons diverses qu'il serait trop long d'énumérer, certains souverains, au début du Moyen Âge, ont éprouvé le besoin de faire des chefs de province des gouverneurs à vie, renonçant au droit de les révoquer quand ils le souhaitaient. Plus tard, ces gouverneurs ont rendu leur poste héréditaire,

constituant de véritables dynasties provinciales sous la dynastie royale. Ces dynasties régionales, généralement composées de grands propriétaires terriens, sont devenues des familles féodales.

Cette cause génère clairement le féodalisme. Je ne pense pas que ces causes s'excluent totalement les unes les autres. Elles se complètent en tant que facteurs à l'origine du féodalisme.

La hiérarchie féodale

Les propriétaires de grands fiefs les ont également démembrés au profit d'autres seigneurs. Ce démembrement a plusieurs causes :

1. De même qu'il était difficile pour le roi de défendre l'ensemble du royaume, le grand seigneur féodal ne pouvait pas défendre l'ensemble de son fief, il l'a donc démembré en créant de plus petits fiefs à l'intérieur de celui-ci ;
2. À sa mort, le grand seigneur féodal laisse le fief à son fils aîné tout en léguant à ses autres fils de petits fiefs démembrés de l'héritage de l'aîné ;
3. Pour répondre à des besoins financiers, ils ont vendu à des tiers leurs droits féodaux sur une partie de leurs terres.

En tout état de cause, les seigneurs des fiefs morcelés étaient soumis au grand seigneur féodal dont le fief était divisé, tout comme ce grand seigneur était soumis au roi, établissant ainsi une hiérarchie de seigneurs féodaux soumis les uns aux autres. D'où l'origine des titres de noblesse, par ordre croissant : baron, vicomte, comte, marquis, duc, prince, sans compter les titres intermédiaires tels que baronets (Angleterre), margraves et landgraves (Allemagne), archiducs, grands ducs (Allemagne, Autriche, Russie), etc.

Les grands seigneurs étaient directement soumis au roi. Les petits seigneurs sont soumis au grand seigneur, dont ils reçoivent une partie du fief. Enfin, un petit seigneur peut encore être soumis à des seigneurs d'un rang inférieur, atteignant ainsi les degrés les plus bas de la noblesse par ordre décroissant.

Complexité de la hiérarchie féodale

Les relations entre les grands seigneurs féodaux (suzerains) et les petits seigneurs qui leur sont redevables (vassaux) ne sont pas toujours bonnes. Alors que les institutions commençaient à peine à prendre forme et que les droits et devoirs réciproques n'avaient pas la netteté et la fixité propres aux sociétés parfaitement organisées, la manière dont les gens interprétaient les relations de vassalité et de suzeraineté variait grandement. Les vassaux comprenaient souvent leurs devoirs de manière restrictive, tandis que les suzerains avaient tendance à les considérer de manière très large. Il n'est pas difficile d'imaginer que cette situation a souvent conduit à des relations tendues de part et d'autre.

D'autre part, les relations entre grands seigneurs sont également susceptibles de connaître des difficultés. Il y a bien sûr des rivalités d'intérêts entre eux. Au début du Moyen Âge, l'habitude des seigneurs féodaux de se battre entre eux comme s'ils étaient des chefs d'État indépendant a ajouté à la complexité de la situation.

Cela dit, les grands seigneurs féodaux avaient tendance à s'allier avec les petits seigneurs vassaux de leurs rivaux afin de limiter autant que possible le pouvoir de ces derniers. De leur côté, les premiers s'alliaient également aux vassaux du grand seigneur qu'ils combattaient. La politique féodale était donc très complexe.

La politique des mariages

Le mariage était naturellement le moyen de développer un système d'alliances. Par exemple, les grands seigneurs féodaux A et B s'affrontent. A a un vassal C, avec lequel il vit dans une situation tendue. Ce vassal, quant à lui, n'a qu'une fille et aucun fils. Il est donc très pratique pour B de marier son fils aîné à la fille de C. De cette façon, l'aîné de B se retrouve avec un fils aîné. De cette façon, le fils aîné de B acquerra un fief en plein cœur des terres de A.

Par ce mariage, le fils de B se trouve dans une double situation : 1. Grâce au fief hérité de son père, il sera un grand seigneur féodal. 2. Par le petit fief qu'il hérite de son beau-père, il sera un vassal de A.

« A » sent le coup et riposte : il marie son fils à la fille de D, un petit seigneur féodal dont les terres se trouvent dans le fief de B. De ce chef, le fils premier-né de A sera : 1. Un grand seigneur féodal par héritage de son père A. 2. Un vassal du premier-né de B par héritage de son beau-père D, dont le premier-né de A a épousé la fille. En d'autres termes, les enfants de A et de B seront réciproquement vassaux et suzerains.

Il n'est pas difficile de comprendre la complexité de cet état de fait dans la vie féodale. Ces combinaisons se font entre seigneurs féodaux et rois qui, par un jeu de mariage identique au précédent, deviennent vassaux et suzerains les uns des autres.

C'est dire l'influence prépondérante du mariage sur la vie politique d'un seigneur. C'est pourquoi il payait un lourd tribut dans l'intérêt général. Alors que tout particulier pouvait choisir librement son épouse, le seigneur féodal devait choisir non pas celle qui le rendrait personnellement heureux, mais celle qui conviendrait le mieux à la grandeur et à la prospérité de ses sujets résidant dans le fief.

Pour comprendre les résultats fabuleux de cette politique matrimoniale, il suffit de se rappeler que le plus grand empire du monde fut sans aucun doute celui de la Maison d'Autriche, qui culmina avec Charles V. Mais la grandeur de cet empire fut bien plus le fruit de l'abnégation d'innombrables générations de princes et de princesses, qui se marièrent selon les intérêts de l'État, que de la force des armes. C'est si vrai que cette célèbre devise autrichienne est devenue universelle : « *Gerant allia bella, tu felix Austria, nube !* ». — Que les autres fassent la guerre : toi, heureuse Autriche marie-toi ! ».

Il s'agit d'un processus cruel d'expansion territoriale pour les princes, mais doux pour leurs peuples.

Prérogatives du seigneur féodal

Une série de dispositions propres au régime féodal nous paraissent extrêmement irritantes et injustes, mais nous les comprendrions mieux et les justifierions pleinement si nous en connaissions les fondements.

Dans le fief, le seigneur féodal incarne toute l'autorité de l'État et exerce toutes les fonctions publiques sans recevoir un sou du roi. Bien entendu, il ne pouvait supporter les charges de l'administration qu'au moyen de l'impôt puisque celui-ci a toujours été le moyen de subsistance ordinaire de toutes les administrations, de tous les temps, chez tous les peuples.

Le seigneur féodal doit combattre en temps de guerre, en apportant au roi le soutien d'un certain nombre d'hommes. Comment se procurait-il ces hommes indispensables au service de la patrie ? Au Moyen Âge, il n'y avait pas de service militaire obligatoire, comme c'est le cas aujourd'hui. C'est pourquoi la noblesse était la classe guerrière par excellence. Au Moyen Âge, on voyait souvent la noblesse de deux peuples se battre alors que les populations plébéiennes situées en dehors de la zone de combat, qu'elles soient urbaines ou rurales, restaient en paix. Outre le tribut de l'affection, la noblesse payait l'État par la politique matrimoniale ; elle avait le rude privilège de verser son sang sur le champ de bataille, alors que les roturiers pouvaient toujours rester à la maison.

Comment le noble obtenait-il les contingents qu'il était obligé d'offrir au roi en temps de guerre ? En les payant, et parfois en les payant bien. Ainsi, le noble paie les soldats, achète leurs chevaux, les arme et acquiert tout l'équipement nécessaire. Pour quoi faire ? Pour un service public. Comment sont financés les services publics ? Par l'impôt.

Le château féodal n'est pas seulement une somptueuse demeure. Bien plus que cela, il est la garantie suprême des habitants du fief contre les incursions de toutes sortes. C'est la garantie de la vie, mais aussi de l'argent et des biens. Lorsque des troupes entraient dans un fief, les envahisseurs coupaient tout, pillaient et détruisaient tout comme on le fait aujourd'hui. C'est pourquoi, lorsqu'une invasion était imminente, tous les habitants du fief se réfugiaient derrière les gigantesques murailles des châteaux féodaux.

Le château féodal était donc un ouvrage d'utilité publique et un moyen de défense collective comme le sont aujourd'hui la ligne Siegfried ou la ligne Maginot. La sécurité du château, l'intégrité de ses tours, l'inviolabilité de ses murailles, la profondeur des douves qui l'entourent ne relèvent pas du confort ou de la splendeur du seigneur féodal, mais de la sécurité collective de tous les habitants du fief. Pour le seigneur féodal, la construction d'un grand château n'était pas un avantage ou un droit, mais avant tout un devoir — peut-être le plus fondamental de ses devoirs — une question d'une importance capitale pour l'ensemble du fief.

Rien de plus naturel donc que l'obligation faite à tous les habitants du fief de travailler gratuitement au château quelques jours par an pour réparer ses murailles, élever ses tours et creuser plus profondément le fossé du château qui, à cause des sécheresses ou de mille autres circonstances, pouvait facilement être traversé à pied si l'on n'enlevait pas constamment la terre envasée au fond.

Comment les travaux de défense militaire sont-ils financés aujourd'hui ? Par des impôts pécuniaires. Supposons que je paie 30 000 euros par an pour l'entretien des forces armées ; si je suis un travailleur et que je gagne 300 000 euros par mois, cela signifie seulement que j'ai travaillé cinq jours gratuitement pour la grandeur militaire du pays. Qui oserait qualifier cela d'injustice ?

Un autre privilège des seigneurs féodaux, considéré comme gênant par les auteurs libéraux et démagogues du XVIIIe siècle, était le droit de percevoir des impôts auprès de tous ceux qui passaient par les routes du fief. Mais cela s'explique aisément. Aujourd'hui, tous les pays disposent d'un budget public particulier pour financer l'entretien et le développement du réseau routier. Comment ce budget est-il alimenté ? Par les impôts publics. À l'époque, les routes étaient très souvent, voire toujours, ouvertes par l'administration féodale, chaque fief prenant une part. Comment percevoir l'impôt pour l'entretien ou l'ouverture de la route ? Évidemment, en taxant les passants. Le péage est le système ultramoderne, très équitable et raisonnable, utilisé pour couvrir les coûts de certains itinéraires, comme l'autoroute Santo Amaro dans notre pays.

Un autre moyen largement utilisé aujourd'hui pour couvrir les dépenses administratives est connu sous le nom de monopole. L'État acquiert des industries particulièrement rentables et s'octroie le privilège de les exploiter en refusant ce privilège aux entreprises privées. De cette manière, les bénéfices de l'État lui permettent de prélever des impôts moins onéreux sur le public.

Ainsi, dans de nombreux fiefs, le seigneur féodal avait le droit de moudre ou un autre monopole. À première vue, cela semble odieux, mais il suffit de se rappeler que le seigneur féodal n'était pas un simple particulier, mais une incarnation de l'État, pour que tout devienne clair.

Il en va de même pour le droit du seigneur féodal à un pourcentage des céréales moulues dans les moulins d'autres fiefs. Aujourd'hui, on colle un timbre sur un sac et on dit que c'est une taxe à la consommation. Auparavant, la taxe à la consommation n'était pas prélevée par un timbre ou de l'argent, mais sur les marchandises. C'était la seule différence. Qui nierait le droit de l'État à prélever un impôt sur la consommation ?

Si nous examinons une à une toutes les prérogatives des seigneurs féodaux, nous verrons qu'elles se résument à des choses raisonnables de ce genre. L'image d'un pauvre roturier affamé allant porter l'argent de ses impôts à un seigneur féodal riche et bien nourri est aussi puérile que de dépeindre un chef d'État contemporain comme un tyran simplement parce qu'il collecte des impôts auprès du peuple. Qui ne paie pas ses impôts dans un pays contemporain ?

Hiérarchie et inégalités sociales

Cette brève description des charges qui pesaient sur le seigneur féodal au Moyen Âge nous montre que la noblesse occupait une position exceptionnelle dans l'organisation de l'époque. C'est une classe qui existe pour le service de l'État et qui trouve sa raison d'être dans l'exercice des fonctions militaires et l'accomplissement des tâches gouvernementales.

À première vue, on pourrait penser que le fait de confier à la noblesse féodale toutes les responsabilités de gouvernement était bien plus un privilège qu'un devoir, de sorte que l'on ne devrait pas dire que la noblesse avait l'obligation de gouverner ses fiefs, mais plutôt le droit de le faire. Cependant, ce n'est pas la réalité. Gouverner est une tâche ardue qui demande une énergie considérable. D'ailleurs, tous les États contemporains considèrent que payer les fonctionnaires nommés pour exercer les plus hautes fonctions de l'État est un devoir moral élémentaire. Ainsi, les rois, les empereurs et les présidents ont tous droit à un salaire. Pourquoi en serait-il ainsi si la fonction gouvernementale n'était qu'un avantage et non une charge ?

Comme je l'ai mentionné, nous pouvons nous faire une idée de ce qu'était un seigneur féodal en imaginant un fermier qui exerçait simultanément les fonctions de maire municipal, de juge, de chef de police, de percepteur d'impôts et de chef du détachement militaire local. Quel agriculteur accepterait aujourd'hui d'exercer de telles fonctions sans être rémunéré ? Demandez à ces grands propriétaires ruraux de São Paulo, qui confient l'administration de leur exploitation à des représentants de confiance pour éviter le travail ou les soucis, s'ils renonceraient aux plaisirs d'une vie tranquille dans la capitale pour s'enfoncer dans l'arrière-pays et exercer autant de fonctions complexes sans aucune rémunération.

La noblesse féodale pouvait également mener une vie plus tranquille. Même si la capitale ne présentait pas autant d'attraits que les grandes capitales d'aujourd'hui, il leur aurait sans doute été facile et aisé de faire comme la noblesse de l'époque de Louis XIV, c'est-à-dire d'abandonner la campagne et les châteaux, de renoncer à la vie simple et aux soucis des fonctions féodales pour vivre dans les délices de la cour. La noblesse féodale a évité avec sagesse et désintéressement cette grave erreur qu'a commise la noblesse française à l'époque moderne, en renonçant à la vie facile de la capitale pour remplir ses devoirs.

De plus, si l'exercice de fonctions gouvernementales à la tête d'un pays d'une importance considérable est intéressant et parfois passionnant, gouverner de petites unités territoriales vous oblige à vous plonger dans des questions prosaïques qui enlèvent tout le charme de la vie publique.

De quoi un seigneur féodal doit-il se préoccuper au quotidien ? Tout d'abord, de ce que l'on pourrait appeler la politique étrangère du fief. Une guerre entre fiefs est vue comme tolérable pendant une grande partie du Moyen Âge, compte tenu de la puissance des nations barbares, encore si récente en Europe. Le seigneur féodal doit donc surveiller de près ses voisins et entretenir une diplomatie « inter-féodale » active, qui lui assure des alliés et des biens tout en affaiblissant le plus possible son adversaire. Toute la sécurité personnelle et patrimoniale des habitants du fief en dépendait.

Ensuite, il s'agit de maintenir en permanence le château dans des conditions d'efficacité militaire maximale en suivant progressivement et attentivement les évolutions techniques pour le maintenir au plus haut niveau d'efficacité militaire. Enfin, il s'agissait d'ouvrir et d'entretenir les routes, de lever et de percevoir les impôts, de superviser l'ensemble de l'administration du fief et de rendre la justice.

Les seigneurs féodaux payaient des fonctionnaires pour les aider lorsque les fonctions devenaient trop nombreuses et trop complexes. C'est le cas, par exemple, de la fonction judiciaire des seigneurs féodaux. Au début, presque tous l'exerçaient personnellement. Cependant, au fur et à mesure que les principes chrétiens pénétraient plus profondément la société et que les idées de moralité et de justice s'enracinaient dans l'esprit du public, les seigneurs féodaux comprenaient mieux leur responsabilité en tant que juges. Craignant d'assumer cette responsabilité, qui exigeait des compétences particulières qu'ils n'avaient pas et du temps qu'ils ne pouvaient pas se permettre, les seigneurs féodaux ont eu recours à des fonctionnaires rémunérés — les juges — pour les remplacer dans ce rôle.

Notez cependant que le roi n'a pas déboursé la moindre somme d'argent pour couvrir toutes ces dépenses. Comment agir ? Évidemment, en levant des impôts. Les encyclopédistes et conspirateurs ont ignoblement exploité cette très juste collecte d'impôts pour promouvoir la tristement célèbre Révolution française de 1789.

Comme je l'ai dit, toutes ces fonctions étaient très coûteuses. Par exemple, dans la plupart des cas, le rôle de la justice ne consistait pas à résoudre des litiges intéressants, mais à décider à qui appartenait la vache perdue dans un champ ou quel dédommagement A devait à B parce que le cheval de A avait trotté sur les légumes de B. Il fallait voir si un moulin avait moulu plus que ce à quoi il avait droit, si le paysan X ne cachait pas sa production agricole pour payer moins, etc. Tout cela était très terre à terre et tout aussi insipide et onéreux que l'est aujourd'hui la fonction de juré. Personne n'aime le faire ; la plupart des gens ne le font que pour éviter de payer une lourde amende s'ils ne se présentent pas.

« Noblesse oblige », expression célèbre et de grande valeur juridique à l'époque, dérive de la situation d'une noblesse féodale surchargée de devoirs. La noblesse est une condition sociale qui pèse sur les nobles plus que sur les individus ordinaires. Il faut ajouter qu'en général, et toujours avec d'inévitables exceptions, la noblesse s'est acquittée de ses obligations raisonnablement et magnifiquement.

Toute l'éducation de l'héritier d'un seigneur féodal consistait à lui donner les moyens de servir au mieux les intérêts publics, ce qui signifie qu'un noble était un fonctionnaire né. Les enfants nobles étaient séparés de leurs parents dès leur plus jeune âge, dans l'intérêt de la communauté. Après des fiançailles solennelles, une fille noble, dont le mariage était généralement arrangé dès la petite enfance, était confiée à la famille de son futur époux, qui l'éduquait jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de se marier. Ensuite, la séparation stricte entre les deux futurs époux cessait et leur mariage était célébré. Ainsi, la jeune fille noble est élevée dans la maison de ses beaux-parents, où elle passera toute sa vie à connaître toutes les particularités de la vie du fief et à s'y adapter pleinement.

Les familles envoyaient leurs garçons, encore en bas âge, à la cour des seigneurs les plus puissants ou du roi pour servir de pages. Cette séparation présentait un avantage considérable : loin de leur famille, l'esprit de lutte, d'initiative et d'indépendance des futurs chevaliers devenait très aiguë. Leur formation

psychologique s'est donc considérablement développée, tandis que le seigneur féodal à la cour duquel les pages servaient leur donnait une formation militaire.

Nés serviteurs de l'État, garçons et filles doivent être formés à leur « métier » dès leur plus jeune âge, et leur mère n'estime pas avoir le droit de se plaindre : elle est elle aussi servante de l'État.

Si nous voulions examiner les choses en profondeur, il pourrait sembler cruel que le fardeau du combat, de la guerre et de la mort ait pesé beaucoup plus lourdement sur la noblesse. Cependant, la noblesse ne s'est pas contentée d'endurer jovialement un tel fardeau, elle s'en est vantée comme de son plus haut titre de gloire. La vertu distinctive du noble était l'héroïsme militaire, c'est-à-dire le dévouement à l'intérêt collectif porté au plus haut degré. Il mourait sur le champ de bataille avec enthousiasme. Par les froides nuits d'hiver, alors que les ménestrels remplissaient tranquillement de longues soirées en chantant des exploits héroïques, les nobles qui écoutaient les exploits n'étaient pas effrayés par la description réaliste et parfois brutale de l'avenir qui les attendait. Au contraire, leur cœur battait encore plus fort, animé d'un désir toujours plus grand de mourir pour le bien commun et surtout pour la chrétienté, menacée par les Maures.

En d'autres termes, un noble était éduqué pour exercer tout au long de sa vie, sans frais pour le roi, des fonctions aujourd'hui exercées par les ministères de la Guerre et de la Justice aux dépens des caisses publiques et des administrations régionales dans la plupart des pays contemporains.

Il ne faut pas oublier que la noblesse, constituant l'élite du pays, avait non seulement l'obligation de remplir ces fonctions, mais aussi une autre particularité de toutes les élites : développer la vie artistique, culturelle, intellectuelle et sociale d'un pays. Malheur au pays qui n'a pas de classes d'élite capables de remplir ces fonctions !

Tout en défendant par les armes la civilisation occidentale devenue chrétienne, et en administrant et en relevant l'Europe décadente des décombres des invasions barbares, les nobles (qui n'étaient rien d'autre que des semi-barbares en train de se civiliser) ont affûté leur distinction, leur élégance et leur véritable noblesse ; et en s'élevant eux-mêmes, ils ont élevé toute la teneur de la vie sociale de l'époque.

Autrefois de grossières fortifications en bois, les châteaux européens sont devenus de magnifiques monuments qui attirent toujours les touristes du monde entier. D'admirables vitraux, de luxueuses tapisseries, des meubles faits main d'une valeur inestimable, des coupes précieuses, des bijoux, de la soie et des tissus d'ameublement précieux, des lustres, des émaux, de l'argenterie — tout cela a commencé à orner la demeure du seigneur féodal, autrefois simple, barbare, chef grossier et ignorant. Une étiquette subtile, raffinée et complexe a remplacé la grossièreté des barbares. En bref, les artistes, les intellectuels et les éléments exponentiels de la vie culturelle ont généralement reçu les stimulants les plus précieux de cette noblesse. Et en temps de paix, ces générations successives de héros sont devenues des générations de mécènes.

Le clergé est une autre classe entièrement dédiée au service public, tout en étant au service de Dieu.

L'organisation de cette classe dans l'Église catholique, qui est toujours la même aujourd'hui, est curieuse. Dans tous les pays de l'Antiquité ou presque, le clergé des religions païennes constituait une caste sociale hermétiquement fermée, dont les positions se transmettaient par l'hérédité. C'est tout le contraire pour le clergé catholique. Même s'il appartenait aux couches sociales les plus basses, chacun pouvait accéder aux plus hautes fonctions ecclésiastiques. Il n'était pas rare de voir des personnes issues des couches les plus basses sur le trône le plus élevé du monde, le trône de Saint-Pierre, le trône papal.

Bien que démocratique dans sa formation, cette classe était très aristocratique dans son organisation interne. Le pape, les évêques et les curés constituaient une organisation extrêmement hiérarchisée et disciplinée, au point qu'Edison écrivit dans son testament que les organisations les plus parfaites au monde étaient l'Église catholique et l'Anglo-Mexican Oil Company (si je me souviens bien du nom).

Je ne saurais trop insister sur le fait que la fonction première du clergé en termes de service public était de christianiser les masses.

Comme je l'ai déjà expliqué, les principes de la doctrine catholique ont nécessairement et inéluctablement des conséquences politiques, sociales et économiques de la plus haute importance. Ainsi, les constitutions politiques, sociales et économiques et l'organisation intérieure d'un peuple profondément catholique s'inspirent des principes catholiques. C'est ce qu'on appelle la civilisation catholique.

Aujourd'hui encore, même des chefs d'État parfois hostiles à l'Église n'hésitent pas à dire que notre civilisation est chrétienne. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que les principes chrétiens restent le fondement de notre civilisation ?

Qui a répandu le christianisme en Europe, civilisé les barbares envahisseurs, adouci leurs coutumes sauvages, ouvert leurs esprits aux charmes de la vie intellectuelle et inspiré les premiers artistes, lettrés et hommes d'État qui ont émergé parmi eux ? L'Église. Si nous voulons connaître la tâche principale du clergé catholique au Moyen Âge, regardons le travail d'Anchieta au Brésil. Il s'agit de la même tâche.

Deuxièmement, tous les services de charité relevaient de la responsabilité du clergé : hôpitaux, orphelinats, centres d'isolement pour les lépreux et refuges pour les voyageurs dans l'incertitude des routes à peine praticables. Cette admirable panoplie d'œuvres caritatives n'existait pas dans l'antiquité païenne ; elle était née de l'esprit charitable de l'Église. En d'autres termes, l'Église a dépensé tout l'argent destiné aujourd'hui à l'aide sociale sans aucune aide de l'État.

L'Église était également responsable de l'éducation publique. On parle beaucoup de l'ignorance des hommes du Moyen Âge. Il n'est pas facile de lutter contre l'analphabétisme, et l'expérience brésilienne montre combien il est difficile de vaincre ce mal malgré tous nos moyens modernes, qui n'existaient pas au Moyen Âge. Pourtant, à la fin du Moyen Âge, presque toutes les églises avaient à ses

côtés une école primaire gratuite pour les pauvres. Et on prétend que l'Église a encouragé l'analphabétisme ! Quelles histoires risibles !

Il y a là une contradiction extrêmement curieuse. Certains prétendent que le Moyen Âge a été un âge d'analphabétisme. D'autres affirment que l'immense popularité des éditions successives de la Bible, immédiatement après l'invention de Gutenberg, a entraîné une telle transformation des esprits qu'elle a donné naissance à la Pseudo-Réforme. Mais comment des analphabètes ont-ils pu consommer des éditions monumentales de livres ? Pour quoi faire ? Prétendre que cette publication a incité tout le monde à apprendre à lire est une pure absurdité ! Des millions de livres ne sortent-ils pas aujourd'hui ? Et pourtant, l'analphabétisme a-t-il disparu ?

On ne saurait parler de l'influence doctrinale de l'Église sans évoquer les universités. Les papes ont fondé les universités les plus célèbres d'Europe, les enrichissant de toutes sortes de privilèges. Jamais avant le Moyen Âge, l'Europe n'avait connu une organisation de l'enseignement supérieur comparable à celle des universités médiévales.

De même, le clergé était responsable de l'ensemble du budget de l'éducation publique, un département coûteux dans la plupart des pays aujourd'hui. Comment l'Église faisait-elle face à ces dépenses ? En collectant des impôts ? Non. En recevant des subventions de l'État ? Rarement. Les moyens provenaient de la charité publique. L'État exemptait le clergé d'impôts en échange de tant de services. Les exonérations fiscales pour les temples ou les œuvres de charité existent encore aujourd'hui dans presque tous les États. Tel était le privilège bien compréhensible contre lequel s'élevaient les Encyclopédistes !

La situation de la plèbe

La conception des classes sociales au Moyen Âge veut que le clergé prie pour le pays, instruit et éduque la population, protège les pauvres dans leur indigence et les malades dans leur malheur. En bref, le clergé doit créer les conditions morales et intellectuelles les plus prometteuses pour la grandeur d'un pays.

La noblesse devait administrer le pays et vivre du service public, du service public et pour le service public, et éventuellement mourir pour le pays sur le champ de bataille. En bref, les fonctions gouvernementales et militaires incombaient aux nobles.

Ces fonctions sont tellement absorbantes qu'elles ne permettent pas l'exercice d'autres fonctions. Mais s'il est vrai que « l'homme ne vit pas seulement de pain », il n'en est pas moins vrai qu'il ne peut pas vivre sans pain. Il devrait également y avoir une classe économiquement productive s'il y avait une classe enseignante, administrative et guerrière. Cette fonction incombait à la troisième classe, la plèbe.

Le roturier du Moyen Âge est souvent présenté comme l'homme le plus malheureux de tous les temps, réduit à une condition injuste et dure, privé de tous les droits, accablé de tous les devoirs, astreint à des fonctions si humbles que toute ascension dans la hiérarchie sociale lui est absolument interdite.

Cette accusation serait puérile si elle n'était pas perfide. L'une des caractéristiques du Moyen Âge est la formation d'une bourgeoisie riche, d'une classe plébéienne qui s'est élevée à un haut niveau de prospérité au point de rivaliser avec les rois et les nobles. Mais comment les roturiers y sont-ils parvenus s'ils n'étaient que de misérables esclaves ? Même le témoignage insoupçonné de Marx, selon lequel le Moyen Âge était l'âge d'or des travailleurs européens, n'a pas fait le poids face aux préjugés anti-médiévaux.

Dans de nombreux pays, l'agriculture était la seule activité rémunératrice autorisée pour un noble, tandis que l'industrie et le commerce étaient réservés aux roturiers afin de garantir que ces derniers puissent exercer leurs fonctions économiques. En d'autres termes, seul un roturier pouvait mettre la main sur les sources de richesse les plus importantes.

Dans tous les pays où l'économie est bien organisée, le commerce et l'industrie exercés intelligemment procurent des profits considérables, bien supérieurs à ceux de l'agriculture. Le roturier gagnait de l'argent tandis que le prêtre prêchait, enseignait et priait, et que le noble administrait, jugeait, combattait et mourait. D'où la formation d'une classe plébéienne très riche dont la prospérité ne nuit pas au bonheur et au bien-être matériel des couches inférieures de la plèbe, comme l'a reconnu Karl Marx en louant les excellentes conditions dans lesquelles vivait l'ouvrier médiéval.

Il est donc parfaitement compréhensible que ceux qui gagnent de l'argent paient des impôts. Qui d'autre devrait les payer ? Ceux qui ne gagnent pas d'argent et ne vivent que pour le service public ? Ainsi, alors que la contribution des classes « privilégiées » consistait à travailler pour l'État, le roturier payait l'impôt en argent plutôt qu'en travail. Pourtant, les révolutionnaires se sont élevés contre cela.

L'équivalence des droits et des devoirs

Les révolutionnaires n'ont pas compris ou n'ont pas voulu comprendre que l'organisation sociale du Moyen Âge conférait des droits inégaux, mais aussi des devoirs inégaux et que l'on établissait la justice absolue non pas en attribuant des droits et des responsabilités égaux à chacun, mais en donnant des droits plus importants à ceux qui accomplissaient des tâches plus importantes et des droits moindres à ceux qui accomplissaient des tâches plus secondaires.

Clarifions cette pensée. Aujourd'hui, nous avons tous les mêmes devoirs envers l'État. Il est donc juste que nous ayons aussi les mêmes droits. Mais si l'un d'entre nous a des devoirs plus importants envers l'État, l'État doit lui reconnaître des droits plus importants. Sinon, quelqu'un en souffrira.

Si l'État me confie le devoir d'enseigner, ce qui ne concerne évidemment pas tout le monde, en plus de mes devoirs de citoyen, il doit me verser un salaire qu'il ne verse pas à tout le monde. En tant qu'employés de l'État, les enseignants ont des devoirs plus importants que la masse des citoyens. En revanche, ils ont plus de droits et perçoivent un salaire.

Le prêtre est avant tout un serviteur de Dieu. Mais en tant que tel, il rend implicitement à l'État le plus précieux des services. L'État reçoit plus de lui que les citoyens ordinaires et lui doit donc plus. C'est pourquoi le prêtre, qui travaille sans

rémunération pour l'intérêt général, bénéficie également d'une exonération fiscale et est la première classe du pays, comme l'exige la dignité de ses fonctions.

Le noble avait également des privilèges découlant du principe de « noblesse oblige », en vertu duquel il était un serviteur de l'État.

Ainsi, à des devoirs inégaux par rapport à ceux de la masse des citoyens correspondent aussi des droits différents. La justice réside dans la proportion entre les services rendus et la récompense reçue sous forme d'honneurs et d'exemptions fiscales.

Formation du féodalisme

Les peuples médiévaux avaient des organisations politiques très variées dans lesquelles prévalaient, selon les circonstances, des tendances monarchiques, aristocratiques ou démocratiques.

La monarchie est la forme de gouvernement la plus répandue. La France, la péninsule ibérique et l'Angleterre sont des monarchies héréditaires. Le Saint Empire romain germanique et la Pologne sont des monarchies électives dans lesquelles, à la mort d'un souverain, un autre est élu par des assemblées composées de membres de l'aristocratie.

Les villes libres en Hollande et en Allemagne étaient de pures démocraties bourgeoises sans aucun caractère monarchique. La République de Venise, en revanche, était un État exclusivement aristocratique dans lequel seuls les patriciens avaient des droits politiques. En Angleterre, la monarchie a évolué vers la démocratie, limitant les pouvoirs de la couronne. En France, en Espagne, au Portugal et dans la plupart des unités composant l'Empire romain germanique, la monarchie évolue vers l'absolutisme. En Pologne, la monarchie n'existe que de nom, car, en réalité, c'est la noblesse qui gouverne. À Venise, la monarchie n'existe même pas de nom, car la noblesse est omnipotente, n'accepte pas de roi et ne se soucie pas de la participation du peuple au gouvernement.

Le féodalisme est l'une des principales caractéristiques politiques de l'Europe au Moyen Âge. Comme vous l'avez vu, le féodalisme était également pratiqué en Égypte, en Chine et au Japon. Le féodalisme médiéval n'était donc pas un régime entièrement nouveau, mais l'application européenne d'un régime ayant fait ses preuves chez d'autres peuples de grande civilisation avant la formation de l'Europe médiévale. Le féodalisme a duré si longtemps au Japon qu'il n'a pris fin qu'au XIXe siècle.

Les origines du régime féodal en Europe ne sont pas connues avec précision. Peut-être s'explique-t-il par les anciennes lois des peuples barbares ; peut-être résulte-t-il d'une déformation de l'organisation administrative de Charlemagne ; peut-être provient-il du désir naturel des populations pauvres de s'abriter sous la protection d'hommes riches pendant les périodes de grande calamité sociale ; peut-être tous ces facteurs ont-ils convergé pour former la féodalité. Les historiens ne sont pas unanimes sur les causes de la féodalité, et la dernière hypothèse me semble la plus plausible.

Comme vous l'avez peut-être appris au cours de votre scolarité, l'empire de Charlemagne était divisé en plusieurs provinces, à la tête desquelles l'empereur nommait des gouverneurs qu'il pouvait révoquer à tout moment. Des fonctionnaires impériaux itinérants inspectent ces gouverneurs pour surveiller de près la façon dont ils s'acquittent de leur tâche.

Avec l'affaiblissement du pouvoir royal et la désorganisation des États européens sous le règne des successeurs de Charlemagne, il semble que les gouverneurs provinciaux aient réussi à pérenniser leur fonction. Une fois nommés par le roi, ils ne peuvent plus être révoqués. Le poste d'un gouverneur ne devient vacant qu'à sa mort. Plus tard, le poste est héréditaire et les rois perdent leur autorité directe sur les provinces de leur royaume.

Les gouverneurs provinciaux, héréditaires à vie, étaient de petits rois chargés de gouverner leur territoire à leur guise. Ils n'étaient tenus d'assister le roi qu'en cas de guerre avec des pays étrangers et de lui payer des impôts dans certains cas.

Un autre fait a pu contribuer à la formation du régime féodal : les rois n'étant pas assez forts pour s'opposer aux invasions constantes de l'Europe par les Sarrasins et les barbares germains ni pour faire face aux luttes intestines entre les peuples européens et chrétiens, les grands propriétaires terriens sont livrés à eux-mêmes. En cas d'invasion, ils ne peuvent plus compter sur l'autorité publique ou sur les troupes du roi et tentent d'organiser leur défense avec leurs seules ressources. Ils construisent des fortifications sur leurs terres et se défendent contre l'adversaire commun avec l'aide des pauvres des environs.

Bien entendu, à cette époque, la situation d'un grand propriétaire terrien était bien meilleure que celle d'un pauvre paysan. Lorsque ses terres étaient envahies, le propriétaire terrien pouvait se retrancher avec ses troupeaux et ses proches dans une fortification et surmonter l'assaut. Mais le paysan, qui ne pouvait pas construire de fortifications pour lui-même, était totalement impuissant, car les envahisseurs mettaient généralement le feu à sa maison et s'emparaient de ses troupeaux et de la nourriture qu'ils trouvaient dans son garde-manger. Il perdait ses meubles et, pire encore, sa famille, qui subissait des traitements extrêmement durs, en particulier les femmes, qui perdaient souvent leur honneur dans de telles calamités.

C'est pourquoi, lorsqu'une invasion était imminente, un homme du peuple demandait la protection du grand propriétaire. Ce dernier l'autorisait à conduire sa famille, ses quelques biens et têtes de bétail dans la fortification, lui évitant ainsi une ruine financière totale et la destruction de sa maison. Le seigneur féodal reçoit ainsi un soldat, mais doit nourrir de nombreuses bouches inutiles. Il préfère avoir des soldats mercenaires plutôt que de se défendre avec l'aide de ses paysans. Il exige donc de la paysannerie une soumission politique en échange de la protection qu'il lui accorde en temps de guerre. C'est ainsi que des relations de dépendance politique se sont formées entre les grands propriétaires et leurs paysans, à côté des liens de dépendance économique déjà existants.

Comme vous pouvez le constater, en raison de la déformation du régime administratif de Charlemagne ou de la nécessité de défendre les populations rurales contre les ennemis extérieurs, le peuple ne dépendait plus directement du

roi (comme c'est le cas dans les monarchies ou les républiques modernes, où nous dépendons tous de l'État). Ils s'en remettaient à des gouverneurs ou à des seigneurs territoriaux qui dépendaient du roi. Ce système s'est répandu dans toute l'Europe à tel point qu'il n'était plus acceptable pour un roturier de ne pas avoir de seigneur.

En général, toutes les terres d'un pays ne sont pas attribuées aux seigneurs féodaux. Dans chaque royaume, il y avait deux types de terres : 1. les terres dépendant directement du roi, sur lesquelles il n'y avait pas de seigneurs féodaux. 2. Les terres dépendant des seigneurs féodaux, sur lesquelles le roi n'a qu'une autorité indirecte exercée par l'intermédiaire des seigneurs.

Le régime féodal s'est répandu en Europe à partir du IXe siècle.

La hiérarchie féodale

Au fil du temps, le régime féodal s'est compliqué, car les grands seigneurs féodaux ont morcelé leurs terres et en ont concédé des parties à d'autres personnes avec pleine autorité. Ces nouveaux seigneurs étaient également héréditaires et à vie ; ils devaient au seigneur féodal qui leur avait concédé des terres : 1. une aide militaire en cas de guerre. 2. Le paiement de certains impôts. Dans ces conditions, le grand seigneur féodal qui cède la concession au seigneur mineur qui reçoit agit comme le roi envers le grand seigneur féodal. Il y avait donc deux types de terres dans les grands fiefs : 1. celles où le grand seigneur exerçait personnellement son autorité. 2. Les terres sur lesquelles l'autorité directe appartient à un petit seigneur féodal qui les reçoit du grand seigneur et sur lesquelles le grand seigneur n'a qu'une autorité indirecte.

On imagine aisément la complexité d'une telle organisation politique et sociale. Le grand seigneur féodal qui concédait des terres à un petit seigneur était appelé suzerain. Le petit seigneur est appelé vassal. Ainsi se formait une véritable hiérarchie féodale, avec au sommet le roi, puis les grands seigneurs qui dépendaient de lui, et enfin les petits seigneurs qui dépendaient directement des grands seigneurs et indirectement du roi.

Lors d'une guerre contre un pays étranger, le roi demandait l'aide de tous les grands seigneurs féodaux. Ces derniers demandaient à leur tour de l'aide aux petits seigneurs ou vassaux, de sorte que le pays tout entier entraînait en guerre.

Considérée en elle-même, cette organisation pouvait rendre d'excellents services, et c'est ce qu'elle a fait. Les rois étant impuissants à se défendre dans les guerres, on ne pouvait inventer un système plus ingénieux. Grâce à la résistance des seigneurs féodaux, l'Europe a vaincu les grands ennemis extérieurs qu'elle devait combattre. Les musulmans et les barbares européens ne s'étaient pas encore convertis au catholicisme et à la civilisation. Le féodalisme était l'un des moyens les plus importants pour défendre la civilisation européenne, occidentale et chrétienne.

La hiérarchie féodale s'est encore compliquée au fil du temps. Tout d'abord, de nombreux rois ont hérité de fiefs dans d'autres pays, en tant qu'héritage d'une ancêtre féminine ou d'un parent collatéral plus ou moins éloigné. Le roi devenait ainsi seigneur d'une étendue considérable de terres dans un autre pays et vassal

d'un autre roi. Pour le vassal, cette vassalité n'implique pas un déclin moral, mais une augmentation, car la vassalité n'existe que pour le fief hérité et non pour la monarchie dont le roi est le souverain. Au contraire, pour le roi qui hérite du fief, cette vassalité est un moyen précieux d'affaiblir le roi dont il est le vassal, car il acquiert une autorité directe sur une grande partie des domaines de l'autre roi. C'est le cas, par exemple, des rois d'Angleterre qui, toujours en lutte avec les rois de France, ont réussi à hériter de nombreux fiefs sur les terres françaises. Ce faisant, ils sont également devenus rois de France.

Ce qui se passait entre les rois se passait aussi entre les seigneurs féodaux. De nombreux grands seigneurs féodaux ont hérité de petits fiefs sur les terres d'un grand seigneur féodal rival. Ils devenaient ainsi les vassaux du grand seigneur féodal, mais cette vassalité n'existait que pour le petit fief. Et en obtenant une autorité directe sur une partie des terres de son rival, le grand seigneur devenu vassal affaiblissait ce dernier. Il pouvait arriver et il arriva que les grands féodaux soient respectivement suzerains et vassaux, et il en fut de même pour les rois.

Les déformations du régime féodal

Comme tous les régimes, le système féodal se prête aussi à des déformations. Bien que très sage en tant que tel, dans la pratique, il a été déformé au point de générer les abus les plus importants. Par le biais de mariages et de combinaisons généalogiques savamment étudiées, de nombreux grands seigneurs féodaux ont concentré un grand nombre de grands fiefs entre les mains de quelques descendants, rendant ainsi les rois trop faibles pour exercer leur autorité sur eux.

En France, il fut un temps où le roi était le plus petit des grands féodaux, c'est-à-dire qu'il possédait des terres plus petites que celles de n'importe quel grand seigneur de son royaume. Dans ces conditions, la discipline des féodaux à l'égard de la couronne était très précaire. En réalité, chaque fief constituait un pays totalement indépendant du roi. Par conséquent, les rois et les seigneurs féodaux se livraient très souvent à une série interminable de batailles, que vous avez étudiées au lycée.

Il était courant de voir des seigneurs féodaux s'allier à de souverains étrangers pour vaincre plus facilement leur roi. C'est ainsi que la féodalité, instituée pour garantir le territoire national contre les ennemis extérieurs, a été bouleversée.

Les vassaux mineurs s'allient également aux ennemis de leur seigneur pour le vaincre. Le désordre s'installe à tous les niveaux de la hiérarchie féodale. Les rois contribuent souvent à aggraver cette situation qui leur est si défavorable en morcelant leurs domaines à leur mort, en laissant de grands fiefs à leurs fils cadets et la couronne royale à leur aîné. Ainsi, les terres sur lesquelles les rois exerçaient une autorité directe devenaient de plus en plus petites.

La politique des mariages

Les rois commencent à développer une série de mariages bien étudiés visant à fusionner les monarchies voisines dans la leur ou à réabsorber les grands fiefs du royaume en mariant les héritiers du trône aux héritières des grands seigneurs féodaux. D'autre part, ils rendent cette politique encore plus énergique en

réprimant autant que possible et sous la menace des armes les poussées révolutionnaires des seigneurs féodaux.

En France et en Espagne, les résultats de cette politique sont excellents. À la fin du Moyen Âge, l'Espagne était en train de réaliser son unification (comme vous le savez, cette unification a eu lieu avec le mariage de Ferdinand et d'Isabelle la catholique, qui a entraîné la disparition des petits royaumes d'Aragon et de Castille, en lesquels l'Espagne était divisée), tandis que la France avait presque entièrement aboli les grands seigneurs féodaux, inaugurant l'ère de la monarchie absolue dans les deux pays. En France, le roi Louis XI a été le plus grand défenseur de l'unification du pays et de la destruction du pouvoir des seigneurs féodaux. Vous vous souvenez peut-être de ses guerres avec le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

Aucune dynastie n'a autant profité de sa politique matrimoniale que les Habsbourg. Cette famille originaire de Souabes a conquis, avec Robert le Riche, de vastes territoires en Suisse et en Alsace et a accédé au trône impérial allemand avec Rodolphe de Habsbourg. Les chefs de l'archiduché d'Autriche de l'époque entreprirent une politique matrimoniale si active qu'ils réalisèrent pour leur dynastie l'expansion la plus étonnante enregistrée dans l'histoire de ce continent. L'Autriche avait deux devises passionnantes. La première exprime l'impérialisme de ce peuple, abrégé par les initiales A.E.I.O.U., qui signifient « *Austriae est imperare orbi universo* », autrement dit « il appartient à l'Autriche de gouverner le monde entier ». La seconde indique comment ils sont parvenus à cette domination universelle : « *Gerant allia bella ; tu, felix Austria, nube* » — « Que les autres fassent la guerre à leur guise ; toi, heureuse Autriche marie-toi ! ».

La famille Habsbourg a réussi à former un empire qui s'étendait jusqu'en Amérique, comme nous le verrons dans un instant.

Les droits et devoirs des seigneurs féodaux

Les seigneurs féodaux devaient au roi certaines sommes d'argent et une assistance militaire en cas de guerre. Au près des habitants de leurs fiefs, ils étaient tenus d'exercer le pouvoir judiciaire, d'administrer l'ensemble du fief, de veiller à sa sécurité et à la prospérité de ses finances, de maintenir l'ordre public et d'exécuter tous les travaux d'utilité publique qui s'avéraient nécessaires, tels que les ponts, les routes, etc.

Le roi ou les habitants du fief devaient à leur tour aider le seigneur féodal en cas d'agression extérieure. Les hommes du peuple étaient tenus de payer certaines sommes d'argent et de rendre certains services, dont je parlerai plus loin.

La société médiévale

La société médiévale est fondée sur l'inégalité sociale. Il y avait deux classes privilégiées : 1. le clergé 2. la noblesse. En outre, il existait une troisième classe, le peuple, qui ne bénéficiait d'aucun privilège. C'était la plèbe.

Le clergé était tenu de maintenir le culte divin, de veiller à la moralité publique en prêchant les sains principes de la religion, de visiter les malades, les pauvres et les prisonniers. En plus de ces fonctions, le clergé en exerçait deux autres, qui

sont aujourd'hui exercées par l'État, du moins dans certains pays : d'une part, l'éducation publique et, d'autre part, l'assistance sociale.

Comme je le dirai plus tard, les universités médiévales ont été créées principalement par les papes et fonctionnaient sous la haute direction des pontifes romains et de l'Église. Les papes du Moyen Âge ont fondé de nombreuses universités qui existent encore aujourd'hui. La célèbre Sorbonne a été fondée au XIII^e siècle par Robert Sorbon, aumônier et confesseur du roi Louis de France.

En outre, le clergé diffusait l'instruction publique au sein de la population, et de vastes régions européennes disposaient d'une école gratuite pour les enfants pauvres à côté de chaque église paroissiale, entretenue par le curé. Le clergé remplissait donc toutes les tâches actuellement assumées par le ministère de l'Instruction publique ou de l'Éducation.

En outre, le clergé fournissait toute l'assistance sociale et entretenait des hôpitaux, des asiles pour handicapés, des institutions qui distribuaient de la nourriture aux pauvres, etc. Il est juste que des fonctions aussi élevées et méritoires correspondent à une grande considération sociale et que, puisque le clergé accomplissait gratuitement tant de travaux bienveillants pour la population, il ne soit pas obligé de payer des impôts puisque les dépenses que ces fonctions entraînaient constituaient déjà un impôt.

La noblesse, quant à elle, exerce toutes les fonctions qui incombent aujourd'hui aux ministères de la Guerre, de l'Agriculture et de la Justice. Elle organise gratuitement toutes les forces militaires du pays. Les nobles sont les premiers à verser leur sang à la guerre, occupant toujours les postes les plus risqués. Ils administrent et maintiennent l'ordre dans tout le pays, assurent la police, etc. Ils exercent le pouvoir judiciaire. Ils cultivent tout le pays, car l'aristocratie est essentiellement agricole. Ils construisaient et entretenaient les ponts, routes et trottoirs d'un fief, isolaient les lépreux, etc. Il était également juste que cette classe ne paie pas d'impôts, car le seigneur féodal était un fonctionnaire non rémunéré.

En revanche, la plèbe ne rendait aucun service public, sauf pour faire la guerre, ce qu'elle faisait avec beaucoup moins de risques que les nobles. La plèbe occupait les emplois ou les postes les moins risqués et souffrait donc beaucoup moins de la guerre. Il était donc normal qu'ils paient des impôts, d'autant plus qu'une classe de roturiers très riches s'est formée dans l'Europe médiévale, vivant dans des villes ou des « bourgs », comme on les appelait en Allemagne à l'époque, d'où leur nom de « bourgeois ».

La bourgeoisie était devenue extraordinairement riche grâce au commerce et à l'industrie naissants et était parfois plus riche que le roi. La plèbe mène une vie cousue et confortable et n'exerce aucune fonction publique. De leur côté, les nobles n'ont pas le droit d'exercer l'industrie et le commerce, ce qui leur aurait permis de s'enrichir autant que la bourgeoisie. Cette dernière était donc une classe en excellente condition et pouvait et devait payer beaucoup d'impôts.

Nous verrons comment cette classe a ensuite acquis la suprématie dans les États européens et comment elle s'est efforcée de s'affranchir de l'autorité des seigneurs féodaux dans les communes.

L'observation fondamentale que vous devez retenir est qu'au Moyen Âge, les différentes classes sociales avaient des droits et des devoirs inégaux. Ce n'était pas injuste, car il y avait une parfaite proportion entre les droits et les devoirs de chaque classe ; à des droits plus grands correspondent toujours des responsabilités plus grandes. Aujourd'hui, les droits et les obligations sont égaux devant la loi. L'égalité et l'inégalité peuvent toutes deux être justes. Il serait injuste que de grands droits correspondent à de petits devoirs ou vice versa. Mais il n'y a pas d'injustice tant que l'inégalité est équilibrée.

Les tribunaux

Dans la plupart des monarchies européennes, les différentes classes sociales disposaient de chambres représentatives élues destinées à limiter l'autorité royale. Ces chambres, appelées « Cortes » au Portugal et en Espagne, « États généraux » en France, Parlement en Angleterre, Diète en Allemagne et en Pologne, étaient généralement composées de représentants des trois classes : le clergé, la noblesse et le peuple. Chaque classe avait ses propres représentants. Ces chambres ou diètes intimidaient fortement les rois et déterminaient les impôts que le peuple devait payer pour éviter les abus d'autorité. L'audace de ces assemblées est telle qu'au Portugal, elles décident même des qualités que le roi doit préférer pour son épouse : 1. la vertu ; 2. la noblesse ; 3. la beauté, la richesse, etc. Aucun parlement contemporain n'oserait faire de même.

Tendances politiques dans les monarchies européennes

J'ai déjà mentionné l'Espagne, le Portugal, la France, l'Allemagne et la Pologne. L'Angleterre mérite d'être mentionnée. La féodalité anglaise n'a jamais constitué un risque pour le pouvoir royal, car les fiefs n'ont jamais été plus étendus que les terres dont disposait le roi. C'est pourquoi les nobles se sont alliés au peuple pour limiter les pouvoirs du roi, car ils étaient impuissants à le faire seuls. D'où la série de luttes qui ont abouti à la Magna Carta. Je ne reviendrai pas ici sur ces faits, que vous avez dû étudier au lycée. Il suffira de rappeler que, depuis lors, l'Angleterre n'a cessé d'évoluer dans un sens démocratique, les rois et la noblesse perdant de plus en plus leurs prérogatives au profit du peuple.

Quinzième partie

La civilisation au Moyen Âge

Le rôle de l'Église catholique au Moyen Âge

Problèmes médiévaux

Certains auteurs affirment que le Moyen Âge a été la « nuit noire » de la civilisation, tandis que d'autres prétendent qu'il n'a été qu'un pas en arrière. Il nous semble que ces deux affirmations sont injustifiées, car ces auteurs comparent le Moyen Âge à l'époque moderne et contemporaine. Or, s'agissant d'une époque plus lointaine, la civilisation était naturellement inférieure. Pour cela, comparer le début et la fin du Moyen Âge serait valable. Si sa fin montre une supériorité, il faut en conclure qu'il y a eu des progrès au cours du Moyen Âge. Et s'il y a eu progrès, il faut utiliser le même critère pour en évaluer l'importance.

Cette comparaison faite, on ne peut nier la supériorité du XIV^e siècle sur le Ve. D'une situation chaotique résultant des invasions et d'un début où même les empereurs étaient analphabètes, nous sommes parvenus, à la fin du Moyen Âge, à une organisation économique, sociale et politique et à une affirmation des mœurs qu'on peut considérer comme les plus parfaites que l'homme ait jamais possédées. C'est aussi l'époque des écoles, des universités, des grands noms de la science et des lettres.

Comme vous pouvez le constater, au cours du Moyen Âge, la civilisation évolue. Elle conserve de nombreux éléments de la culture gréco-romaine, qui prend une autre forme. On peut dire sans exagérer que le Moyen Âge possède une civilisation unique, distincte des précédentes et des suivantes. Cette civilisation s'est développée principalement par l'action de l'Église, comme nous allons le démontrer.

La contribution de l'Église au développement de la civilisation médiévale

Le premier rôle de l'Église a été d'unifier la culture. Sans son action, l'Europe aurait vu se former d'innombrables États et cultures. En étendant la culture chrétienne et en la faisant assimiler par les barbares, l'Église les a obligés à se rapprocher et a fait de toutes ces populations un seul et même peuple, le peuple chrétien. Ce phénomène a permis une meilleure compréhension et collaboration entre les hommes.

Contribution intellectuelle

L'Église a combattu l'analphabétisme médiéval partout. Les clercs ont semé les graines des écoles monastiques qui formaient à la fois des ecclésiastiques et des laïcs. En revanche, la fondation d'universités rassemblant des milliers d'étudiants a presque toujours été l'œuvre de l'Église et de ses professeurs, pour la plupart des ecclésiastiques. Les couvents étaient des centres de culture où l'on étudiait en profondeur, où l'on conservait, consultait et commentait les reliques intellectuelles. C'est aussi là que se développent les grandes figures. Qu'on ne dise pas que le Moyen Âge a manqué de sages et de penseurs notables. Il en a eu, et la plupart étaient des clercs comme saint Thomas d'Aquin et saint François d'Assise.

Contribution morale et politique

Certains critiquent la politique médiévale, en particulier le féodalisme, en affirmant que la division observée à l'époque a provoqué d'innombrables guerres. Cependant, on ne pouvait pas transformer violemment une organisation décentralisée en une organisation centralisée. La féodalité était une phase intermédiaire, décentralisée par la présence de seigneurs féodaux et centralisée en la personne du roi.

Là encore, l'Église a joué un rôle important. Justifier et soutenir l'autorité du roi a profondément contribué à une centralisation régulière et continue. Les guerres incessantes entre seigneurs féodaux étaient encore le produit du génie belliqueux des barbares et ne devaient pas être imputées au régime. Il n'y aurait pas eu moins d'États que de seigneurs féodaux, et les combats auraient été les mêmes si l'Église n'avait pas agi et si les barbares s'étaient organisés à leur guise en Europe.

L'Église a également cherché à justifier l'autorité des rois d'un point de vue doctrinal, contribuant ainsi de manière significative à la formation des États modernes. Toutefois, l'autorité d'un roi était soumise à ses devoirs de chrétien. Souvent à son propre détriment, l'Église est allée sur le terrain pour combattre les rois qui s'écartaient de leurs devoirs. Elle s'est battue contre les personnes qui ne comprenaient pas les actions bénéfiques du christianisme. L'Église était le plus grand défenseur de la vertu et de la moralité en général. Elle luttait vigoureusement contre toutes les coutumes indignes et devait souvent affronter les ecclésiastiques qui négligeaient leur devoir. Elle était inébranlable et intransigeante face à la déformation de ses principes.

Contribution sociale

Fidèle à ses principes, l'Église s'est efforcée au Moyen Âge d'améliorer les conditions de vie des classes inférieures. Elle lutte ainsi contre l'esclavage. Cependant, comme il est impossible de passer brutalement de l'esclavage à la liberté, l'Église améliore la situation des esclaves de manière continue. D'abord en leur donnant de plus grandes garanties, ensuite en faisant diminuer les sources de l'esclavage, et enfin en empêchant la vente d'esclaves avec l'établissement du serf de la glèbe, qui représente un état transitoire entre l'esclave romain et l'homme libre. Ce serviteur est lié à la terre et n'est donc plus l'esclave d'un maître.

Contribution économique

L'Église organisait, ou du moins s'efforçait d'organiser, des guildes commerciales. Ce système économique, violemment attaqué pendant la Révolution française, est aujourd'hui considéré comme bon par de nombreux pays modernes, même s'il a été modifié.

D'autre part, le Moyen Âge se caractérise par le défrichement des terres européennes. Les historiens qui le combattent oublient que, dans l'Antiquité, seules les rives de la Méditerranée étaient cultivées et qu'à la fin du Moyen Âge, toutes les terres de la Gaule et même de l'Europe du Nord entrent dans le patrimoine agricole et progressent vers l'Europe de l'Est avec le défrichement de la Pologne. L'Église n'est pas étrangère à ce mouvement d'expansion et y contribue. En plus d'enseigner l'agriculture aux barbares, les moines possédaient des terres agricoles un peu partout en Europe.

Le premier rôle de l'Église était de protéger les populations civilisées. Comme on le sait, lorsque les autorités romaines s'enfuyaient sous la pression des barbares, les évêques et l'Église allaient généralement à la rencontre des barbares pour les convertir et épargner les populations locales et les reliques. Souvent, les ecclésiastiques eux-mêmes prenaient en charge la défense armée. Il existe des exemples de nombreux évêques et prêtres tués en défendant des villes.

Outre la défense du peuple, l'Église cherche à défendre la civilisation gréco-romaine et y parvient notamment grâce à la catéchisation. Les moines partent à la conquête des âmes partout. En se faisant respecter comme autorités religieuses, ils imposent aussi le respect de ce que les Grecs et les Romains ont construit. La confusion au début du Moyen Âge est grande, mais elle l'aurait été encore plus sans les mesures prises par l'Église. Son action a transformé l'art et la littérature du Moyen Âge. Elle a soutenu les grands écrivains et artistes dans la mesure où l'économie médiévale le permettait. C'est pourquoi tous les personnages importants sont liés à l'Église. D'autre part, la vie du Christ a été une nouvelle source d'inspiration.

Indirectement, l'Église a préparé un grand mouvement contre l'Orient musulman — les croisades — qui a permis de relier les civilisations occidentales et orientales. Les croisades ont également éloigné les Maures de la Méditerranée et reconquis cette importante voie de communication et de commerce pour les Européens. Les fruits n'ont pas tardé à se faire sentir et l'on a rapidement vu apparaître des marines marchandes dans les villes italiennes. C'est ainsi qu'a commencé la restauration de l'économie, sur laquelle reposera plus tard la Renaissance.

La vie intellectuelle de l'Europe au XIIIe siècle

À partir du XIe siècle, le Moyen Âge connaît une civilisation originale, remarquable au XIIIe siècle, notamment en France. Les écoles se multiplient en même temps que la vie économique, intellectuelle et artistique renaît et prend un formidable essor. Les universités, création du XIIIe siècle parmi lesquelles se distingue celle de Paris, accueillent des milliers d'étudiants. Dix-sept universités sont créées en Europe dans les 50 premières années du XIIIe siècle. Grâce à cette évolution, la pré-Renaissance apparaît en Italie au début du XIVe siècle et culmine avec les figures de Dante, Pétrarque et Boccace.

L'activité artistique n'en est pas moins importante. Les artistes commencent à construire des églises dans le style romain, remplaçant l'art ogival, cette merveilleuse création du Moyen Âge. Les cathédrales sont décorées de statues et de bas-reliefs. À la fin du XIII^e siècle, la peinture connaît un essor notable. En Italie, les œuvres de Giotto datent de cette époque. Cependant, la culture chrétienne est la caractéristique essentielle et la marque de fabrique de cette civilisation et de ces chefs-d'œuvre. L'enseignement dans les universités est confié aux moines et aux prêtres. L'art s'exprime surtout dans les cathédrales, où tous les artistes, sans exception, donnent le meilleur de leur inspiration.

Études sur le Moyen Âge

Au Moyen Âge, plusieurs tentatives ont été faites pour élever le niveau culturel de la population. Charlemagne, par exemple, s'est efforcé de rassembler dans ses écoles les plus grands savants de l'époque. Cependant, toutes les tentatives n'ont pas été couronnées de succès. Certaines ont d'abord fonctionné, mais ont ensuite succombé à des luttes intestines. Une autre politique s'impose, car il faut commencer à transformer la société en profondeur. C'est la politique de l'Église, qui implante d'innombrables écoles dans toute l'Europe. Ainsi, en luttant contre l'analphabétisme ambiant, elle a préparé et cultivé le terrain pour la grande culture du XIII^e siècle.

L'état de la culture au XIII^e siècle

Les écoles sont nombreuses au XIII^e siècle. Il y a toujours eu un centre d'enseignement à côté des couvents où de grands intellectuels ont souvent enseigné. Mais ce sont les universités qui dominent alors l'enseignement, notamment celle de Paris.

Les universités sont nées de l'esprit de l'époque, qui tendait vers les corporations, et se sont organisées comme des corporations avec des enseignants et des étudiants soumis à des lois et des règlements. Elles étaient à la fois une corporation de travail et d'assistance, « *Universas Magistrorum et discipulorum* ». Sur le plan pédagogique, les universités étaient divisées en quatre collèges : Théologie, Droit Canon, Médecine et Arts libéraux.

Les écoles d'arts libéraux étaient les plus importantes numériquement. On ne pouvait entrer dans une école de médecine, de théologie ou de droit qu'après être passé par une école d'arts libéraux. Il s'agit d'une école de culture générale qui forme également des enseignants. Les étudiants et les enseignants sont divisés en groupes.

Les écoles de théologie, de droit et de médecine avaient leur propre doyen. Le doyen de l'école des arts libéraux était appelé recteur. Il s'agissait généralement d'un aristocrate de premier plan qui dirigeait l'administration de l'université, mais les gouvernements ne soutenaient pas les universités.

Les étudiants s'intéressaient beaucoup à cette époque. L'un de ces professeurs, le philosophe Abélard, a dû enseigner dans des fermes, en plein air, pour satisfaire tous ceux qui voulaient l'écouter. Les études se faisaient en latin, les professeurs lisant des livres et les étudiants mémorisant et commentant. Il y avait également des débats entre les étudiants, présidés par les maîtres. L'école des arts libéraux

divisait les études en deux parties : 1. le trivium, dans lequel on étudiait la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; 2. le quadrivium, qui couvrait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.

Les étudiants obtenaient un diplôme à l'université qui leur donnait le droit d'enseigner.

De nombreuses universités ont été fondées, surtout au XIIIe siècle. Certaines sont devenues célèbres par le nombre d'étudiants et l'influence qu'elles ont exercée. La plus notable fut celle de Paris, qui rassemblait 20 000 étudiants, représentait une force notable et devint une organisation à part entière, protégée des attaques de l'État par des privilèges. Toujours en France, Montpellier, la Sorbonne et d'autres se distinguent. En Angleterre, les célèbres universités de Cambridge et d'Oxford existaient déjà. En Italie, il y avait Bologne. Un peu plus tard, l'université de Salamanque apparaît en Espagne. Il y avait également de nombreuses universités en Allemagne.

La poésie et la prose au XIIIe siècle

Au XIIIe siècle, les textes prennent un caractère particulier. La poésie présente des chansons célèbres, dont trois livres célèbres : *Canções de Gesta*, *Cancioneiro de Dom Dinis* et *Romanceiro in Spain*. Ces chansons sont principalement des glorifications de héros. En prose, nous avons des historiens et quelques philosophes. En histoire, nous avons Villecharvain, Gilbert de Nogent, Robert de Vandovert, Joinville. La philosophie de l'époque est la scolastique basée sur Aristote. C'est à cette époque qu'apparaissent des penseurs de renom tels que Saint Thomas d'Aquin, Bacon et d'autres. Le droit romain fait sa réapparition, car le droit germanique est insuffisant. On peut également faire remonter la pré-Renaissance italienne au XIIIe siècle, bien que cela ne soit pas chronologiquement exact. L'utilisation du latin étant la grande difficulté intellectuelle de l'époque, on commence rapidement à écrire dans des langues néo-latines.

Les institutions anglaises au Moyen Âge

Les institutions centrales observées dans l'Angleterre médiévale sont la royauté, la noblesse, la Grande Charte, le Parlement et le jury.

Redevance

En Angleterre, le roi dispose d'un pouvoir absolu. Grâce à l'organisation donnée par Guillaume le Conquérant, la politique est centralisée en la personne du roi. Il est le chef suprême sur le plan politique, militaire et judiciaire. Le roi est assisté dans son gouvernement par des conseillers répartis en deux groupes : les conseillers de justice et les conseillers de compte. Les conseillers de justice intervenaient chaque fois que les intérêts du roi étaient en jeu. Le pays était divisé en comtés dirigés par des shills (comtes), mais le roi avait des « sheep » (moutons) nobles (vicomtes) chargés de signaler toute irrégularité.

La vie économique

Un recensement parfait ordonné par Guillaume le Conquérant régleme les impôts. Les « moutons » et les conseillers sont nommés et révoqués au gré du roi,

mais tant qu'ils sont en fonction, ils sont les représentants du roi et peuvent juger et condamner les grands seigneurs. Ils sont chargés de la « paix du roi », c'est-à-dire de la prévention des luttes entre seigneurs féodaux. En Angleterre, les seigneurs féodaux n'avaient pas le droit de se battre comme dans d'autres pays. Personne n'avait le droit de se faire justice soi-même.

La noblesse

La noblesse anglaise est entièrement fondée sur la propriété. Les nobles détenaient ce que l'on appelle le « manoir », mais en nombre variable. Les chevaliers en possédaient généralement un, tandis que les lords pouvaient en avoir jusqu'à six. Cependant, en Angleterre, on ne se préoccupait pas tellement des titres. En général, ils se contentaient du titre de « squire », mais cette noblesse se distinguait des autres pour de nombreuses raisons.

Le roi fait régner la paix et la noblesse n'est pas guerrière. D'autre part, lorsqu'un noble possédait une grande quantité de terres, il s'agissait de parcelles réparties sur l'ensemble du territoire. Il n'existe pas de fief puissant ou de seigneur féodal d'une province. Ainsi, seule une coalition de seigneurs féodaux pouvait contester l'autorité du roi. Cette paix continue entraîne une indifférence au militarisme, de sorte que la chevalerie, très recherchée en France, est une nuisance pour les Anglais. Chaque fois que le roi a permis que des impôts remplacent le service militaire, la plupart des nobles les ont payés.

D'autre part, la propriété était la seule distinction entre les nobles et les bourgeois. Plus on est riche, plus on est considéré. Il existe donc une différence entre le noble français et le gentleman. Alors que le Français est issu d'une famille noble et a reçu une bonne éducation, l'Anglais est simplement riche. Ainsi, contrairement à d'autres pays, la noblesse anglaise n'est pas cloisonnée et ne s'oppose pas aux autres classes. La distinction entre la gentry et les yeomen (petits propriétaires) ne portait que sur la quantité de biens possédés.

La Magna Carta

En Angleterre, la royauté dispose d'un pouvoir absolu. Ce pouvoir est souvent arbitraire et les nobles et les classes inférieures doivent payer de lourds impôts pour satisfaire les besoins importants des guerres que les rois encouragent. C'est ainsi qu'un esprit de réaction se fait jour ; d'abord faible, il rassemble peu à peu tous les puissants seigneurs. Profitant des défaites de Jean Sans Terre, les barons imposent à ce monarque des conditions de gouvernement. En 1215, abandonné par la nation, il doit accepter ces impositions. La Magna Carta contient les souhaits des nobles et est considérée comme le fondement de la « Constitution anglaise ». La Grande Charte présente des avantages notables par rapport aux concessions royales précédentes. Elle n'est pas une concession du roi, mais une imposition de la noblesse au roi. Elle a également une portée beaucoup plus grande en retirant au roi une grande partie de ses pouvoirs et en les confiant à la noblesse.

La Magna Carta est considérée à juste titre comme le fondement des libertés anglaises. Elle se compose de 63 articles qui visent à garantir les six principes suivants :

1. Les droits de l'Église : La Magna Carta couvre les droits et prérogatives de l'Église. Le roi ne pouvait s'y attaquer sans rompre ce qui avait été établi. Parmi les rebelles se trouvaient de nombreux prélats, dont certains étaient très puissants ;
2. Les garanties individuelles : L'arbitraire du roi et de ses subordonnés cesse ;
3. Liberté de commercer : elle a instauré la libre concurrence, faisant disparaître les monopoles de la vie économique anglaise ;
4. Réglementation fiscale : Elle met fin aux abus du roi en limitant son droit de demander des impôts et de les soumettre au Grand Conseil.
5. Les notables du royaume créent le Grand Conseil, et le roi ne peut lever des impôts qu'avec son autorisation. Ce Grand Conseil élargit ses fonctions et commence bientôt à émettre des rapports et à faire des propositions au roi, si bien qu'une grande partie du pouvoir royal lui échoit.
6. Le droit de résistance : La Magna Carta a également établi le droit de protester lorsque les décisions ne sont pas conformes à ce qui a été établi.

Comme vous pouvez le constater, l'Angleterre était déjà bien avancée sur la voie du libéralisme. La Magna Carta a été complétée peu après (1258) par les statuts d'Oxford imposés au roi par Simon de Montfort. En vertu de ces statuts, le Parlement, c'est-à-dire le Grand Conseil, a augmenté le nombre de ses membres et s'est vu confier des fonctions plus étendues.

Le Parlement

Le Parlement anglais trouve son origine dans le grand conseil des nobles établi par la Magna Carta et élargi par le Statut d'Oxford. En 1257, Simon de Montfort emprisonne le roi et convoque le grand conseil en y ajoutant des représentants des comtés sans droit de vote. Ce grand conseil s'est appelé le Parlement. Il est ensuite devenu habituel pour tous les rois de convoquer le Parlement chaque année.

Au fur et à mesure que ses fonctions s'élargissent, le Parlement devient progressivement le maître du pouvoir en Angleterre. Le Grand Conseil n'a que des fonctions fiscales, tandis que le Parlement devient une véritable assemblée législative, même si le pouvoir royal lui est supérieur au Moyen Âge. Au cours du Moyen Âge et de l'époque moderne, le conflit entre le pouvoir royal et celui du Parlement est constant. Tantôt ce dernier domine complètement le roi, tantôt il l'emporte. Notons toutefois que sous Édouard I, II et III, toutes les classes sociales sont convoquées au Parlement, désormais divisé en deux chambres : les Lords et les Communes.

Le jury

Une autre institution notable est le jury, qui trouve son origine dans ce que l'on appelle les assises, les cours de justice. Les rois d'Angleterre, désireux de rendre la justice plus largement, envoyèrent des juges représentatifs dans les différentes régions de leurs dominions pour présider les procès. Au début, ces hommes n'instruisaient que des procès civils, mais plus tard, ils ont également jugé des

crimes. Ainsi, la dictature des juges a été évitée en convoquant des jurés. L'Institut des juges était si important qu'il s'est rapidement répandu dans toute l'Europe.

L'Islam

Les Arabes ne formaient pas une nationalité. Ils étaient des tribus dispersées dans les régions généralement arides situées entre la mer Rouge et le golfe Persique. Ils formaient diverses tribus et avaient également diverses religions. Mahomet a organisé les Arabes sur le plan politique en regroupant les tribus dispersées en une seule nationalité grâce à un lien fort : la religion.

Mohammed est issu d'une famille pauvre et a commencé sa vie en conduisant des caravanes à travers les déserts. Il épouse ensuite une riche veuve, Cadija, et se consacre à la méditation. Connaissant bien les différentes religions, intelligent et connaissant bien le peuple arabe et ses coutumes, il conçoit une organisation politique des différentes tribus arabes basée sur une religion unique. Une fois ce plan conçu, il le mit en œuvre et commença à prêcher à La Mecque. Cependant, comme il prêchait la destruction des idoles, il fut mal accueilli par les religieux de La Mecque et fut contraint de s'enfuir à Médine. Cette fuite, appelée « hijrah », a eu lieu en 611, date adoptée plus tard comme début du calendrier musulman.

Muhammad est accueilli à Médine, car il existe une rivalité commerciale entre les deux villes. Il parvient rapidement à établir sa doctrine à Médine et attire un grand nombre d'adeptes. Il s'empare ensuite de La Mecque et fait adopter une seule religion à tous les Arabes. Ainsi, unis par leurs croyances, les Arabes forment une seule et même nationalité.

La doctrine de Mahomet. L'islam n'est pas original. Au contraire, il combine plusieurs doctrines, dont le christianisme et le judaïsme. Mahomet prêche l'existence d'un dieu unique, Allah, qui détermine le destin des hommes. Il s'agit donc d'une doctrine fataliste.

L'islam justifiait et acceptait la polygamie et concevait un paradis avec des plaisirs matériels. Il prêche l'immortalité de l'âme, le jeûne, le pèlerinage au moins une fois dans la vie à la Mecque, et interdit l'usage du porc et du vin.

Il ordonnait aux fidèles de prier cinq fois par jour face à la Mecque et de garder leurs mains, leur visage et leurs pieds relativement propres. S'il n'y a pas d'eau, ils doivent se laver avec du sable.

La doctrine de Mahomet est contenue dans le Coran, le livre saint des mahométans. Les Arabes, formant une seule nationalité et unis par le lien fort de la religion, étendent bientôt leurs domaines, conquérant successivement la Syrie, la Palestine, la Perse, l'Égypte, l'Afrique du Nord et l'Espagne. Ils seraient allés beaucoup plus loin s'ils n'avaient pas été vaincus par Charles Martel à Poitiers.

Prédestination

Chaque fois qu'une personne naît, Allah inscrit sa naissance et son sort, bon ou mauvais, dans un livre. Si les croyants se sacrifient pour la religion, ils seront absous ; sinon, ils iront en enfer.

Notes :

1. Dieu donne à Ismaël, le fils d'Abraham, et à sa mère Agar, la Ka'ba (pierre noire) pour qu'ils y reposent leur tête dans le désert qu'ils habitent.
2. Mahomet reçoit l'ange Gabriel, qui l'incite à prêcher l'islam.
3. L'islam signifie la soumission à la volonté de Dieu.
4. Domas ou Aumône. Dix pour cent de tout ce qui a été obtenu légitimement, et 20 % lorsque cela a été obtenu injustement.

Seizième partie

Les âges modernes et contemporains

L'invention de l'imprimerie

Les XIIIe et XIVe siècles ont été marqués par un grand effort intellectuel en Europe, mais le prix élevé des livres a freiné ce développement. Deux facteurs y ont contribué : 1. le manque de matériel. 2. la difficulté du travail. Ce deuxième facteur est si important qu'il crée une classe sociale entièrement dédiée à la copie de livres : les copistes.

L'introduction du papier par les Arabes et son expansion, grâce à l'utilisation de vêtements blancs, a remédié à une partie du problème. Cependant, un autre problème, plus important, subsistait : celui de la main-d'œuvre. De nombreuses tentatives ont été faites pour simplifier le travail, toutes orientées vers la recherche d'un modèle permettant de réaliser de nombreuses copies. Ce modèle, ou plutôt le matériel pour le réaliser présentaient des difficultés. On a fait des essais avec du bois et on a imprimé avec ce matériau. Les Chinois ont été les premiers à travailler le bois dans l'Antiquité. Ils ont également utilisé deux types de bois déjà connus en Égypte, mais avec deux défauts : 1. Ils gravaient page après page sur des planches de bois, et le travail ne servait que pour ce livre. 2. La planche entière était perdue lorsqu'une lettre présentait un défaut mineur.

Ensuite, ils ont tenté de réaliser des types isolés. Le bois n'était pas encore adapté, manquant de résistance et de durabilité, et les expériences de Laurens Janszoon Coster n'ont pas abouti. On s'est alors mis en quête d'un matériau capable de remplacer le bois. Selon la plupart des historiens, Gutenberg l'a trouvé dans l'alliage de plomb et d'antimoine. Certains historiens affirment que c'est Johan Fust, un capitaliste qui a subventionné les travaux de Gutenberg pendant un certain temps, qui a découvert cet alliage.

Le problème n'était pas encore résolu, car il fallait des moules pour emboîter les types isolés fabriqués à partir du nouvel alliage. C'est le néerlandais Paret qui les invente. Grâce à ces moules, des caractères isolés en alliage de plomb et d'antimoine furent coulés. Après ce travail, réalisé au prix de grands sacrifices, la Bible fut imprimée sur le nouveau système en 1455.

Malgré tout, c'est à Gutenberg que l'on attribue cette découverte en raison de sa persévérance et de son dévouement à ce travail, qui allait apporter tant de bienfaits à l'humanité. Les discussions sur Gutenberg sont nombreuses. Si Mayence le revendique comme son fils, Strasbourg en fait de même.

L'expansion de l'imprimerie

L'imprimerie se répand rapidement en Europe. En 1470, G. Fichst, recteur de l'université de Paris, y installe une imprimerie. Trois illustres imprimeurs y travaillent : Gering, Friberzert et Kaantz. En deux ans, cette imprimerie imprime 21 ouvrages, de préférence classiques. En 1500, rien qu'en Italie, 54 villes disposent d'une imprimerie.

Conséquences de l'invention de l'imprimerie

Grâce à cette invention, le monde a connu de profonds bouleversements. D'un point de vue social, elle a révolutionné les classes, entraîné la disparition des copistes et fait en sorte que le mouvement intellectuel supplante tout ce que l'on peut imaginer. Les élites intellectuelles ont rapidement supplanté les élites de sang. De nombreuses mentalités apparaissent et l'imprimerie joue un rôle incontestable dans l'avènement de la Renaissance. La Bible se répand partout, donnant lieu à des discussions sur son interprétation et préparant dans certains esprits la Réforme protestante. Le prix des livres baisse et la culture devient à la portée de toutes les bourses. Son influence est également grande dans les domaines politique et économique. Les idées politiques et les expériences économiques sont connues à tous grâce aux livres et aux journaux. Cette expansion a eu des conséquences profondes à l'époque moderne et contemporaine.

La découverte de l'Amérique

Tandis que les Portugais cherchaient une route vers les Indes en avançant vers le sud pour contourner l'Afrique et trouver un passage vers l'est, les Espagnols avançaient avec le même objectif et découvraient par inadvertance un nouveau continent, l'Amérique, un exploit accompli par Christophe Colomb.

Christophe Colomb, né en 1451, est originaire de Gênes. Son père possédait une petite fortune et Christophe Colomb s'est intéressé très tôt à la navigation. Certains disent que son premier voyage a eu lieu à 14 ans, mais il semble qu'il travaillait encore à Gênes à 21 ans. Il a beaucoup voyagé et a écrit aux Rois Catholiques : « J'ai aussi navigué sur tout ce qu'on ait navigué jusqu'à présent ». Il visite l'Angleterre et l'Islande et se rend sur les côtes de Guinée. En 1478, il s'installe à Lisbonne, où il poursuit ses études de géographie et d'astronomie et épouse la fille d'un noble.

Son projet semble être né lors de son séjour au Portugal. Il le formule ainsi : « Chercher l'Orient par l'Occident et passer par l'Occident pour arriver là où poussent les épices ». Il semble que son travail ait été inspiré par le livre de Pierre Dailly et sa théorie sur la sphéricité de la terre, partagée par de nombreux sages de l'époque. On sait également que Vasconelli, avec qui Colomb correspondait, avait écrit au roi du Portugal au sujet de cette thèse en 1474. Pour Colomb, cela semblait facile, d'autant plus que les géographes pensaient que l'Asie était beaucoup plus grande qu'elle ne l'était et donnaient à la terre une taille plus petite qu'elle ne l'avait.

Colomb insiste auprès du roi du Portugal pour qu'il l'autorise à participer à l'expédition, mais celui-ci refuse. Ensuite, Colomb aurait fait le tour des cours

européennes, mais cela n'a pas été prouvé. En 1484, Colomb présente ses plans aux Rois Catholiques d'Espagne, en leur demandant de l'aide. Il attend une réponse pendant sept ans. Le projet aurait été accepté grâce à l'influence du confesseur de la reine à la fin de cette période. Un traité est signé entre Colomb et l'Espagne, lui conférant le titre de grand amiral et vice-roi des terres qu'il a découvertes, le monopole du commerce, etc. Il reçoit des navires et une subvention de 300 000 francs. Le reste de l'argent nécessaire, plus ou moins 700 000 francs, est fourni par un armateur de Palos et, dans une faible mesure, par Colomb lui-même.

Le premier voyage

Colomb part de Palos le 3 août 1492 avec trois caravelles — Santa Maria, Pinta et Niña — et 120 hommes d'équipage. Il s'arrête aux îles Canaries, d'où il repart le 9 septembre. Le 10 octobre, les marins ne veulent plus continuer. Colomb aurait répondu qu'« ils étaient partis pour aller aux Indes et qu'ils continueraient jusqu'à ce qu'ils y arrivent ».

Dans la nuit du 11 octobre, Colomb remarqua des signes de terre, qui apparurent distinctement au petit matin du 12 octobre. Colomb avait atteint l'île de Guanaani, qui fut nommée San Salvador. C'est l'une des Lucayas des Antilles. On raconte que Colomb chercha pendant trois mois le roi de Zupanga pour lui remettre des lettres du roi d'Espagne, convaincu qu'il avait atteint les Indes. Au cours de ses explorations, il visite Cuba et Saint-Domingue. Cependant, ayant perdu une caravelle, il retourne en Espagne pour annoncer ses découvertes. Il arrive à Palos le 15 mars 1493, sept mois après son départ, et est reçu triomphalement.

Les autres voyages de Christophe Colomb

Il découvre le reste des Antilles au cours de trois autres voyages. Lors du troisième, il atteint le continent lui-même ; lors du quatrième, il touche l'Amérique centrale. Il meurt en Espagne en 1506, ayant perdu toute popularité après son deuxième voyage. Pendant un certain temps, les découvertes n'ont pas donné tous les résultats escomptés. Une tentative de colonisation de Saint-Domingue échoue. Colomb est tenu pour responsable de ces désastres et les Rois Catholiques décident de le démettre de ses fonctions de vice-roi.

Son successeur, sans ordre, l'emprisonne et l'envoie en Espagne. Ferdinand et Isabelle réparèrent cet affront, mais ne rétablirent pas Colomb dans ses anciennes fonctions. En effet, certains droits que le traité du Saint-Siège lui avait accordés ont été contestés peu avant sa mort, mais la version selon laquelle Colomb serait mort dans la misère n'est pas vraie. Il est mort convaincu d'avoir découvert les Indes. Peu après, on commença à penser qu'il s'agissait d'autres terres, ce que confirmèrent les voyages de Balboa (1513) et de Magellan (1519). Grâce à Cortès, Pizarro, Almagro et d'autres conquistadors, les Espagnols s'étendent rapidement sur tout le continent.

Conséquences de la découverte

Les grandes découvertes ont toujours eu des répercussions plus ou moins importantes sur la vie des gens. Elles ont cessé d'être spécifiques aux nations

découvreuses (Espagne et Portugal) pour devenir universelles. Leurs conséquences économiques, sociales, politiques et scientifiques ont été profondes.

Au départ, une grande partie du territoire américain ne pouvait pas contribuer au commerce, à l'agriculture ou à l'industrie. Ses terres étaient encore à l'état sauvage et la plupart de ses habitants n'avaient qu'un faible niveau de civilisation. Au Mexique et au Pérou, les Espagnols ont trouvé des civilisations bien développées dont ils ont tiré parti.

Mais l'Amérique a apporté de nouveaux éléments agricoles : ceux qui sont arrivés ont ouvert des terres fertiles à l'exploration ; des plantes et des animaux inconnus ont assuré la subsistance. Il serait trop long d'énumérer toutes les espèces que les Européens ont appris à connaître au contact de l'Amérique : maïs, pommes de terre, manioc, etc.

En général, le commerce ne s'est développé qu'après une période de préparation, c'est-à-dire après que les immigrants européens ont commencé à produire suffisamment et à acheter. Pour certaines colonies espagnoles, ce commerce s'est fait plus rapidement en raison de la présence d'or et d'autres métaux. Peu à peu, une nouvelle plaque tournante s'est formée en Amérique, de sorte que le monde n'avait plus deux plaques tournantes (l'Extrême-Orient et la Méditerranée, avec toute l'Europe), mais une troisième qui s'est formée sur ces terres.

L'exploitation minière a été la première industrie. Une grande partie des trésors emportés par les Espagnols provenaient en effet de la confiscation des trésors des Incas et des Aztèques. Mais l'industrie extractive progresse rapidement, bien que de manières primitives. Peu à peu, l'Amérique devient un entrepôt de matières premières : bois, coton, sucre (principalement du Brésil), et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

D'un point de vue social, l'influence a été importante si l'on considère qu'à l'époque médiévale, la richesse était basée sur la terre et qu'à l'époque moderne, le commerce, en grande partie américain, a permis le progrès rapide de la bourgeoisie.

De nouveaux problèmes coloniaux se posent sur le plan politique et les pays découvreurs (Portugal et Espagne) se développent.

La science n'a pas été en reste. La géographie a gagné en ampleur et en profondeur. Les sciences naturelles ont découvert de nouveaux éléments : l'ethnographie, l'anthropologie et toutes les sciences liées à l'homme ont trouvé en Amérique des problèmes qui n'ont pas encore été résolus. La découverte de l'Amérique a également contribué au développement de la navigation, de l'astronomie et de la médecine. On peut donc dire que cet événement a eu des répercussions dans tous les domaines de l'activité humaine.

La Renaissance

Concept

La Renaissance est la grande transformation et l'évolution de la littérature et des arts qui ont eu lieu au XVe siècle et dans la première moitié du XVIe siècle.

Comme nous l'avons vu, le Moyen Âge n'a pas été complètement inutile en matière d'arts et de lettres, c'est pourquoi le mot Renaissance est impropre, car il donne l'impression que les arts et les lettres ont disparu pendant cette période, ce qui n'est pas le cas. Il y a eu une transformation et un développement importants, mais les arts, les lettres et les sciences sont toujours apparus au Moyen Âge (XIIIe et XIVE siècles).

Causes

Ces transformations et évolutions ont eu plusieurs causes. Les principales sont les suivantes :

1. Le grand développement intellectuel réalisé aux XIIIe et XIVE siècles, et donc l'émergence d'hommes remarquables, précurseurs de la Renaissance ;
2. Les découvertes d'objets d'art en Grèce fournissent de nouveaux modèles et éléments d'étude ;
3. La chute de Constantinople a poussé les sages qui y vivaient à se diriger vers l'Europe, développant ainsi ce que l'on appelle l'humanisme à un degré extraordinaire ;
4. La cause la plus importante est le développement économique.

Grâce à l'action des croisés, à la fin du XIVE siècle, l'Europe reprend le commerce en Méditerranée. À cette époque, les navires de Gênes et de Venise sillonnent les mers et mettent l'Europe en contact avec l'Orient. Le développement du commerce favorise la situation économique et d'importants capitaux s'accumulent. Les princes et l'Église peuvent protéger les artistes et les lettrés, et des mécènes apparaissent un peu partout. Cette protection commence dès le Moyen Âge, avec les Valois, les Médicis, les Visconti, etc.

Les précurseurs de la Renaissance

La Renaissance ne peut être isolée des grands écrivains et artistes qui l'ont précédée, car ils ont exercé une influence considérable. En France, on peut citer Joinville, auteur de *La vie de Saint Louis* ; Froissart, auteur des *Chroniques*.

Bien que la France ait eu de grands artistes et écrivains, la plupart d'entre eux sont restés anonymes. Parmi les plus connus, citons Claus, Jeanfan, Eicy et Jean Fouquier. En Italie, aux XIIIe et XIVE siècles, de grandes figures comme Dante, Pétrarque et Boccace sont déjà des précurseurs. Les noms des artistes italiens sont bien connus : Brunellesco, Gilberto Della Robbia, Giotto et d'autres. Les artistes italiens ont présenté des œuvres différentes de celles de leurs contemporains et ont fait sentir l'influence gréco-romaine.

La Renaissance

L'art antique a exercé une grande influence avant même la Renaissance. Les artistes italiens, précurseurs de la Renaissance, étaient influencés par les œuvres qu'ils trouvaient dans les ruines romaines. Les artistes commencent à qualifier

l'art gothique de barbare. Tous les ornements grecs sont progressivement restaurés ; les chapiteaux doriques, ioniques et corinthiens apparaissent, marquant un retour à l'art gréco-romain. Les ruines de Rome, avec leurs bas-reliefs et leurs colonnes Trajane, servent de modèle.

On sait qu'à partir de 1500, des recherches fructueuses ont permis de découvrir d'innombrables œuvres grecques que les artistes ont ensuite utilisées. La religion chrétienne est également une source remarquable de motifs et les artistes de la Renaissance connaissent bien les sujets religieux et mythologiques. Ils connaissaient Homère et Virgile, mais aussi la Bible.

Il est intéressant de noter que certains artistes ont décoré des églises avec des motifs païens. Plus que les arts, c'est la littérature antique dans tous ses genres qui a exercé une influence : prose, poésie, histoire, sciences, etc. Aux XIVe et XVe siècles, les œuvres de Cicéron et de Tacite, qui se trouvaient principalement dans les couvents, ont été restaurées. Boccace et Pétrarque sont des érudits en la matière. Platon est connu au XVe siècle. Après la prise de Constantinople, de nombreux sages réfugiés en Italie ont apporté et répandu le goût des études grecques et romaines, formant ainsi la classe dite humaniste des érudits en grec et en latin.

La Renaissance est donc une authentique restauration de la mentalité antique. Il faut rappeler le rôle joué par les mécènes de l'époque. De nombreuses personnalités influentes, dont certains chefs d'État, ont fait construire des monuments, des palais, etc. Ils ont acheté des statues et des peintures et ont redonné le goût des arts. Ils créent des bibliothèques et accordent des pensions aux savants, cherchant par tous les moyens à développer les arts et les lettres. Laurent de Médicis fait de Michel-Ange le compagnon de ses fils et neveux. Le pape Léon X veut donner à Raphaël le titre de cardinal. Cellini est acquitté du meurtre, car le pape Paul III a compris que « les hommes qui sont uniques dans leur art ne doivent pas être soumis à la loi ». Les Médicis à Florence et de nombreux papes se distinguent en Italie comme mécènes. En France, c'est François Ier.

La Renaissance en Italie

La Renaissance littéraire en Italie au XVIe siècle est marquée par l'œuvre de quatre écrivains remarquables : Arioste, Tasso, Machiavel et Guichardin. L'Arioste est l'auteur de l'« Orlando Furioso » ; Tasso a écrit « Jérusalem libérée » ; Machiavel est l'auteur du « Prince », dans lequel il fait une analyse réaliste de la société politique. Le machiavélisme est entré dans toutes les langues, signifiant une politique habile et sans scrupules. Guichardin écrit l'histoire des guerres d'Italie. On peut également citer les noms de Giordano Bruno, à la prose vigoureuse, et de Galileo Galilei.

Parmi les innombrables artistes italiens, on peut citer chronologiquement Bramante, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Benvenuto Cellini et Paulo Véronèse. Bramante est le plus grand architecte de la Renaissance ; Léonard de Vinci a pratiqué tous les arts, connaissait de nombreuses sciences, était physicien, musicien et ingénieur. Michel-Ange est considéré comme le génie le plus puissant de la Renaissance ; il était peintre, sculpteur et poète. En sculpture,

il a réalisé *La Pietà*, *Moïse*, le célèbre tombeau des Médicis et les statues nommées *Aurora*, *Dia*, *Crepuscule* et *Nuits*. Ses peintures de la chapelle du Vatican, des *Prophètes* et du *Jugement dernier* sont remarquables, tout comme son œuvre architecturale, la coupole de la basilique Saint-Pierre de Rome.

Raphaël est le plus grand peintre de son temps. Ses œuvres comprennent *L'École d'Athènes* (qui résume l'histoire de la philosophie), *Le Parnasse* et *La Dispute du Saint-Sacrement* (qui résume l'histoire de l'Église). Les œuvres de Raphaël se distinguent par la beauté des images, la grâce de l'expression et la science des compositions. C'est un peintre romantique, comme en témoignent ses *Madones*.

La Renaissance en France

En France, la Renaissance a eu lieu plus tard qu'en Italie. Alors que la Renaissance italienne s'est déroulée à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle, la Renaissance française s'est déroulée au cours du XVIe siècle. La Renaissance française est en effet inférieure à la Renaissance italienne, surtout dans le domaine des arts. Elle manque presque totalement de peintres remarquables. Parmi les sculpteurs, on peut citer Marot, Ronsard, du Bellay et les prosateurs Rabelais, Calvin et Montaigne. Les trois premiers sont les créateurs de la poésie française. Rabelais écrit *Pantagruel*, son œuvre majeure et un livre burlesque. Ses aventures révèlent la vie de l'époque de manière burlesque, mais avec une vérité humaine. Il met en scène des sortes d'hommes, surtout ceux qui exercent des professions libérales ; les prêtres et les avocats ont leur part de coups de bâton. Calvin a écrit l'« Institution chrétienne » et Montaigne les « Essais ». Il a créé cette forme de littérature, mais d'autres sont apparus avant lui si l'on considère les discours d'Aristote et de Cicéron comme des essais.

Les arts les plus pratiqués sont l'architecture, où se distinguent Pierre Lescot et Jean Bullant, et la sculpture, où s'illustrent Germain Pilon et Goujon. Toutes ces œuvres sont réalisées sous les règnes d'Henri II et de Catherine de Médicis. Lescot a laissé le *Louvre* et *Saint-Eustache* ; Goujon a laissé des œuvres célèbres comme *Diane* (sculptée pour le palais d'Annet) et les nymphes des *Fontaines des Innocents*. Germain Pilon est l'auteur des huit statues du tombeau d'Henri II et du groupe des *Trois grâces*. La Renaissance française se manifeste avant tout dans l'architecture. Les édifices construits sont presque toujours des monuments civils. Au XVIe siècle, à de rares exceptions près, seuls des palais sont construits. Il existe deux écoles d'architecture à la Renaissance française : certaines poursuivent l'art médiéval, tandis que d'autres s'inspirent des influences classiques et italiennes.

La Renaissance allemande

La Renaissance allemande s'est produite plus ou moins en même temps que la Renaissance italienne. Elle n'a pas démarré tout de suite et ne s'est développée qu'après le XVIe siècle. Parmi les artistes, Albert Durer, un graveur qui excellait en tant que portraitiste à l'huile.

En Hollande, nous avons l'écrivain Érasme, le plus grand humaniste de l'époque. Dans la péninsule ibérique, nous avons Cervantes et le poète Lope de Vega en Espagne, et au Portugal le poète Luís de Camões.

Le régime colonial au XVIIIe siècle

Pays colonisateurs, le Portugal et l'Espagne sont les premiers à créer des colonies à la fin du Moyen Âge. Les Pays-Bas n'ont pas tardé à leur emboîter le pas. Les guerres d'indépendance des Pays-Bas en sont la cause. La France s'est également occupée du problème. L'Angleterre est devenue une puissance maritime et colonisatrice après Élisabeth, surtout après le Navigation Act de Cromwell.

Un nouveau concept de colonie

À l'époque moderne, le terme de colonie n'a pas la même signification que dans l'Antiquité et diffère à bien des égards de la notion contemporaine de colonies. Dans l'Antiquité (Phénicie et Rome), les colonies étaient des fondations dans des régions inhabitées.

Les colonies contemporaines, si ce n'est pour remédier à un excédent démographique (Italiens, etc.), ont toujours un aspect commercial. Elles sont des marchés recherchés pour la production (Anglais, etc.). La colonie moderne est une source d'exploitation. Les nations européennes ont pratiqué toutes sortes d'extorsions, en utilisant toujours le régime du monopole comme le moyen le plus pratique pour parvenir à ce résultat auprès de peuples sans éducation. À l'époque moderne, la colonie étant un fief de l'État, les extorsions profitent généralement à la métropole.

Si de nombreux particuliers s'enrichissent à cette époque aux dépens des colonies, ils sont toujours des bailleurs ou des envoyés de l'État. Au XVIIIe siècle, ce système de colonie (extension maximale, domination de l'État, régime de monopole) est connu sous le nom de régime colonial.

Les sociétés commerciales

Souvent incapable de le faire de manière autonome, l'État confie l'exploitation commerciale à des particuliers. C'est le système des « *encomiendas* », des compagnies espagnoles et commerciales. La première compagnie, née en Hollande sous le nom de « Compagnie des Indes orientales », avait pour but de saper le commerce espagnol et portugais en Orient.

Il s'agit d'une compagnie typique, une société de personnes dont les actionnaires sont des particuliers, des villes et le gouvernement. Exploitée par des escadres organisées par des navires appartenant à des particuliers, la compagnie fournit une flotte de guerre qui protège la flotte marchande.

De nombreuses sociétés sont créées. La compagnie commerciale « West Indies » est également fondée en Hollande avec les mêmes caractéristiques pour nuire au commerce espagnol et portugais dans l'Ouest. Les pays colonisateurs ont également cédé le commerce de certaines régions à des compagnies privées, imitant ainsi leurs adversaires, à une différence près : les compagnies commerciales de ces pays ont été créées pour exploiter les régions conquises, et non les régions à conquérir.

On peut citer quelques exemples des nombreuses entreprises créées à l'époque. Nous en avons déjà vu deux en Hollande. En Angleterre, il y a celles de l'« Amérique du Nord ». Au Portugal, il y a la compagnie commerciale du Brésil et celle de Grão Pará. En France, il y en a une pour les Indes, la Guinée, le cap Blanc, etc. En 1769, la France compte 55 compagnies de commerce. En Espagne, c'est le système de l'*encomienda* qui prévaut. Ces compagnies de commerce versent des dividendes élevés.

Régimes coloniaux

Les colonies portugaises

Les Portugais ont fondé des établissements uniquement à des fins commerciales. Leurs navires de guerre sont également des navires de commerce, mais ce système est très coûteux. Les particuliers ne peuvent pénétrer dans les zones de commerce qu'avec l'autorisation de l'État. Les fonctionnaires, nommés pour trois ans, cherchent à s'enrichir rapidement et gèrent souvent mal, empêchant les particuliers de commercer.

Les établissements de la côte africaine étaient des pénitenciers où les condamnés étaient déportés. Le port de Luanda exporte environ 70 000 esclaves en un an. Le Brésil, dépourvu de population productive, est abandonné dans les premiers temps. Ce sont les bagnards et quelques juifs qui introduisent la canne à sucre. Des aventuriers explorent les mines et, au XVIIIe siècle, le gouvernement portugais ne peut imposer un encadrement aux hommes qui ont gravi le plateau. Cependant, un monopole commercial est accordé aux compagnies commerciales lorsque le Brésil devient une colonie productive.

Les colonies espagnoles

Le gouvernement espagnol avait de nombreuses possessions en Amérique et ne voulait pas créer une nouvelle Espagne peuplée d'Espagnols. Il tente de gagner les sauvages à la foi chrétienne en augmentant ses domaines. Les colonies sont comme de grands domaines. Pour venir en Amérique, il faut obtenir l'autorisation de l'État, et les navires ne peuvent partir que si leur capitaine prouve qu'il n'embarque que des personnes autorisées. Pour obtenir cette autorisation, il faut avoir de bonnes raisons et être issu d'une famille catholique. Malgré cela, l'autorisation était presque toujours accordée pour deux ans.

Il était donc difficile de s'installer dans les colonies. En 1550, il n'y avait pas plus de 15 000 Espagnols, c'est pourquoi l'élément indien constituait une grande partie de la population de l'Amérique espagnole. Le gouvernement était dirigé uniquement par des Espagnols : sur les 160 vice-rois qu'a connus l'Amérique espagnole jusqu'au XIXe siècle, seuls quatre étaient « créoles », et sur les 369 évêques jusqu'en 1673, seuls 12 étaient créoles. Les Espagnols divisaient la classe créole en créoles de sang bleu, de couleur, etc., pour les empêcher d'agir en commun.

Toutes les colonies sont organisées à la manière espagnole : système féodal avec « *encomiendas* », paiement des impôts sur la même base qu'en Espagne, censure des publications, pleine action de l'Inquisition. En bref, il s'agissait d'une ancienne société dans un nouveau pays. Les Amérindiens n'ont aucun droit : « Apprenez à

lire, dit un vice-roi, apprenez à écrire et dites vos prières, et c'est tout ce qu'un Américain doit savoir». La couronne de Castille ayant découvert et occupé l'Amérique, elle a le monopole du commerce, qui passe naturellement par ses ports. Tout navire en partance devait passer par Séville. Plus tard, le monopole s'est déplacé à Cadix. Les navires formaient toujours des caravanes, voyageant ensemble, et il y avait deux caravanes par an.

Les colonies néerlandaises sont nées de la pêche au hareng en Amérique du Nord. Au XVIII^e siècle, les Néerlandais possédaient la majeure partie du commerce européen, mais préféraient jouer le rôle d'intermédiaires, car ils n'avaient pas grand-chose à vendre. Leurs colonies appartenaient à des compagnies commerciales qui les avaient conquises des Portugais. Ils s'efforcent d'être plus libéraux dans le commerce, recherchant des relations amicales avec les souverains. Ils vendent à bas prix et achètent à bon prix. Leur principe était de gagner peu, mais à grande vitesse. Les Néerlandais n'ont pas eu à dépenser d'argent pour établir des occupations, mais ils ont adopté les procédés d'autres pays en détruisant les populations indigènes des Moluques. La guerre avec l'Angleterre a mis fin à ce commerce.

Les colonies françaises sont organisées comme les provinces françaises. Elles ne pouvaient pas se gérer elles-mêmes ; un intendant décidait de tout. Les Français apportent en Amérique la censure et la persécution religieuse. Les protestants ne sont pas les bienvenus dans les colonies et les colons sont dans une situation précaire : ils n'ont aucune liberté et le monopole du commerce revient entièrement aux compagnies qui leur imposent leurs produits. Il est interdit de créer des usines et les marchandises sont très chères. Il est donc difficile de s'installer en Amérique.

Les colonies anglaises

Les tendances coloniales de l'Angleterre ont commencé avec Elizabeth, mais c'est Cromwell qui, avec le « Navigation Act », a traité le problème de la manière la plus approfondie. Ils ont pris une direction différente, en établissant un régime colonial comme modèle. Ils s'éloignent du monopole pour rechercher la libre concurrence. La Compagnie des Indes est fondée et des comptoirs commerciaux sont progressivement mis en place. Plus tard, le traité de Paris a apporté de nombreuses colonies à l'Angleterre.

Le développement de l'Empire ottoman

Formation de l'Empire ottoman

Au Moyen Âge, les tribus turques d'Asie s'organisent sous les ordres d'Osman et commencent à avancer vers l'Ouest. Face à la résistance de Constantinople, ils s'emparent de Gallipoli, dans la péninsule balkanique, et en font leur résidence. En 1453, Constantinople est prise par les Turcs, qui s'étendent rapidement au sud de la péninsule balkanique et à la Méditerranée. Les Turcs disposent d'un vaste territoire, comprenant une grande partie de la péninsule balkanique en Europe,

l'Asie Mineure, l'Asie centrale et l'Égypte en Afrique. Leur première invasion de l'Occident a été stoppée à Belgrade, mais ils étaient déjà établis en Europe.

L'Empire turc au Moyen Âge

L'indiscipline des janissaires, la tendance au luxe du sultan et les intrigues de palais commencent à affaiblir l'empire. Le faible pourcentage de Turcs par rapport au nombre d'habitants de l'empire a également joué un rôle. Les Premiers ministres (grands vizirs) ont été les derniers conquérants turcs. Ils vont jusqu'en Crète et tentent de s'implanter en Hongrie. Ils menacent même Vienne, mais sont battus au Saint-Gothard. Plus tard, ils s'emparent de la Crète et envahissent à nouveau l'empire autrichien. Assiégée, Vienne faillit se rendre, mais fut secourue par la Pologne, ce qui obligea les Turcs à battre en retraite. Peu après, le duc de Lassa les bat à Budapest et le prince Eugène les bat à Ponte di Zenta. Avec ces défaites, les Turcs perdent une grande partie de leur territoire.

L'Empire turc à l'époque contemporaine

À l'époque contemporaine, l'Empire turc est fortement menacé. Malgré son apparence solide, il est miné de l'intérieur. Sa position entre trois continents et son immensité semblaient montrer que les Turcs étaient encore bien implantés à l'intérieur. Cependant, de graves problèmes se posent : ils ne parviennent pas à assimiler les chrétiens ; les janissaires forment des troupes indisciplinées ; les auxiliaires du sultan disposent d'un grand pouvoir. À la fin de l'ère moderne, l'Autriche et la Russie s'apprêtent à démembler l'Empire turc. Ces nations imposeront plus tard le démembrement de l'Empire ottoman.

Révoltes serbes

Les Serbes, provoqués par les janissaires, se révoltent, mais cette révolte est dirigée contre les janissaires et non contre l'Empire turc. Cependant, la pression exercée par le sultan est si violente que les Serbes se révoltent par la suite et obtiennent leur autonomie.

L'indépendance de la Grèce

Le calife de Constantinople se bat contre le pacha et demande l'aide des Grecs. Les Grecs se réunissent et décident de proclamer leur indépendance. Toute l'Europe les soutient moralement, mais le pacha d'Égypte envoie son fils Ibrahim contre les Grecs. Les Européens réagissent en aidant matériellement la Grèce et la flotte franco-anglaise détruit la flotte turque à la bataille de Navarin. La France et l'Angleterre considèrent cette bataille comme accidentelle et décident de changer de politique, mais la Russie se pose alors en défenseur des Grecs. Les Turcs sont vaincus dans plusieurs batailles et la campagne se termine par la paix d'Adrianople.

Par ce traité, la Grèce devient indépendante (à l'époque, elle était plus petite qu'aujourd'hui). La Serbie et les provinces russes deviennent autonomes. La Russie reçoit l'embouchure du Danube et le droit de passage dans le détroit. La Valachie et la Moldavie, tributaires de la Turquie, sont occupées par les Russes en paiement des dettes de guerre.

La guerre turco-égyptienne

Le pacha d'Égypte s'oppose au sultan. Les Turcs perdent de nombreuses batailles. Les Russes cherchent à aider la Turquie, mais les Égyptiens deviennent indépendants. La Turquie prépare une deuxième guerre pour reconquérir les territoires perdus et est à nouveau vaincue. En 1840, l'Angleterre et l'Autriche, craignant de subir les conséquences de l'alliance russo-turque, décident de négocier le traité de Londres. La guerre de Crimée vient au secours de la Turquie et lui évite d'être entièrement démembrée par la Russie. La paix de Londres est alors signée, qui introduit plusieurs changements, et la France et l'Angleterre garantissent la survie de l'Empire turc. La question de l'Orient reste sans histoire jusqu'à la guerre franco-prussienne.

La guerre russo-turque

Les Serbes se révoltent vers 1875. Profitant de cet incident, la Russie envahit la Turquie en déroute et impose un traité par lequel elle reçoit la Bessarabie. La Serbie et la Bulgarie deviennent indépendantes et la Roumanie reçoit le sud du Danube. Il s'agit d'un démembrement presque complet de la Turquie. La Roumanie devient autonome, l'Autriche reçoit quelques territoires et la Serbie devient indépendante. En 1911, la guerre italo-turque éclate, au cours de laquelle la Turquie perd le reste de son territoire en Afrique du Nord et plusieurs îles de la Méditerranée. De 1912 à 1913, profitant de l'embarras de la Turquie, les pays des Balkans l'attaquent. Grecs, Serbes et Bulgares se battent pour l'indépendance de la Macédoine. La paix de Londres laisse à la Turquie Constantinople et peu d'autres choses. Lors de la Première Guerre mondiale, remportée par les Alliés, elle doit signer l'accord de paix. En Europe, il ne lui reste plus que Constantinople, avec un petit territoire, d'où le changement de capitale à Angora. En Asie, ses territoires se réduisent. Plus tard, sous Mustafa Kemal, Adrianople revient à la Turquie en vertu du traité de Lausanne.

L'industrie moderne

Les 80 dernières années de l'ère contemporaine ont été caractérisées par un grand développement économique, industriel et commercial. Plusieurs facteurs y ont contribué, notamment le développement scientifique. Les sciences, en particulier les sciences expérimentales, ont fait des progrès étonnants au cours de la deuxième partie de l'ère contemporaine. La machine à vapeur, l'électricité, l'aviation, l'automobile, la radio, le téléphone, le moteur à combustion interne, etc., ont donné à l'homme des avantages considérables dans la production industrielle. L'industrie a cherché à tirer parti de toutes les innovations scientifiques et les découvertes ont été mises à profit. Malheureusement, ce grand développement industriel et matériel a largement conduit l'homme à abandonner son côté spirituel.

Formation de la grande industrie

Les transformations économiques et le grand développement ont conduit à l'organisation d'un nouveau type d'industrie. À l'époque moderne, l'industrie était domestique et généralement dispersée. À l'époque contemporaine, la formation

de grands capitaux et d'entreprises entrepreneuriales a eu pour conséquence que l'industrie se concentre en s'établissant dans des endroits plus favorables.

Dans cette concentration, l'industrie a été l'une des causes de l'implantation et du développement de centres urbains spécifiques. Un nouveau problème s'est également posé : ne pouvant être en contact avec les travailleurs, les grands industriels ont dû créer des corps intermédiaires. Et l'éloignement mutuel croissant entre les classes ouvrières et les patrons a conduit à une augmentation de la « lutte des classes ».

La tendance à « créer » des besoins

La publicité industrielle et la nécessité de vendre des produits ont donné naissance à d'innombrables « besoins ». Compte tenu du développement industriel, les gens deviennent chaque jour plus exigeants.

Développement du commerce contemporain

Comme l'industrie, le commerce a subi une transformation majeure dans la seconde moitié de l'ère contemporaine. Le « commerce mondial » est devenu beaucoup plus important que le « commerce local », qui était jusqu'alors la forme privilégiée. Cette grande transformation est principalement due à l'évolution des moyens de transport. En effet, les découvertes scientifiques et le développement de la science en général ont rendu les transports beaucoup plus accessibles.

Les transports terrestres

Le chemin de fer, qui a connu un grand développement, a été le premier moyen de transport terrestre important. Comme vous pouvez le constater, tous les pays ont contribué à son développement et à son amélioration en perfectionnant et en électrifiant les locomotives, etc. L'invention de l'automobile, qui s'est beaucoup améliorée ces derniers temps, a également contribué au développement des transports terrestres.

Le transport maritime

La navigation a fait des progrès remarquables. En 1838, on équipe les navires d'hélices ; en 1877, on construit des navires en acier ; les sous-marins apparaissent en 1890, suivis par les moteurs diesel. Ainsi, dès le milieu du XIXe siècle, on a pu établir des routes maritimes et respecter les calendriers de livraison. L'ouverture de plusieurs canaux, comme ceux de Suez et de Panama, a également contribué au développement de la navigation.

La navigation aérienne

Les communications ont également beaucoup gagné avec l'invention de l'avion et des dirigeables, acceptée en 1929 avec le vol du comte Zeppelin. Elles se sont également améliorées avec la création du téléphone, du télégraphe, des câbles sous-marins, etc. L'augmentation des échanges commerciaux s'est faite dans trois directions : 1. Extension du champ, c'est-à-dire l'augmentation des relations ; 2. entrée de nouvelles marchandises ; 3. intensité de la circulation.

Conséquences commerciales

Le développement du commerce a entraîné une augmentation de la production et de la consommation, et le développement industriel a apporté le progrès commercial. Son expansion significative a encore accru et développé l'industrie. Les nouveaux domaines du commerce ont nécessité un développement industriel, c'est-à-dire une augmentation de la production et des produits moins chers. Le développement industriel a eu des conséquences dans tous les domaines de l'activité humaine.

Conséquences économiques

Sur le plan économique, elle a permis une augmentation des échanges, la formation de grands capitaux et une plus grande consommation. La population mondiale a augmenté, tout comme sa capacité de production. Le commerce, cependant, n'a pas toujours fourni de débouchés, entraînant de graves problèmes de surproduction qui ont inquiété presque tous les gouvernements.

Conséquences sociales

La séparation des classes a donné lieu à des luttes, et les grandes industries ont dû se pencher sur ce problème. La transformation démographique que l'industrie a entraînée est également fondamentale. Nous savons qu'il existe des populations dont la croissance moyenne a été fantastique. Les États-Unis en sont un bon exemple : en 1850, ils étaient 23 millions ; en 1929, ils étaient 120 millions. L'Europe, qui comptait 260 millions d'habitants en 1850, en comptait 460 millions en 1929. D'un point de vue démographique, il existe un autre phénomène : l'augmentation de la population urbaine au détriment de la population rurale.

D'autres facteurs sont apparus, comme le grave problème du chômage causé par l'utilisation incontrôlée des machines. Si celle-ci est incontestablement plus économique que le bras humain, elle lui coûte beaucoup.

Du point de vue de la famille, la famille d'un travailleur, surtout dans les grandes villes où la vie est difficile, est pratiquement inexistante. Par conséquent, de nombreux enfants, dès leur plus jeune âge, sont envoyés à la recherche de moyens de subsistance. La femme travaille souvent dans les usines, laissant dans la plupart des cas ses enfants — les hommes de demain — abandonnés. On peut mesurer l'ampleur de ce problème par l'attention qui lui est portée en matière de protection sociale.

Conséquences politiques

Une grande production nécessite également une grande consommation, d'où le besoin de marchés, c'est-à-dire la lutte pour l'impérialisme commercial, la plus grande menace pour la paix aujourd'hui. Les puissances industrielles ont besoin de colonies pour garantir l'achat et l'approvisionnement en matières premières. Cela influence la politique et la concurrence entre les grandes puissances, ce qui conduit à la politique des protectorats, des conquêtes, etc. Les classes sociales deviennent progressivement de plus en plus interdépendantes et établissent des concessions, contribuant ainsi au développement de régimes démocratiques et socialistes.

Les seigneurs du commerce mondial

Le Japon est devenu un pays commerçant pendant et après la Grande Guerre, lorsqu'il a organisé ses industries. Aujourd'hui, il domine une grande partie du Pacifique et de l'Asie, en particulier la Chine. L'Italie entre maintenant dans le commerce mondial par le biais de ses colonies, mais son secteur industriel souffre encore d'une mauvaise organisation.

La démocratie

Origine

Les premières tentatives de démocratie sont apparues à Athènes, en Grèce. Bien que la République romaine n'ait pas été une forme démocratique (il n'y avait pas de limites au pouvoir), elle a montré quelque chose dans cette direction. Le féodalisme au Moyen Âge et l'absolutisme à l'époque moderne ont empêché le développement des idées démocratiques. Cependant, on a établi de manière décisive le pouvoir démocratique à l'époque contemporaine avec la Révolution française et les révolutions nationales, et aujourd'hui avec la Grande Guerre.

Concept

La démocratie est une organisation politique qui donne des chances égales aux individus sur un pied d'égalité.

Dans les formes démocratiques, il n'existe qu'un seul pouvoir dont émanent toutes les autres fonctions : la souveraineté de la nation ou la volonté populaire. Cette souveraineté fixe par une Constitution la limite du pouvoir qu'elle accorde aux autorités.

Le suffrage universel et la séparation des fonctions sont établis pour défendre cette limite, de sorte que l'un régule le fonctionnement de l'autre. Il existe deux grands types de démocratie : la démocratie libérale et la démocratie sociale. Dans la démocratie libérale, les intérêts des individus sont prioritaires ; dans la démocratie sociale, les intérêts des communautés sont prioritaires. La démocratie repose sur le pouvoir de la majorité et a donné lieu à des excès d'individualisme.

La démocratie en Europe

La grande tentative d'établir la démocratie en Europe a eu lieu en 1789 avec la Révolution française, qui a cherché à concrétiser les idées de Rousseau, Montesquieu et Voltaire. Avec le Congrès de Vienne, la démocratie a subi une grande perte, mais ses idéaux sont restés latents, comme la révolution de 1848 l'a démontré plus tard. En effet, en 1848, l'Europe est secouée par une série de révolutions que certains historiens ont regroupées sous le nom de « Famille des révolutions démocratiques ». C'est en France, en Allemagne, en Italie et en Autriche qu'elles se sont le plus manifestées. En de nombreux endroits, les démocrates sont vaincus par l'absolutisme, mais la plupart des nations monarchiques évoluent déjà vers la forme démocratique, puisqu'il s'agit de monarchies constitutionnelles. La démocratie s'est définitivement installée en France en 1870, après la guerre franco-prussienne. La Grande Guerre a détruit les derniers trônes absolutistes en Europe centrale (Allemagne et Autriche).

Démocratie dans les Amériques

Les nations américaines ont adopté la forme démocratique peu après leur indépendance. Même le Brésil, qui maintenait la monarchie, a instauré un régime constitutionnel. Les États-Unis ont tout de suite fondé une république. L'âge d'or de la démocratie aux États-Unis a duré de 1829 à 1860. Ensuite, la classe industrielle a dirigé les États-Unis et a dénaturé les principes démocratiques en favorisant une politique impérialiste. Aujourd'hui, il y a une grande réaction démocratique dans ce pays.

Dans les temps modernes, les doctrines démocratiques ont été critiquées pour leur incapacité à résoudre les problèmes politiques et sociaux du monde actuel. Cette critique, émanant de l'extrémisme, n'a pas trouvé un écho suffisant en Amérique, mais la démocratie a déjà perdu du terrain en Europe.

*** FIN ***